2

HISTOIRE
ABRÉGÉE DE
L'ANCIEN TESTAMENT.

NOUVELLE ÉDITION,

Imprimée sur l'édition de Paris.

REVUE, CORRIGÉE ET APPROUVÉE,

POUR

L'USAGE DES ÉCOLES.

QUEBEC :

DE L'IMPRIMERIE DE T. CARY ET CIE.

IMPRIMEURS LIBRAIRES,

Rue Buade.

1840.




BIBLIO
S.M.E.
1964

HISTOIRE

ABRÉGÉE DE

L'ANCIEN TESTAMENT.

I. *Création du Monde.*

L'ÉCRITURE sainte nous apprend que Dieu a fait de rien le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment. Il les créa en six jours. Au premier, il commanda que la lumière fût faite. Au second jour, il fit le firmament, auquel il donna le nom de Ciel. Au troisième, il sépara la terre d'avec les eaux ; il rassembla celles-ci, et leur donna le nom de Mer. Il commanda ensuite que la terre produisît toutes sortes d'herbes et de fruits qui eussent en eux-mêmes leur semence, pour se multiplier et se reproduire chacun selon son espèce. Au quatrième jour, Dieu fit le soleil et la lune, pour régler, par leur mouvement et leur cours, les temps, les années, les mois et les jours : il fit aussi les étoiles. Au cinquième jour, il produisit les poissons et les oiseaux. Au sixième jour, Dieu commanda à la terre de produire les animaux de toutes sortes d'espèces. Il voulut créer encore, ce

même jour, l'homme, qui était le dernier et le plus parfait de ses ouvrages, et pour lequel il avait fait tout le reste. Il forma son corps du limon de la terre, et il lui créa, en même temps, une âme spirituelle et raisonnable, afin qu'il fût capable de connaître et d'aimer son Créateur.

II. *Adam et Eve dans le Paradis terrestre*

Après que Dieu eut formé l'homme, qu'il nomma Adam, il le mit dans un jardin délicieux, où il y avait toutes sortes d'arbres beaux à la vue, et dont le fruit était agréable au goût, afin qu'il s'y occupât, et qu'il le gardât. Pour donner lieu au premier homme de lui témoigner sa fidélité, il lui fit un commandement très juste en soi, et très-facile à exécuter. Il lui permit de manger du fruit de tous les arbres qui étaient dans ce jardin, à la réserve d'un seul, qu'il lui marqua ; ajoutant qu'il mourrait, s'il mangeait du fruit de cet arbre, que Dieu avait nommé l'arbre qui donne la science du bien et du mal. Comme Adam était seul, et qu'il n'avait point de compagnie qui lui fût proportionnée, Dieu lui envoya un sommeil profond, pendant lequel il tira une de ses côtes, dont il forma la femme. Il la mena ensuite à Adam, qui, la voyant, dit : *Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il demeurera attaché à sa*

femme, et il ne seront tous deux qu'une même chair.

Le Fils de Dieu rapporte ces paroles dans l'évangile, et en conclut, *Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint;* pour nous faire entendre quelle doit être l'union et l'amour réciproque des personnes que Dieu a jointes par le lien sacré du mariage.

III. *Péché et punition d'Adam.*

Lorsqu'Adam et Eve commençaient à jouir du bonheur de l'état d'innocence où Dieu les avait créés, le démon, qui était déjà tombé du ciel, à cause de son orgueil, résolut de les tenter, et de perdre, en même temps, tous les hommes qui naîtraient d'eux. Il se servit, pour ce sujet, du serpent; et, par son organe, s'adressant à la femme, il lui dit: *Pourquoi, Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger indifféremment de tous les fruits de ce jardin?* Eve, au lieu de rejeter cette voix empoisonnée, et par-là témoigner à Dieu sa fidélité, répondit à ce séducteur: *Nous avons la liberté de manger de tous les fruits de ce lieu; mais Dieu nous a défendu de toucher au fruit de cet arbre, de peur que nous ne mourrions.* Le démon ayant ainsi trouvé entrée dans son esprit, osa l'assurer que cela ne serait point. *Vous ne mourrez pas*, lui dit-il; *mais Dieu sait qu'au même jour que vous mangerez de ce fruit: vos yeux seront ouverts, et que vous serez comme des*

Dieux, parce que vous saurez le bien et le mal. Eve, séduite par ces promesses artificieuses, acheva tout-à-fait de se perdre, en s'arrêtant trop à considérer ce fruit. Elle vit qu'il était agréable à la vue; et ne doutant point qu'il ne fût aussi délicieux au goût, elle en prit, en mangea, et en donna ensuite à son mari, qui en mangea comme elle; aimant mieux, par une étrange lâcheté, désobéir à son Créateur, que de manquer de complaisance pour sa femme. Aussitôt ils commencèrent à ressentir les suites funestes de leur désobéissance, par la révolte de leurs passions; et n'osant paraître devant Dieu, lorsqu'ils entendirent sa voix, au lieu d'en être ravis de joie, comme ils l'avaient fait auparavant, ils s'enfuirent et se cachèrent. Dieu appela Adam, et lui reprocha sa désobéissance. Adam s'excusa en rejetant la faute sur sa femme; la femme s'excusa de même sur le serpent. Mais le Seigneur ne recevant point ces excuses, il prononça sa malédiction contre le serpent, et contre le démon qui l'avait fait servir d'instrument à sa malice, en disant: *Tu ramperas contre la terre, et la terre sera ta nourriture; la femme sera ton ennemie avec sa postérité, et elle t'écrasera la tête*: prédiction que les Interprètes entendent de la Sainte Vierge. Ensuite, Dieu dit à Eve qu'il multiplierait ses peines; qu'elle enfanterait

avec douleur, et qu'elle serait soumise à l'homme. Enfin, il dit à Adam, que, puisqu'il avait préféré la voix de sa femme à la voix de Dieu, la terre lui produirait des épines et des ronces, et qu'il mangerait son pain à la sueur de son visage; qu'il serait assujetti à la mort, et, qu'en mourant il retournerait en terre, d'où il avait été tiré. Il donna ensuite à Adam et à sa femme des habits de peaux de bêtes; les chassa du paradis terrestre, et mit un ange à la porte de ce lieu, pour en défendre l'entrée.

C'est ainsi que le premier homme, par sa désobéissance, se vit tout d'un coup déchu de la grâce de Dieu, condamné au travail, aux misères, aux maladies et à la mort. Toute sa postérité fut enveloppée dans ce malheur. Le démon ayant rendu Adam son esclave, s'est acquis un droit sur tous les enfans qui descendent de lui. Ainsi, nous naissons tous ennemis de Dieu, et digne de l'enfer; et ce n'est qu'au prix du sang que le fils de Dieu a répandu pour nous sur la croix, et qui nous est appliqué dans le Baptême, que nous sommes rachetés de l'esclavage du démon.

IV. *Abel tué par Caïn.*

Caïn le premier fils d'Adam, s'occupait à cultiver la terre, et Abel, son frère, fut pasteur de brebis. Caïn offrait à Dieu des fruits de la terre, et Abel lui offrait des prémices

de son troupeau, et de ce qu'il avait de plus beau et de plus gras. Dieu, qui voyait la mauvaise disposition du cœur de Caïn, n'eut point d'égard à son sacrifice; et, au contraire, il regarda favorablement Abel et ses présens, parce qu'il connaissait sa foi et la droiture de son cœur. Cette préférence mit Caïn dans une si étrange colère, que son visage en fut abattu. Dieu, qui voulut guérir ce cœur empoisonné par l'envie, lui demanda pourquoi il se laissait ainsi abattre par le chagrin, puisque, s'il faisait bien, il en recevrait la récompense, et que s'il faisait mal, son péché retomberait aussitôt sur lui, parce qu'il avait le pouvoir et la liberté de résister à ses mauvais désirs. Caïn ne fut pas changé par cette leçon: il continua d'écouter sa passion; et, feignant, un jour, de se promener avec Abel, lorsqu'ils furent dans un lieu écarté, il se jeta sur lui et le tua. Après qu'il eut commis un crime si énorme, Dieu, pour le faire rentrer en lui-même, lui demanda où était son frère, il répondit, avec insolence, qu'il n'en savait rien, qu'il n'en était pas le gardien. Mais Dieu, pour instruire tous les siècles à venir par le châtiment de Caïn, lui reprocha le crime qu'il avait commis: il lui dit que le sang de son frère demandait justice: il déclara qu'il serait maudit sur la terre; que lors-même qu'il l'aurait cultivée avec peine, elle ne lui rendrait

point son fruit, et qu'il serait fugitif et vagabond toute sa vie. Le Seigneur mit ensuite un signe sur Caïn, pour empêcher qu'il ne fût tué par le premier qu'il trouverait; parce qu'un crime si exécrable l'avait rendu odieux. On ne sait pas quel a été ce signe. La plus commune opinion est, que le trouble de son âme paraissait au-dehors par la tristesse et l'abattement de son visage, et que le tremblement continuel de son corps rendait visible l'agitation de son âme toujours déchirée par l'image de son crime et par les remords de sa conscience.

X V. *Arche de Noé. Déluge. Arc-en-ciel.*

A mesure que les hommes se multipliaient, l'impiété croissait aussi dans le monde. Adam étant mort âgé de neuf cent trente ans, la malice de ses enfans monta à un tel excès, que Dieu résolut enfin de les exterminer: mais Noé, s'étant conservé dans l'innocence, trouva grâce devant le Seigneur. Dieu lui déclara donc qu'il avait résolu de punir la terre par un déluge universel; il lui ordonna de se faire une arche, (qui était comme une espèce de grand navire,) et il lui marqua toutes les mesures et toutes les proportions qu'elle devait avoir. Noé s'appliqua à la construction de cette arche, et il mit cent ans à la bâtir. C'était un avertissement et un temps que Dieu voulait bien donner encore

aux hommes, pour les engager à faire pénitence : mais, lorsque ce temps fut fini, Dieu commanda à Noé de remplir l'arche de toutes sortes de nourritures propres pour lui et pour tous les animaux qu'il lui donna ordre d'y faire entrer. Il lui ordonna d'y mettre sept paires de tous les animaux purs, (c'est-à-dire, ceux qu'on pouvait offrir en sacrifice,) et deux paires seulement de tous ceux qui étaient impurs. Noé après avoir exécuté ces ordres, entra lui même dans l'arche avec ses trois enfans, Sem, Cham et Japhet, sa femme et les trois femmes de ses fils. Aussitôt Dieu fit pleuvoir avec violence durant quarante jours et quarante nuits. Les eaux couvrirent toute la face de la terre, et s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Tous les hommes, tous les animaux de la terre, et tous les oiseaux du ciel périrent dans cette inondation, à la réserve de ceux qui se trouvèrent renfermés dans l'arche. Les saints Pères ont remarqué que cette arche était visiblement la figure de l'église où l'on peut se sauver, et hors de laquelle il n'y a point de salut.

La terre ayant été submergée durant cent cinquante jours, Dieu fit souffler un grand vent qui commença à diminuer les eaux ; et sept mois après le commencement du déluge, l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie.

Noé, quatre mois après, ouvrit la fenêtre qu'il avait faite dans l'arche, et laissa aller un corbeau, qui ne se mit pas en peine de rentrer. Mais la colombe que Noé fit sortir sept jours après, n'ayant pu trouver aucun lieu hors de l'arche où son pied pût reposer, y revint ; et, en étant sortie encore sept autres jours après, elle rapporta à Noé, dans son bec, un rameau d'olivier. Noé comprit, par ce rameau verd, que les eaux s'étaient retirées : il découvrit le toît de l'arche, et il vit que toute la face de la terre était desséché : enfin, après en avoir reçu un ordre exprès de Dieu, il sortit de l'arche, lui, sa femme, ses enfans, avec tous les animaux, un an après y être entré.

La première chose que Noé fit en sortant de l'arche, fut d'élever un autel pour offrir à Dieu un sacrifice, en reconnaissance de la protection particulière qu'il avait éprouvée. Dieu agréa ce sacrifice ; il bénit Noé et ses enfans, et leur ordonna de peupler le monde. Il leur donna un droit absolu sur les animaux, leur permettant d'en manger, comme il avait donné avant le déluge, les fruits et les herbes de la terre pour la nourriture des hommes. Il fit une alliance éternelle avec Noé et ses enfans, et voulut que l'arc-en-ciel fût comme le signe de la promesse qu'il leur fit que les eaux n'inonderaient plus toute la terre. L'arc-en-ciel nous est donc un gage de la

bonté de Dieu; et nous devons, en le voyant, bénir celui qui nous attend à la pénitence, et qui ne nous punit point dès-à-présent autant que nos péchés le méritent.

X VI. *Cham maudit de son père.*

Des trois enfans de Noé, qui avait été si miraculeusement préservés du déluge, il s'en trouva un qui, ayant mérité la malédiction de son père, s'attira aussi celle de Dieu. Car lorsque Noé fût sorti de l'arche, il s'exerça à cultiver la terre, et entr'autres choses il planta la vigne: mais, lorsqu'il eut bu du vin, dont il ne connoissait pas encore la force, il fut assoupi, et tomba dans l'ivresse, pendant laquelle il se trouva par hasard découvert d'une manière indécente. Cham, le second de ses fils, l'ayant vu dans un état si digne de compassion, s'en fit sujet de raillerie; mais Sem et Japhet, ne pouvant souffrir ce mépris injurieux que Cham faisait de leur père, prirent un manteau sur leurs épaules, et marchant à reculons, ils le jetèrent sur lui pour le couvrir. Noé apprenant à son réveil ce qui s'était passé, condamna l'action de Cham; il le maudit, et lui prédit que son fils Chanaan serait le serviteur de ses frères. Il bénit au contraire Sem et Japhet, leur promettant une longue et heureuse postérité.

Cette histoire apprend aux enfans à respecter toujours leur parens, que Dieu leur

commande d'honorer, à ne se railler jamais de leurs défauts, et à les cacher même, autant qu'il leur est possible.

X VII. *Tour de Babel. Confusion des langues.*

Les descendans de Noé se trouvèrent si multipliés en peu d'années, que, ne pouvant plus demeurer ensemble, ils pensèrent à se séparer, pour aller habiter en divers pays : mais, avant cette séparation, ils résolurent de bâtir une ville, et de faire une tour qui s'élevât jusqu'au ciel. Leur dessein était de satisfaire leur vanité, en rendant leur nom célèbre, et aussi de se préparer une retraite, au cas que Dieu eût voulu punir les hommes par un second déluge. Mais Dieu, se moquant d'une entreprise si ridicule, confondit tellement leur langage, qu'il ne purent plus s'entendre entr'eux. De là est venu la diversité des langues dans les diverses familles descendantes de Noé, et ensuite dans toutes les nations. La tour commencée resta imparfaite, et fut nommée la tour de *Babel*, c'est-à-dire, de *Confusion*. Ainsi Dieu se joua de la vanité des hommes, et il apprit à toute la terre que l'unique voie pour s'élever et monter au ciel, c'est de s'abaisser et s'humilier devant le Tout-puissant, qui, quand il lui plaît, renverse, sans efforts, tous les projets de la puissance et de la sagesse des hommes.

VIII. *Vocation d'Abraham. Loth se sépare de lui.*

Abraham, fils de Tharé, demeurait, avec son père, en la ville de Hur en Chaldée, région idolâtre; il était le dixième descendant de Noé. Dieu lui dit : *Sortez de votre pays et de la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai; je vous rendrai le père d'un grand peuple; et en vous toutes les nations de la terre seront bénies.* Abraham crut sans hésiter à la parole de Dieu; ainsi, il quitta son pays, avec Tharé son père, pour venir à Haram, ville de la Mésopotamie, où Tharé étant mort, Abraham vint en la terre de Chanaan avec Sara sa Femme, et Loth son neveu. Lorsqu'il y fut arrivé, Dieu lui promit de lui donner le pays où il était. Abraham adorant Dieu avec reconnaissance, lui dressa un autel. Quelque temps après, il arriva une grande famine qui l'obligea d'aller en Egypte; d'où étant revenu avec sa femme et son neveu, il éprouva bientôt le malheur qui accompagne les richesses: car comme ils étaient tous deux fort riches, il survint des querelles entre les pasteurs de leurs troupeaux. Abraham, fâché de ces querelles, et prévoyant les suites funestes que ces divisions entre les domestiques pourraient avoir, en passant des serviteurs aux maîtres mêmes, il résolut de les prévenir par une prudente séparation. Loth

ne pensant pas quelle perte c'était pour lui de se séparer d'avec un homme si saint, y consentit trop légèrement ; et, choisissant le pays qui lui sembla le plus beau, il vint demeurer à Sodome ; et, par ce moyen, de la compagnie du plus grand serviteur de Dieu qui fût alors sur la terre, il tomba dans la compagnie des plus scélérats d'entre les hommes.

IX. *Abraham délivre Loth. Sacrifice de Melchisédech.*

Peu de temps après cette séparation, il survint un événement qui fit bien voir qu'Abraham ne l'avait pas proposée par un refroidissement d'affection pour son neveu. Quatre rois s'étant unis ensemble, et, ayant ravagé tout le pays d'auprès de Sodome, le roi de Sodome et ceux des quatre ville voisines se joignirent pour résister à ces princes ; mais ils furent eux-mêmes défaits. Les quatre rois se voyant victorieux, pillèrent Sodome ; et, entre les captifs ils prirent Loth avec tout ce qu'il possédait. Abraham, touché du malheur de son neveu, pensa promptement à le délivrer. Il prit trois-cent-dix-huit serviteurs des plus courageux qu'il eût ; et, mettant son espérance en Dieu, il vint fondre, durant la nuit, sur ces quatre rois, les tailla en pièces, et poursuivit fort loin ceux qui se sauvaient par la fuite. Il retira ainsi Loth de

leurs mains, avec tout ce qu'ils lui avaient pris. Le roi de Sodome vint au-devant de lui, et il voulut laisser à Abraham toutes les richesses que ce patriarche avait retirées des mains des ennemis ; mais Abraham refusa généreusement cette offre, et il protesta qu'il ne voulait tenir ses richesses que de Dieu seul. Ce fut en cette rencontre que Melchisédech, roi de Salem, que l'Ecriture appelle Prêtre du Dieu Très-haut, offrit du pain et du vin ; ce que tous les saints Pères ont regardé comme une admirable figure du sacrifice non sanglant que Jésus-Christ devait établir dans l'Eglise, où son corps et son sang sont offerts sous les espèces du pain et du vin. Ce saint prêtre bénit ensuite Abraham, et rendit grâces à Dieu de ce qu'il lui avait livré ses ennemis entre les mains. Abraham, de son côté, lui donna la dîme de tout le butin qu'il venait de faire ; et il nous apprend, par son exemple que la dîme que nous payons des fruits de la terre, est un hommage qu'on rend à Dieu, de qui nous tenons ces biens, et qu'on les lui rend en la personne des prêtres ses ministres.

X. *Dieu promet un fils à Abraham.*

Dieu, voulant renouveler à Abraham toutes les promesses qu'il lui avait déjà faites, lui apparut, et lui ordonna la circoncision, comme une marque de l'étroite alliance qu'il

faisait avec lui. Il lui promit que Sara, quoique déjà fort âgée, aurait un fils qu'il comblerait de toutes les bénédictions; et que de lui sortiraient plusieurs rois et plusieurs peuples. Peu de temps après, lorsqu'Abraham était assis durant la chaleur du jour, à l'entrée de sa tente, il aperçut trois hommes qui venaient à lui, (c'étaient trois anges qui lui paraissaient sous cette figure;) et comme il aimait à exercer la charité envers les étrangers, il alla audevant d'eux, les salua avec un profond respect, les pria de se reposer, et de lui permettre qu'il lavât leurs pieds, et qu'ensuite i leur servît à manger. Il courut à sa tente, et dit à Sara qu'elle préparât trois pains cuits sous la cendre: il alla lui-même à ses troupeaux prendre un jeune veau fort gras et fort tendre, qu'il fit cuire promptement et qu'il fit servir à ses hôtes. Après qu'ils eurent mangé, ils demandèrent où était Sara. Abraham répondit qu'elle était dans sa tente; et les anges l'assurèrent que dans un an, lorsqu'ils reviendraient, Sara aurait un fils.

Ce que l'ange avait dit de la part de Dieu, arriva: Sara eut un fils. Abraham lui donna le nom d'Isaac, et il le circoncit le huitième jour. Sara, en le nourrissant elle-même, quoiqu'elle fût la femme d'un homme riche et puissant, apprit à toutes les mères que

leur gloire et leur joie devait être de nourrir et d'élever leurs enfans.

XI. *Sodome consumée par le feu ciel.*

L'ange qui avait parlé à Abraham de la part de Dieu, et qui lui avait promis que Sara aurait un fils, lui dit en le quittant, qu'il allait perdre Sodome, à cause de l'énormité des crimes de ses habitans. Ce saint patriarche conjura Dieu de pardonner à cette ville en faveur des justes qui s'y trouveraient. Eh quoi! lui disait-il, perdrez-vous l'innocent, avec les coupables, vous qui êtes si bon et si équitable dans vos jugemens? S'il y avait cinquante justes dans cette ville, ne lui pardonneriez-vous pas en leur faveur: Oui, lui dit le Seigneur, je pardonnerai à Sodome, s'il se trouve cinquante justes dans son sein. Mais s'il n'y en avait que quarante, ajouta Abraham? Eh bien, lui dit Dieu, je pardonnerai en faveur des quarante. Seigneur, dit encore Abraham, ne vous irritez pas, si j'ose vous prier de pardonner à cette ville, quand il n'y aurait que trente justes. Je le veux bien, lui dit le Seigneur. Je ne suis que cendre et que poussière, repartit Abraham; mais, mon Dieu, puisque vous daignez m'écouter avec autant de bonté, j'oserai encore vous demander de pardonner pour vingt justes, même pour dix, s'il s'en trouve autant dans cette

ville. Je le veux bien, dit encore le Seigneur; je lui pardonnerai, s'il s'y trouve dix justes. Mais cette ville abominable n'avait pas dix justes dans son sein, qui pussent attirer sur elle des regards de miséricorde. Deux anges vinrent donc à Sodôme vers le soir, pour y exécuter les vengeances de Dieu. Loth, qui était assis à la porte de la ville, les prit pour des voyageurs: il alla au-devant d'eux, et les pria d'entrer dans son logis, afin qu'après y avoir passé la nuit, ils pussent le lendemain continuer leur voyage. Les anges firent difficulté de recevoir cette offre, et dirent qu'ils demeureraient dans la place de la ville: mais la charité engagea Loth à leur faire tant d'instances, qu'enfin ils se rendirent à ses prières, et entrèrent dans sa maison. Il les y reçut avec tous les témoignages possibles d'affection, et leur fit un grand festin. Cependant tous les hommes de cette ville, poussés d'une passion détestable, s'assemblèrent autour de sa maison, voulaient faire insulte à ses étrangers. Loth, percé d'une sensible douleur, sortit pour les détourner de leur mauvais dessein: le peuple lui dit de se retirer, lui demandant si, étant étranger parmi eux, il prétendait être leur juge; et ils voulurent le maltraiter. Mais les anges le prirent par la main, et le firent rentrer dans sa maison: ils frappèrent ensuite d'aveuglement tous ceux qui étaient au dehors; de

sorte qu'ils ne purent trouver la porte de la maison de Loth. Alors les anges lui déclarèrent que Dieu les avait envoyés pour perdre cette ville, et que s'il y avait quelqu'un de ses proches, il se hatât de les en faire sortir avec lui. Loth alla en donner avis à ceux qu'il avait destinés pour être ses gendres; mais ils se raillèrent de ses avertissemens. Le matin étant venu, les anges pressèrent Loth de sortir; et comme il différait trop, ils le prirent par la main avec sa femme et ses deux filles, et l'ayant conduit hors de la ville, ils leur ordonnèrent de se sauver au plus tôt, surtout de ne point regarder derrière eux. Peu de temps après, Dieu fit tomber une pluie de feu et de souffre qui consuma Sodome, Gomorrhe, deux autres villes, tout le pays d'alentour, avec ceux qui y habitaient, et tout ce qui avait quelque verdeur sur la terre. La femme de Loth, oubliant la défense de l'ange, tomba dans une curiosité, qui fut punie à l'heure même; car ayant regardé derrière elle, elle fut changée en une statue de sel; pour nous apprendre qu'après avoir quitté le vice, et être entré dans le chemin du salut, il est extrêmement dangereux de s'arrêter et de regarder derrière soi. Loth se retira sur une montagne, suivant le premier avis que les anges lui avaient donné, et il demeura dans une caverne. Saint Pierre nous avertit

que Dieu a fait de l'embrâsement de ces villes infâmes un exemple pour ceux qui vivaient dans l'impiété; et que la délivrance du juste Loth nous fait voir que le Seigneur sait délivrer ceux qui le craignent, des maux par lesquels ils sont éprouvés. Dieu a voulu que les marques de cet embrâsement durassent toujours par les restes effrayables qui en sont demeurés. *La corruption de ces villes détestables qui périrent par le feu,* dit le Saint-Esprit dans le livre de la sagesse, *est marquée dans l'état même de cette terre, qui fume encore, qui est demeurée toute déserte, et où les arbres portent des fruits qui ne mûrissent jamais.* Cependant, quelque effroyables que soient ces châtimens, ils ne sont qu'une légère image des supplices que les impudiques souffriront éternellement dans l'enfer.

XII. *Abimelec puni de Dieu.*

Abraham ayant été obligé de quitter le lieu où il demeurait, pour venir à Gérare, Abimelec, qui en était roi, fit enlever Sara dans le dessein de l'épouser : mais Dieu punit ce prince, le menaça même de le faire mourir, et l'avertit que cette femme était mariée. Abimelec représenta à Dieu qu'il avait cru que Sara n'était que la sœur d'Abraham. Dieu lui dit que c'était en effet pour cette raison qu'il l'avait préservé du malheur où il

était prêt à tomber en épousant une femme mariée. Abimelec, effrayé des menaces de Dieu, et de l'idée du crime qu'il était si près de commettre, appela ses officiers, auxquels il déclara ce qu'il venait d'apprendre; il fit venir aussi Abraham, lui fit de grands présens, et lui remit Sara entre les mains. Abraham pria Dieu pour ce prince, et Dieu guérit aussitôt toutes les plaies dont il l'avait frappé, et avec lui toute sa maison. Dieu fit voir en cette occasion combien il a horreur de l'adultère, et que, comme il est l'auteur du mariage, il punit sévèrement tout ce qui en viole la sainteté.

XIII. *Sacrifice d'Abraham.*

Isaac étant déjà grand, Dieu ordonna à Abraham de prendre ce fils bien-aimé, et de le lui offrir en holocauste sur la montagne de Moria. Dieu agissait de la sorte pour éprouver la fidélité de son serviteur. Abraham, se souvenant qu'il n'avait eu ce fils que par un effet particulier de la bonté de Dieu, n'hésita point à le lui immoler. Il se leva dès le grand matin; et gardant un grand secret, il prit avec lui Isaac et deux de ses serviteurs; il coupa du bois pour faire brûler la victime, et alla ensuite au lieu que Dieu lui avait montré. L'ayant aperçu de loin, le troisième jour, il commanda à ses serviteurs d'at-

tendre jusqu'à ce qu'il eût été sur la montagne adorer Dieu avec son fils. Il prit le bois et le mit sur les épaules d'Isaac, qui, en montant ainsi la montagne, chargé du bois destiné à le consumer, représentait par avance Jésus Christ, qui pour obéir à Dieu son père, monterait un jour la montagne du Calvaire, chargé du bois sur lequel il devait accomplir son sacrifice. Isaac demanda à son père, qui tenait entre ses mains le fer et le feu, où était donc la victime qu'il devait égorger? Abraham répondit que Dieu y pourvoirait; et, étant arrivé au lieu que Dieu lui avait marqué, il y dressa un autel, y mit le bois que son fils avait apporté, lia Isaac, le mit sur le bûcher, et prit une épée; mais comme il étendait le bras pour frapper son fils, Dieu, content de la disposition de son cœur, envoya un ange lui défendre d'achever le sacrifice, et l'assurer qu'il avait reconnu qu'il l'aimait véritablement, puisqu'il n'avait pas épargné son fils unique pour lui obéir. Abraham ayant aperçu derrière lui un bélier qui s'était embarrassé les cornes dans un buisson, le prit, et l'offrit à Dieu en holocauste au lieu de son fils. L'ange appela Abraham une seconde fois, lui promit que Dieu, pour le récompenser de son obéissance, lui donnerait une nombreuse et florissante postérité, et il ajouta que toutes les nations seraient bénies par celui

qui sortirait de sa race; c'est-à-dire, que Jesus Christ, sauveur de tous les hommes, naîtrait de sa postérité. Dieu ne commande point aux pères et aux mères d'immoler leurs enfans; mais il leur ordonne de se soumettre à sa volonté lorsqu'il les leur retire, ou par la mort, ou en les appelant à un état plus parfait.

XIV. *Mariage d'Isaac.*

Abraham pensant à marier Isaac, ne voulut point qu'il s'alliât avec les filles du pays de Chanaan; c'est pourquoi il ordonna à Eliézer, son intendant, d'aller dans la Mésopotamie, chercher, pour son fils, une femme qui n'attirât point sur lui l'indignation de Dieu. Eliézer étant près d'arriver, pria Dieu de lui faire connaître celle qu'il avait résolu de donner pour femme à Isaac. A peine avait-il achevé sa prière qu'il aperçut Rebecca, fille de Bathuel, qui était venue à une fontaine, et s'en retournait, portant sur son épaule un vaisseau plein d'eau. Il alla au-devant d'elle, lui demander un peu d'eau pour boire; et elle lui en donna de très-bon cœur, et lui en offrit même pour ses chameaux. Eliézer ayant connu à cette marque que c'était là celle que Dieu avait destinée pour être femme de son jeune maître, lui demanda qui elle était, et s'il y avait place chez son père pour s'y pouvoir

retirer. Rebecca l'en assura, et se hâta d'aller chez elle donner avis de ce qui venait d'arriver. Laban, son frère, alla trouver Eliézer, et le pria d'entrer chez eux. Eliézer y étant entré, leur dit qu'il était le serviteur d'Abraham; que Dieu avait rendu son maître extrêmement riche; et que voulant marier son fils, il l'avait envoyé en leur pays, où Dieu lui ayant fait connaître qu'il destinait Rebecca pour être femme d'Isaac, il la leur venait demander. Bathuel et Laban reconnaissant visiblement le doigt de Dieu dans cette affaire, y consentirent. Aussitôt Eliézer fit de riches présens à la fille et à ses parens, et il se hâta de retourner vers Abraham, emmenant avec lui Rebecca. Il trouva, en approchant du logis, Isaac dans la campagne: Rebecca, ayant su d'Eliézer que c'était celui à qui Dieu la destinait pour femme, se couvrit aussitôt la tête de son voile. Eliézer raconta les succès de son voyage à Isaac, qui épousa Rebecca; et l'amour qu'il eut pour elle, le consola de la douleur qu'il avait encore de la perte de Sara sa mère, qui était morte trois ans auparavant. On voit dans cette histoire un modèle de ce qu'on doit observer pour rendre un mariage saint et heureux: consulter Dieu par la prière; se servir de l'avis et de l'entremise des personnes sages et vertueuses; avoir moins d'attention aux biens qu'aux mœurs et

à l'innocence des personnes que l'on recherche. Les jeunes filles doivent aussi apprendre de Rebecca, qui se couvre de son voile aussitôt qu'elle voit Isaac, combien elles doivent garder la modestie envers celui-là même qui leur est destiné pour mari, en ne se mettant pas en peine de gagner son cœur par leur beauté et par leurs ornemens, comme Rebecca aurait pu faire, mais par leur sagesse et par la sainteté de leurs mœurs.

XV. *Jacob et Esaü.*

Isaac et Rebecca demeurèrent vingt ans ensemble sans avoir d'enfans. Enfin, Dieu exauça leurs prières; Rebecca accoucha de deux fils. Le premier fut nommé Esaü, et on donna au second le nom de Jacob. Lorsqu'ils furent grands, il arriva que Jacob ayant préparé des lentilles, Esaü, qui revenait de la chasse, à quoi il s'occupait d'ordinaire, désira de ces lentilles avec une si grande avidité, que pour les avoir il céda à l'heure même son droit d'aînesse à Jacob. Conduite peu sensée, mais cependant beaucoup moins surprenante que celle de plusieurs chrétiens qu'on voit si souvent préférer sans peine quelque bien fragile ou un plaisir d'un moment à un héritage et à un bonheur éternel.

XVI. *Echelle de Jacob.*

Jacob ayant ainsi acheté le droit d'aînesse, s'assura, plusieurs années après, cet avantage

par la bénidiction qu'il reçut de son père Isaac. Esaü en conçut pour lui une haine si envenimée, qu'il résolut de le tuer; c'est pourquoi Rebecca lui conseilla de quitter le pays pour quelque temps; ce qu'il fit avec le consentement de son père, qui le bénit une seconde fois. Dieu même lui confirma cette bénédiction: car étant venu en un certain lieu, comme il voulait se reposer après le soleil couché, il mit une pierre sous sa tête, et s'étant endormi, il vit en songe une échelle dont le pied était sur la terre, et qui allait jusqu'au ciel; les anges montaient et descendaient le long de cette échelle: Dieu parut au haut, et lui dit: *Je suis le Dieu d'Abraham et d'Isaac; je vous donnerai et à votre postérité la terre où vous dormez, et tous les peuples du monde seront bénis en celui qui sortira de votre race.* Il lui promit ensuite d'être son protecteur partout où il irait. Jacob s'éveilla; et étant effrayé de ce qu'il avait vu, il dit en s'écriant: Que ce lieu était terrible, puisque le seigneur y habitait. Cette vision marquait le soin que Dieu prend de ceux qui le servent; qu'il est avec eux dans le temps de leur affliction, et que les anges leur sont présens pour offrir à Dieu leurs prières, et pour leur apporter du ciel les grâces et les consolations de Dieu.

XVII. *Retour de Jacob.*

Jacob, assuré de la protection de Dieu, vint

en Mésopotamie, chez Laban son oncle, qu'il servit durant vingt années avec beaucoup de fidélité, quoique Laban en eût manqué plusieurs fois à son égard. Mais comme la bénédiction que Dieu répandait visiblement sur ce saint patriarche et sur tout ce qui lui appartenait, excitait de plus en plus la jalousie de Laban, Jacob jugea qu'il était de la prudence de se retirer ; et Dieu lui ayant commandé de retourner dans la terre de sa naissance, il partit secrètement, et emmena avec lui tout ce qui lui appartenait. Laban le poursuivit durant sept jours avec une étrange colère : mais Dieu lui apparut durant la nuit, et lui défendit de rien dire ni faire au préjudice de Jacob son serviteur, qu'il protégeait. Dès que Laban l'eut atteint, il se plaignit de ce qu il était parti à son insu, et dit qu'il était en état de s'en venger, si Dieu ne lui eût défendu. Jacob lui fit connaître les raisons qu'il avait eues de tenir son voyage secret, et lui remit ensuite devant les yeux toutes les injustices dont Laban avait usé à son égard ; enfin leurs esprits s'étant adoucis, ils se reconcilièrent, et se séparèrent après s'être promis solenellement une amitié éternelle. Jacob, délivré des mains de Laban, ne songea qu'à se garantir de la colère d'Esaü son frère. Il commença par lui envoyer de ses gens pour le prier d'agréer son retour : mais ses gens lui ayant rapporté qu'Esaü s'était aussitôt mis en

chemin avec quatre cents hommes, il fut saisi d'une extrême frayeur, et eut recours à Dieu. *Seigneur*, lui-dit-il, *qui m'avez dit : Retournez en votre pays, et je vous comblerai de biens : je suis indigne de toutes vos miséricordes, et de la vérité que vous avez gardée dans toutes les promesses que vous avez faites à votre serviteur. J'ai passé ce fleuve du Jourdain, n'ayant qu'un bâton, et je retourne avec ces deux troupes de monde. Délivrez-moi, je vous prie de la main de mon frère Esaü, parce que je le crains extrêmement.* Après avoir mis son principal appui en Dieu, il usa de toute sa prudence naturelle : il choisit une partie de ses troupeaux, dont il voulait faire présent a Esaü, et les fit marcher devant lui en plusieurs bandes, afin qu'Esaü, les rencontrant les uns après les autres, son esprit s'adoucît peu à peu par la vue de tant de présent, et par la soumission de ceux qui les lui offraient. A la pointe du jour, un ange s'apparut à Jacob, et l'assura de la protection de Dieu, et lui changèa son nom de *Jacob* en celui *d'Israël*. Ayant afin aperçu Esaü, il s'approcha de lui, et le salua sept fois en se prosternant jusqu'à terre. Esaü adouci par tant de soumission, courut à Jacob, l'ambrassa en versant des larmes, vit avec plaisir toute la famille de son frère, et reçut avec civilité les présens qu'il lui avait fait offrir. C'est ainsi que la douceur et la

soumission l'emportent sur la fierté et la violence. C'est ainsi que Dieu change, quand il lui plaît, en faveur de ceux qu'il aime, les ennemis les plus déclarés et les cœurs les plus endurcis.

XVIII. *Joseph vendu par ses frères.*

Joseph, l'un des plus jeunes fils de Jacob, conduisait les troupeaux de son père avec ses frères, et il les accusa devant son père d'un crime énorme. Jacob aimait Joseph plus que ses autres enfans, parce qu'il l'avait eu étant déjà vieux ; et il lui avait donné une belle robe de plusieurs couleurs. Ses frères, piqués de jalousie, le haïssaient, et ne pouvaient lui parler sans aigreur. Il arriva aussi que Joseph rapporta à ses frères des songes qu'il eus, qui furent dans leurs cœurs une semence d'une haine encore plus vive. Un jour il leur vint dire : *Il me semblait que je liais avec vous des gerbes dans le champ ; que ma gerbe se levait et se tenait debout ; et que les autres, étant autour de la mienne, se baissaient devant elle, et l'adoraient.* Ses frères lui répondirent : *Est-ce que vous serez notre roi, et que nous serons soumis à votre puissance ?* Il eut encore un autre songe qu'il raconta ainsi à ses frères : *Il me semblait que je voyais le soleil et la lune et onze étoiles qui m'adoraient.* Lorsqu'il rapporta ce songe à son père et à

ses frères, son père lui en fit réprimande et lui dit : *Que voudrait dire ce songe que vous avez eu? Est-ce que nous vous adorerons sur la terre, moi, votre mère et vos frères?* Ainsi ses frères étaient émus d'envie contre lui ; mais le père considérait tout ceci avec attention, sans en rien témoigner. Dans ces premiers temps Dieu se servait quelquefois des songes pour instruire les hommes et pour leur faire connaître ses volontés : maintenant qu'il a cessé de nous parler en cette manière, et qu'il nous instruit par les saintes Ecritures et par la voix de son Eglise, ce serait ordinairement vouloir se tromper soi-même et tomber dans la superstition, que d'ajouter foi aux songes qui nous arrivent. Les frères de Joseph étant allés à Sichen mener les troupeaux de leur père, Jacob dit à Joseph : *Venez, et je vous enverrai vers vos frères. Je suis tout prêt*, lui dit Joseph. Jacob ajouta : *Vous verrez s'ils se portent bien, et si les troupeaux sont en bon état ; et vous me rapporterez ce qui se passe.* Joseph donc alla vers ses frères. Lorsqu'ils l'eurent aperçu de loin, ils résolurent de le tuer : aussitôt donc qu'il fut arrivé, ils lui ôtèrent sa robe et ils le jetèrent dans une vieille citerne qui était sans eau. Ils s'assirent ensuite pour manger, et ayant aperçu des marchands Ismaélites, ils le tirèrent de la citerne, et le vendirent à ces marchands, qui le me-

nèrent en Egypte. Ils prirent ensuite la robe de Joseph, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué, ils l'envoyèrent à son père, lui faisant dire par ceux qui la lui portaient : *Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si ce n'est pas celle de votre fils.* Le père l'ayant reconnue, dit : *C'est la robe de mon fils, une bête cruelle l'a dévoré :* et ayant déchiré ses vêtemens, il se couvrit d'un cilice et pleura fort long-temps. Il eût sans doute pleuré encore plus amèrement, s'il eût su que le trop grand amour qu'il avait témoigné à Joseph, était la cause de sa perte. Il est bon d'aimer ses enfans, dit saint Ambroise à l'occasion de cette histoire ; il est juste même d'aimer davantage ceux qui ont plus de vertu ; mais il est dangereux de faire paraître cette préférence, qui peut nuire à celui même que l'on aime, en excitant contre lui la jalousie des autres. Que les enfans apprennent aussi de cet exemple, combien ils doivent détester l'envie. Quelque faible que ce vice paraisse dans son commencement, il peut avoir des suites très-funestes, si on ne l'arrache au plus tôt de son cœur : et quand il n'engagerait point aux dernières extrémités, saint Jean nous avertit qu'il suffit de haïr son frère pour être homicide devant Dieu.

XIX. *Joseph mis en prison.*

Les Ismaélites ayant mené Joseph en Egypte, le vendirent à un des principaux officiers du roi. Joseph gagna le cœur de son maître par sa prudence et sa fidélité : en sorte que cet officier voyant qu'il se donnait tout entier à son service, se reposa sur lui du soin de toute sa maison. Plusieurs années après, sa maîtresse conçut pour lui une affection impudique : Joseph résista avec horreur à ses sollicitations, et lui témoigna que la crainte de Dieu et la reconnaissance qu'il devait à son maître, ne lui permettaient pas de commettre un si grand crime. Cette femme l'ayant un jour trouvé seul, l'arrêta par son manteau. Joseph, dans un péril si pressant, laissa son manteau et s'enfuit. Cette femme passa aussitôt de l'amour à la fureur : elle appela les gens de sa maison, fit grand bruit, comme si Joseph l'eût sollicitée au crime ; et lorsque son mari fut de retour, elle lui montra ce manteau qu'elle avait retenu, comme une preuve de sa fidélité, et de l'insolence de son esclave. Le mari entra dans une grande colère, et fit mettre Joseph en prison. Les saints docteurs nous apprennent que, comme Joseph est un parfait modèle de chasteté, il l'est aussi de la manière dont on doit combattre le vice qui lui est contraire. Après avoir parlé à cette femme avec une fermeté et

une sagesse qui auraient dû la confondre, il s'enfuit avec précipitation, sachant qu'en une rencontre si dangereuse c'est vaincre que de fuir, et de fuir le plus promptement que l'on peut. C'est la règle que nous devons suivre lorsqu'il s'agit de nous défendre dans les tentations où le démon excite en nous ces pensés qui empoisonne l'âme dès le moment qu'on s'y arrête. Il faut fuir à l'exemple de Joseph, et avoir recours à Jésus-Christ, afin qu'il remplisse notre esprit et notre cœur de son amour, de l'espérance de ses promesses et de la crainte de ses jugemens.

Joseph, dans la prison, fit paraître tant de vertu et de sagesse, que le gouverneur lui donna autorité sur tous les autres prisonniers, et qu'il ne s'y faisait rien que par ses ordres. Lorsque les choses étaient en cet état, deux officiers du roi Pharaon, l'un son grand échanson, et l'autre son grand panetier, l'ayant offensé, et étant mis en prison sous la conduite de Joseph, ils eurent chacun un songe qu'ils lui racontèrent. Joseph le leur expliqua, et dit au panetier que dans trois jours il serait pendu, et à l'échanson que dans trois jours Pharaon le rétablirait : ce qui arriva comme il l'avait prédit.

XX. *Joseph élevé en gloire.*

X L'échanson que Joseph avait prié de se

souvenir de lui, et à qui il avait fait connaître son innocence, l'oublia tout-à-fait dans son bonheur, jusqu'à ce que, deux ans après, Pharaon, effrayé de deux songes qu'il avait eus, fit venir tous les sages d'Egypte, sans qu'il s'en trouvât un seul qui pût les interpréter. Alors l'échanson se souvenant de Joseph, raconta au roi ce qui lui était arrivé dans la prison. Le roi commanda aussitôt qu'on le fit venir. Joseph, après avoir dit à Pharaon avec beaucoup de modestie que ce n'était pas de lui, mais de Dieu qu'il devait attendre la réponse qu'il souhaitait, ajouta que ces songes marquaient qu'il allait venir sept années d'une fertililé extraordinaire, et qu'elle seraient suivies de sept autres années pendant lesquelles la stérilité serait si grande, qu'elle ferait oublier toute l'abondance qui avait précédée; qu'ainsi il était de la prudence du roi de faire amasser dans les greniers publics, pendant les sept années d'abondance, la cinquième partie des fruits de la terre, et de les réserver pour les sept années de famine, afin que le pays ne fût pas consumé par la faim. Pharaon admira la sagesse de ce jeune homme, et il crut qu'il n'y avait personne plus capable que lui d'accomplir un si grand dessein. Il lui donna donc une pleine autorité sur toute l'Egypte, le fit monter sur son second char, et commanda qu'un héraut mar-

chât devant Joseph pour obliger tout le monde à fléchir le genou devant lui. Il changea aussi son nom; il l'appela en langue égyptienne, le Sauveur du monde. C'est ainsi que Dieu tira ce saint homme de l'état d'humiliation où il avait permis qu'il fût tombé, pour servir de fondement à la grandeur où il le voulait élever; et c'est ainsi que par un miracle beaucoup plus grand, et dont l'élévation de Joseph n'a été que la figure, ceux qui ont été comme foulés aux pieds des hommes dans la pauvreté ou dans les persécutions, passent tout d'un coup de ces peines, qui n'ont duré qu'un moment, à une éternité de gloire que leurs souffrances leur ont acquise.

X XXI. *Joseph se fait connaître à ses frères.*

Joseph ayant ramassé avec soin le blé des sept premières années, une grande famine survint dans tout le monde. Le peuple d'Egypte eut recours à Pharaon; ce prince le renvoya à Joseph, qui écoutait favorablement leurs demandes, et ne rebutait personne. Jacob ayant appris que l'on vendait du blé en Egypte, envoya ses enfans pour en acheter. Ils vinrent donc trouver Joseph, qu'il ne reconnurent point. Joseph fit semblant de les regarder comme des espions, et leur parla durement: pour se justifier, ils dirent qu'ils

étaient tous fils d'un même père, qui était resté en Chanaan avec le plus jeune de leurs frères. Joseph ordonna qu'ils lui amenassent ce jeune frère, et qu'ils laissassent en prison un d'entr'eux pour servir d'otage. Bien affligés de ce traitement, ils disaient entre eux en leur langue: *C'est avec justice que Dieu nous punit : nous n'étions pas touchés des larmes de notre frère, lorsque nous voulions le tuer; et maintenant Dieu venge son sang sur nous.* Joseph, qui les entendait, touché jusqu'au fond du cœur, se retira un moment, parce qu'il ne pouvait retenir ses larmes. Il revint ensuite, et se contentant de retenir Siméon prisonnier, il renvoya les autres, et ordonna qu'on remit leur argent dans leurs sacs. Lorsqu'ils furent revenus chez leur père, Jacob ne put se consoler de la promesse qu'ils avaient faite de mener Benjamin en Egypte: il se souvint de la douleur que lui avait autrefois causée la perte de Joseph, et il dit résolument d'abord qu'il ne le laisserait point aller. Mais la famine qui croissait de jour en jour, fit enfin résoudre Jacob à laisser partir Benjamin avec ses frères. Ils revinrent donc tous ensemble en Egypte. Joseph ayant vu ses frères, donna ordre qu'on les fit entrer, et qu'on leur préparât un festin. Comme ils craignaient à cause de l'argent qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs, ils dirent

à l'intendant de Joseph qu'ils rapportaient cet argent: cet officier les consola, et leur amena Siméon leur frère. Cependant ils préparèrent leurs présens; et lorsque Joseph entra, ils les lui offrirent, et le saluèrent en se prosternant jusqu'à terre. Joseph leur parla avec douceur, et leur demanda des nouvelles de leur père: mais la vue de son jeune frère l'attendrit si fort, qu'après lui avoir souhaité les bénédictions du ciel, il se retira pour pleurer en liberté. Etant rentré peu après, avec un visage ouvert, il se mit à table, et y fit mettre ses frères. Ce jour se passa dans la joie; et lorsque les frères de Joseph étaient près de s'en retourner, il fit remplir leurs sacs de blé, et y fit remettre leur argent, comme la première fois; mais il commanda qu'on mit sa coupe dans le sac de Benjamin. A peine étaient-ils partis, que l'intendant de la maison courut après eux, se plaignant qu'on avait volé la coupe de son maître. Ils s'excusèrent tous de ce crime, et ils consentirent que celui qui se trouverait coupable de ce vol demeurât esclave. On visita leurs sacs, et on trouva enfin cette coupe dans le sac de Benjamin. Tous les autres furent alors dans une étrange consternation: ils offrirent de demeurer esclaves au lieu de leur jeune frère, dans la crainte où ils étaient que leur père ne mourût de douleur lorsqu'il apprendrait la

captivité de Benjamin. Joseph ne pouvant plus se retenir, commanda à tout le monde de sortir. Alors les larmes lui tombant des yeux, il jeta un grand cri qui fut entendu des Egyptiens et de toute la maison de Pharaon, et il dit à ses frères: *Je suis Joseph. Mon père vit-il encore ?* Ses frères ne lui pouvaient répondre, tant ils étaient saisis de crainte. Il leur parla donc avec douceur, et leur dit: *Approchez-vous de moi ;* et s'étant approchés de lui, il ajouta: *Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu à des marchands qui m'ont amené en Egypte.* Il leur dit ensuite de ne rien craindre et de ne se point affliger; que Dieu avait permis qu'ils l'eussent traité de la sorte pour les préserver de la famine. Il les embrassa tous en pleurant, et leur ordonna de porter cette nouvelle à leur père, et de se hâter de le faire venir avec toute sa famille dans les chariots que Pharaon, ravi de joie de ce qui était arrivé, leur fit donner avec le blé dont ils avaient besoin, et des vivres pour le chemin.

Joseph, qui rend ainsi à ses frères le bien pour le mal, nous apprend, par son exemple, à pardonner à ceux qui ont voulu nous en faire, et à connaître qu'il arrive souvent que la providence de Dieu se sert pour procurer notre bien, du mal même qu'on nous a fait ainsi qu'il est arrivé à Joseph, qui n'eût pas

été le maître de l'Egypte s'il n'eût été vendu par ses frères.

XXII. *Jacob va en Egypte.*

Aussitôt que les frères de Joseph furent retournés d'Egypte, et qu'ils eurent dit à Jacob que Joseph son fils vivait et qu'il était tout-puissant dans ce royaume, ce saint homme se réveilla comme d'un profond sommeil, et ne pouvait croire ce qu'ils lui disaient. Mais lorsqu'il eut appris plus en particulier la conduite que Dieu avait tenue sur son fils, et qu'il eut vu les chariots et tout ce que Joseph lui envoyait, il résolut de l'aller trouver. Joseph averti que son père approchait, alla au devant de lui ; et voyant son chariot s'avancer, il mit pied à terre pour l'aller embrasser. Après les témoignages de joie et les larmes qu'une vue si inespérée causa de part et d'autre, Joseph mena son père à Pharaon pour le saluer ; et comme il souhaitait qu'il demeurassent séparés des Egyptiens, il ne rougit point de porter son père et ses frères à déclarer devant le roi qu'ils étaient d'une condition que les Egyptiens avaient en abomination, c'est-à-dire, qu'ils étaient pasteurs de brebis. Ayant donc obtenu du roi la terre de Gessen pour y habiter, ils n'y sentirent aucun mauvais effet de la famine. Jacob vecut paisiblement dans l'Egypte pendant

dix-sept ans. Lorsqu'il se vit à l'extrémité, il appela ses enfans, leur donna sa bénédiction, leur prédit ce qui devait arriver de plus considérable à leur postérité. Il mourut âgé de cent quarante sept ans. Joseph fit embaumer son corps: et après avoir pleuré plusieurs jours, il le conduisit, accompagné des plus considérables de l'Egypte, jusques dans la terre de Chanaan, où il le fit mettre dans le tombeau de ses pères, comme Jacob l'en avait prié. Joseph retourna aussitôt en Egypte, où il demeura dans la même autorité jusqu'à la fin de sa vie. Il continua d'avoir soin de ses frères et de leurs familles, et il mourut agé de cent dix ans, en ayant commandé quatre-vingt à toute l'Egypte. L'histoire de Joseph est une admirable figure de la charité de Jésus-Christ, qui, ayant été vendu et livré à la mort pour les hommes, non-seulement leur a pardonné, a prié pour eux, mais a rendu encore le sang même qu'il avait versé le prix de leur rédemption, et la guérison de leurs plaies.

XXIII. *Les Israélites persécutés.*

Les descendans d'Israël s'étant multipliés extraordinairement en Egypte, et ayant rempli tout le pays où ils demeuraient, il s'éleva un nouveau roi, nommé aussi Pharaon (c'était un nom commun à tous les rois d'Egypte.)

Ce roi, qui ignorait tous les services que Joseph avait rendus à son pays, craignit que les Israélites ne se rendissent trop puissans; et pour les affaiblir, il résolut de les accabler de travaux. Il leur faisait faire de la brique, et d'autres ouvrages de terre fort pénibles; il les faisait travailler à de grands bâtimens, et il avait établi des officiers qui ne leur donnaient point de relâche, et les maltraitaient cruellement. Pharaon, voyant que plus il opprimait les Israélites, plus leur nombre se multipliait, ordonna aux sages-femmes d'étouffer tous les garçons de cette nation au sortir du sein de leur mère. Mais ces femmes, toutes païennes qu'elles étaient, craignirent d'offenser Dieu en exécutant un ordre si barbare, et elles aimèrent mieux s'exposer à la colère du roi. Dieu les en récompensa, et il bénit leurs familles. Cependant Pharaon commanda à tout son peuple de jeter dans le Nil tous les enfans mâles qui naîtraient parmi les Hébreux. Plusieurs périrent de cette manière; et Moïse, qui naquit en ce temps-là, eût été enveloppé dans le même malheur, si Dieu, qui l'avait choisi pour délivrer son peuple de la servitude, n'eût inspiré à sa mère, qui avait fait inutilement tous ses efforts pour le cacher, de le mettre dans une corbeille de jonc enduite de poix, et de l'exposer ainsi sur le bord du fleuve. La fille de Pharaon

ayant aperçu, en se promenant, cette corbeille parmi les roseaux, envoya une de ses femmes pour la retirer. On la lui apporta: elle l'ouvrit; et voyant ce petit enfant qui criait, elle en eut compassion, le fit nourrir, et l'adopta ensuite pour son fils.

Que les personnes affligées apprennent de cette histoire à ne jamais désespérer de la providence de Dieu: il sait, quand il lui plaît, et même contre toute apparence, ménager des secours à ceux qui ont recours à lui avec humilité et confiance.

X

XXIV. *Dieu apparaît à Moïse.*

Moïse devenu grand, renonça à la qualité de fils de la fille de Pharaon, *aimant mieux*, comme dit St. Paul, *être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir de la fortune qu'il pouvait espérer.* Il alla donc trouver ses frères : mais comme peu de temps après Pharaon résolut de le faire mourir, il s'enfuit au pays de Madian, où s'étant marié, il passa quarante ans à garder les troupeaux de Jéthro, dont il avait épousé la fille. Ayant un jour mené son troupeau dans le fond du désert, Dieu lui apparut sur la montagne d'Horeb, au milieu d'un buisson qui brûlait sans se consumer: il lui dit qu'il avait entendu les cris de son peuple; qu'il avait résolu de le délivrer de l'oppression où on le tenait en Egypte, et

qu'il l'avait choisi pour accomplir ce grand dessein. Moïse s'en excusa et se défendit sur l'incapacité où il était de se charger d'un emploi aussi important; mais il fallut obéir. Dieu lui donna le pouvoir de faire des miracles, et lui commanda de s'associer son frère Aaron. Ainsi Moïse, ayant pris congé de son beau-père, s'en retourna en Egypte.

XXV. *Endurcissement de Pharaon.*

Pharaon rejeta avec impiété la proposition que Moïse lui fit, de la part de Dieu, de permettre aux Israélites de lui aller sacrifier dans le désert. Il traita ce saint homme et son frère Aaron de séditieux, et fit augmenter considérablement le travail dont le peuple était chargé. Moïse, par ordre de Dieu, retourna vers ce prince; et pour prouver la mission que Dieu lui avait donnée, il changea en serpent, en la présence du roi, le bâton qu'Aaron tenait en sa main. Les magiciens de Pharaon imitèrent ce prodige par leurs prestiges; et ils changèrent aussi en serpent les baguettes qu'ils avaient en leurs mains; mais le serpent produit par l'ordre de Moïse, dévora ceux que les magiciens avaient fait paraître. Pharaon ne s'étant pas rendu à la vue de ce miracle, Moïse en fit plusieurs autres que les magiciens ne purent imiter. Toutes les eaux du Nil furent changées en

sang, et tous les poissons moururent. Une multitude innombrable de grenouilles couvrit tout le pays, et elles entrèrent jusques dans la chambre et sur le lit du roi. Moïse fit venir encore, à diverses fois, des mouches, des cousins, des sauterelles, qui incommodèrent terriblement les Egyptiens. Pharaon promit plusieurs fois d'obéir, pour être délivré de ces fléaux ; mais quand Moïse les avait fait cesser, ce prince n'exécutait rien. Moïse fit encore venir une peste sur les animaux; des ulcères sur les hommes ; une grêle épouvantable mêlée de feu et de tonnerre ; et enfin des ténèbres très-épaisses qui durèrent trois jours, pendant lesquelles des éclairs de feu et des fantômes affreux augmentaient la frayeur des Egyptiens. Tout cela ne convertit point ce prince impie et superbe : il savait cependant que les Israélites ne ressentaient aucune de ces plaies. Des magiciens mêmes, dont il avait voulu opposer les enchantemens aux miracles de Moïse, s'étaient en sa présence confessés vaincus par la puissance de Dieu; et cependant il demeura toujours endurci. Que cet homme nous fasse trembler, et reconnaître avec humilité de quel aveuglement un homme est capable, lorsqu'après avoir abandonné Dieu, Dieu, pour le punir, l'abandonne à sa propre malice et à la corruption de son cœur.

XXVI. *L'agneau pascal.*

Cependant Dieu ordonna à son peuple de prendre un agneau sans tache dans chaque famille, de le tuer vers le soir, de marquer de son sang les poteaux et le haut de la porte de leurs maisons, de le faire rôtir, et de le manger avec du pain sans levain et des laitues amères. Il voulut que les Israélites fissent ce souper en état de voyageurs, debout, à la hâte, ayant des soulliers aux pieds et un bâton à la main. Il nomma cette cérémonie *la pâque*, c'est-à-dire *le passage ;* parce que, cette même nuit, Dieu envoya un ange qui mit à mort tous les premiers nés des Egyptiens, depuis le fils aîné de Pharaon jusqu'au fils du dernier des esclaves et jusqu'aux premiers nés des animaux : mais cet ange, passant de maison en maison, ne touchait point à celles qu'on avait marqué du sang de l'agneau, et il passait outre. Cet agneau représentait le Sauveur du monde, qui devait être immolé pour le salut des hommes : de sorte que son sang aurait la vertu de sauver ceux à qui il serait appliqué, et sa chair serait la nourriture des fidèles qui s'en approcheraient avec un cœur préparé et purifié par les amertumes de la pénitence. Les Egyptiens épouvantés de la mort de leurs premiers nés, pressèrent les Israélites de sortir à l'heure

même, et leur firent volontiers présent de tout ce qu'ils possédaient de plus précieux.

Dieu, qui avait commandé aux Juifs de manger, tous les ans, l'agneau pascal, en mémoire de leur délivrance, ordonne maintenant à tous les chrétiens de recevoir, au moins tous les ans, le corps de Jésus-Christ, le véritable agneau sans tache, en reconnaissance de ce qu'il les a délivrés de la tyrannie du démon, dont celle de Pharaon était la figure.

XXVII. *Etat des Israélites dans le désert.*

Pharaon, après avoir congédié les Israélites, s'en repentit bientôt. Il les poursuivit avec une armée, et les joignit sur le bord de la Mer-Rouge. Ils croyaient être perdus, quand Dieu fit ouvrir la mer, en sorte que l'eau se retira des deux côtés, s'arrêta comme un mur à droite et à gauche, et laissa un grand espace au milieu, où les Israélites passèrent à pied sec. Les Egyptiens voulurent les suivre; mais dès-que les Israélites furent passés, les eaux se rejoignirent, et toute l'armée de Pharaon fut noyée avec lui. Ainsi Dieu fit voir qu'il est le maître de toutes les créatures, et qu'il punit sévèrement les hommes qui osent lui résister. Pendant le voyage des Israélites, il fit paraître sa providence et sa bonté sur eux. Il les mena par un grand désert, afin

d'éprouver leur fidélité, et de les exercer à la patience ; et, pour leur faire voir qu'ils ne pouvaient subsister que par ses grâces, il leur donna la manne pour nourriture. C'était une espèce de rosée qui tombait du ciel les matins, et qui s'épaississait, en sorte que l'on en faisait des pains d'un goût fort agréable. Chacun en recueillait, le matin, autant qu'il lui en fallait pour se nourrir. Le sixième jour de la semaine on en recueillait une fois plus qu'à l'ordinaire, parce qu'il n'en tombait point le jour du sabbat, jour auquel Dieu voulait qu'on ne s'occupât qu'à le servir. La manne, qui se corrompait d'un jour à l'autre, se conservait néanmoins sans corruption en faveur de ce jour. Quand les Israélites manquèrent d'eau, Moïse rendit douces les eaux d'une fontaine qui étaient amères, et il en fit même sortir d'un rocher avec abondance en deux différentes occasions. Il leur obtint, par ses prières, une victoire considérable sur les Amalécites, en tenant les mains élevées vers le ciel durant le combat. Quand Moïse se lassait de tenir ses mains élevées vers Dieu, les Israélites avaient le dessous ; et ils avaient l'avantage quand il les élevait vers le ciel ; pour nous apprendre quelle est la force de la prière, et que, sans elle, nous ne pouvons pas espérer de vaincre les ennemis de notre salut.



XXVIII. *Dieu donne sa loi aux Israélites.*

Peu de temps après la sortie de l'Egypte, les Israélites étant arrivés au mont Sinaï, Dieu les y fit séjourner pour leur donner sa loi. Moïse, par ordre de Dieu, les avertit de se purifier et de se préparer pendant deux jours. Le matin du troisième jour, qui était le cinquantième après la pâque, ils virent le haut de la montagne tout en feu, et couvert d'un nuage épais, d'où sortaient des éclairs et des tonnerres épouvantables. Ils entendaient aussi un son de trompettes; mais ils ne voyaient personne. Alors une voix terrible, sortant de ce nuage, prononça ces paroles: *Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Egypte, de la maison de servitude. Tu n'auras point d'autre Dieu que moi. Tu ne feras point d'Idoles; tu ne les adoreras point. Tu ne prendras point en vain le nom du Seigneur ton Dieu. Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. Honore ton père et ta mère. Tu ne tueras point. Tu ne commettras point de fornication. Tu ne déroberas point. Tu ne rendras point de faux témoignage. Tu ne désireras point la femme de ton prochain, ni autre chose qui lui appartienne.* Dieu ayant prononcé devant tout le peuple ces dix commandemens, que l'on nomme le Décalogue, il les donna à Moïse gravés sur deux tables de pierre.

Moïse demeura quarante jours sur la montagne, où il reçut de Dieu beaucoup d'autres lois qui concernaient les cérémonies de la religion, les affaires temporelles, et la police du gouvernement. Cependant les Israélites, s'ennuyant de ne plus voir Moïse, firent un veau d'or semblable à celui que les Egyptiens adoraient, lui dressèrent un autel, et lui offrirent des sacrifices. Moïse descendit de la montagne, et s'étant approché du camp, il vit le veau, et la danse que l'on faisait alentour. Alors, animé d'une sainte colère, et jugeant qu'un peuple si infidèle à Dieu, était indigne de recevoir sa loi il brisa les deux tables qu'il tenait à la main ; et prenant le veau d'or, il le mit dans le feu, et le réduisit en poudre, qu'il jeta dans l'eau pour en faire boire aux Israélites, et leur apprendre combien cette idole était méprisable. Il fit mourir vingt-trois mille de ces Idolâtres par la main des enfans de Lévi. Pour engager Dieu à pardonner au reste du peuple, il se mit au rang des coupables ; et par un acte héroïque de charité, il s'offrit à Dieu pour périr avec eux. Puis il retourna sur la montagne ; et, après y avoir encore demeuré quarante jours et quarante nuits, sans boire ni manger, il en descendit avec deux tables de la loi semblables aux premières qu'il avait rompues. Des rayons de lumière sortaient de son visage, et le

rendaient si éclatant, qn'il fut obligé dans la suite de se couvrir d'un voile quand il voulait parler au peuple.

XXIX. *Le Tabernacle.*

Moïse, selon l'ordre de Dieu, déclara aux Israélites qu'il voulait lui dresser un tabernacle qui serait dans la forme d'une tente magnifique, et comme un temple portatif, où Dieu voulait recevoir leur adoration, et leur faire sentir sa présence d'une manière plus particulière. Il les exhorta à y contribuer de bon cœur; et, à peine eut-il fait cette proposition, qu'ils apportèrent ce qu'ils avaient de plus précieux; les femmes mêmes n'épargnèrent point leurs ornemens et leurs bijoux, pour orner la maison de Dieu; et ces dons furent faits avec tant de zèle, qu'il y en eut bientôt plus qu'il n'en fallait; en sorte que Moïse fut obligé de faire publier que personne n'apportât plus rien. Le tabernacle fut construit suivant le modèle que Dieu avait fait voir à Moïse sur la montagne: tout le dedans était enrichi d'or et de pourpre. On mit l'arche d'alliance dans un endroit qui fut nommé le Saint des saints, et séparé du reste par un voile précieux. Cette arche était un coffre d'un bois incorruptible, revêtu, de toutes parts, de lames d'or, et couvert d'une table d'or que l'on appelait le Propitiatoire,

au-dessus duquel étaient placés deux Chérubins. On y renferma les deux tables de la loi, et elle fut nommée pour ce sujet l'arche d'alliance; parce qu'elle était comme un témoignage sensible de l'alliance que Dieu avait faite avec son peuple. Aussi les Juifs avaient-ils un souverain respect pour cette arche, qui était comme le siége ou le trône de la majesté de Dieu. Dans la partie du tabernacle qui était devant le voile qui cachait l'arche, Moïse plaça une table où il y avait toujours douze grands pains, que l'on nommait les pains de proposition, parce qu'ils étaient présentés à Dieu, chaque semaine, comme une offrande par laquelle le peuple témoignait sa reconnaissance des biens qu'il recevait de sa bonté. Vis-à-vis de cette table était un chandelier d'or à sept branches; et entre la table et le chandelier était un autel, où l'on brûlait les parfums que Dieu voulait qu'on lui offrit. La table et l'autel étaient d'un bois incorruptible revêtu de lames d'or, et le chandelier était d'or pur. Cette magnificence était convenable à un lieu où Dieu établissait sa demeure au milieu de son peuple; et l'or pur qui y était employé signifiait qu'on ne peut le servir avec trop de pureté et de perfection. Dans le parvis et devant le tabernacle était placé l'autel où l'on offrait les sacrifices. Il y avait plusieurs sortes

de ces sacrifices : Dieu les avait établis comme autant de figures du véritable sacrifice que Jésus-Christ devait offrir pour nous sur la croix, et qui se renouvelle tous les jours dans le saint sacrifice de la messe.

XXX. *Les Prêtres et les Sacrifices.*

Les sacrifices devaient être offerts par Aaron, frère de Moïse, et par ses enfans : Dieu l'avait destiné pour être le souverain pontife des Juifs : et le grand sacerdoce devait être héréditaire dans sa famille. La tribu de Lévi, dont il était, fut aussi destinée seule et entière, pour fournir les ministres du culte qu'on rendait à Dieu dans le tabernacle, et ensuite dans le temple. Nul des autres tribus ne pouvait être admis à ces saintes fonctions, et il eût été puni de mort s'il eût osé les usurper. Dieu prescrivit l'habit que porterait le grand-prêtre : il était magnifique, orné d'or, de broderie et de pierres précieuses. Celui des Lévites était une longue robe de fin lin, avec une ceinture de pourpre. Dieu voulait, par ces habillemens, attirer aux prêtres et aux Lévites le respect des peuples, et faire souvenir ses ministres de l'éclat que devait avoir leur sainte vie, figurée par la couleur éclatante de leurs vêtemens. Leurs fonctions étaient d'offrir à Dieu les victimes que le peuple présentait ; d'entretenir un feu

perpétuel sur l'autel; de porter, dans les décampemens, les pièces du tabernacle; de prendre soin des vases sacrés; de garder le tabernacle jour et nuit; de chanter les cantiques dans les assemblées du peuple. Les prêtres étaient encore établis juges de la lèpre, maladie alors très-commune; de ses marques, de ses accidens, de sa guérison; et les Juifs devaient obéir à leur décision. Ce jugement sur la lèpre, réservé aux seuls prêtres, était une figure du pouvoir donné aux prêtres dans la loi nouvelle, pour remettre les péchés et pour juger de la pénitence: pouvoir que Jésus-Christ a donné aux évêques seuls et aux prêtres sous leur autorité, et non aux laïques. S'il survenait quelque dispute touchant la loi, elle devait être portée devant le grand-prêtre, qui en jugeait avec les autres prêtres; et celui qui n'obéissait pas à sa décision, était puni de mort sans délai et sans rémission, Dieu l'ayant ainsi ordonné. Il assujettit les prêtres et les lévites à une grande pureté: ils devaient s'éloigner de tout ce qui était immonde et réputé tel; et quand ils étaient en tour pour faire les fonctions saintes dans le tabernacle, ils devaient s'abstenir de boire du vin, et de toute liqueur qui pouvait enivrer. Pour leur inspirer le détachement des biens du monde, Dieu ne voulut pas qu'ils partageassent la terre promise avec les

autres tribus ; il leur fit marquer seulement des villes pour y habiter. Pour pourvoir cependant à leur subsistance, il ordonna que tous les Juifs leur paieraient la dixième partie de tout le produit de leur terres et de leurs bestiaux et animaux domestiques. Les prêtres et Lévites payaient eux-mêmes au grand-prêtre la dixième partie de ce qui leur était destiné pour leur entretien. Ce dixième était regardé comme le tribut que l'on payait à Dieu en la personne de ses ministres. On lui offrait aussi les prémices de toutes choses, et elles servaient aussi à l'entretien des prêtres : ils avaient encore leur part dans la plupart des victimes qui étaient offertes. De cette loi est venu l'usage, dans la loi nouvelle, de payer la dîme pour l'entretien des évêques, des prêtres et des autres ministres qui servent l'église. Elle en a réglé la distribution et l'emploi en diverses manières; mais tous ceux qui la doivent payer doivent se souvenir que c'est une oblation qu'ils font à Dieu, et que, si par fraude ou mauvaise volonté, ils se dispensent de la payer, ils résistent, en quelque façon, aux ordres de Dieu même, et lui refusent le tribut qu'il exige de notre reconnaissance pour les biens qu'ils nous faits. Moïse consacra le grand-prêtre et les autres, en répandant sur eux une huile sainte, et les aspergeant avec le sang d'une victime offerte

à Dieu. Il le fit devant tout le peuple, afin qu'il en conçût un plus grand respect envers eux, comme étant consacrés à Dieu d'une manière spéciale, qui les mettait en état d'intercéder, avec succès, auprès de Dieu pour leurs besoins. Les prêtres de la loi nouvelle le peuvent bien plus efficacement par le saint sacrifice de la messe qu'ils célèbrent, en laquelle ils offrent à Dieu le corps et le sang de Jésus-Christ, dont tous les divers sacrifices de la loi ancienne n'étaient que la figure. Dieu fit voir avec quelle exactitude il voulait qu'on observât toutes les lois : car Nadab et Abiu, enfans d'Aaron, ayant mis dans leurs encensoirs un feu étranger, au lieu du feu sacré qu'ils devaient prendre sur l'autel, ils furent dévorés subitement par une flamme qui sortit du sanctuaire et qui les fit mourir.

XXXI. *Blasphémateurs et violateurs de la loi punis.*

Peu de temps après tous ces établissemens, il arriva que deux hommes se querellant, un d'entr'eux transporté de colère, blasphéma le saint nom de Dieu. On l'amena à Moïse, qui voulut consulter le Seigneur avant que de rien ordonner. Dieu lui commanda de faire conduire cet impie hors du camp, et que là, tous ceux qui avaient ouï ses blasphèmes, mettraient leurs mains sur sa tête,

et qu'ensuite, tout le peuple le lapiderait. Cet ordre fut exécuté; et Dieu fit, en même temps, une loi qui portait que tous les blasphémateurs seraient traités avec la même sévérité. A plus forte raison, quels supplices ne méritent pas les chrétiens qui s'emportent à ces horribles excès? Dieu ordonna que tout le peuple contribuât au supplice de ces impies, pour nous apprendre que ceux qui entendent proférer des blasphèmes, doivent, s'il n'est pas en leur pouvoir de l'empêcher, témoigner au moins, autant qu'ils le peuvent, l'horreur qu'ils ont de ces paroles exécrables. Dieu donna encore, dans une autre occasion, un exemple d'une pareille sévérité. On trouva dans le désert un homme qui ramassait du bois le jour du sabbat. Dieu avait commandé de sanctifier ce jour, et il avait défendu d'y faire aucune œuvre servile. Le coupable fut présenté à Moïse, à Aaron et à tout le peuple: on le mit en prison, et le Seigneur ordonna qu'il fût puni de mort, et lapidé par le peuple. Au lieu du sabbat que les Juifs honoraient en mémoire de la création du monde, Dieu nous ordonne, à présent, de célébrer le Dimanche, en l'honneur de la résurrection de Jésus-Christ. Que ceux donc qui s'occupent à des œuvres serviles et défendues en ce saint jour, ou, ce qui est encore plus criminel, qui en profanent la sainteté par leurs dissolutions,

apprennent qu'ils encourrent l'indignation de Dieu, et qu'ils perdent la vie de l'âme, mille fois plus précieuse que celle du corps.

XXXII. *Murmures et autres péchés des Israélites dans le désert.*

Les grâces que Dieu avait faites à son peuple, et la sévérité des châtimens qu'il exerçait de tant de manières sur les pécheurs, n'empêchèrent point les Israélites de l'offenser plusieurs fois par leurs murmures. Ils regrettèrent souvent l'Egypte, et les viandes grossières dont ils étaient nourris: ils voulurent y retourner, et s'emportèrent en plusieurs occasions contre Moïse, jusqu'à vouloir le tuer. Comme ils étaient près d'entrer dans la terre que Dieu leur avait promise, ceux qu'on avait envoyés pour la reconnaître, jetèrent l'épouvante parmi le peuple, en lui faisant entendre qu'ils auraient des géans à combattre. Alors le peuple voulut lapider Moïse et se faire un autre chef pour retourner en Egypte. Dieu les eût tous exterminés, si ce saint homme n'eût intercédé pour eux, et obtenu miséricorde. Toutefois Dieu les condamna à demeurer errans dans le désert, jusqu'à ce que quarante années se fussent écoulées. Il déclara qu'ils y mourraient tous, à compter depuis ceux qui avaient vingt ans, et qu'il n'y aurait que leurs enfans qui en-

treraient dans la terre promise; il excepta seulement Josué et Caleb, qui étaient opposés à leurs murmures. Une autre fois, Dieu, pour punir ce peuple de ses murmures séditeux, leur envoya des serpens brûlans qui en firent mourir un grand nombre. Mais Dieu voyant qu'ils reconnaissaient leurs fautes, sauva tous ceux qui purent regarder un serpent d'airain que Moïse fit élever par son ordre. Ce serpent, placé comme un signal au milieu du peuple pour son salut, était la figure de Jésus-Christ élevé en croix pour délivrer de la mort éternelle ceux qui ont recours à lui. Le Fils de Dieu n'a pas dédaigné, en cette occasion, de se faire représenter sous la figure de ces animaux dont les morsures venimeuses avaient causé la mort aux Israélites, pour signifier qu'il devait un jour se revêtir d'une chair semblable à celle des pécheurs, afin de nous guérir des blessures mortelles du péché. Enfin, les Juifs se débauchèrent avec les filles des Madianites, qui leur firent adorer des idoles; et pour punition de ces deux crimes, il en fut tué vingt-mille par l'ordre de Dieu.

XXXIII. *Sédition de Coré, Dathan et Abiron.*

Une punition des plus éclatantes fut celle que Dieu exerça contre Coré, Dathan et Abiron. Ils étaient de la tribu de Lévi. Jaloux

de l'honneur qu'avait Aaron d'être grand-prêtre, ils se révoltèrent contre lui et contre Moïse, et refusèrent de leur obéir. Deux cent cinquante Israélites se joignirent à leur révolte. Moïse eut recours à Dieu ; et après qu'il se fût prosterné devant le tabernacle, il ordonna à tout le peuple de s'éloigner de ces rebelles, de peur de participer à leur punition. Aussitôt la terre s'ouvrit, et les révoltés, avec leurs femmes, leurs enfans et leurs tentes, furent engloutis dans l'abîme qui se forma sous leurs pieds : *Ils furent*, dit l'écriture, *ensevelis tous vivans dans les enfers.* Le lendemain, un feu dévorant consuma quinze mille hommes qui avaient murmuré de la mort de ces révoltés ; Dieu vengeant par cet horrible châtiment les injures faites au grand-prêtre, et la rebellion formée contre lui, au préjudice de l'obéissance qui lui était due par l'ordre de Dieu. C'est ainsi que ce peuple ingrat et indocile oubliait à tout moment les bienfaits dont Dieu l'avait comblé. Néanmoins Dieu, qui le punissait de temps en temps pour l'obliger de revenir à lui, ne l'abandonna point, malgré toutes ses ingratitudes : ils furent toujours conduits par un nuage qui leur faisait ombre le jour contre l'ardeur du soleil, et se changeait la nuit en une colonne de feu pour les éclairer. La manne ne cessa point de tomber tant qu'ils furent

dans le désert, et leurs habits ne s'usèrent point pendant quarante ans que dura ce voyage. C'était l'image de la vie présente, où Dieu, malgré nos ingratitudes et nos désobéissances, ne laisse pas continuellement de nous faire du bien.

XXXIV. *Mort de Moïse.*

Vers la fin de la quarantième année depuis la sortie d'Egypte, Moïse ayant fait assembler les Israélites, leur représenta les bienfaits qu'ils avaient reçus du Seigneur, et ceux qu'ils devaient en espérer. Il répéta en abrégé tous les préceptes qu'il leur avait donnés, prédit la venue du Sauveur, ajouta de terribles menaces contre ce peuple, s'il était infidèle à Dieu, leur donna enfin sa bénédiction et monta ensuite sur le haut de la montagne de Nebo, où il mourut après avoir vu de loin la terre que Dieu avait promise aux Israélites. Ainsi, il conduisit le peuple jusqu'à la terre promise; mais il n'eut pas la consolation d'y entrer: Dieu lui avait imposé cette peine, parce qu'il n'avait pas fait paraître, dans une occasion difficile, toute la confiance qu'il devait avoir en sa bonté. Et c'est la conduite qu'il observe encore quelquefois à l'égard de ceux qu'il aime: il achève de les purifier durant cette vie, en punissant leurs fautes par des peines temporelles, pour les rendre

dignes d'un bonheur plus parfait et d'une gloire plus élevée.

XXXV. *Passage du Jourdain.*

Dieu, qui avait choisi Josué pour commander son peuple après Moïse, lui ordonna de passer le Jourdain pour entrer dans la terre promise. Josué en avertit les Israélites, et les exhorta à se sanctifier, parce que Dieu voulait faire de nouveaux miracles en leur faveur. Il dit aux prêtres qui portaient l'arche d'alliance, de marcher devant le peuple, et de descendre dans le Jourdain, dont les eaux étaient alors extrêmement hautes. Dès le moment que les prêtres qui portaient l'arche, eurent touché l'eau de leurs pieds, celle qui descendait d'en-haut remonta vers sa source, et celle qui était au-dessus s'écoula entièrement, et laissa le lit du fleuve à sec. Mais par un second miracle, les eaux remontant vers leur source, au lieu d'inonder tout le pays, comme il semble qu'elles auraient dû le faire naturellement, s'élevèrent comme une haute montagne suspendues en l'air. Les prêtres demeurèrent dans le milieu du canal jusqu'à ce que tout le peuple fût passé. Josué fit tirer de ce même endroit douze grandes pierres, qui furent posées au lieu où le peuple campa la nuit suivante Il voulut encore qu'on prît douze pierres sur le bord du fleuve,

qu'on les plaçât à l'endroit où s'étaient arrêtés les prêtres qui portaient l'arche, pour attester ce grand miracle à la postérité, et par ce moyen, lui faire reconnaître et craindre la tout-puissance du Seigneur.

XXXVI. *Prise de Jéricho.*

Dieu commanda ensuite à Josué d'assiéger la ville de Jéricho, et lui prescrivit la manière dont il voulait qu'il se rendit maître de de cette place. Josué ordonna donc que les prêtres portassent l'arche d'alliance ; que sept autres prêtres sonnassent de la trompette devant elle ; que tous les gens de guerre marchassent en armes devant l'arche ; que le reste du peuple la suivît, et qu'on fit ainsi le tour de la ville une fois chaque jour pendant six jours, sans parler, et sans jeter aucun cri. Cet ordre fut suivi. Le septième jour on fit sept fois le tour de la ville ; et pendant que les prêtres sonnaient de la trompette, Josué dit à tout Israël : *Jetez un grand cri ; car le Seigneur vous a livré Jéricho.* Tout le peuple ayant donc jeté un grand cri, les murailles de la ville tombèrent jusqu'aux fondemens, et chacun entra par l'endroit qui était vis-à-vis de lui. La ville fut mise à feu et à sang, comme Dieu l'avait ordonné. Ce miracle apprenait aux Israélites que les conquêtes qu'ils allaient faire seraient plûtôt un effet de

la protection de Dieu, que la force de leurs armes : mais il figurait en même temps un plus grand miracle qui devait arriver dans l'établissement de l'église, où toutes les forces de l'idolatrie serait détruites par la simple prédication de l'évangile, et par la parole seule de ses ministres.

XXXVII. *Punition d'Achan.*

Josué envoya ensuite trois mille hommes comme contre une ville nommée Haï, mais ceux de la ville les ayant chargés, ils s'enfuirent aussitôt, et se retirèrent avec perte. Josué se jeta le visage contre terre devant l'arche du Seigneur, et demeura ainsi prosterné jusqu'au soir avec tous les anciens d'Israël. Le Seigneur dit qu'Israël avait rompu l'accord qu'il avait fait avec lui, en se réservant les dépouilles de Jéricho, contre la défense expresse qu'il en avait faite ; qu'il ne pourrait plus subsister devant ses ennemis, et qu'il serait abandonné, jusqu'à ce qu'on eût exterminé celui qui avait commis ce crime. Josué fit donc assembler le peuple, et Dieu fit connaître qu'Achan était coupable. Achan avoua qu'il avait péché en prenant un manteau d'écarlate, deux cents pièce d'argent, et une règle d'or, qu'il avait cachés en terre sous sa tente. On trouva toutes ces choses dans le lieu qu'il avait désigné, et on les porta à Jo-

sué en présence de tout le peuple. Josué fit prendre à l'heure même Achan, et le manteau, l'argent et la règle d'or, avec ses enfans, ses troupeaux, sa tente même, et tout ce qui lui appartenait, le fit mener dans une vallée où tout Israël le lapida ; et tout ce qui avait été à lui fut consumé par le feu. C'est ainsi que ceux qui veulent s'enrichir en prenant ce qui ne leur appartient pas, s'exposent à se perdre eux mêmes avec ce qui leur appartient. Que si Dieu permet quelquefois que leur crime demeure impuni devant les hommes, ce n'est que pour leur faire sentir plus efficacement dans l'autre vie la sévérité de sa justice, en les précipitant dans un feu qui ne s'éteindra jamais.

XXXVIII. *Josué arrête le soleil.*

Après le supplice d'Achan, le Seigneur dit à Josué qu'il ne craignit rien, qu'il lui avait livré la ville d'Haï. En effet, elle fut bientôt prise et brulée. Les habitants de Gabaon, craignant un pareil traitement, usèrent d'artifice pour engager Josué et les principaux d'Israël à faire alliance avec eux, et ils obtinrent qu'il ne seraientpointexterminés. En haine de cette alliance, cinq rois Amorrhéens mirent le siége devant Gabaon. Josué vint au secours de cette ville, et mit en fuite les cinq rois. Pendant qu'ils fuyaient, le Sei-

gneur fit tomber sur eux de grosses pierres en forme de grêle, qui en tuèrent beaucoup plus que les Israélites n'en avaient fait mourir par l'épée. Josué, craignant que la fin du jour n'arrêtât les progrès de sa victoire, s'adressa au Seigneur ; et dans le transport de son zèle, il s'écria avec une confiance que Dieu même lui inspirait : *Soleil, arrête-toi sur Gabaon. Lune, n'avance point sur la vallée d'Ayalon.* Dieu exauça le désir de son serviteur : le soleil et la lune s'arrêtèrent durant l'espace d'un jour, jusqu'à ce que le peuple eût achevé de défaire ses ennemis. Ce miracle nous doit faire juger qu'il n'est rien de si difficile que nous ne puissions obtenir de Dieu par la prière, lorsqu'il s'agit de combattre les ennemis invisibles de notre salut, dont les Amorrhéens étaient la figure.

XXXIX. *Etablissement des Israélites dans la terre de promission.*

Josué continua de vaincre tout ce qui s'opposait à lui. La plûpart de ces idolâtres furent exterminés dans l'espace de six années ; et l'écriture compte jusqu'à trente-un rois défaits par ce généreux conducteur du peuple de Dieu. Tout le pays fut partagé au sort : mais la tribu de Lévi n'eut point de terres en partage : on assigna seulement aux Lévites des villes pour y habiter, et des terres aux

environs où ils pussent nourrir leur troupeaux. Dieu, en cette occasion, fit voir la vérité de ses paroles, par l'accomplissement des promesses qu'il avait faites à Abraham et à Jacob, de donner la terre de Chanaan à leur postérité; et il fit éclater en même temps la rigueur de sa justice par la destruction de ces peuples idolâtres, qui étaient abandonnés à toutes sortes de crimes.

Cette même justice de Dieu parut encore d'une manière bien sensible dans la punition d'Adonibesec. Ce roi superbe et cruel ayant été vaincu par ceux de la tribu de Juda, ils lui coupèrent les extrémités des mains et des pieds. Alors ce malheureux prince avoua qu'il avait fait le même traitement à soixante-dix rois; et il reconnut l'équité des jugemens de Dieu, qui promet souvent que les méchans soient traités comme ils ont traité les autres.

XL. *Gédéon défait les Madianites.*

Après la mort de Josué et des anciens qui avaient été témoins des prodiges que Dieu avait faits en faveur d'Israël, le peuple contracta des alliances avec les habitans du pays, contre la défense expresse que Dieu leur en avait faite; il s'accoutuma à adorer, avec eux, les idoles, et il commit les mêmes abominations que ces impies. Les Juifs commencèrent alors à

resssentir l'exécution des menaces de Dieu. Toutes les fois qu'ils le quittèrent, il les livra à leurs ennemis; et toutes les fois qu'ils revinrent à lui, il leur suscita des libérateurs; ce furent ordinairement ceux qui les gouvernèrent sous le nom de Juges. L'un des plus célèbres fut Gédéon. Un ange du Seigneur lui apparut sous la figure d'un étranger, et lui déclara qu'il délivrerait Israël des mains des Madianites. Gédéon le pria de confirmer par quelques signes la vérité de ces paroles, et d'attendre jusqu'à ce qu'il revînt lui servir à manger. Lorsque Gédéon fut de retour, l'ange lui fit mettre sur une pierre ce qu'il avait apporté, et le toucha d'une baguette qu'il tenait à la main; aussitôt il sortit de cette pierre un feu qui consuma tout ce que Gédéon y avait mis, et en même temps l'ange disparut. Peu de temps après, les Madianites, joints à d'autres peuples, étant entrés dans le pays pour le ravager, comme ils avaient été accoutumés de faire depuis sept ans, l'esprit du Seigneur remplit Gédéon, qui assembla quelques troupes, et envoya des courriers dans plusieurs tribus, qui se joignirent à lui et le reconnurent pour leur chef. Ce succès ne l'enfla point. Comme il était extrèmement humble, il ne voulut rien entreprendre sans avoir consulté Dieu, qui lui confirma de nouveau, par deux miracles, qu'il voulait se

servir de lui pour délivrer son peuple. Gédéon, assuré de la volonté de Dieu, s'approcha du camp des ennemis à la tête de trente-deux mille hommes. Mais Dieu, qui ne voulait pas qu'Israël pût se glorifier de s'être délivré par sa propre force, ordonna à Gédéon de faire publier que ceux qui avait peur s'en retournassent. Vingt-deux mille hommes se retirèrent, et il n'en resta plus que dix mille. Ce nombre était encore trop grand pour le dessein de Dieu, il commanda à Gédéon de les mener tous sur le bord d'une rivière. Lorsqu'ils y furent, Dieu dit à Gédéon de remarquer ceux qui prendaient de l'eau seulement, en passant, dans le creux de leur main, et ceux qui mettraient les genoux en terre pour boire plus à leur aise: il n'y en eut que trois cents des premiers. Dieu dit à Gédéon de renvoyer les autres, et de ne mener que cette petite troupe contre l'ennemi ; pour nous faire entendre queceux qui sont attachés à leurs commodités, ne mérite pas d'être au service de Dieu. Gédéon obéit, et il ne retint que trois cents hommes, à qui il commanda de prendre chacun une trompette dans une main, et dans l'autre un vase de terre vide où il y eût une lampe cachée. Il les partagea en trois bandes qu'il disposa autour du camp des Madianites. Vers le millieu de la nuit, Gedéon entra par un endroit du camp, et

sonna de la trompette ; les trois cents hommes firent aussitôt retentir le son de leurs trompettes, brisèrent les vases de terre qu'il tenaient à la main, firent paraître leurs lampes ardentes, et sans quitter les postes où Gédéon les avait placés, ils crièrent tous ensemble : *L'épée du Seigneur et de Gédéon.* A ce bruit, la frayeur saisit les Madianites ; et par un effet tout visible de la puissance de Dieu, ils commencèrent à fuir avec un si grand désordre, que ne se connaissant point dans l'obscurité, ils se tuaient les uns les autres. Une manière de combattre si extraordinaire était la figure de celle dont Jésus-Christ, figuré par Gédéon, s'est servi pour l'établissement de son église. Les apôtres n'ont eu pour armes que la parole de Dieu, qu'ils ont fait retentir par toute la terre : leurs corps, qui n'étaient que des vases d'argile, ont été brisés par les supplices, et il en est sorti une lumière éclatante qui a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, et qui a confondu l'empire du démon.

XLI. *Vœu de Jephté.*

Les Juifs étaient retombés dans l'dolatrie, Dieu permit que les Ammonites les tourmentassent par de cruelles guerres. L'affliction où ils se trouvèrent les obligea de recourir au Seigneur, qui eut compassion de leurs misères.

Ceux qui étaient les plus exposés au ravage des ennemis, prièrent Jephté de se mettre à leur tête, et ils l'élurent pour leur prince. Jephté envoya des ambassadeurs au roi des Ammonites, pour le porter à la paix ; mais ce prince demeurant inflexible, Jephté marcha contre les Ammonites, et fit vœu à Dieu, que, s'il lui donnait la victoire, il lui offrirait en holocauste ce qui sortirait de sa maison le premier pour venir au-devant de lui. Il défit, en effet, ses ennemis; mais, lorsqu'il retournait dans sa maison, sa fille unique vint au-devant de lui en dansant au son des tambours et avec des chœurs de musique. Jephté fut percé de douleur lorsqu'il aperçut sa fille : il lui déclara le vœu qu'il avait fait; et elle, pleine de courage, l'exhorta à l'accomplir. Elle lui demanda seulement deux mois pour aller sur la montagne pleurer avec d'autres filles le malheur qu'elle avait de mourir sans avoir mis des enfans au monde; ce que les Juifs regardaient comme un opprobre, par le désir qu'ils avaient que le Messie pût naître de leur postérité. Ces deux mois étant passés, elle revint ensuite trouver son père, qui accomplit son vœu. Les Saints pères nous font remarquer, dans cette histoire, la religion avec laquelle les Juifs accomplissaient leurs vœux, et en même temps les suites funestes des vœux faits avec témérité. Il est

très-louable de faire des vœux à Dieu; mais il est dangereux de les faire indiscrètement; et on ne peut trop avertir les Fidèles de n'en faire aucun sans une mûre délibération, et sans avoir pris le conseil de personnes éclairées.

XLII. *Histoire de Samson.*

La naissance de Samson fut annoncée par un ange, qui déclara à sa mère qu'elle cesserait d'être stérile, et qu'elle aurait un fils qui délivrerait Israël de la puissance des Philistins. Ses parents l'élevèrent de la manière que l'ange leur avait prescrite. On ne lui coupa point les cheveux, et il ne but point de vin, ni de toute autre liqueur qui pût enivrer. C'est ce qu'observaient alors ceux qui étaient consacrés à Dieu par un vœu particulier, et qu'on appelaient Nazaréens. Samson devint cependant le plus fort de tous les hommes. Ayant un jour apperçu un jeune lion furieux qui venait, en rugissant, pour le dévorer, il le mit en pièces, avec ses mains, aussi facilement que si c'eût été un chevreau. Il brûla, quelque temps après, la moisson des Philistins; il les battit ensuite, et en fit un grand carnage. Les principaux d'entr'eux assemblèrent une armée pour le prendre. Ceux de la tribu de Juda, craignant les malheurs de la guerre, promirent de le livrer. Il se laissa donc lier avec de grosses cordes, et mener vers les Phi-

listins, qui vinrent au devant de lui avec de grands cris. Alors l'esprit du Seigneur ayant saisi Samson : il rompit sans peine les cordes dont il était lié ; et ayant trouvé là une mâchoire d'âne, il la prit et en tua mille hommes. Les Philistins, toujours attentifs à lui tendre de nouveaux pièges, ayant appris qu'il était dans la ville de Gaza, mirent des gardes autour et aux portes de la ville, pour le tuer le matin, quand il sortirait. Samson s'étant levé au milieu de la nuit, alla prendre les deux portes de la ville avec leurs poteaux et leurs serrures ; il les mit sur ses épaules, et les porta sur le haut d'une montagne.

Ce grand homme, qui avait assez de force pour déchirer les lions et pour s'opposer lui seul à des armées entières, céda enfin aux artifices d'une femme, nommée Dalila. Quelque raison qu'il pût avoir de se défier de la mauvaise volonté de cette femme, elle l'importuna tant par ses reproches et par ses caresses, qu'enfin il lui découvrit son secret. Il lui dit donc que si on lui coupait ses cheveux, qui n'avaient jamais été coupés, il deviendrait aussi faible que les autres hommes. Dalila avertit les Philistins de se tenir prêts pour saisir Samson; elle lui coupa ses cheveux pendant qu'il dormait, et aussitôt Samson perdit toute sa force; non qu'elle fût renfermée naturellement dans ses cheveux, mais

parce qu'il avait plu à Dieu de l'y attacher, comme un signe de la grâce qu'il lui avait accordée, ses cheveux étant la marque de sa consécration à Dieu. Samson se voyant à son réveil, investi par les Philistins, croyait se jouer de leurs efforts comme il avait déjà fait plusieurs fois ; mais Dieu s'était retiré de lui, et il n'avait plus la force miraculeuse qui lui avait été donnée. Les Philistins l'ayant saisi, lui creuvèrent les yeux, le chargèrent de chaînes, et le condamnèrent à tourner la meule d'un moulin. Cependant ses cheveux commencèrent à revenir. Les Philistins ayant fait une grande solennité à l'honneur de leurs idoles, à qui ils attribuaient la prise de Samson, commandèrent qu'on le fît venir dans le lieu où ils étaient assemblés, afin qu'il jouât devant eux. Ce lieu était rempli d'hommes et de femmes ; tous les princes des Philistins y étaient ; et il y avait bien trois mille personnes qui, du haut de la maison, regardaient Samson jouer devant eux. Samson s'étant fait conduire proche des deux principales colonnes qui soutenaient tout l'édifice, comme pour s'y appuyer et se reposer, il invoqua le Seigneur, et le pria de lui rendre ses premières forces : il prit ensuite les deux colonnes, et les ébranla avec tant de force, que tout l'édifice tomba, et accabla sous ses ruines ce grand nombre de Philistins qui y étaient as-

semblés. Samson y périt avec eux; et comme il parait qu'il fut volontairement, par ce moyen, la cause de sa mort, nous aurions sujet de détester cette action comme un crime, si le miracle que Dieu fit en lui rendant ses premières forces, ne nous faisait juger qu'il n'agit en cette occasion que par un instinct particulier de l'esprit de Dieu, qui voulait se servir de cette rencontre pour punir les Philistins. En effet, l'Ecriture marque que Samson en fit périr beaucoup plus en mourant, qu'il n'en avait tué pendant sa vie. On peut trouver dans cette histoire une image assez naturelle de ce qui arrive à une âme élevée dans la piété, et qui s'est consacrée à Dieu dès ses plus tendres années: tant qu'elle est fidèle à éviter les occasions et à se défier d'elle-même, elle est invincible à toutes les tentations; mais si elle est assez malheureuse pour présumer de ses forces et pour s'exposer aux dangers avec témerité, elle se laisse bientôt séduire: sa présomption orgueilleuse la précipite dans le péché; Dieu se retire: elle perd sa force, que sa grâce lui donnait: de-là elle tombe dans l'aveuglement spirituel, et elle devient l'esclave du démon, et le jouet de ses propres passions. Ce n'est que par la pénitence et la prière qu'elle peut sortir d'un état si déplorable; de même que ce n'est que par l'humilité et la défiance de sa faiblesse, et par

son recours continuel à Dieu, qu'elle peut l'éviter.

XLIII. *Naissance et éducation de Samuel.*

Anne, mère de Samuel, après avoir passé une grande partie de sa vie dans la stérilité, pria Dieu avec tant de ferveur, qu'enfin elle obtint de lui cet enfant, qui fut le fruit de sa piété, et la récompense de sa foi. Elle le consacra pour toute sa vie au Seigneur; et lorsqu'il eut environ trois ans, elle le mit entre les mains du grand-prêtre Héli. Dieu bénit la piété de la mère, en répandant une abondance de grâces sur le fils. Lorsqu'à l'âge de douze ans il était occupé au service du grand-prêtre et au ministère du temple, où il couchait auprès du sanctuaire, Dieu le favorisa d'une révélation, par laquelle on put juger ce qu'il devait être un jour. Il l'appela par trois fois durant la nuit. Le petit Samuel crut que la voix qui l'appelait était celle du grand-prêtre; il se leva chaque fois sans délai pour aller promptement lui demander ce qu'il désirait de lui: enfin, instruit par le grand-prêtre de ce qu'il répondrait si la même voix l'appelait encore, il répondit, lorsqu'on l'appella pour la quatrième fois: Commandez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute. Alors, Dieu lui déclara les jugemens qu'il était près d'exercer sur Héli et toute sa famille. Il lui fit enten-

dre qu'il ne pouvait plus souffrir la négligence criminelle de ce père lâche, qui sachant les désordres de ses enfans libertins, se contentait de leur en faire de légères réprimandes. Le lendemain, Héli ayant commandé à Samuel de lui déclarer ce que Dieu lui avait révélé, il le lui raconta tout simplement, quelque peine qu'il eût à le faire, par le respect qu'il avait pour le grand-prêtre. Héli, reconnaissant la justice de l'arrêt de Dieu, vit trop tard qu'il ne suffisait pas à un père d'être bon, s'il ne travaillait encore à rendre bons ses enfans; et il se disposa à souffrir avec un humble soumission la peine qu'il avait méritée dans la mauvaise éducation de ses deux fils.

XLIV. *Punition d'Héli.*

Dieu, voulant accomplir ce qu'il avait prédit à la famille d'Héli, permit que les Philistins fissent une nouvelle guerre aux Juifs. Etant donc irrité contre son peuple, il négligea de les secourir alors comme il avait fait tant de fois; et ainsi Israël fut mis en fuite par les Philistins. Les Juifs, surpris d'un si malheureux succès, se persuadèrent que, pour ne plus tomber dans un semblable accident, ils n'avaient qu'à apporter à l'armée ce qu'ils avaient de plus saint, c'est-à-dire, l'arche d'alliance. Mais Dieu, pour mieux montrer sa colère contre ce peuple indocile, laissa

porter l'arche dans le camp, sans se mettre en peine de la défendre. Toute l'armée la reçut avec de si grandes acclamations de joie, que les Philistins en furent d'abord étonnés. Mais ces idolâtres s'étant rassurés, ils fondirent avec impétuosité sur les Juifs, prirent l'arche, tuèrent les deux enfans d'Héli, taillèrent en pièces trente mille hommes, et mirent le reste en fuite. Héli, qui attendait avec beaucoup d'inquiétude le succès de cette guerre, et qui tremblait pour l'arche, de peur qu'elle ne fût profanée par les Philistins, entendant un homme qui revenait du combat, lui en demanda des nouvelles : cet homme lui annonça la défaite de l armée et la mort de ses enfans : mais quand il ajouta que l'arche était prise, ce grand-prêtre, âgé de près de cent ans, tomba de sa chaise à la renverse, et se cassa la tête. La femme d'un de ses fils, qui était enceinte, apprenant la mort de son mari et la prise de l arche, accoucha subitement, et mourut sur l'heure. Apprenons de cet exemple, avec quelle rigueur Dieu punit quelquefois dès cette vie, la négligence des parens dans l'éducation de leurs enfans, aussi-bien que la profanation que ses ministres font des choses saintes, dans une vie licencieuse.

X XLV. *L'Idole de Dagon renversée.*

L'arche de Dieu ayant été prise, paraissait

déshonorée ; mais elle ne fut jamais plus glorieuse que lorsqu'elle fut entre les mains des Philistins. Dès qu'ils en furent les maîtres, ils la menèrent à Azot, et la mirent dans le temple de leur idole, nommée Dagon : mais le Seigneur fit bien voir en cette rencontre qu'il est le seul, le vrai Dieu. Dagon ne put subsister devant l'arche, et le lendemain on le trouva renversé par terre. Ceux d'Azot étant surpris et affligés de la honte de Dagon, le relevèrent, et le remirent en sa place : mais le jour suivant on le trouva encore par terre, sans tête et sans mains. La vengeance de Dieu passa de cette idole aux idolâtres. Les habitans d'Azot et des environs furent frappés de maladie, et il sortit tout d'un coup des champs et des villages une multitude de rats qui désolèrent tout le pays. Les Philistins voyant que ceux d'Azot ne pouvaient plus supporter la présence de l'arche, la firent mener dans d'autres villes, où elle causa de semblables maux. C'est pourquoi, craignant qu'enfin elle ne les fît tous mourir, ils assemblèrent leurs sages et leurs devins, qui leur conseillèrent de renvoyer l'arche avec un petit coffre dans lequel ils mettraient des présens qui exprimeraient les plaies dont Dieu les avaient frappés. Ainsi, Dieu fit voir en cette rencontre qu'il n'a pas besoin du secours des hommes pour faire éclater sa gloire,

et qu'il punit tôt ou tard l'abus des choses qui lui sont consacrées.

XLVI. *Les Philistins renvoient l'Arche.*

Les Philistins, suivant le conseil de leurs sages, firent un chariot tout neuf pour y mettre l'arche, et y attelèrent deux vaches, dont ils enfermèrent les petits ; afin que si ces animaux, malgré l'instinct de la nature, ne laissaient pas d'aller vers les terres des Israélites, ils connussent que ce n'était point par hasard, mais par un effet visible de la puissance de Dieu, qu'ils avaient été frappés de tant de plaies. Dieu s'accomoda en quelque sorte à leur faiblesse. Les vaches surmontant la tendresse naturelle qu'elles avaient pour leurs petits, trainèrent l'arche sans s'arrêter : elles allèrent droit vers la terre des Juifs, et devinrent ainsi une admirable figure de la manière dont on doit aller à Dieu, en s'élevant au-dessus de toutes les affections de la terre. Les grands d'entre les Philistins voulurent être témoins de cette merveille ; et ils virent avec étonnement que l'arche s'arrêta à Bethsamès, qui était la première ville du pays des Juifs. Le peuple de cette ville fut dans une extrême joie en voyant l'arche, dont la prise tenait tout Israël dans le deuil : mais cette joie fut bientôt changée en larmes, lorsque Dieu punit les regards trop curieux des Beth-

samites, et frappa de mort plus de cinquante mille hommes, *parce que*, dit l'Ecriture, *ils avaient vu l'arche du Seigneur.* La frayeur dont ils furent saisis, fit qu'ils envoyèrent prier ceux de Cariathiarim de venir prendre l'arche. Ils y vinrent, emmenèrent religieusement l'arche, et la mirent avec grand respect dans la maison d'Abinadab, où elle n'attira point de plaies sur le pays, mais plutôt toutes sortes de bénédictions; ce qui nous marque sensiblement que Jésus-Christ, dont elle était la figure, ne demande qu'à répandre ses grâce sur les hommes, quand on n'y met point d'obstacle. Ceci nous figure encore la différence des hommes et des mauvaise communions. Ceux qui en approchent par des motifs humains et sans s'y préparer, n'y trouvent que la mort. Au contraire, elle est une source de vie et de toutes sortes de biens à ceux qui s'approchent du corps de Jésus-Christ avec humilité, et un désir sincère de lui plaire.

XLVII. *Defaite des Philistins.*

L'arche ayant été rendue aux Israélites, le Saint prophète Samuel, animé de l'esprit de Dieu, prêcha dans tout Israël, représenta aux Israélites leurs péchés, et leur promit que, s'ils voulaient detruire leurs idoles, afin de ne plus adorer que Dieu seul, ils seraient

heureux à l'avenir, et que Dieu les délivrerait de la tyrannie des Philistins. Lorsqu'ils eurent renversé les idoles de Baal et d'Astaroth, Samuel leur recommanda de s'assembler à Maspha, afin qu'il y priât pour eux. Quand ils furent arrivés, ils avouèrent leurs déréglemens passés ; ils ordonnèrent un jeûne solennel ; ils s'humilièrent devant Dieu, le conjurèrent de leur pardonner et de recevoir favorablement l'holocauste que Samuel allait offrir pour eux. Lorsqu'ils étaient dans ces sentimens de piété, ils furent surpris d'apprendre que les Philistins marchaient pour les venir combattre. Ces ennemis du peuple de Dieu, sachant que les Juifs étaient assemblés à Maspha, crurent que c'était une occasion de se défaire d'eux en un seul jour ; et ne sachant pas que le Seigneur, de qui dépend la victoire, s'était réconcilié avec son peuple, à la prière de Samuel, ils espéraient le même succès de leur entreprise qu'ils avaient éprouvé peu auparavant. Samuel offrit son holocauste à Dieu ; et ce sacrifice lui fut si agréable, qu'il lança au même moment de grands tonnerres contre les Philistins. Ils en furent si épouvantés, qu'ils prirent la fuite d'eux-mêmes. Les Israélites en tuèrent plusieurs, et les poursuivirent longtemps. Ainsi Samuel, par cet holocauste qu'il offrit au Seigneur pour lui réconcilier son peuple, ren-

dit la paix aux Juifs, en faisant cesser les dérèglemens qui leur avaient attiré la guerre ; et il les gouverna depuis avec les soins et l'amour d'un vrai père. Mais sa vieillesse arrêta le cours de toutes ces prospérités ; car Samuel eut des enfans qui, en gouvernant Israël, n'imitèrent point ses vertus. Les Juifs prirent cette occasion pour demander à être gouvernés par un roi, comme les autres peuples ; et ils se lassèrent imprudemment d'être gouvernés par Dieu même, par l'entremise de ses ministres. Samuel, extrêmement affligé de cette proposition, s'en plaignit devant Dieu, et Dieu lui témoigna que c'était sur lui-même que cette offense retombait. Il recommanda néanmoins au prophète de leur accorder ce qu'ils désiraient ; mais il voulut auparavant que Samuel les avertit de tout ce que ce nouveau roi exigerait d'eux, ce qui n'étonna point ce peuple. On admire, comme le remarquent les saints Pères, que les Juifs aient préféré le gouvernement d'un homme à celui de Dieu ; et on ne s'étonne pas de voir tous les jours des Chrétiens qui aiment mieux obéir au monde et au démon qu'à Jésus-Christ, dont ils sont les membres.

XLVIII. *Saül est fait roi.*

Dieu, voulant accorder à son peuple, le roi qu'il lui demandait, élut Saül de cette

sorte : Cis, son père, ayant perdu ses ânesses, envoya Saül les chercher. Il ne les trouva point ; et il était près de s'en retourner, si le serviteur qui l'accompagnait ne lui eût dit qu'il pourrait en savoir des nouvelles en consultant le prophète Samuel. Ils allèrent donc le trouver ; et Dieu déclara à Samuel que c'était là celui qu'il avait choisi pour être roi, et pour délivrer son peuple de la violence des Philistins. Ce saint prophète reçut Saül chez lui, et le traita avec toute sorte d'honneurs et de respects. Lorsque Saül s'en retourna le lendemain, il le conduisit, et ayant ordonné au serviteur qui l'accompagnait de marcher devant, alors il répandit une petite fiole d'huile sur la tête de Saül, et lui déclara que, par l'ordre de Dieu, il le sacrait roi d'Israël. Saül ne dit rien à son père de ce qui s'était passé ; il ne se trouva pas même dans l'assemblée solennelle que Samuel avait convoquée pour l'élection d'un roi. Néanmoins, dans cette assemblée, le sort tomba sur Saül, qui fut déclaré roi. On l'alla, prendre chez lui, où Dieu avait fait connaître qu'il se tenait caché. Samuel le montra à tout le peuple, et leur fit remarquer qu'il n'y en avait point qui fût d'une taille aussi avantageuse. Il fut fort humble d'abord, et il dissimula, par sa modestie, la révolte de quelques uns qui ne voulaient pas le recon-

naître pour leur roi. Mais il fit voir par la suite, et principalement par le sacrifice qu'il voulut offrir lui-même, par une précipitation indiscrète, et sans attendre Samuel, qu'il est difficile d'être bien humble dans les dignités, et qu'il est souvent plus avantageux de demeurer dans une état médiocre, que d'être élevé au-dessus des autres.

XLIX. *Victoire de Jonathas.*

Saül faisant la guerre contre les Philistins, les deux armées se trouvèrent assez proche l'une de l'autre. Les Juifs, qui étaient beaucoup plus faibles, se tenaient retranchés et cachés dans les cavernes: mais Dieu, qui voulait humilier les ennemis de son peuple, inspira à Jonathas, fils de Saül, d'aller lui seul, avec son écuyer, dans le camp des Philistins. Ce jeune prince y étant arrivé en grimpant par des rochers presque inaccessibles, tua d'abord quelques Philistins qu'il rencontra; ce qui ayant mis peu à peu l'épouvante dans le camp, ils furent tous saisis d'un tel trouble, qu'ils tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. On entendit le bruit de ce désordre du camp des Israélites; et Saül ayant conjecturé ce qui s'était passé par l'absence de Jonathas, qui ne se trouva point dans le camp, se hâta d'aller poursuivre les Philistins, et d'achever une victoire que son

fils avait commencée. Il fit même un serment, et maudit celui de toute l'armée qui mangerait avant la nuit; ce qui fit que toutes les troupes, passant par un lieu plein de miel, n'osèrent y toucher: mais Jonathas, qui ne savait rien de cette défense, pressé par la faim et par l'épuisement de ses forces, étendit le bout de sa baguette pour prendre un peu de ce miel, qui lui donna une nouvelle vigueur. Après quelque repos qu'on prit le soir, comme on voulait recommencer à poursuivre encore les Philistins, pendant la nuit, Saül consulta Dieu pour savoir quel serait le succès de cette entreprise; mais il ne put en avoir aucune réponse. Il reconnut aussitôt que quelqu'un du peuple avoit irrité Dieu; et il jura que quand ce serait Jonathas même, il mourrait. On sut en effet que c'était Jonathas. Saül lui demanda ce qu'il avait fait. Ce jeune prince plaignit son malheur, et lui dit: *J'ai pris, en passant, un peu de miel au bout d'une baguette, et pour cela on m'ôte la vie.* Saül persista dans le dessein de faire mourir son fils, qui empêchait ce jour là qu'on n'exterminât entièrement les Philistins. Mais le peuple, touché de l'action courageuse de Jonathas, l'arracha d'entre les mains de son père, jura qu'il ne mourrait point, et le délivra ainsi du péril. Ce qui nous apprend combien il est dangereux de goûter, pour peu que ce

soit, le miel, c'est-à-dire, le plaisir du monde. Ce miel plaît pour un temps, mais il cause la mort.

L. *Saül désobéit à Dieu, et il est réprouvé.*

Les péchés des Amalicites étant montés jusqu à leur comble, Dieu ordonna à Samuel de dire de sa part à Saül de les détruire entièrement, sans en rien épargner, et sans réserver la moindre chose de tout ce qui leur appartenaient. Saül alla donc avec une nombreuse armée contre ce peuple idolâtre. Mais il interpréta, à sa fantaisie, le commandement qu'il avait reçu de Dieu. Il consentit qu'on réservât ce qu'il avait de meilleur et de plus beau, soit dans les meubles, soit dans les troupeaux: il sauva Agag leur roi, et il extermina le reste. Dieu fit connaître à Samuel combien il était irrité de cette désobéissance. Samuel alla trouver Saül qui s'était déjà fait élever un arc de triomphe. Saül vint au-devant du prophète, et lui dit qu'il avait accompli les ordres du Seigneur. *D'où vient donc*, dit Samuel, *que j'entends un cri de bêtes et de troupeaux*? Saül répondit que le peuple les avait réservés pour les immoler à Dieu. Mais le saint prophète, animé de zèle, représenta à ce prince orgueilleux, que Dieu l'avait élevé, sans qu'il l'eût mérité, à la dignité royale, et que cependant il s'était laissé aller à un intérêt,

honteux qui l'avait empêché d'obéir fidèlement à la voix de Dieu. Il lui fit voir que c'est principalement l'obéissance que Dieu exige des hommes; qu'il la préfère à tous les sacrifices; que la désobéissance est comme une espèce d'idolâtrie, parce que celui qui ne veut obéir qu'à lui-même, s'établit en quelque sorte son Dieu, puisqu'il veut se rendre indépendant. Il lui déclara enfin que Dieu le rejetait, et lui ôtait le royaume. Ce mot toucha Saül, et lui fit dire qu'il avait péché. Mais cette confession a toujours été regardée comme la figure des pénitences hypocrites qui augmentent plus les fautes qu'elles ne les effacent, et qui attirent encore plus la colère de Dieu, qu'elles n'excitent sa miséricorde. Car ce prince, se mettant peu en peine de la colère de Dieu, pria le prophète de l'honorer au moins devant le peuple; et son ambition fit bien voir avec quelle justice Dieu n'écoutait point sa confession trompeuse, puisque, comme il regarde plus le cœur qu'il n'écoute les paroles, il voyait dans l'âme de ce prince, superbe un désir passioné d'être honoré des hommes.

LI. *David est sacré roi.*

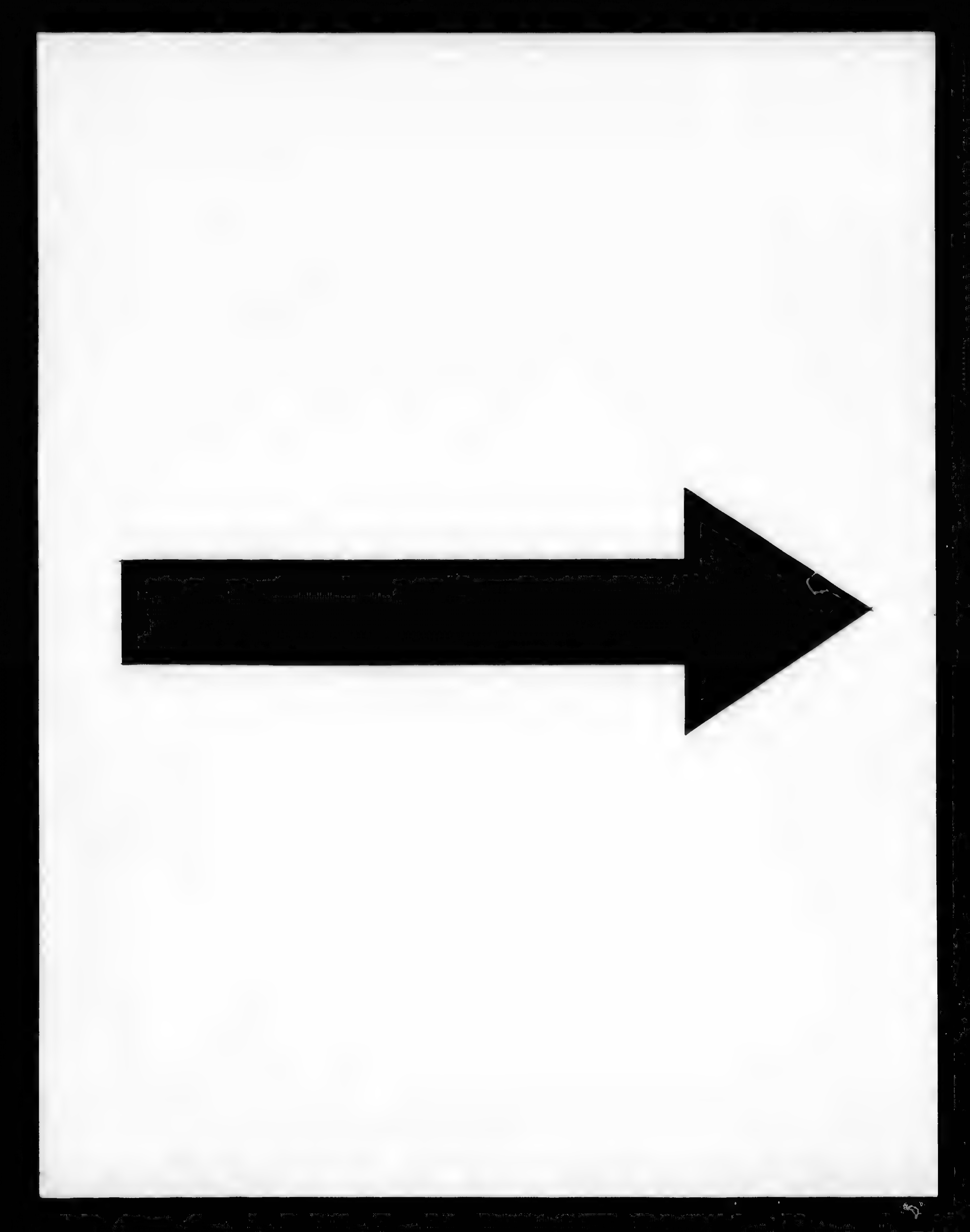
Saül ayant été rejeté de Dieu, à cause de sa désobéissance, Dieu choisit aussitôt un autre roi pour gouverner son peuple. Il se

servit encore de Samuel pour le sacrer. Ce saint prophète alla offrir un sacrifice à Bethléem. Lorsqu'il y fut arrivé, il invita à manger Isaï, père de David, avec ses enfans. Il les considéra les uns après les autres, parce que Dieu lui avait déclaré qu'il avait choisi l'un d'eux pour roi, Mais il vit bien en cette occasion que Dieu ne s'arrête pas, comme nous, aux apparences extérieures dans les jugemens qu'il fait des hommes; car, sept enfans d'Isaï ayant paru devant lui, l'un après l'autre, sans que Dieu témoignat fixer son choix sur aucun d'eux, il demanda s'il n'y en avait plus, : on lui dit qu'il en restait encore un petit qui paissait les brebis. Il le fit venir, et Dieu lui dit que c'était celui-là qu'il devait sacrer. Dès ce moment l'esprit de Dieu remplit David et quitta Saül. Ce prince abandonnné de Dieu, fut saisi de l'esprit malin, qui l'agitait de fureur et le tourmentait cruellement. Ses officiers lui conseillèrent de chercher, dans son royaume, quelque personne qui jouât excellemment de la harpe ; afin que, lorsque l'esprit malin se saisirait de lui, l'harmonie de cet instrument le soulageât. Il ne se trouva personne plus habile en cet art que David. Saül le fit venir ; il l'aima avec beaucoup de tendresse, et le fit son écuyer, et voulut l'avoir à sa suite.

LII. *David tue Goliath.*

Saül faisant la guerre aux Philistins, et les armées étant campées assez près l'une de l'autre, Goliath, Philistin d'une grandeur gigantesque, mais d'un orgueil encore plus grand que sa taille énorme, vint, durant quarante jours, insulter aux Israélites. Il leur disait qu'il était inutile que tant de monde combattît ; qu'il fallait terminer la guerre par un duel ; qu'ainsi, le plus hardi des Juifs n'avait qu'à venir combattre contre lui. Il accompagnait ce défi de tant de mépris, que tout Israël était indigné de ses insultes. Mais la fierté de ce géant, et la grandeur de son corps, jointe à l'appareil effroyable de ses armes, faisaient trembler les plus hardis. En ce même temps, Isaï envoya son fils David vers trois de ses frères qui étaient à l'armée pour leur porter des vivres. Lorsqu'il fut au camp, il vit ce philistin audacieux ; et se sentant animé du zèle de la gloire de Dieu, il demanda qui était cet homme, et ce qu'on donnerait à celui qui le tuerait. On lui répondit que Saül avait promis sa fille en mariage, et de grands biens à celui qui déferait cet ennemi. Mais ces frères, l'entendant parler de la sorte, lui reprochèrent sa vanité, et le renvoyèrent avec mépris à la garde de ses brebis, qu'il n'avait quittées, disaient-ils

que par un désir présomptueux de voir le combat. David, qui sentait en lui bien d'autres mouvemens que ceux que produit une vanité humaine, et brulant d'un zèle tout divin, dit assez clairement en présence des soldats, que ce serait lui qui irait contre ce géant, et qu'il ne craignait point. On l'écoute, on l'interroge, on le mène à Saül qui, comparant sa petitesse avec la grandeur de Goliath, vit trop d'inégalité entr'eux pour un combat ; et il ne l'eut jamais permis, si David lui-même ne lui eût appris qu'il était accoutumé, en gardant les troupeaux, à se battre contre les ours et contre les lions, et à leur arracher d'entre les dents ce qu'ils avait emporté de son troupeau. Saül donc se rendit, et donna à David son armure et son épée. Mais David ayant essayé de marcher dans cet équipage, il ne le put faire librement : c'est pourquoi, quittant tout cet appareil, il ne voulut que ses armes ordinaires, qui étaient un bâton et une fronde. Goliath le voyant approcher, se moqua de lui, et courut pour le percer de sa lance. David, de son côté, courut au-devant de Goliath, et, d'un coup de fronde, il lui enfonça une pierre dans le front. Ce coup ayant renversé le Philistin par terre, David se jeta sur lui, lui coupa la tête de la propre épée du géant, et répandit par cette mort, la terreur dans toute l'armée des Philistins. La



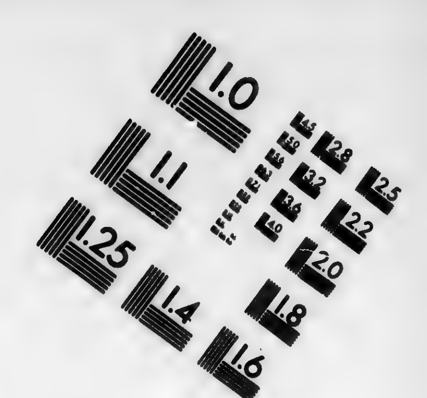
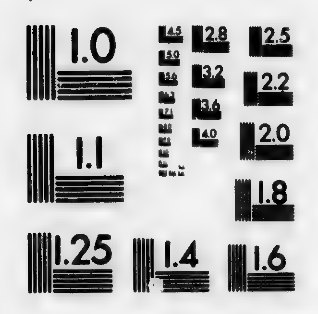


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



surprise et la joie des Israélites fut si grande, qu'ils ne pouvaient assez admirer le courage de celui qui les avait délivrés de cet ennemi. Le roi commença à s'informer plus particulièrement qui était David ; il voulut savoir de quelle maison il était, et comment se nommait son père. Jonathas, fils de Saül, qui avait lui-même fait de si grandes actions contre les Philistins, bien loin de porter une basse envie à un inconnu qui effaçait, par une seule victoire, tout ce qu'il avait fait jusques-là de plus glorieux, lia avec lui une amitié très étroite. Il se dépouilla de tous ses ornemens et de ses armes, et en revêtit David. Mais l'admiration du peuple passa plus avant : car lorsque Saül et David revinrent de la guerre, les femmes de toutes les villes allèrent au-devant d'eux en chantant et en dansant avec des instrumens de musique : elles se répondaient l'une à l'autre, et disaient, en chantant que Saül avait tué mille Philistins, mais que David en avait tué dix mille. Cette parole piqua la jalousie de Saül ; et depuis ce jour là, il ne regarda plus David d'un bon œil. On voit dans la victoire de David sur Goliath, ce que peut celui qui se confie en Dieu seul : la protection qu'il en obtient par son humble prière, le rend plus fort que les géants et les armées, et le garantit des plus

grands périls. C'e-t ce qu'on voit dans toute l'Histoire de David ; sa piété fut toujours protégée de Dieu d'une manière admirable.

LIII. *Saül veut tuer David.*

L'envie de Saül contre David croissait de plus en plus, et elle alla si loiu, qu'un jour ce prince voulut le percer de sa lance pendant qu'il jouait de la harpe en sa présence, selon sa coutume. David évita le coup et s'enfuit. Saül, pour le perdre plus adroitement, lui fit dire qu'il lui donnerait sa fille Michol en mariage, pourvu qu'il tuât cent Philistins. Cette proposition, qui ne tentait qu'à livrer David à l'épée des ennemis, tourna à la confusion de Saül, et à la gloire de celui qu'il persécutait ; puisqu'ayant tué deux cents Philistins au lieu de cent que Saül demandait, il épousa sa fille sans succomber au péril qu'il lui avait préparé. Saül voulut encore une fois le percer de sa lance lorsqu il jouait de la harpe ; mais David prévint ce coup par son adresse, et s'enfuit encore. Saül résolut enfin de perdre David à quelque prix que ce fût. Il fit investir sa maison par des archers durant la nuit, afin que, le jour étant venu, on le tuât. Michol, femme de David, éluda cet ordre barbare, et descendit son mari, dans la nuit, par une fenêtre. Saül, se voyant trompé par sa propre fille, fit poursuivre son ennemi, qui

s'étoit retiré chez Samuel. Tous ceux qu'il envoya pour prendre David, furent saisis de l'esprit de Dieu, sans pouvoir penser d'avantage à exécuter les ordres de Saül, qui, étant venu lui-même, fut aussi saisi comme eux de l'esprit de Dieu, et fut contraint de s'en retourner sans rien faire. Dieu fit voir par-là que les méchans ne peuvent user de leur puissance à l'égard même de ceux qui leur sont les plus odieux, qu'autant que Dieu le leur permet, et qui sait, quand il lui plait, arrêter leur violence.

LIV. *Saül fait tuer le grand-prêtre.*

Jonathas, qui avait fait inutilement ses efforts pour faire cesser l'animosité que son père avait contre David, alla, en secret, trouver son ami, qui s'était retiré dans une caverne, et lui fit savoir, par un signal dont ils étaient convenus, qu'il devait s'enfuir. David sortit de la caverne ; ils s'embrassèrent, et se promirent réciproquement une amitié éternelle. David, dans cet état de fugitif, où il manquait de toutes choses, alla trouver le grand-prêtre Achimelec ; il lui exposa qu'il manquait de vivres. Achimelec n'ayant point d'autres pains que ceux qui avaient été offerts à Dieu, les lui donna par un motif de charité, que la nécessité, où se trouvait David, justifiait. Il lui donna aussi l'épée de Goliath, et l'aida de

tout ce qu'il put. Mais cette charité lui coûta la vie ; car Doëg, Iduméen un des officiers de Saül, lui vint dire ce qu'Achimelec avait fait en faveur de David. Saül fit aussitôt venir le grand prêtre, qui se justifia en protestant qu'il ne savait rien de l'inimitié du roi contre David, et qu'il le considérait au contraire comme son fidèle serviteur et comme son gendre. Mais une défense si juste n'arrêta point la fureur de Saül ; et l'innocence du grand-prêtre n'empêcha pas que ce roi impie n'ordonnât qu'on le fît mourir sur le-champ, sans respecter sa dignité. Et comme tout le monde eut horreur de mettre la main sur l'oint du Seigneur, Doëg, son accusateur, fut assez hardi pour consommer son crime, en tuant non-seulement le grand-prêtre, mais encore quatre-vingt-cinq prêtres revêtu de leurs habits sacerdotaux. David fut extrêmement affligé de cette nouvelle. Il prit Abiathar, fils d'Achimelec, sous sa protection, et lui promit de ne l'abandonner jamais.

LV. *Admirable générosité de David.*

Saül persécutait David avec tant de violence, que, pour perdre un seul homme, il employait toutes les forces de son royaume. Il vint enfin l'assiéger avec son armée dans le désert de Ziph, et il s'y opiniâtra à le vouloir prendre à quelque prix que ce fut. Lorsqu'il passait

la nuit avec toute son armée autour de ce désert, David, par un courage qui lui était inspiré de Dieu, vint seul avec Abisaï le trouver la nuit dans sa tente. Il vit que non-seulement Saül, mais Abner, son capitaine de gardes, et tous ses officiers, étaient dans un profond sommeil, comme n'ayant à poursuivre qu'un ennemi dont ils n'avaient rien à craindre. Abisaï représenta alors à David que Dieu livrait lui-même son ennemi entre ses mains, et l'excita à le tuer, pour se délivrer en un moment de sa persécution. Mais David, respectant en son ennemi l'onction sainte dont il avait été sacré roi, refusa de mettre la main sur lui, et ne voulut pas permettre à Abisaï de le faire. Il se contenta d'emporter la lance et la coupe de Saül : et lorsqu'il se fut retiré, il appela de loin Abner pour le réveiller ; il lui reprocha la négligence avec laquelle il gardait son prince, et lui demanda où étaient la lance et la coupe de Saül. Saül se réveilla à ce bruit, et entendant la voix de David, il lui témoigna quelque bonté, et parut touché de sa générosité. David lui demanda humblement pourquoi il persécutait avec tant d'animosité un de ses serviteurs, qui n'était que comme un chien mort auprès de lui. Il lui représenta l'innocence de toute sa vie, et finit en disant, que, si c'était le Seigneur qui irritait son roi contre lui, il priait

Dieu d'agréer son sacrifice ; mais que, si c'étaient les hommes qui l'animaient à la vengeance, ces hommes, quels qu'ils fussent, étaient maudits de Dieu. Saül n'eut rien à répondre à la justice de ses plaintes. Il avoua qu'il avait péché ; il reconnut sa faute, et il confessa qu'il avait ignoré beaucoup de choses. Il le laissa donc en paix, et David lui renvoya sa lance. Ce qui redoubla la gloire de cette action, c'est que David n'avait pas lieu d'attendre de la part de Saül aucune reconnaissance de la modération dont il avait usé ; il en avait l'expérience dans ce qui était arrivé déjà. Peu auparavant il avait épargné Saül lorsqu'il pouvait le tuer sans risque dans une caverne où ce prince était entré seul, sans savoir que David y était caché avec ses soldats. Il se contenta de couper un peu de la robe de Saül, sans qu'il s'en aperçût. Saül admira cette générosité de David, et ne laissa pas néanmoins de le poursuivre comme auparavant. Cette douceur dans un temps où l'on n'avait pas encore vu celle du Fils de Dieu sur la terre, doit bien confondre les Chrétiens qui ne font point difficulté de pousser aussi loin qu'ils peuvent leur animosité et leur vengeance contre leurs frères et qui ne veulent rien leur pardonner.

LVI. *Mort de Saül.*

Saül, qui était en guerre avec les Philistins, et qui se voyait prêt à leur livrer bataille, consulta Dieu pour apprendre le succès du combat ; mais il n'en reçut aucune réponse. Alors il se livra à son désespoir, et il voulut apprendre du démon ce qu'il ne pouvait obtenir du Ciel. Quoiqu'il eût fait des arrêts forts sévères contre les magiciens et les devins, il ne laissa pas d'en chercher pour les consulter. Il se déguisa, et étant entré chez une femme qui se mêlait de ces abominables sciences, il lui demanda qu'elle lui fît paraître le prophète Samuel, qui alors était mort depuis long-temps. Dieu, pour punir la curiosité impie de ce prince, permit que ce prophète, ou peut-être un fantome sous la figure de Samuel, apparût, et lui dit d'une voix menaçante : *Pourquoi m'interrogez vous, puisque le Seigneur vous a déjà abandonné pour passer à celui qui doit régner à votre place ? Dieu va faire fondre sur vous tous les maux dont il vous a menacé. Il donnera votre royaume à David : il va vous livrer aux Philistins ; et demain vous et vos enfans serez avec moi.* Samuel disparut à cette parole : et Saül, saisi d'effroi, tomba par terre. Comme on le relevait, et qu'on le pressait de prendre de la nouriture, il n'en voulut point, quoiqu'il fût dans une

extrême faiblesse. Le lendemain la prédiction s'accomplit à la lettre : les troupes de Saül furent taillées en pièces ; ses enfans furent tués ; il fut lui-même blessé, et sa blessure, jointe au désespoir qui le possédait, le porta à prier son écuyer de le tuer. Cet officier le lui ayant refusé, il s'enfonça lui-même la pointe de son épée dans l'estomac, et se laissa tomber dessus. Telle fut la fin de ce prince réprouvé, et la punition de sa désobéissance et de son impiété. Après avoir épargné Amalée par une compassion indiscrète, après avoir massacré les prêtres et persécuté David, il tomba dans le dernier crime en se tuant lui-même par désespoir : crime qu'il eût évité, s'il eût persévéré dans l'humilité si estimable qu'il fit paraître d'abord dans son exaltation.

LVII. *David punit les meurtriers de Saül.*

La joie que les Philistins eurent de la mort de Saül fut si grande, qu'ils firent porter sa tête dans toutes leurs villes, et l'offrirent ensuite avec ses armes dans le temple de leurs idole. Ils ne firent en cela ce que fait le commun des hommes, qui se réjouissent toujours de la mort de leurs ennemis. Mais David, qui suivait des maximes plus saintes, eût bien d'autres sentimens ; et fermant les yeux aux biens qu'il allait recevoir par cette

mort, et aux maux qu'elle lui épargnait, il pleura d'une douleur sincère Saül et Jonathas, et composa un cantique funèbre à leur honneur. Il témoigna depuis une reconnaissance particulière aux peuples de Jab Galaad, qui avaient rendu aux corps de Saül et de ses enfans les derniers honneurs; et qui avaient accompagné leurs funérailles de jeûnes et de larmes. Mais le respect qu'il avait pour ce prince, même après sa mort, parut dans la manière dont il la vengea. Un Amalécite étant venu trouver David dans Siceleg, David lui demanda des nouvelles du combat, et principalement de Saül et de Jonathas. Cet Amalécite lui dit que Saül était mort; et pour lui en donner des preuves, il ajouta, que s'étant trouvé par hazard sur la montagne de Gelboé, il avait vu Saül appuyé sur la pointe de son épée afin de s'en percer; et que les Philistins étant près de fondre sur lui, Saül l'avait appelé, et l'avait prié de le faire promptement mourir ce qu'il avait fait; et qu'après la mort de ce prince il avait pris son diadème qu'il apportait à David. David, qui dans la douleur sensible où il se trouvait, était bien eloigné de se tenir obligé à un homme qui lui apportait cette nouvelle, et qui disait avoir contribué à cette mort, déchira ses vêtemens, demanda à cet Amélecite comment il avait été assez hardi pour mettre la main

sur l'oint du Seigneur ; et à l'heure même, il commanda à un de ses serviteurs de le tuer ; laissant un grand exemple, par cette conduite, de ne se réjouir jamais de la mort de ses ennemis, ni du mal, quoique juste qui leur arrive. Après la mort de ce prince, David ayant consulté Dieu, retourna dans la Judée, où la tribu de Judas le sacra pour être son roi, ayant alors atteint l'âge de trente ans. Cinq ans après, Isboseth, fils de Saül, ayant été assassiné en dormant, par deux scélérats qui apportèrent sa tête à David, ce prince ne témoigna pas la moindre joie d'une mort qui lui allait donner un royaume paisible sur les douze tribus d'Israël ; et ayant faits le même traitement à ces deux meurtriers qu'à l'Amalécite qui s'était vanté d'avoir tué le roi Saül, il fit voir, par ce double exemple de générosité et de douceur, qu'il aimait sincèrement ses ennemis.

LVIII. *Oza frappé de mort.*

Aussitôt après la mort d'Isboseth, fils de Saül, toutes les tribus d'Israël vinrent se soumettre à David, qui reconnaissant que c'était alors que Dieu voulait l'établir dans le royaume qu'il lui avait donné dès le vivant de Saül, fit aussitôt la guerre aux ennemis du peuple de Dieu. Il alla attaquer Jérusalem, qui etait encore soumise aux Jébuséens. Il

les défit, malgré la manière outrageuse dont ils le traitèrent d'abord, dans la croyance qu'ils avaient d'être invincibles. Dès que David fut maître de Jérusalem, et que les choses furent un peu tranquilles, il témoigna sa piété envers le tabernacle et l'arche sainte que Saül avait négligés pendant tout son règne. Ce misérable prince n'avait marqué aucune attention pour l'arche du Seigneur, qui était toujours demeurée chez Abinadab depuis que les Philistins la renvoyèrent, soixante et dix ans auparavant. David, bien loin d'imiter cette criminelle indifférence, lui fit préparer chez lui une tente magnifique, et assembla des sujets jusqu'au nombre de trente mille, pour la transporter à Jérusalem. Cette cérémonie fut accompagnée de toute la magnificence que la piété de ce saint roi lui put inspirer. Il jouait lui-même de la harpe dans la marche, et une infinité d'autre personnes faisaient retentir toutes sortes d'instrumens. Lorsque cette pompe remplissait tout le peuple de joie, un accident imprévu changea tout d'un coup cette joie en tristesse, et jeta l'épouvante dans tous les esprits. Oza fils d'Abinadab, qui conduisait le chariot où l'on avait posé l'arche, voyant que les bœufs qui traînaient ce chariot regimbaient, et que l'arche était en danger de tomber, porta aussitôt la main pour la soutenir: mais Dieu,

irrité de la témérité de cet homme, qui avait osé toucher l'arche, quoiqu'il ne fût pas de la race sacerdotale, le fit mourir sur l'heure même. Tous ceux qui furent témoins de ce châtiment, en furent saisis de crainte; et David lui-même, étant pénétré de frayeur, changea aussitôt le dessein qu'il avait fait de mener l'arche chez lui.

Trois mois s'étant passées depuis la mort d'Oza, et la crainte de David s'étant dissipée en voyant la prospérité dont Dieu avait comblé la maison d'Obédédom, où l'arche était en dépôt, il se résolut une seconde fois de la faire venir à Jérusalem. L'harmonie des chants de musique et des instrumens de toutes sortes y fut ordonnée avec un soin extraordinaire. De six pas en six pas on immolait un bœuf et un bélier. On fit entrer ainsi en triomphe l'arche sainte dans Jérusalem, et on l'alla porter, au travers d'une foule prodigieuse, dans le lieu que David lui avait fait préparer. Ce prince ayant paru en cette occasion dansant devant l'arche, vêtu d'un éphod de lin, et sans sa robe royale, Michol, sa femme, qui regardait cette pompe des fenêtres du palais, le méprisa dans son cœur, et lui en fit même des railleries: mais David répondit à Michol: *Dieu m'a tiré des derniers de son peuple, et m'a préféré à votre père; c'est par lui seul que je me vois aujourd'hui établi*

paisiblement sur tout Israël : c'est pourquoi je m'humilierai de plus en plus en sa présence ; je serai toujours petit et méprisable à mes yeux, et je ferai gloire de ces abaissemens.

LIX. *Crimes de David.*

David ayant envoyé une armée contre les Ammonites, au lieu d'aller lui-même à la guerre, suivant sa coutume, demeura en repos dans Jérusalem. Un jour qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, ayant vu dans une maison voisine une femme qui était fort belle, il se laissa aller à un mauvais désir. Il s'informa qui elle était ; on lui dit que c'était Bethsabée, femme d'Urie. Il la fit venir chez lui, et il commit un crime avec elle. Ce premier fut suivi d'un autre : car ayant appris que cette femme était devenue enceinte, et voulant, à quelque prix que ce fût, cacher son état à son mari, il prit une résolution bien opposée à toute la douceur qui jusques-là lui avait été si naturelle. Il donna ordre à Joab, son général d'armée, qui assiégait une ville, d'exposer Urie dans l'endroit qu'il jugerait le plus dangereux, et de l'y abandonner avec tous ceux qui l'auraient accompagné. Joab obéit ; et ayant laissé périr Urie dans une rude attaque où il ne lui donna point de secours, il envoya aussitôt la nouvelle à David, qui épousa peu de temps après Bethsabée.

Les chûtes des saints doivent nous faire trembler, nous qui sommes si faibles. Aussi l'Ecriture les propose, non pour excuser ceux qui suivent ces grands hommes dans leurs péchés, mais pour tenir tous les justes dans une humilité salutaire, et pour leur apprendre à éviter les occasions du péché : car si David ne fût pas resté dans l'oisiveté, s'il n'eût pas jeté des regards de curiosité sur cette femme, il eût évité le crime où il tomba.

LX. *Pénitence de David.*

David ayant commis deux crimes si énormes, fit voir, par le peu de soin qu'il eut de se relever de cette chute, les profondes ténèbres que le péché jette dans l'âme de ceux même qui sont les plus éclairés. Il croupit en paix pendant un an entier dans un si grand désordre, si la paix néanmoins peut être dans un cœur si coupable. Mais, lorsqu'il était dans cet oubli de Dieu et de lui-même, Dieu eut pitié de lui, et lui envoya Nathan son prophète, pour lui ouvrir les yeux, et pour lui faire sentir sa plaie. Ce saint prophète ayant reçu de Dieu une commission si délicate, fit voir, par la manière adroite dont il lui parla d'abord, avec quelle sagesse on doit reprendre les personnes qui sont dans un rang élevé, sans les rebuter par des paroles trop sévères et trop aigres. Nathan usa de la parabole d'un homme, qui,

ayant beaucoup de brebis, en ôta une à un pauvre qui n'avait que celle-là, et qu'il aimait uniquement. Ce prince, qui n'était pas encore aveugle dans ce qui ne le regardait pas, prononça la sentence contre cet homme et contre son injustice. Alors le prophète, n'usant plus de déguisement, lui dit avec une gravité digne de celui dont il était le ministre, que c'était lui-même qui était cet homme. Il lui représenta les biens que Dieu lui avait faits, et les maux dont il l'avait délivré : il lui fit voir quel outrage il faisait à Dieu, en payant tant de grâces d'une si énorme ingratitude. David alors rentra en lui-même ; il ne s'irrita point contre la vérité, lors même qu'elle le comdamnait; il ne s'aigrit point contre le prophète qui la lui représentait sans le flatter ; il ne lui demanda pas qui il était, pour ôser ainsi reprendre son maître et pour critiquer sa conduite ; il oublia en ce moment qu'il était roi, pour se souvenir seulement qu'il était pécheur. La parole qu'il prononça *j'ai péché contre le Seigneur*, fut une parole de pénitence, plus sincère qu'elle n'avait été en Saül, et qu'elle n'est aujourd'hui en plusieurs Chrétiens. Il accepta avec une humble soumission tous les maux que Nathan lui prédit devoir arriver sur sa propre famille, en punition de son crime et il regarda cette longue suite de malheurs qu'on lui annonçait, comme un moyen favorable de

satisfaire à Dieu et d'appaiser sa colère. En voyant avec un regret et une douleur amère dans quel état il était tombé, il ne se désespéra point, comme remarque St. Chrysostome, qui admire en cela le courage de ce prince et sa confiance en Dieu ; mais dès qu'il reconnut sa faute, il travailla, sans s'inquiéter à la réparer par une pénitence qui dura autant que sa vie, et qui doit servir de modèle à ceux qui l'ont imité dans ses égaremens.

LXI. *Révolte d'Absolon.*

Dieu ayant fait rentrer David en lui-même par les avertissements de Nathan, lui fit bien voir, par la manière dont il le traita ensuite, que la plus grande grâce qu'il puisse faire aux pécheurs, c'est de ne les point épargner en cette vie : car premièrement il frappa de mort l'enfant qui était né de l'adultère, sans que les larmes ni les pleurs de David pussent changer l'arrêt de Dieu. Ensuite son fils Amnon déshonora par violence Thamar sa sœur. Absolon, fils ainé de David, irrité de l'outrage fait à sa sœur, résolut de tuer Amnon son frère : il prit pour cela l'occasion d'un festin qu'il fit à tous ses frères en un jour de réjouissance, au milieu du quel il le fit assassiner. S'étant ensuite réfugié dans un pays étranger, il usa de tant d'adresse, qu'au bout de trois ans David lui permit de retour-

ner dans sa maison, et, deux ans après, de revenir à la cour. Mais dès que ce fils ingrat se vit bien avec son père, il commença d'entreprendre contre son royaume et contre sa vie. Il gagna d'abord l'affection du peuple ; et se rendant populaire avec tous ceux qui venaient devant David pour terminer leurs différens, il leur faisait entendre que, s'il était roi, il saurait bien mieux leur rendre justice. Ayant donc ainsi travaillé durant quatre ans à attirer beaucoup de monde dans son parti, il demanda à David la permission d'aller à Hébron, sous prétexte d'un vœu qu'il avait fait pendant son exil. Lorsqu'il y fut arrivé, il se fit aussitôt déclarer roi. Quand David le sut, il se vit obligé, à l'âge de plus de soixante ans, de sortir à pied de Jérusalem : il passa le torrent de Cédron, et monta nu-pieds et en pleurant, la montagne des Oliviers accompagné de quelques gens de guerre, et d'une troupe de peuple qui le suivait aussi en pleurant. Il souffrit dans cet état, avec une humilité admirable, les insultes d'un homme du peuple nommé Séméï, qui le maudissait et qui lui jetait des pierres ; et en considérant cette révolte de son sujet comme l'image de sa révolte contre Dieu, il la regarda comme un effet de la justice de Dieu sur lui ; et dit à celui qui voulait tuer ce malheureux : *Laissez-le en paix ; c'est Dieu qui l'a chargé de*

me dire ces injures, pour punir mes péchés. Cependant Absalon étant entré en triomphe dans Jérusalem, commença par violer les femmes de son père. Dieu permit que David reçût cet outrage, pour le punir de celui qu'il avait fait à Urie, par son adultère ; et ce prince pénitent reconnut, par sa propre expérience, que quiconque se soulève contre Dieu, mérite que toutes les créatures se soulèvent aussi contre lui, pour venger Dieu de l'injure qu'on lui a faite. Ainsi, il vit sa faute punie par le désordre de toute sa famille, par l'outrage de Thamar, par la mort d'Amnon, par l'attentat d'Absalon contre lui-même, par les insultes d'un homme insolent, et enfin par le péril d'une mort toujours présente, qu'il n'évita que par une fuite honteuse, accompagnée de tant d'extrémités, qu'il n'y avait que la vue de Dieu, et l'espérance de le pouvoir appaiser par tous ces maux, qui pût le soutenir dans une état si déplorable. Cet exemple nous fait bien voir la vérité de cette parole de St. Augustin, que si nous voulons nous reconcilier avec Dieu, nous devons nous punir nous-mêmes. et recevoir volontairement tous les maux qu'il lui plait de nous envoyer ; parce que, tôt ou tard, ou en ce monde ou en l'autre, le péché ne peut demeurer impuni ; et qu'il faut qu'en quelque manière que ce soit, la mesure de la justice de Dieu soit remplie.

LXII. *Mort d'Absalon.*

Absalon étant maître de Jérusalem, délibéra des moyens de perdre le roi. Il fit assembler son conseil. Architophel, qui en était le plus habile, fut d'avis de poursuivre promptement David, pendant que ses troupes étaient en désordre: mais Dieu ruina heureusement ce conseil par le moyen de Chusaï, qui en détourna Absalon; ce qui irrita de telle sorte le superbe Architophel, qu'il alla chez lui aussitôt et se pendit. Chusaï fit promptement avertir en secret David de passer le Jourdain, et qu'on était prêt à le poursuivre. David le fit, rassembla tout ce qu'il avait de monde, et se prépara à une bataille. Il voulut y aller en personne: mais on le retint; et en se retirant, il commanda expressément à Joab et aux autres officiers en présence de toute l'armée, qu'on épargnât Absalon son fils. Les deux armées étant aux mains, celle d'Absalon, quoiqu'incomparablement plus nombreuse, fut battue. Il s'en fit un grand carnage, et vingt mille de ses gens demeurèrent sur la place. Absalon lui-même chercha son salut dans la fuite: mais lorsque sa mule passait sous un chêne fort touffu, ses cheveux, qui étaient extraordinairement grands, s'embarrassèrent dans les branches de cet arbre; et la mule conti-

nuant toujours de courir, il demeura suspendu par les cheveux sans pouvoir se dégager. On vint en donner avis à Joab, qui se fâcha qu'on ne l'eût pas tué, et qu'on se fût arrêté à l'ordre que David avait donné de l'épargner : et ne trouvant personne assez hardi pour porter la mains sur le fils du roi, lui-même se fit mener où il était, lui perça le cœur de trois dards, et fit sonner aussitôt la retraite, afin de terminer le combat, et d'épargner le reste du peuple. Cette nouvelle fut aussitôt porté à David, qui n'était en peine que de son fils Absalon. Dès qu'il sut sa mort, il se livra à toute sa douleur, et il s'écria : *O mon fils ! qui me donnera d'être mort pour vous ?* Cette bonté de David pour son fils rebelle, est une image de celle de Dieu pour nous quoique nous l'offensions sans cesse : et ce que David désirait, Jésus l'a souffert réellement puisqu'il a donné sa vie pour le salut de ceux qui lui sont rebelles, et qui souvent ne veulent pas profiter de sa rédemption, et méprisent sa bonté qui les appelle à la pénitence.

LXIII. *Fléau de la peste.*

A peine David respirait des troubles que Dieu avait permis qui fussent excités dans sa maison et dans son royaume, pour le punir du péché qu'il avait commis, que la paix qu'il commençait à goûter, fut cause encore qu'il

retomba dans un autre péché et qu'il fit voir par son exemple, que l'homme, quelque juste ou quelque pénitent qu'il soit, est toujours homme, et qu'il est exposé à des tentations et à des chûtes toujours nouvelles Une passion impure l'emporta la première fois ; mais il se laissa séduire, en cette occassion-ci, par la vanité, qui est toujours à craindre aux plus parfaits. Il voulut, par un movement d'orgueuil, faire le dénombrement de tout son peuple. Ses serviteurs s'y opposèrent d'abord, et lui dirent qu'il suffisait de prier Dieu de l'augmenter de plus en plus, sans se mettre en peine de savoir quel en était le nombre. Mais le roi le leur ayant commandé absolument, ils furent dix mois à parcourir tout le pays, et trouvèrent dans Israël huit cent mille hommes portant les armes, et cinq cent mille hommes dans la seule tribu de Juda. David reconnut enfin cette faute, et il n'eut pas besoin, ici comme la premiére fois, qu'un prophète lui vint ouvrir les yeux : il confessa lui-même son péché, et conjura Dieu de le lui pardonner encore. Lorsqu'il était dans une humiliation profonde, Dieu lui envoya son prophète Gad, pour lui donner à choisir lui-même laquelle de ces trois punitions il aimait le mieux, ou une famine de sept ans, ou une guerre de trois mois, ou une peste de trois jours. David dans un choix si affligeant, se dé-

termina à la peste ; parce que, dit-il, je ne souffrirait en ma personne ni la guerre ni la famine, mon peuple seul en portera le poids au lieu que la peste peut me frapper comme le moindre de mes sujets. La peste, dans trois jours marqués, emporta soixante-dix mille hommes. Ce Prince, se regardant comme la cause des maux que souffrait son peuple, jeta vers Dieu ces soupirs ardens : *C'est moi*, dit-il, *qui ai péché seul ; tournez votre fureur, Seigneur, contre moi et contre toute ma famille, et épargnez ce peuple qui est innocent.* Dieu enfin s'appaisa, et fit cesser la plaie.

LXIV. *Salomon est déclaré roi.*

La fin de la vie de David approchant, sa vieillesse donna lieu à ses enfans de se brouiller, par le désir qu'ils avaient de s'emparer de son royaume, après sa mort. Mais lorsque tout le monde était en suspens pour savoir qui il nommerait pour son successeur, Adonias, l'aîné de tous ses enfans, ne put attendre la mort de son père ; et dans l'impatience de régner, il fit un festin magnifique, où il invita tous les grands, qu'il avait insensiblement gagnés, afin qu'au milieu du festin ils le déclarassent roi. Mais le prophète Nathan, instruit de ce qui se passait, et sachant d'ailleurs que Dieu avait résolu de faire régner Salomon après David, vint trouver Bethsabée,

pour la porter à aller parler au roi, afin de l'informer de l'entreprise d'Adonias, et de le faire souvenir de la promesse qu'il avait faite de laisser son royaume à Salomon. Nathan entra lorsque Bethsabée parlait encore à David, et lui demanda si c'était par son ordre qu'on déclarait Adonias roi. David ne différa pas davantage ; il ordonna sur l'heure qu'on allât sacrer Salomon, et qu'on le fît asseoir sur son trône. Cette nouvelle s'étant aussitôt répandue de tous côtés, intimida de telle sorte tous ceux qui étaient avec Adonias, que leur assemblée fut dissipée, et qu'Adonias lui-même ne chercha plus qu'à sauver sa vie, en se réfugiant près de l'autel dans le temple : mais Salomon promit de ne lui faire aucun mal, pourvu qu'il demeurât tranquille. Six mois après, David mourut saintement, après avoir donné à Salomon les avis qu'il croyait nécessaires, et les ordres qu'il devait exécuter. Salomon étant établi dans son royaume, Dieu lui apparut en songe. Il lui témoigna qu'il l'aimait à cause de David son père, et il lui offrit de lui donner tout ce qu'il lui demanderait. Ce prince considérant qu'il était roi d'un grand peuple, que cette dignité devait être soutenue par une grande prudence, et que plus elle l'élevait, plus elle l'exposait à de grands périls, crut que ce qui lui était le plus nécessaire, c'était la sagesse, pour bien gouver-

ner ses états. Dieu fut touché de ce choix ; il lui promit de faire qu'il n'y aurait eu, ni avant, ni après lui, personne qui l'égalât en sagesse : et pour lui faire voir combien il agréait qu'il eut préféré la sagesse aux autres biens, il promit de les lui donner comme par surcroît, et de le rendre le plus riche et le plus magnifique roi de tous ceux qui l'avaient précédé, et de ceux qui le devaient suivre, C'est ainsi que, selon la parole de Jésus-Christ, *celui qui cherche premièrement le royaume de Dieu et sa justice*, obtient souvent encore de la libéralité de Dieu les avantages temporels qu'il avait négligés pour lui plaire.

LXV. *Jugement de Salomon.*

Salomon ayant reçu de Dieu le don de la sagesse, il se présenta bientôt une occasion qui la fit paraître dans tout son éclat. Deux femmes de mauvaise vie le vinrent trouver, pour le prier de juger leur differend. L'une des deux lui dit, que, lorsqu'elles demeuraient toutes seules dans une même maison, elle y accoucha d'un fils ; que, trois jours après, l'autre accoucha aussi d'un fils, qu'elle étouffa en dormant ; et que, s'étant levée doucement, elle lui avait pris le sien, lorsqu'elle dormait, et avait mis son enfant mort en sa place ; que, le matin, s'étant levée pour donner à téter à son fils, et le trouvant mort, elle le regarda

attentivement, et reconnut que ce n'était point le sien. L'autre femme niait fortement ce que la première avait dit ; et soutenait que c'était son enfant qui était vivant, et que celui qui était mort, était à celle qui lui disputait maintenant le sien. Une affaire si embrouillée, sans preuves, sans témoins, eut besoin d'un roi aussi éclairé qu'était Salomon. Il se fit apporter une épée, et prononca cet arrêt, qui parut d'abord bien étrange : *L'une dit, Cet enfant qui vit est à moi ; et l'autre soutient qu'il est à elle : qu'on le divise en deux, et que chacune en ait la moitié.* La fausse mère consentit d'abord à ce jugement ; la véritable mère sentant toutes ses entrailles émues, conjura le roi de le donner plutôt tout entier à celle qui le lui voulait ravir. Ce fut alors qu'on reconnut qu'elle était la vraie mère ; et on admira l'adresse dont Salomon s'était servi pour la découvrir.

LXVI. *Temple de Salomon.*

Le règne de Salomon fut un règne de paix et toutes sortes de biens. Les richesses infinies du prince se répandaient sur les sujets, qui vivaient paisiblement, comme dit l'Écriture, chacun à l'ombre de son figuier et de sa vigne. La paix dont on jouissait alors, fit mériter à Salomon le nom de prince pacifique. Cette paix lui était nécessaire pour exécuter

le dessein de bâtir le temple dont Dieu avait inspiré le projet à David, et qu'il n'avait pu exécuter à cause de ses guerres continuelles. Ce jeune prince appliqua tous ses soins à faire réussir cette entreprise Il destina trois mille six cents hommes pour veiller sur les ouvriers ; quatre-vingt mille hommes pour couper et travailler les pierres dans les montagnes ; et soixante-dix mille hommes pour porter sur leurs épaules ce qu'il y avait à porter. Il bâtit un temple où Dieu semblait prendre plaisir de faire voir jusqu'où pouvait aller la magnificence des hommes. Ce temple fut commencé la quatrième année du règne de Salomon, quatre cent quatre-vingt ans après la sortie d'Egypte, et il fut achevé au commencement de l'année du monde trois mille, justement mille ans avant la naissance du Messie, dont il était la figure. Ainsi Salomon, qui n'avait guère que vingt ans quand il commencça cet ouvrage, eut le bonheur d'achever en peu d'années le plus superbe édifice qui eût été vû jusqu'alors. Mais après avoir consacré à Dieu un temple de pierre en sa jeunesse, il profana honteusement en sa veillesse, comme nous le verrons dans la suite, le temple de son propre corps ; et il apprit par son exemple à ceux qui, comme lui, font des présens à Dieu ou à son Eglise, de ne pas s'appuyer sur ces dons, quelque

éclatans qu'ils soient aux yeux des hommes ; mais de se souvenir que Dieu demande principalement de nous nos cœurs et non pas nos biens ; et que sans le sacrifice de notre volonté sous le joug de sa loi, les dons les plus riches ne nous rendront pas agréables à ses yeux.

LXVII. *Dédicace du Temple.*

Lorsque Salomon eut achevé tout l'édifice du temple, et ce qui était nécessaire, pour le culte des sacrifices, il pensa à le dédier, et à y transporter l'arche du lieu où David l'avait fait mettre. Pour rendre cette cérémonie plus auguste, il assembla tout le peuple qui vint en foule à cette translation. Salomon marchait lui-même devant l'arche, qui était portée par des prêtres, et il offrit des sacrifices sans nombre. Lorqu'ils furent arrivés au temple, les prêtres portèrent l'arche dans le lieu le plus intérieur du sanctuaire ; dès qu'ils en furent sortis, une nuée remplis aussitôt le temple ; en sorte que les prêtres ne pouvaient s'y tenir, ni faire ce qui était de leur charge. Ce prince ravi de joie de ce que Dieu témoignait par cette marque extérieure agréer le lieu qu'il lui avait préparé, se mit à genoux devant l'autel, et élevant les mains, il s'écria : *Est-il donc possible que Dieu veuille habiter sur la terre ? Si le ciel et la terre ne le peuvent con-*

tenir, combien moins le pourra cette maison que j'ai bâtie ! Il pria Dieu ensuite de verser ses bénédictions sur son peuple, d'écouter favorablement ceux qui viendraient prier dans ce temple, de faire miséricorde à ceux qui y auraient recours, d'arrêter en leur faveur les fléaux de sa justice que les péchés des hommes auraient attirés sur la terre, et de faire sentir sa protection à tous ceux qui l'invoqueraient avec des sentimens de pénitence. Cette cérémonie dura quinze jours, parce qu'elle se trouva jointe à la fête des tabernacles, qui ajouta encore huit jours aux jours de la dédicace ; après lesquels Salomon renvoya tout le peuple, ayant immolé dans cette solennité jusqu'à vingt-deux mille bœufs et six-vingt mille brebis. Les saints Pères remarquent que ce que fit alors Salomon pour le temple qu'il avait bâti, devrait inspirer un profond respect à tous les Chrétiens lorsqu'ils entrent dans les églises, puisque l'on y possède aujourd'hui la verité, dont les Juifs n'avaient autrefois que l'ombre dans ce temple si superbe ; et que quand on ouvrirait les cieux, et le ciel des cieux, comme dit St. Chrysostome, on n'y trouverait rien de plus grand ni de plus saint que ce qui repose sur nos autels.

LXVIII. *La reine de Saba.*

Après que Salomon eut bâtit à Dieu un temple si magnifique, il se bâtit pour lui-même un palais qui dura quatorze ans à faire, où l'or brillait de toute part, et où la magnificence des colonnes et des sculptures attirait les yeux de tout le monde. Tant d'ouvrages si admirables répandirent sa renommée dans toute la terre, et on courait en foule de tous côtés pour voir un prince que l'on regardait comme la merveille de son siècle. Celle qui témoigna le plus de désir de le voir, fut la reine de Saba, qui vint du fond du Midi pour reconnaître si tout ce que l'on disait de ce prince était véritable. Elle vint dans un appareil magnifique, et elle apporta à Salomon de riches présens. Mais aprés qu'elle eut considéré la maguificence de ce roi, la sagesse de ses discours, sa pénétration dans les choses les plus cachées, l'ordre de sa maison, et le nombre de ses officiers, elle lui dit avec une profonde admiration : *Je reconnais maintenant que tout ce que l'on m'a dit de vous et de votre sagesse est véritable. Je ne pouvais croire tout ce que j'en apprenais, et je voulais en être éclaircis de mes propre yeux ; mais ce que je vois passe de beaucoup tout ce qu'on m'a dit.* Cette reine se retira comblée de joie de tout ce qu'elle avait vu et de tout ce qu'elle avait ouï ; et

Salomon lui donna des présens beaucoup plus précieux que ceux qu'elle lui avait offerts. Nous devons craindre que cette princesse ne nous condamne au jour du jugement: car au lieu qu'elle est venu des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, les Chrétiens au contraire négligent souvent de venir adorer Jésus-Christ dans l'église, et d'y entendre sa parole. Salomon n'était cependant qu'un pur homme, et Jésus-Christ est notre Dieu et notre Sauveur.

LXIX. *Chûte de Salomon.*

Après que Salomon eut fait des choses si admirables dans le commencement de sa vie, il termina tant de belles actions par une fin honteuse: ce qui fait voir que l'homme ne doit jamais s'appuyer sur lui-même; et que plus il est élevé, plus il doit craindre sa propre faiblesse. Car l'amour des femmes corrompit son cœur, et l'engagea ensuite dans l'idolâtrie. La complaisance qu'il eut pour ces femmes qu'il avait prises de l'Egypte et du pays des Ammonites et des Moabites, le porta, â bâtir des temples à la déesse des Sidoniens, à l'idole des Ammonites, et à d'autres abominations semblables. Ce crime si énorme irrita Dieu contre Salomon. Il lui apparut, non plus comme il avait fait autrefois, pour approuver

sa conduite ou pour lui promettre des biens, mais pour lui témoigner sa juste indignation de ce qu'il avait si mal gardé son alliance, et si honteusement violé sa loi. Il lui prédit qu'il allait diviser son royaume, et qu'il le donnerait à son serviteur ; que néanmoins, en considération de David son père, il n'exécuterait cet arrêt qu'après sa mort, et qu'il conserverait une tribu à son fils; Salomon régnapaisiblement durant quarante ans, et il mourut âgé d'environ soixante. Il est étrange qu'ayant été si favorisé de Dieu, on soit dans l'incertitude s'il est mort dans son péché ou s'il est mort pénitent. Son péché est certain, mais sa conversion est incertaine. Cet exemple nous doit inspirer un souverain mépris des biens du monde, qui ne peuvent nous rendre heureux, et qui ne servent souvent qu'à perdre ceux qui les possèdent.

LXX. *Indiscrétion de Roboam.*

Lorsque Salomon fut mort, et que son fils Roboam se fut assis sur le trône, ses sujets, et Jéroboam à leur tête, vinrent le trouver pour le supplier très-humblement de les décharger d'une partie des impôts excessifs que Salomon, dans sa vieillesse avait levés sur eux. Ce prince demanda trois jours pour en délibérer. Il consulta d'abord les vieillards dont son père suivait les avis qui lui conseillèrent

tous de traiter doucement ses sujets, et de leur rendre une réponse favorable, afin de gagner les esprits dans le commencement de son règne, et de se faire aimer du peuple qu'il devait gouverner. Mais ce jeune prince, quittant le conseil des vieillards, alla consulter les jeunes gens avec lesquels il avait été nourri, qui lui conseillèrent de répondre durement à ces députés, et de les menacer qu'il les traiterait à l'avenir plus sévèrement que son père n'avait fait. Roboam suivit le conseil de ces jeunes gens. Tout le peuple aussitôt se révolta contre ce prince, et protesta qu'il ne lui obéirait jamais. Roboam pour appaiser ce tumulte, envoya un de ses principaux officiers, mais il fut lapidé par le peuple en fureur, et le roi lui-même chercha son salut dans sa fuite. Tout Israël donc, c'est-à-dire, dix tribus se séparèrent de Roboam, et prirent Jéroboam pour être leur roi. Roboam se préparait à les combattre avec une armée de cent quatrevingt mille hommes choisis, qu'il avait levés de la seule tribu de Juda, que Dieu tint toujours fidèlement attachée à son service, en considération de David qu'il avait aimé: mais un homme de Dieu, nommé Séméias, lui vint ordonner de la part du Seigneur de ne rien faire, et de n'aller point combattre contre Jéroboam, parceque ce trouble était arrivé par son ordre, et selon qu'il l'avait prédit.

Ce fut ainsi que commença cette longue division des rois de Juda et d'Israël, qui a duré jusqu'à la captivité de Babylone.

LXXI. *Jéroboam engage le peuple dans l'Idolatrie.*

Jéroboam se voyant maître de dix tribus d'Israël, se persuada que si ce peuple allait à son ordinaire à Jérusalem pour y offrir les sacrifices à Dieu, il rentrerait peu-à-peu dans l'obéissance de Roboam. Ainsi, il fit faire deux veaux d'or, dont il mit l'un à Béthel, et l'autre à Dan, deux villes de son royaume; et dit ensuite au peuple, que c'étaient là les dieux qui l'avaient tiré de l'Egypte, et qu'il les devait adorer. Il leur dressa des autels avec une grande magnificence, et tacha d'imiter, dans le culte de ces idoles, tout ce qui se faisait à Jérusalem dans le culte de Dieu véritable. Mais, lorsque Jéroboam était lui-même à un de ces autels, qui était à Béthel, Dieu lui envoya un prophète, qui déclara qu'il naîtrait un fils de la race de David, qui se nommerait Josias, qui égorgerait sur cet autel tous les prêtres qui offraient de l'encens à ces idoles; et que pour marque que sa prophétie était vraie, l'autel s'allait fendre en deux à l'heure même; ce qui arriva. Jéroboam ne put souffrir la liberté toute sainte de ce prophète, il étendit la main pour ordonner à

ses officiers de le prendre : mais elle se sécha aussitôt, et il ne put la retirer à lui. Ce prince étant humilié par une punition si soudaine, pria le prophète d'obtenir sa guérison de celui qui l'avait envoyé ; et l'usage de la main lui ayant été rendu, il le pria de manger en son logis : le prophète le refusa, et dit que Dieu lui avait défendu de boire et de manger en ce lieu-là.

LXXII. *Elie nourri par une veuve.*

Un des successeurs de Jéroboam dans le royaume d'Israël, fut Achab. Il surpassa en impiété tous les autres rois ses prédécesseurs. Sa malice naturelle s'augmenta encore de beaucoup par les conseils de Jézabel sa femme, qui était fille du roi des Sidoniens. Il porta si loin ses crimes, que Dieu résolut de les punir par des châtimens éclatans. Il commença par une sécheresse de trois ans, qu'il fit prédire à Achab par le prophète Elie. Ce fut alors que Dieu commença à faire des prodiges en faveur de ce saint prophète. Il eut soin de le nourir durant cette stérilité, d'une manière miraculeuse : il l'envoya au torrent de Carith, où les corbeaux lui apportaient le soir et le matin du pain et de la viande. Mais la longue sécheresse ayant enfin fait tarir l'eau de ce torrent, Dieu commanda au prophète d'aller en la ville de Sarepta,

chez une veuve à laquelle il avait ordonné d'avoir soin de lui. Lorsqu'il approchait de la ville, il vit près des portes cette femme qui ramassait quelques petits morceaux de bois. Il lui demanda à boire ; et comme elle lui allait quérir de l'eau, il la pria aussi de lui apporter un peu de pain : mais cette femme lui répondit qu'elle n'avait plus chez elle qu'un peu de farine avec un petit reste d'huile, et qu'elle venait ramasser deux ou trois petits bâtons pour en faire cuire un pain, le manger avec son enfant, et mourir ensuite. Elie dit à cette femme qu'elle allât lui faire un petit pain de cette farine, et il lui prédit que ni sa farine ni son huile ne diminueraient point jusqu'au jour que Dieu commencerait à répandre la pluie sur la terre. Cette femme charitable obéit au prophète, et sa charité fut récompensée en la manière que le prophète l'avait dit: elle vécu avec son fils, sans autre provision, tant que dura la famine. Mais la mort de ce fils unique changea bientôt son bonheur en désolation. Elle en témoigna sa douleur à Elie, qui eut recours à Dieu, et obtint, par la ferveur de ses prières, la résurrection de cet enfant. Les grâces que Dieu fit à cette veuve nous apprennent que la charité est beaucoup plus utile à ceux qui l'exercent, qu'au prochain même à qui on la fait.

LXXIII. *Sacrifice d'Elie.*

Pendant que le prophète Elie était en assurance chez la veuve de Sarepta, Achab et Jézabel le cherchaient de toutes parts inutilement pour le faire mourir. Quand Dieu voulut faire cesser la sècheresse, il commanda à Elie de se faire voir à Achab. Dès que ce prince l'aperçut, il lui dit : *C'est donc vous qui troublez tout Israël ! Ce n'est point moi qui trouble Israël*, répondit le prophète, *et c'est vous, ô prince ! c'est la maison de votre père, qui avez abandonné Dieu pour sacrifier à Baal ; Mais faites assembler*, lui dit-il, *tout Israël et tous les prêtres de Baal.* Achab envoya les ordres aussitôt, et fit rassembler tous les prêtres de l'idole, avec tout Israël. Alors Elie parlant au roi et au peuple, dit : *Jusqu'à quand serez-vous partagés ? Si le Seigneur est le vrai Dieu, suivez le ; et si c'est Baal, suivez-le de même. Je suis seul d'entre les prophètes de Dieu, et voilà quatre cent cinquante prêtres de Baal. Qu'on nous donne deux bœufs ; qu'ils prennent l'un, et moi l'autre ; qu'ils le coupent en pièces, et le mettent sur un autel ; j'en ferai autant de mon côté. Nous invoquerons chacun notre Dieu, et que le Dieu qui exaucera nos prières en faisant descendre le feu du ciel sur le sacrifice, soit reconnu pour le vrai Dieu.* On demeura d'accord de cette proposition. Les prêtres de Baal

commencèrent les premiers : et après avoir mis un bœuf sur l'autel, ils invoquèrent leur dieu depuis le matin jusqu'à midi. Mais personne ne leur répondait. Ces faux prophètes se faisant des incisions dans tout le corps, et redoublant leurs cris, ne purent rien obtenir de leur faux dieu. Alors Elie ayant fait dresser un autel de pierre, et l'ayant environné d'un fossé, il mit le bois sur cet autel, et le bœuf qu'il coupa en plusieurs pièces. Il y fit verser quatre grandes cruches d'eau, ce qu'il fit réitérer par trois différentes fois ; en sorte que l'eau découlait de tous côtés, et que le fossé en fut tout rempli. L'heure ordinaire du sacrifice étant venue, il pria Dieu, et le feu du ciel descendit aussitôt, et consuma l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière, jusqu'à l'eau même. Alors tout le peuple se prosterna le visage contre terre, et confessa que le Seigneur était le vrai Dieu. Ce qu'Elie voyant, il leur dit : *Prenez donc tous les prêtres de Baal, mettez les à mort, qu'il n'en échappe pas un seul.* Cela fut exécuté sur le champ : et tous les faux prophètes ayant été tués, Elie promit de la pluie à Achab. Il monta ensuite sur le mont Carmel, où s'étant mis en prière, le ciel s'obscurcit, et il tomba le même jour une grande quantité de pluie, qui rendit la fertilité à la terre. Ce saint prophète pria, comme

nous l'apprend l'apôtre St. Jacques, et pour obtenir la sécheresse, et pour obtenir la pluie. Quoiqu'il ne fût qu'un homme comme nous, sujet aux misères de la vie, le ciel se ferma et s'ouvrit à sa prière : d'où nous devons juger combien la prière d'un homme juste, faite avec humilité et persévérance, a de pouvoir auprès de Dieu.

LXXIV. *Fuite d'Elie.*

Jézabel ayant su ce qu'Elie avait fait à ses faux prophètes, lui envoya dire qu'elle le traiterait comme il avait traité les prophètes de Baal. Ce saint homme pour se mettre à couvert de cette menace, s'enfuit aussitôt dans le désert, où étant accablé d'ennui et de fatigue, il s'endormit. Un ange vint le réveiller, et lui dit : *Levez-vous et mangez.* A son réveil il vit près de lui un pain cuit sous la cendre avec un peu d'eau, il mangea et but, et se rendormit ensuite. L'ange l'obligea une seconde fois de manger encore, parce-qu'il lui restait beaucoup de chemin à faire. Il le fit ; et après avoir mangé, il marcha durant quarante jours et quarante nuits, étant fortifié par ce pain miraculeux, qui a toujours été regardé comme la figure de l'Eucharistie, qui nous soutient par sa force divine durant le voyage de cette vie. Elie étant arrivé à la montagne d'Oreb, Dieu lui apparut, et lui

commanda d'aller à Damas, afin d'y sacrer Hazaël pour roi de Syrie, et Jéhu pour roi d'Israël. Elie donc quittant cette montagne pour obéir aux ordres qu'il avait reçus de Dieu, trouva en son chemin Elisée, qui labourait avec douze charrues, et dont lui-même en conduisait une. Il mit son manteau sur lui, et Elisée aussitôt, poussé de l'esprit de Dieu, quitta son travail et ses biens, et courut après Elie. Il le pria seulement de lui permettre d'aller un moment chez lui pour dire les derniers adieux à son père et à sa mère. Elisée ayant pris congé de ses parens, tua deux bœufs, dont il fit cuire la viande avec du bois de sa charrue, et la distribua libéralement au peuple. Aussitôt il s'en alla, et suivit Elie qu'il servit toujours depuis comme son disciple, et mérita de lui succéder dans le ministère de prophète.

LXXV. *Mort d'Achab.*

Les péchés d'Achab et de Jézabel montaient de jour en jour jusqu'à leur comble : mais ce qui acheva d'en combler la mesure, ce fut le meurtre de l'innocent Naboth. Cet homme possédait paisiblement une vigne qu'il cultivait avec plaisir, comme l'héritage de ses pères. Achab désira de l'avoir pour agrandir ses jardins ; Mais Naboth ne put consentir à quitter cette vigne. Ce refus jeta Achab dans un si grand chagrin, qu'il ne pouvait

manger. Jézabel ayant appris de lui-même le sujet de sa tristesse, se railla de sa simplicité. Elle écrivit sur l'heure aux premiers de la ville d'où était Naboth ; elle leur demanda qu'on trouvât deux faux témoins qui déposassent que Naboth avait mal parlé de Dieu et du roi, et que sur l'heure on le fit venir pour le condamner à mort et le lapider. La reine est obéie aussitôt. On trouve deux faux témoins ; Naboth est accusé, condamné et lapidé dans un même jour. Jézabel en reçoit la nouvelle et va la porter à Achab comme en triomphe. Achab, guéri de son chagrin, va voir cette vigne : mais le prophète Elie l'y vint trouver, et lui dit ces mots : *Vous avez tué Naboth ; vous avez par sa mort possédé sa vigne ; mais les chiens lécheront votre sang au lieu même où ils ont léché celui de Naboth, et il mangeront Jézabel.* La guerre qu'Achab entreprit aussitôt après contre la Syrie, servit à exécuter cette prédiction. Ce prince pria Josaphat, roi de Juda, de venir avec lui ; mais Josaphat était bien aise que l'on consultât auparavant les prophètes. Achab fit venir quatre cents faux prophètes, qui lui promirent tous la victoire. Josaphat demanda s'il n'y avait point quelque prophète du Seigneur. Achab dit qu'il y en avait un ; mais qui le haïssait, parcequ'il ne lui prédisait jamais que du mal. C'était le saint pro-

phète Michée, qu'il fit venir néanmoins à la prière de Josaphat. Michée dit hardiment quel serait le véritable succès de cette guerre, et assura, malgré toutes les promesses de ces faux prophètes, qu'Achab y serait tué. Achab irrité de cette prédiction, commanda qu'on le gardât en prison, afin qu'il le fit mourir à son retour. Ce prince marcha contre le roi de Syrie; mais pendant le combat, une flèche tirée au hasard le perça dans son chariot, et il mourut de cette blessure dès le soir même. Le sang qui sortait de sa plaie arrosa le chariot; et comme on le lavait dans la piscine de Samarie, on remarqua que les chiens léchèrent son sang, suivant la prédiction d'Elie, dans le lieu même où avait coulé celui de Naboth. Terrible leçon pour ceux qui usurpent le bien d'autrui, dont Dieu punit l'injustice quelquefois dès cette vie, d'une manière éclatante.

LXXVI. *Elie est enlevé au ciel.*

Achab étant mort, il laissa le royaume à son fils Ochosias, qui marcha sur les traces de son père et de sa mère Jézabel : mais il ne vécut pas long-temps ; car ayant régné deux ans, il tomba d'une fenêtre; et étant en danger d'en mourir, il envoya consulter Béelzébut, l'idole d'Accaron, pour savoir ce qui lui arriverait de sa chute. Dieu étant irrité qu'un

roi d'Israël eut recours à l'oracle des démons, envoya Elie au-devant de ses ambassadeurs. Les ayant rencontrés sans qu'ils le connussent, il leur ordonna de la part de Dieu d'aller dire au roi : *Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu en Israël? Pourquoi donc envoyez-vous consulter les idoles?* et de lui annoncer qu'en punition de cette infidélité, il ne relèverait pas de sa maladie. Ils portèrent cette réponse à Ochosias, qui s'informa d'eux comment était habillé celui qui leur avait parlé. Le roi, au portrait qu'ils en firent, connut que c'était Elie. Alors il envoya un capitaine avec cinquante hommes pour se saisir de lui. Cet officier arrivé vers Elie, lui commanda de la part du roi de le suivre. Elie aussitôt fit descendre le feu du ciel sur cet officier et sur sa troupe, et ils furent tous consumés. Le même malheur arriva à une seconde troupe qu'Ochosias avait envoyée. Un troisième officier qui fut envoyé encore, craignant d'être brulé avec sa troupe comme les deux autres, s'humilia devant Elie, et le pria d'avoir pitié de lui. Alors un ange dit à Elie d'aller avec ce capitaine. Il obéit à l'ordre de l'ange, et il alla trouver Ochosias, auquel il prédit sa mort, qui arriva bientôt après. Ce fut là la dernière action qu'Elie fit en public, et Dieu bientôt le retira de ce monde. Elisée, averti que son maître devait être enlevé au ciel, ne le voulut jamais quit-

ter, quelque instance qu'il lui en fit. Il le suivit donc en différens lieux ; et lorsqu'ils furent arrivés ensemble au bord du Jourdain, Elie prit son manteau, le plia, et en frappa les eaux, qui se divisèrent, et ils le passèrent tous deux à pied sec. Ils continuèrent ensuite leur chemin. Pendant qu'ils s'entretenaient en marchant, Elisée demanda à Elie d'hériter de son esprit, et de le posséder au double. Elie promit de lui obtenir cette grâce, pourvu qu'il le vit lorsqu'il serait enlevé au ciel. Peu après, un char et des chevaux tout de feu parurent, qui enlevèrent Elie, et il monta au ciel au milieu d'un tourbillon de flammes, aux yeux d'Elisée. Ce char de feu est le symbole du zèle ardent dont le cœur du prophète avait été embrasé pour la gloire de Dieu ; et cette faveur singulière d'être enlevé au ciel sans mourir, en fut la récompense. La grâce que reçut Elisée, fut aussi la récompense du détachement avec lequel il avait quitté ses grands biens pour s'attacher à Elie, et de la docile obéissance qu'il lui avait toujours rendue comme à son maître.

LXXVII. *Divers miracles d'Elisée.*

Elisée prit le manteau d'Elie, que ce Prophète lui avait laissé en montant au ciel, et il reçut en même temps le don de prophétie et

celui des miracles. Il repassa le Jourdain à pied sec, après en avoir divisé les eaux en les frappant avec le manteau d'Elie. Les disciples des prophètes, qui avaient vu de loin ces merveilles vinrent aussitôt au-devant de lui, et se prosternèrent à ses pieds. Elisée étant retournée à Jéricho, les peuples de cette ville lui représentèrent que la demeure en était très-commode, mais que les eaux en étaient amères, et qu'elles rendaient le terroir fort stérile. Elisée, pour condescendre à leurs prières, se fit apporter un vase de terre où il mit un peu de sel qu'il jeta dans la source de ces eaux, assurant que par ce moyen Dieu ôterait leur qualité malfaisante. L'effet suivi cette promesse.

Ce miracle fut suivi d'un autre, qui nous apprend que c'est un plus grand mal qu'on ne pense, d'insulser aux défauts du prochain, et sur-tout de ceux qu'on est obligé de respecter à cause de leur âge ou de leur dignité, tels que sont les ministres de Dieu : car lorsqu'il allait à la ville de Béthel, il trouva en chemin de petits enfans qui étaient sortis de cette ville, et qui voyant ce saint prophète se raillaient de ce qu'il était chauve, et criaient tout haut : *Montez, chauve ; montez, chauve.* Elisée les regardait, les maudit au nom du Seigueur. Aussitôt après cette malédiction, il sortit deux ours d'une forêt voisine, qui dé-

chirèrent quarante-deux de ces enfans. Ce ne fut point par colère que le saint prophète maudit ces enfans, mais par un mouvement particulier de zèle que l'esprit de Dieu lui inspira, afin qu'un exemple si terrible pût servir à notre instruction.

Quelques temps après, Elisée fut touché des larmes d'une pauvre veuve qui n'avait que deux enfans, que ses créanciers voulaient lui enlever. Le prophète lui ayant demandé ce qu'elle avait chez elle, elle lui répondit qu'il ne lui restait que très peu d'huile dans un vase. Elisée lui commanda d'aller emprunter de ses voisins des vases vides autant qu'elle en pourrait avoir, de s'enfermer ensuite chez elle, et d'emplir tous ces vases de ce peu d'huile qui lui restait. Elle le fit sans que l'huile s'arrêtât jusqu'à ce que tous ces vases fussent pleins. Le prophète lui dit de vendre cette huile, de s'acquitter de ses dettes et de vivre du reste avec ses enfans.

LXXVIII. *Guérison de Naaman.*

Elisée voulant récompenser la charité d'une femme Sunamite, lui obtint la grâce d'avoir un fils. Mais cet enfant étant mort fort jeune, la mère en vint avertir le prophète. Il y envoya d'abord inutilement son serviteur Giézi avec son bâton ; mais Giézi ne put le ressusciter : il y alla lui-même aussitôt, et il

ressuscita l'enfant. Il ôta quelque temps après, avec un peu de farine, le poison qui se trouva dans ce que l'on avait préparé pour donner à manger aux enfans des prophètes, où l'on avait mêlé par méprise de mauvaises herbes Il fit encore une admirable multiplication des pains qu'il distribua à tout le peuple, malgré la résistance de Giézi, qui témoigna en plusieurs occasions n'avoir pas la même foi ni le même désintéressement que son maître. Mais une des actions les plus célestes d'Elisée, et dont Jésus-Christ parle dans l'Evangile, est celle qui se passa à l'égard de Naaman, général de l'armée du roi de Syrie. Ce seigneur était fort considéré de son maître, mais il était lépreux. Une fille Juive avait dit souvent à la femme de Naaman, dont elle était esclave, que s'il voulait aller au royaume d'Israël, Elisée le guérirait de sa lèpre. Naaman écouta cet avis, et obtint du roi de Syrie des lettres à Joram, roi d'Israël, par lesquelles il le priait de guérir Naaman. Joram regarda cette ambassade comme un piége que le roi de Syrie lui voulait dresser ; il déchira ses vêtemens, et demanda si on le croyait un Dieu, pour guérir ainsi de la lèpre ceux qui en étaient frappés. Mais Elisée fit dire promptement au roi qu'il lui envoyât Naaman. Naaman vint donc à la porte avec un grand équipage : Elisée, sans même lui aller parler

lui fit dire seulement par son serviteur, qu'il s'allât laver par sept fois dans le Jourdain, et qu'il guérirait. Ce seigneur considéra ce traitement comme un mépris insupportable, et il s'en retournait transporté de colère ; mais ses serviteurs lui ayant représenté que, puisque ce qu'on désirait de lui était très-facile, il devait au moins l'éprouver, il les crut. Il alla se laver sept fois dans le Jourdain, et il fut guérit. Il en vint aussitôt rendre grâces à Elisée, et il lui offrit de grands présens, dont le prophète ne voulut rien recevoir. Mais Giézi, bien loin d'admirer le désintéressement de son maître et de l'imiter, courut après ce seigneur pour avoir de lui quelqu'argent dont il pût acheter des terres. Elisée connut par l'esprit de Dieu cette avance de son disciple ; il la lui reprocha, et lui prédit que la lèpre de Naaman passerait dans lui et dans toute sa postérité. Aussitôt ce malheureux sortit de chez son maître, tout couvert de lèpre. Cette lèpre, quelque hideuse qu'elle parût, n'était cependant que la figure d'une lèpre intérieure, et beaucoup plus horrible, dont se trouvent couvertes les âmes avides de gains, qui cherchent à s'enrichir par des voies défendues.

LXXIX. *Siége de Samarie.*

Le roi de Syrie avait plusieurs fois dressé en vain des embuscades pour surprendre Joram,

roi d'Israël : voyant que ses projets ne réussissaient jamais, il entra dans une grande colère contre ses officiers, croyant qu'ils le trahissaient. Mais l'un d'eux lui ayant dit que c'était Elisée qui traversait tous ses desseins, et qui donnait avis de tout au roi d'Israël, il résolut de prendre ce prophète, et il envoya beaucoup de troupes pour investir la ville où il demeurait. Le serviteur d'Elisée s'étant levé dès le matin, et voyant ce grand nombre de gens armés, se crut perdu avec son maître. Mais le prophète, pour le rassurer, pria Dieu de lui ouvrir les yeux, afin qu'il vit un bien plus grand nombre d'anges qui l'environnaient pour le défendre. Il pria Dieu, au contraire, de frapper d'aveuglement tous ceux qui venaient pour le prendre. Il alla ensuite de lui-même au-devant d'eux ; et, s'étant offert de leur montrer le chemin, il les mena au milieu de Samarie, où il pria Dieu une seconde fois de rouvrir leurs yeux, afin qu'ils comprissent le danger où ils se trouvaient. Le roi Joram pensa d'abord à faire passer tous ces hommes au fil de l'épée ; mais le prophète le lui défendit, et il leur fit donner au contraire à boire et à manger, et il les renvoya en paix. Cependant Bénadab, roi de Syrie, ne pouvant apaiser la colère où il était contre le prophète et contre le roi, fit un dernier effort pour lever une grosse armée, et vint avec un nombre in-

nombrable de soldats assiéger Samarie. Ce siége réduisit Samarie à une famine si effroyable, que l'on vendait la tête d'un âne quatre-vingt sicles, c'est-à-dire plus de quarante écus de notre monnoie. Ce fut alors qu'arriva cette histoire tragique d'une femme qui vint se jeter au pied de Joram pour lui demander justice. Ce prince lui demanda ce qu'elle désirait de lui ; et elle lui dit qu'elle s'était accordée avec une autre femme de manger leurs enfans ; qu'elle avait commencé à donner le sien, et qu'elles l'avaient mangé ensemble ; mais que devant manger de même l'enfant de l'autre, la mère l'avait caché, et ne voulait pas le lui donner. Ce prince, outré d'une aventure si barbare et si inouie, déchira ses habits, et l'on vit le silice dont il était revêtu sur sa chaire : mais il tourna sa fureur contre Elisée, comme l'accusant de pouvoir sauver la ville s'il le voulait, et de ne le pas faire ; et il envoya sur l'heure un homme pour le tuer. Elisée en fut averti par l'esprit de Dieu, et fit fermer la porte à cet homme, parce qu'il savait que le roi aussitôt après enverrait un nouvel ordre contraire au premier. Il parait par cette conduite du roi de Samarie, combien il est dangereux, lorsqu'on est dans l'affliction, de s'abandonner à l'impatience. Ce prince souffre, et se revêt même d'un habit de pénitence, mais il ne s'humilie point. Il perd la

confiance en Dieu, et il veut faire assassiner le prophète qui détourne seul, par sa sainteté, la ruine entière de cette ville. Au contraire, les vrais serviteurs de Dieu sont humbles dans leur affliction, parcequ'il reconnaissent qu ils souffrent beaucoup moins qu'ils n'ont mérité. Ils rendent alors à Dieu de très-sincères actions de grâces, parcequ'ils ne le considèrent pas tant comme un juge qui puni des criminels, que comme un père qui veut guérir ses enfans, et qui ne les châtie que parcequ'il les aime.

LXXX. *Délivrance de Samarie.*

Lorsque le roi Joram se vint plaindre à Elisée de l'extrémité où la famine avait réduit Samarie, ce saint prophète consola ce prince en l'assurant que le lendemain à la même heure, la farine et l'orge se donneraient presque pour rien. On eut peine à croire une prophétie si surprenante ; et entr'autres, un des seigneurs qui accompagnaient le roi, soutint que cela était impossible. Le prophète lui répondit : *Vous le verrez de vos yeux, et vous n'en mangerez point.* Cette prédiction se vérifia de cette sorte : Samarie étant de plus en plus pressée par les Syriens, quatre lépreux qui demeuraient à la porte de cette ville se dirent entr'eux : *Que faisons-nous ici ? Pourquoi nous laissons-nous mourir de faim ? Allons nous rendre aux Syriens.* Ils se hasardèrent

donc d'aller au camp des ennemis, mais ils furent bien surpris de n'y voir personne : Dieu les avait tous frappés durant la nuit d'une épouvantable frayeur, et leur avait fait entendre comme la marche d'une grande armée, qu'ils crurent que le roi d'Israël faisait venir à son secours. Dans cette erreur, toute l'armée s'était dissipée et avait laissé dans le camp un riche butin. Ces lépreux s'en voyant ainsi les maîtres, commencèrent par manger ce qu'ils trouvèrent dans une tente. Ils prirent ensuite de l'or et de l'argent tout ce qu'ils en voulurent, et le cachèrent : mais reconnaissant combien ils seraient coupables de ne pas annoncer une si bonne nouvelle à la ville, ils allèrent dire à ceux qui gardaient les portes, qu'ils venaient du camp des Syriens, et qu'ils n'y avaient vu personne. Joram crut aussitôt que c'était un stratagême ; et comme il restait encore cinq chevaux dans Samarie, il en fit monter deux pour aller battre la campagne, et découvrir où étaient les ennemis. On vit tout le chemin plein d'armes, de vases et de meubles précieux, que les Syriens effrayés avaient jetés de toutes parts lorsqu'ils se hâtaient de fuir. Tout le peuple de Samarie ayant appris cette nouvelle, alla en foule piller le camp des Syriens, et la farine et l'orge furent donnés pour le prix même qu'Elisée l'avait prédit le jour précédent. Mais il arriva

en même temps que le roi ordonna à ce seigneur, qui avait témoigné tant d'incrédulité aux paroles d Elisée, de se tenir aux portes de Samarie pour y faire garder quelqu'ordre ; et ce fut ce commandement qui causa sa mort, et qui vérifia la parole d'Elisée ; car la foule du peuple qui entrait et qui sortait fut si grande, que cet homme fut foulé aux pieds. Il est impossible, dit St. Ambroise, de ne pas adorer Dieu dans ses merveilles, lorsque l'on voit que tout l'avenir lui est présent, et qu'il le découvre si clairement à ses serviteurs. Il sauve Samarie d'une manière admirable, et il combat lui seul pour elle contre ses ennemis qu'il remplit de crainte ; et lorsque tout le peuple est dans des transports de joie, il n'y a qu'un seul grand du monde qui est foulé aux pieds, pour apprendre par une mort si funeste, combien il est dangereux de ne compter que sur la puissance des hommes, et de ne pas compter principalement sur celle de Dieu ; et qu'on l'attaque lui-même, lorsqu'on ne révère pas la vérité de sa parole dans la bouche de ses serviteurs, puisqu'on ne les méprise point sans le mépriser lui-même.

LXXI. *Jézabel mangée des chiens.*

Joram ayant été blessé dans la guerre qu'il eut contre Hazaël, roi de Syrie et successeur de Benadab, Jéhu, qui, suivant un ordre ex-

près de Dieu, avait été sacré par un disciple d'Elisée pour être roi d'Israël, et pour exterminer toute la maison d'Achab, n'attendit pas qu'il fut mort pour régner au lieu de lui. Il alla à Jézaël, où Joram était malade, et où Ochosias, roi de Juda, l'était venu voir. La sentinelle avertit le roi qu'un gros de gens armés paraissait de loin. Le roi envoya diverses personnes pour s'informer de ce que c'était ; et comme Jéhu les retenait tous, Joram quoique malade, y alla lui-même avec Ochosias. Jéhu le rencontra dans le champ de Naboth ; et, ayant percé Joram d'un coup de flèche, il fit jeter son corps aux chiens dans ce champ même, suivant la prédiction d'Elie contre la race d'Achab. Lorsqu'Ochosias s'enfuyait, il le fit tuer aussi, et on porta son corps à Jérusalem. Jézabel, alarmée de ce qui se passait, se farda le visage, elle se mit à la fenêtre ; et lorsque Jéhu passa elle lui parla avec beaucoup de fierté, en lui reprochant la mort du roi : mais Jéhu commanda à ceux qui étaient auprès d'elle de la jeter par la fenêtre ; ce qu'ils firent : et lorsqu'elle fut en bas, les chevaux la foulèrent aux pieds. Jéhu ayant voulu ensuite, par quelque sentiment de compassion, qu'on ensevelit son corps, à cause de sa qualité, on ne trouva plus que le haut de la tête et l'extrémité des mains et des pieds, parceque les chiens avaient mangé le reste, selon qu'Elie

l'avait prédit. Telle fut la fin de cette malheureuse princesse, qui fut un grand instrument de la justice de Dieu pour purifier ses serviteurs par les violences qu'elle exerça contre eux, et qui, ensuite, fut elle-même la victime de cette justice, qui punit les crimes d'une manière si effrayante.

LXXXII, *Mort ressuscité.*

Jéhu sachant qu'il avait été établi roi pour perdre la maison d'Achab, fit tuer tous ceux qui étaient de la race de ce prince, sans en épargner un seul. Il exécuta ainsi la prophétie que le Seigneur avait prononcée par Elie. Il extermina ensuite tous les prêtres et les prophètes de Baal, et en détruisit le temple, et brisa l'idole de ce faux dieu. Le Seigneur loua lui-même Jéhu du zéle qu'il avait témoigné pour sa gloire. Mais ce roi ne persévéra guère dans cette droiture ; il tomba dans les mêmes désordres que Jéroboam, et il attira la colère de Dieu sur lui et sur tout Israël. Pendant qui ceci se passait dans Israël, Ochosias, roi de Juda, ayant aussi été tué par Jéhu, Athalie sa mère, femme impérieuse, voulant régner, fit cruellement tuer tous les enfans du roi mort. Un seul échappa par les soins de sa tante Josabeth, sœur du roi défunt. Il s'appelait Joas: il était tout petit ; elle le cacha, et le fit nourir en secrêt. Lorsqu'Athalie eut régné

ainsi durant sept ans, le grand-prêtre Joïada fit amener le petit Joas dans le temple, où il fut reconnu de tout le peuple pour prince légitime, avec de grands cris de réjouissance. L'impie Athalie fut massacrée, et Joas régna en paix sous la sage conduite du grand-prêtre Joïada, et il fut fidèle à Dieu fort long-temps. Ce fut vers ce temps-là que le prophète Elisée mourut; et il arriva que des personnes qui ensevelissaient un mort, ayant tout d'un coup aperçu des Moabites qui couraient tout le pays pour le piller, quittèrent le corps qu'ils ensevelissaient, et le jetèrent dans le tombeau d'Elisée. Ce mort, par l'attouchement des os de ce saint prophète, ressussitat à l'heure même. Que ne peuvent point les prières et les mérites des saints en faveur de ceux qui, désirant d'imiter leurs vertus, le supplient d'intercéder pour eux auprès de Dieu, surtout lorsqu'il s'agit principalement des besoins de leurs âmes; puisque la seule présence des saintes reliques d'Elisée a pu exciter Dieu à faire un miracle si éclatant, lors même qu'on ne pensait pas à le lui demander.

LXXXIII. *Zacharie lapidé.*

Joas étant élevé sur letrône des rois de Juda par les soins de Joïda grand-prêtre, fut reconnaissant de ce bon office, et respecta toujours celui à qui il était redevable de sa couronne.

L'amitié qu'il eut pour ce saint homme, le rendit bon lui-même, et l'entretint dans la piété, qui lui fit procurer autant qu'il put la gloire de Dieu. Il vit avec douleur les désordres que l'impie Athalie, son aïeule, avait commit dans le temple, dont elle avait enlevé toutes les richesses pour en orner le temple, de l'idole de Baal, et il résolut de réparer ces outrages. Ne pouvant satisfaire lui seul à de si grandes dépenses, il fit avertir le peuple de son dessein, afin que ceux qui s'y sentiraient portés par leur piété, y contribuassent pour quelque chose. On trouva un nouveau moyen de recueuillir les aumônes du peuple, en faisant une petite ouverture à un coffre, où chacun mettait ce qu'il avait résolu d'offrir à Dieu. On vidait tous les jours ce tronc en présence du roi et du grand-prêtre. Après que le temple eut été rétabli dans son premier état, et que tous ses vases eurent été réparés, il arriva malheureusement pour Joas, que le grand-prêtre Joiada mourut, étant âgé de cent-trente ans. Joas l'honnora même après sa mort, et voulut qu'il fut enterré avec les rois de Juda. Mais son esprit changea bientôt après, et il fit voir que souvent les hommes deviennent tels que ceux qu'ils fréquentent: car l'Ecriture marque qu'aussitôt après la mort du grand-prêtre, ce jeune prince écouta les flatteurs, et les fit ses favoris. Dès-

lors il abondonna Dieu ; et au lieu de ce soin si religieux qu'il avait témoigné jusques-là pour son temple et pour son autel, il adora des idoles, et commit des crimes qui attirèrent la colère de Dieu sur lui et sur tout le royaume de Juda. Zacharie, grand-prêtre, et fils de Joïada, ne put souffrir ces impiétés ; et, étant animé de l'esprit de Dieu, il alla reprendre avec une liberté toute sainte, et le roi et les premiers de sa cour, de ce qu'ils abandonnaient Dieu pour adorer les idoles. Mais cette liberté lui coûta la vie ; car Joas, oubliant ce qu'il devait à la mémoire de Joïada, qui lui avait mis la couronne sur la tête, fit lapider Zacharie à l'entrée du temple même. Dieu punit un si grand crime en rendant la suite de la vie de ce prince aussi misérable que le commencement en avait été heureux. Il suscita contre lui les Syriens, qui avec un très-petit nombre de gens, défirent toute son armée, lui firent les derniers outrages, et se retirèrent ensuite en le laissant dans un état pitoyable. Il n'eut pas même le bonheur de mourir paisiblement ; car deux de ses serviteurs le tuèrent dans son lit, sans qu'on lui fît l'honneur, après sa mort, de l'ensevelir dans le sépulcre des rois,

LXXXIV. *Ozias frappé de lèpre.*

Amasias, qui avait succédé à Joas son père, ayant été tué, laissa en sa place Ozias son fils, qui est aussi appelé Azarias dans l'écriture. Il eut de la piété, et il consulta les prophètes en toutes choses, pour savoir d'eux la volonté du Seigneur. Il réussit dans tous ses combats, et il rétablit les anciennes ruines de Jérusalem. Mais ces prospérités élevèrent enfin son cœur, il négligea le culte de Dieu ; et étant déja vieux, il entra dans le temple, et voulut offrir l'encens lui-même sur l'autel des parfums. Le grand-prêtre Azarias, surpris de cet attenta, alla avec les autres prêtres lui remontrer qu'il entreprenait sur l'autorité du sacerdoce ; mais comme ce prince menaçait de le perdre, en tenant toujours l'encensoir. Dieu le couvrit de lèpre à la vue des prêtres, qui le chassèrent hors du temple, d'où lui-même se hâta de se retirer, l'orsqu'il sentit cette plaie honteuse dont Dieu le frappait. Il demeura lépreux jusqu'à la fin de sa vie, pour servir d'exemple à ceux qui méprisent les prêtres du Seigneur, et qui, se confiant en leurs richesses ou en leurs pouvoirs, ont la témérité d'entreprendre sur les droits du sacerdoce, et d'en usurper les fonctions saintes.

LXXXV. *Les dix tribus transportées par les Assyriens.*

Ozias étant lépreux, fut contraint d'abandonner le gouvernement du royaume à son fils Joathan, qui après avoir régné seize ans, laissa le royaume à son fils unique nommé Achas. Ce prince renouvela dans Jérusalem toutes les abominations de l'idolâtrie. Dieu, irrité de ses crimes et de ceux de son peuple, permit qu'il fût défait par le roi de Syrie, et ensuite par le roi d'Israël, qui lui tua six-vingt mille hommes en un seul jour, parce que, dit l'écriture, ils avaient abandonnés Dieu. Achas au lieu de s'humilier de toutes ces pertes, s'aigrit de plus en plus contre Dieu : il voulut s'allier avec les Assyriens, et leur rendre son royaume tributaire ; ce qui donna occasion à Teglatphalasar, leur roi, d'enlever tous les Israélites qui étaient au-delà du Jourdain, et de les transporter dans l'Assyrie. Environ vingt ans après, le reste des dix tribus qui composaient le royaume d'Israël, fut obligé de quitter le pays ; ce qui arriva de cette sorte : Phacée étant devenu roi d'Israël par la conspiration qu'il fit contre Phacéïas, qui l'avait précédé, perdit le royaume par la même voie par laquelle il l'avait acquis, c'est-à-dire, par la conspiration de l'un de ses sujets, nommée Ozée qui régna

en sa place. Salmanazar. roi des Assyriens vint aussitôt lui faire la guerre et se l'assujettit en rendant son royaume tributaire. Mais comme Ozée voulut en secouer le joug en s'appuyant des forces de l'égypte, Salmanazar revint contre lui avec de nouvelles forces, mit le siège devant Samarie, et la prit au bout de trois ans. Il transporta les Israélites dans ses terres, c'est-à-dire, dans la Médie et dans l'Assyrie, d'où ils se sont répandus dans toutes les parties septentrionales de l'Asie, sans être jamais revenus en leur pays. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, deux-cent-cinquante-cinq ans après qu'il fût séparé de celui de Juda.

LXXXVI, *Ezéchias rétablit le culte de Dieu.*

Pendant que le royaume d'Israël était ainsi affligé sous le gouvernement de tant de méchans rois qui se succédaient les uns aux autres par une suite de meurtres et de violences, le royaume de Juda respira un peu de cette longue misère sous laquelle il avait gémi durant le règne de l'impie Achas; car son fils Ezéchias changea toute la face de la Judée, et y fit régner la piété et la vertu. Il ouvrit les portes du temple du Seigneur, que son père avait fermée: il ordonna aux prêtres et aux lévites de se sanctifier, pour purifier ce lieu saint qui avait été profané; il abattit tous

les bosquets sacrilèges, et il brisa le serpent d'airain que Moïse avait fait autrefois par le commandement de Dieu, parce que les Juifs l'adoraient alors comme un idole. Il rétablit les prêtres et les lévites dans toutes les fonctions de leurs charges, et eut soin de ce qui regardait leur subsistance, en faisant observer la loi que Dieu avait portée, de leur payer la dîme et les prémices. Dieu prit plaisir à bénir ce prince dans tous ses desseins, et à récompenser sa piété par l'heureux succès de ses armes et de toutes ses entreprises. Il secoua le joug du roi d'Assyrie ; il fit une cruelle guerre aux Philistins, prit leurs principales villes, et les réduisit à se tenir resserrés dans les bornes de leurs états. Ce fut sous ce roi si pieux que vécut le saint prophète Isaïe, qui était du sang royal, qui fut toujours avec lui en parfaite intelligence et que Dieu lui envoya pour être son consolateur dans toutes ses peines.

LXXXVII. *Défaite de Sennacherib.*

Dieu voulut éprouver la fidélité du saint roi Ezéchias, permit que Sennacherib, roi des Assyriens, envoyât Rabsacès lui faire de grandes menaces en présence de tout le peuple, et se moquer de la confiance qu'ils avaient en Dieu contre les forces d'un prince à qui jusqu'alors nulle puissance n'avait résisté. Ezéchias enten-

dant ces cruelles insultes, qui retombaient encore plus sur le Seigneur que sur lui, déchira ses vêtemens se couvrit d'un sac, alla ainsi dans le temple, et envoya dire à Isaïe qu'il était accablé de douleur. Isaïe lui fit dire qu'il ne craignit point ces menaces, et que Dieu combattrait pour lui. Il l'assura que Sennacherib n'entrerait point dans la ville : que même il ne l'assiégerait pas ; et que, malgré toutes ses forces et la multitude de ses chariots de guerre, Dieu le ferait retourner honteusement par le même chemin par lequel il était venu. Ezéchias reçut cette parole du prophète, lorsqu'il répandait son cœur en prières dans le temple du Seigneur. Ces promesses ne furent point sans effet ; car lorsque Sennacherib se promettait de plus en plus de perdre Ezéchias et son royanme, Dieu envoya un ange qui, en une nuit, tua cent-quatre-vingt-cinq mille hommes du camp de Sennacherib. Ce prince, se levant le matin, fut étrangement surpris de voir un si grand carnage de tous ses gens : il ne pensa qu'à s'enfuir promptement pour se retirer à Ninive, où il ne trouva pas même sa sûreté ; car lorsqu'il adorait ses idoles, il fut assassiné par deux de ses fils, qui s'enfuirent ensuite dans l'Arménie. Telle fut la fin de Sennacherib. Ce prince, qui s'élevait au-dessus de Dieu, et qui l'insultait par ses blasphêmes, ne servit enfin qu'à faire éclater da-

vantage sa toute-puissance. Dieu n'oppo sa toutes les forces de ce roi impie, qu'un seul de ses anges, qui selon la remarque de St. Jérôme, ne voulut pas envelopper ce prince avec ses sujets, comme l'avait autrefois été Pharaon, afin qu'il n'échappât de la main d'un ange que pour mourir par celle de ses enfans.

LXXXVIII. *Ezéchias reçoit la santé par miracle.*

Le roi Ezéchias, environ ce temps, tomba dans une maladie mortelle. Dieu, sans doute, voulait l'éprouver en toutes sortes de manières, pour relever davantage sa foi, et pour faire mieux voir les effets de sa puissance divine. Aussi Ezéchias ayant prié avec une grande ardeur, Dieu lui fit dire par Isaïe, qu'il allait guérir si promptement, que dans trois jours il irait au temple ; qu'il lui donnerait encore quinze ans de vie ; qu'il le délivrerait des mains de Sennacherib, et qu'il se rendrait le protecteur de la ville de Jérusalem. Pour marque de la vérité de ce que lui prédisait Isaïe de la part de Dieu, ce prophète fit rétrograder l'ombre du soleil de dix lignes sur le cadran solaire d'Achas Tant de miracles faits en faveur d'Ezéchias n'empêchèrent pas ce prince de tomber dans une faute qui déplut à Dieu. Les ambassadeurs du roi de Babylone vinrent à lui avec de riches présens pour se réjouir de sa santé, et pour s'informer plus

particulièrement du prodige qui venait de paroître à son sujet. Ezéchias en conçut de la vaine gloire : il fit voir à ces ambassadeurs toutes ses richesses, et tout ce qu'il avait de plus magnifique. Dieu, qui voyait la vanité cachée dans le cœur de ce prince, envoya Isaïe lui dire de sa part que tous ces trésors qu'il avait montrés aux Babyloniens, passeraient à Babylone, et que ses propres enfans et ceux qui descendraient de lui, serviraient dans le palais du roi des Babyloniens. Cependant il lui promit qu'à cause de ses bonnes œuvres, ces malheurs n'arriveraient pas de son vivant ; en effet, il mourut en paix.

LXXXIX. *Crime et pénitence de Manassès.*

Manassès, fils d'Ezéchias, lui succéda, et il devint plus méchant que tous les rois qui l'avaient précédé. Il rebâtit tout ce que son père avait détruit, et détruisit tout ce qu'il avait bâti. Il fit tuer même le prophète Isaïe, sans être touché ni de sa sainteté ni de sa naissance, ni de son âge, qui était alors de plus de cent ans. En un mot, il surpassa tous les crimes de ses prédécesseurs. C'est pourquoi Dieu suscita contre lui le roi d'Assyrie, qui fit Manassès captif, le chargea de chaînes, et le mena à Babylone. Ce malheur le fit rentrer en lui-même : il reconnut que c'était Dieu qui le châtiait ; il l'invoqua de tout son cœur, et

il témoigna qu'il était touché d'une sincère pénitence. Tant d'humiliations d'un prince captif, et des prières si ardentes fléchirent Dieu. Il le fit incontinent revenir à Jérusalem, et le rétablit dans son royaume, où il ne songa plus qu'à servir Dieu, et à lui rendre grâce d'une grande miséricorde. Manassès connut, dit l'Ecriture, que le Seigneur était véritablement Dieu. C'est aussi ce que doivent reconnaître ceux qui lisent ces grands évènemens ; et on ne sait ce qu'on y doit plus admirer, ou la toute-puissance de Dieu, qui règne si souverainement sur les hommse, ou sa justice, qui éclate sur les rois mêmes, ou sa bonté, qui écoute les prières d'un si grand coupable et qui rétablit sur le trône un prince qui avait abusé si longtemps de l'autorité royale, pour violer toutes les lois de Dieu, et pour deshonorer son saint temple.

XC. *Piété de Josias.*

Le roi Manassès étant mort, son fils Amon régna à sa place, n'imitant son père que dans ses impiétés, et non dans sa pénitence. C'est pourquoi Dieu l'abandonna ; et ses propres serviteurs ayant conspiré contre lui, il finit un misérable règne de deux ans par une mort violente. Le peuple ayant ensuite fait mourir les meurtriers de son roi, éleva son fils Josias, qui n'était encore âgé que de huit ans. Ce

fut un excellent prince, et d'une rare piété, qu'il commença à faire voir dès sa tendre jeunesse, et dont il ne parait point qu'il se soit jamais démenti. Il extermina toutes les idoles de Baal, réduisit en poudre toutes les statues, et brûla les os de ses prophètes sur les autels mêmes de ses idoles, selon la prophétie que Dieu en avait fait annoncer à Jéroboam trois cent cinquante ans auparavant. Non-seulement il purifia ainsi Jérusalem et Juda, mais il étendit même son zèle sur une grande partie d'Israël, détruisant dans plusieurs villes considérables tous les autels et les bosquet profanes qu'il y trouva. Lorsqu'on faisait réparer le temple, que Manassès avait presque tout ruiné, on trouva le livre du Deutéronome, que Moïse avait écrit. Ce prince ayant vu les malédictions effroyables que ce prophète y prononce contre ceux qui s'écarteraient de la loi de Dieu, déchira ses vêtemens, fit assembler tout le peuple, dans le temple, et lui-même leur lut tout ce qui était contenu dans ce livre. Il protesta ensuite qu'il s'engageait de tout son cœur à obéir à toutes les ordonnances qui y étaient écrites, et il conjura tous ceux qui étaient présens, de les observer avec grand soin. Ses puissantes exhortations, jointes à son exemple, firent que tout son peuple demeura fidèle à Dieu jusqu'à sa mort : elle lui

arriva par une blessure qu'il reçut en combattant contre Néchao, roi d'Egypte. Dieu se hâtait, dit St. Ambroise, de le retirer de ce monde, pour lui épargner le chagrin de voir les malheurs que les crimes de son peuple allaient attirer de la part de Dieu, qui voulait punir ce peuple ingrat, et le punir d'une manière éclatante.

XCI. *Prise de Jérusalem.*

Le roi Josias étant mort, Sellum, autrement Joachas, le plus jeune de ses fils, fut mit par le peuple, en sa place. Mais Néchao, roi d'Egypte, au retour de la guerre qu'il avait entreprise contre les Assyriens, étant rentré dans Jérusalem, le déposa, et l'ayant chargé de chaînes, l'emmena avec lui en Egypte ; et ayant imposé de grands tributs à la Judée, il mit à sa place, sur le trône, son frère, qui s'appelait Eliakim, à qui il donna le nom de Joachim. Ce roi régna douze ans. Il eut sous son règne quantité de grands prophètes, et cependant il tomba dans toutes sortes de crimes. Lorsque la prophétie de Jérémie lui fut montrée, où il lui prédisait les malheurs qui le menaçaient, il la jeta dans le feu. Mais Dieu commanda au prophète de récrire ces mêmes menaces dans un autre volume, et d'y en ajouter encore plusieurs autres. Ce fut la quatrième année de son règne que Nabucho-

donosor vint assiéger Jérusalem. Il prit ce malheureux roi, et le chargea de chaînes pour l'emmener à Babylone. Néanmoins il le relâcha depuis, se contentant de lui imposer un grand tribut. Mais Joachim s'étant révolté au bout de trois ans, fut enfin pris par les Chaldéens, qui le tuèrent et le laissèrent sans sépulture. Il eut pour successeur son fils Joachim, autrement nommé Jéchonias, qui fut aussi méchant que lui. Nabuchodonosor le vint encore prendre, et l'emmena à Babylone avec sa mère, ses femmes, ses enfans, les grands de sa cour, et dix mille hommes de Jérusalem. Ce fut alors qu'il prit tous les trésors du temple, et les vases sacrés que Salomon avait fait faire. Il établit roi, au lieu de Joachim, Sédécias son oncle. Sédécias, sans respecter Jérémie, qui lui parlait de la part de Dieu et qui ne se lassait point de lui donner des avis très-utiles, continua toujours de vivre dans l'impiété. Le peuple suivit son exemple, et commit toutes les abominations des paiens, sans vouloir écouter les avertissements que Dieu lui faisait donner tous les jours par ses serviteurs Ils se raillaient, dit l'Ecriture, de ceux qui leur parlaient de la part de Dieu ; ils méprisaient ce qu'ils disaient, et ils se jouaient insolemment des prophètes. Cette conduite alluma contr'eux la colère du Seigneur, qui résolut de s'en venger, sans faire aucune miséricorde.

Lorsque Sédécias était sur la fin de la neuvième année de son règne, Dieu suscita contre lui Nabuchodonosor, qui, ne songeant qu'à venger ses injures particulières, vengea en effet celles de Dieu. Le siége de Jérusalem, qu'il tint longtems environnée de toutes ses troupes, la réduisit à une famine effroyable ; et après deux ans de siége on donna à la ville un grand assaut, et on y fit brèche. Les Juifs se trouvèrent alors dans une si grande consternation, que tout ce qu'il y avait de gens de guerre s'enfuit pendant la nuit. Sédécias lui-même se sauva par une porte sécrète : mais Nabuchodonosor l'ayant fait poursuivre, on l'attrapa près de Jéricho. On le mena devant le roi de Babylone, qui fit tuer en sa présence ses deux enfans ; et après ce spectacle si funeste, il lui fit crever les yeux, le chargea de chaînes, et le mena en cet état à Babylone.

XCII. *Captivité de Babylone.*

Nabuchodonosor ayant emmené captif le roi Sédécias, il envoya Nabuzardon à Jérusalem pour achever d'en transporter tout le peuple, de piller toutes les richesses qui pouvaient y être restées, de brûler le temple, le palais du roi et toutes les maisons, et d'abattre toutes les murailles, ne laissant que très-peu de gens pauvres dans le pays pour avoir soin de cul-

tiver les terres et de travailler aux vignes. Ce fut là l'état funeste où fut réduit Jérusalem et tout le royaume de Juda, pour les péchés de ses princes et de son peuple. Dieu, qui punit les hommes qu'à regret, les avait menacés long-temps auparavant, afin qu'ils évitassent d'y tomber. Jérémie avait souvent annoncé ces malheurs ; il avait mieux aimé s'exposer aux persécutions des Grands qui le regardaient comme leur ennemi, que de ne pas donner aux Juifs des avis qui leur pouvaient être utiles. Il les avertit, en même temps, de prendre garde, lorsqu'ils seraient captifs à Babylone, de ne pas imiter les mœurs de ses habitans, mais de demeurer fermes dans le culte du vrai Dieu, qu'ils avaient appris de leurs pères, et il les consola dans cette affliction, en leur promettant très-certainement que Dieu les en délivrerait au temps qu'il avait marqué. Ce saint prophète ayant trouvé grâce auprès de Nabuzardan général de l'armée de Nabuchodonosor, et étant libre de choisir d'aller à Babylone pour y vivre en paix, aima mieux demeurer en Judée et y vivre dans la pauvreté, pour consoler le peu de gens qui y étaient demeurés. Mais Gedolias, qui avait été rétabli par Nabuchodonosor pour avoir autorité sur le peuple qu'il laissait dans la Judée, ayant été tué, le reste des Juifs qui étaient en Judée, craignant la fureur du roi de Babylone, chercha sa sûreté

en fuyant dans l'Egypte. Jerémie fit ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein : mais il ne fut point cru de ce peuple : ils s'opiniâtrèrent à vouloir aller chez les Egyptiens. Alors Jérémie et Baruch son disciple, voyant qu'il n'y avait pas moyen de les en détourner, aimèrent mieux les y accompagner, que de les abandonner ; et y étant arrivés, ils prédirent que le roi de Babylone allait ravager l'Egypte, comme il avait détruit la Judée. Ainsi ce peuple, autrefois si chéri de Dieu, cherchait inutilement d'éviter par la fuite les effets de sa justice, au lieu d'avoir recours à la pénitence, qui pouvait seule le délivrer de tant de maux.

XCIII. *Retour de la captivité.*

Les prophètes avaient prédit qu'après soixante-dix ans de captivité, les Juifs retourneraient à Jérusalem. Isaïe avait nommé le roi Cyrus, plus d'un siècle avant qu'il fût né, comme celui qui devait donner la liberté aux Juifs. En effet, ce prince ayant réuni l'empire des Perses à celui des Mèdes, et étant maître de l'Orient, il permit aux Juifs de retourner en Judée. Il tira du trésor des rois de Babylone tous les vases du temple, qu'on y avait transportés, et les rendit aux Juifs, qui s'en retournèrent au nombre de quarante-deux mille personnes, sous la conduite de

Zorobabel. Ils jetèrent les fondemens du temple avec de grands cris de joie. Le peuple de Samarie ne put souffrir ; il sollicita fortement toutes les puissances, et il fut cause que cet édifice demeura interrompu jusqu'à la seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspes. Alors les prophètes Aggée et Zacharie ayant exhorté les Juifs à recommencer cet ouvrage, ils le firent sans craindre ceux qui s'y opposaient. Darius, qui avait succédé à Cyrus, ordonna qu'on achevât le temple, et fournit même tout ce qui était nécessaire à cette dépense, et quatre ans après il fut achevé. Ce roi idolâtre eut soin même d'envoyer Esdras à Jérusalem pour y enseigner la loi de Dieu ; et ce saint homme ayant ordonné un grand jeûne à tous les Juifs qui étaient à Babylone, pour recommander à Dieu ce voyage, vint à Jérusalem avec un grand nombre de peuple. Il y apprit avec douleur que les Juifs qui y étaient arrivés avant lui, avaient contracté des mariages avec les filles des idolâtres ; et il leur fit voir dans une grande assemblée, combien cette action était contraire à la loi de Dieu. Il leur parla avec tant de force sur ce sujet, qu'ils résolurent tous, d'un commun accord, de renvoyer ces femmes étrangères, de n'avoir plus aucun commerce avec les nations idolâtres, et d'obéir plus fidèlement à la loi de Dieu.

XCIV. *Jérusalem rebâtie.*

Après que Zorobabel et Esdras eurent commencé de rendre à Jérusalem quelque forme de ville ; qu'ils eurent rebâti le temple, et réglé les mœurs des Juifs en rétablissant la sainteté des mariages, ils furent secondés par Néhémias, qui était Juif, mais très considéré dans la maison du roi Artaxercès. Ce saint homme s'informant très-particulièrement de l'état où était Jérusalem, et en demandant des nouvelles à tous ceux qui en revenaient, fut touché jusqu'au fond du cœur, lorsqu'il apprit l'état où était encore cette ville, toutes ses murailles étant encore en ruine. Sa charité lui fit sentir vivement des maux qu'il ne voyait pas de ses yeux ; et la tristesse qu'il cachait dans son cœur, était peinte sur son visage. Le roi s'en aperçut, lorsque Néhémias, selon le devoir de sa charge d'échanson, lui donnait à boire à table : il lui en demanda la cause. Néhémias la lui avoua sincèrement, et le conjura de lui permettre d'aller revoir encore une fois la ville où reposaient ses pères. Le roi lui ayant accordé sa demande, Néhémias le supplia de lui permettre de rétablir aussi les murs de cette ville, et d'en rebâtir les tours ; ce qui fut encore accordé par ce prince, qui donna tous les ordres nécessaires à cet effet. Lorsque Néhémias fut à Jérusalem, et qu'il

eut reconnu l'état des murs de la ville, il assembla les principaux habitans ; leur dit sa résolution, et la permission que le roi lui avait donnée. On commença aussitôt cet ouvrage avec une ardeur prodigieuse : mais les Samaritains et tous les autres peuples d'alentour résolurent de le traverser. Néhémias en fut percé jusqu'au fond du cœur ; mais il ne perdit pas courage ; il opposa la vigilance à leur embûches. Les Juifs tenaient la truelle d'une main et l'épée de l'autre, pour être toujours prêts à combattre ceux qui viendraient troubler leurs travaux. Enfin il acheva son entreprise, et les murs de Jérusalem furent entièrement rétablis. Ce saint homme a été une excellente image de la manière avec laquelle les Chrétiens doivent s'appliquer à l'ouvrage de leur salut ; toujours attentifs à découvrir et à repousser les efforts de l'ennemi, pendant que d'ailleurs ils travaillent sans relâche à leur propre perfection.

XCV. *Histoire de Tobie.*

Le saint homme Tobie était un Juif de la tribu de Nepthali. L'Ecriture dit de lui qu'il fut sage dès son enfance. Il ne suivit point la foule du peuple pour adorer les veaux d'or que Jéroboam avait élevés, mais il allait à Jérusalem offrir à Dieu ses sacrifices. Quand Dieu lui eût donné un fils, il eut un soin très-

particulier de l'élever dans la crainte de Dieu, et il considéra cette occupation comme le premier de ses devoirs. Tant de vertus n'empêchèrent pas qu'il ne fût emmené captif à Ninive par Salmanasar, roi d'Assyrie, avec sa femme et son jeune fils Tobie. Mais sa captivité ne lui fit point abandonner la voie de Dieu ; et il tâchait de rendre à ceux de son peuple qui avaient été emmenés captifs avec lui, tous les devoirs de la charité qu'il pouvait. Dieu, qu'il servait si fidèlement, lui fit trouver grâce devant le roi Salmanasar, qui lui donna la liberté d'aller par tout où il lui plairait dans son royaume. Ce saint homme n'usa de cette liberté que pour aller consoler les autres captifs, entre lesquels, ayant trouvé en la ville de Ragès un de ses compatriotes, nommé Gabelus, qui était pauvre, et de sa tribu, il lui prêta sans intérêt, sous une simple promesse, dix talens, somme pour lors très-considérable, que le roi Salmanasar lui avait donnée. Ce roi étant mort, Sennacherib lui succéda ; et comme ce prince maltraitait étrangement les Juifs, Tobie redoubla son zèle pour leur secours ; il allait tous les jours visiter tous ceux de sa parenté ; il les consolait, et distribuait de son bien à chacun d'eux selon son pouvoir ; il nourrissait ceux qui n'avaient pas de quoi manger, revétait ceux qui manquaient d'habits, et donnait avec grand soin

la sépulture aux morts. Le roi même en ayant fait tuer plusieurs, Tobie ensevelit leurs corps ; ce qui lui ayant été rapporté, il commanda qu'on le fît mourir, et il lui ôtat tout son bien.

Tobie étant dépouillé de tout, s'enfuit avec son fils et sa femme ; et il trouva moyen de se cacher, parce qu'il avait beaucoup d'amis. Mais quarante-cinq jours après, le roi ayant été tué par ses deux fils, Tobie revint dans sa maison, et on lui rendit son bien. Le danger dont il venait de sortir ne le rendit pas plus timide. Ayant un jour, à l'occasion d'une grande fête, préparé un festin où il avait invité quelques personnes qui craignaient Dieu comme lui, on lui dit qu'un Juif qu'on avait tué, était étendu dans la rue ; il se leva de table sans manger, alla enlever ce corps mort, et le cacha jusqu'à la nuit pour l'ensevelir sûrement. Tous ses amis blâmaient sa conduite, et lui disaient : *A peine êtes-vous sorti du péril de la mort, et vous vous y rejetez !* Mais Tobie craignant plus Dieu que les périls et la mort même, emportait les corps de ceux qui avaient été tués, les cachait dans sa maison, les ensevelissait au milieu de la nuit. Il arriva que, s'étant un jour fatigué à un travail si saint, il se reposa au pied d'une muraille, et s'y endormit. Durant son sommeil, il tomba d'un nid d'hirondelle de la fiente chaude sur ses yeux, ce qui le rendit aveugle. Il ne

fut point troublé de cet accident ; mais il demeura ferme dans la crainte du Seigneur, nonobstant les insultes de ses proches et de sa femme même, qui lui fit bien de la peine dans cet état. Un jour, Tobie ayant entendu chez lui un chevreau que sa femme avait gagné par le travail de ses mains, lui dit qu'elle prît bien garde que ce chevreau n'eût été dérobé à quelqu'un ; ce qui mit cette femme dans une telle colère, qu'elle lui dit avec aigreur, qu'on voyait bien que toutes ses espérances avaient été vaines, et que ses aumônes étaient inutiles. Mais ni la pauvreté où il était réduit, ni la perte de la vue qu'il souffrait, ni les insultes de ses proches ne purent ébranler, tant soit peu la fermeté de sa foi. Il offrait sans cesse à Dieu ses prières et ses actions de grâces ; il s'humilia sous sa main puissante ; il adora sa justice ; il se soumit avec confiance à sa providence ; et il regarda ses malheurs comme une punition de ses fautes, s'accusant humblement de n'avoir pas marché dans toute la sainteté que Dieu demandait de lui. En un mot, il devint un modèle de patience, et un grand sujet de honte aux chrétiens, qui ne veulent pas faire, après les exemples de l'humilité de Jésus-Christ et des Saints, ce qu'a fait ce saint homme au milieu des idolâtres, parmi un peuple si grossier, et avant la loi nouvelle.

XCVI *Avis que Tobie donne à son fils.*

Tobie, croyant que Dieu devait bientôt le retirer du monde, appela son fils, et lui donna d'excellentes instructions, qu'on peut appeler la règle et l'abrégé de ce qu'un père sage et pieux doit recommander à ses enfans " Mon
" fils, *lui dit ce saint homme*, écoutez mes paro-
" les, et mettez les dans votre cœur, comme
" le fondement sur lequel vous établirez votre
" conduite. Lorsque Dieu aura reçu mon âme,
" ensevelissez mon corps, et honorez votre
" mère tous les jours de sa vie ; car, vous
" devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert,
" et à combien de périls elle a été exposée lors-
" qu'elle vous portait dans son sein : quand
" elle aura aussi elle-même achevé le temps
" de sa vie, ensevelissez-là auprès de moi.
" Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de
" votre vie ; gardez-vous de consentir jamais
" à aucun péché, et de violer les préceptes du
" Seigneur notre Dieu. Faites l'aumône
" de votre bien, et ne détournez point vos
" yeux d'aucun pauvre ; car, si vous en usez
" ainsi, le Seigneur ne détournera point non
" plus ses yeux de dessus vous. Soyez chari-
" table en la manière que vous le pourrez.
" Si vous avez beaucoup de bien, donnez
" beaucoup ; si vous avez peu, ayez soin de
" donner ce peu, même de bon cœur ; car

" vous amasserez ainsi un grand trésor et une " grande récompense pour le jour de la né- " cessité ; parce que l'aumône délivre de tout " péché et de la mort, et qu'elle ne laissera " pas tomber l'âme dans les ténèbres. L'au- " mône sera le sujet d'une grande confiance " devant Dieu, pour tous ceux qui l'auront " faite Veillez sur vous, mon fils, pour vous " garder de toute impureté ; et, fidèle à votre " épouse, évitez tout ce qui peut tendre au " crime. Ne souffrez jamais que l'orgueil " domine ou dans vos pensées ou dans vos " paroles ; car, c'est par l'orgueil que tous " les maux ont commencé. Lorsqu'un homme " aura travaillé pour vous, payez-lui aus- " sitôt ce qui lui est dû pour son travail, et " que la récompense du mercenaire ne de- " meure jamais chez vous. Prenez garde de " ne jamais faire à un autre ce que vous seriez " fâché qu'on vous fît. Mangez votre pain " avec les pauvres et avec ceux qui ont faim, " et couvrez de vos vêtemens ceux qui sont " nuds Gardez-vous de manger et de boire " avec les pécheurs. Demandez toujours " conseil à un homme sage. Bénissez Dieu " en tout temps, et demandez-lui qu'il vous " conduise, et que tous vos desseins demeu- " rent fermes en lui. Ne craignez point, mon " fils : il est vrai que nous sommes pauvres ; " mais nous aurons beaucoup de biens si nous

" craignons Dieu, si nous nous éloignons de " tout péché, et si nous faisons de bonnes " œuvres."

XCVII. *Le jeune Tobie conduit par un ange.*

Le jeune Tobie écouta tous ces avis avec respect : mais comme son père lui avait déclaré en même temps qu'il lui était dû dix talens par Gabelus, à qui il les avait autrefois prétés, il répondit qu'il ne connaissait point Gabelus, et ne savait pas même le chemin de la ville de Ragès, où cet homme demeurait. Sur quoi, son père lui ayant dit de chercher un guide pour le conduire, dès qu'il fut sorti de son logis, il trouva un jeune homme fort bien fait, qui paraissait prêt à faire un voyage. Le jeune Tobie ignorant que ce fut l'ange Raphaël que Dieu lui avait envoyé, lui demanda qui il était, et où il allait ; et, ayant su de lui qu'il connaissait Gabelus, il le fit parler à son père, qui l'engagea d'y mener son fils, et lui promit de lui en donner une bonne récompense. L'ange caché sous l'apparence d'un homme mena donc Tobie avec soin qui a toujours été regardé par les saints docteurs comme la figure du soin invisible que nos anges gardiens prennent de nous. Comme le jeune Tobie, après le premier jour du chemin, se lavait les pieds dans le Tigre, il aperçut un poisson monstrueux qui venait comme pour le

dévorer. Il s'écria aussitôt. L'ange le rassura, et lui dit de le prendre par les ouïes et de le tirer sur le sable, où il mourut. L'ange lui en fit mettre à part le cœur, le fiel et le foie ; et, ayant fait rôtir la chair, elle leur servit pendant le voyage. Quelques jours après, comme ils approchaient de Ragès, ville des Mèdes, l'ange dit à Tobie d'aller loger chez Raguel son parent, et de demander sa fille unique en mariage. Le jeune Tobie répondit qu'il savait que les sept maris qu'avait déja eus cette fille, avaient été tués par un démon ; et qu'étant fils unique, son père serait étrangement affligé, si le même accident lui arrivait. Mais l'ange l'ayant rassuré, et lui ayant dit que les personnes sur qui le démon a du pouvoir, sont celles qui, en s'engageant dans le mariage, bannissent Dieu de leur cœur et de leur esprit, et ne pensent qu'à satisfaire leur passion : il ajouta que, pour que Dieu bénit leur mariage, il devait passer en prières les trois premières nuits de ses noces, et prendre cette fille dans la crainte de Dieu, dans le désir d'avoir des enfans, et non pas par le mouvement d'une passion aveugle et brutale.

X XCVIII. *Mariage du jeune Tobie.*

Le jeune Tobie étant entré avec l'ange chez Raguel, celui-ci le reçut avec joie, quoiqu'il ne le connut point d'abord : mais, sachant

ensuite que c'était le fils de Tobie, il l'embrassa avec beaucoup de tendresse, et il leur prépara un grand festin. Tobie lui protesta qu'il ne se mettrait point à table, s'il ne lui accordait auparavant Sara, sa fille unique. Raguel fut saisi de crainte à cette parole : quoique ce parti fut avantageux à sa fille, il appréhenda le malheur qui en pourrait arriver : mais l'ange l'assura que c'était à Tobie que Dieu réservait cette fille, et que ses autres maris n'étaient morts que parce qu'ils n'étaient pas dignes d'elle. On fit donc venir Sara, qui avait long-temps gémi devant Dieu de son malheur, qui la rendait la fable du monde, et qui lui attirait le mépris de ses propres servantes. On les maria sur l'heure, en leur souhaitant toutes sortes de bénédictions. Après le festin des noces, s'étant retirés dans leur chambre, Tobie se souvint des avis de l'ange, et passa les trois premières nuits de son mariage en prière et en continence avec sa nouvelle épouse. Cependant Raguel, craignant que le démon ne traitât Tobie comme il avait fait des sept autres maris de Sara, fit creuser une fosse durant la nuit, afin que si ce malheur arrivait, il put l'ensevelir avant le jour : mais il fut agréablement surpris, lorsqu'on le vint assurer qu'il était en parfaite santé. Il fit aussitôt préparer un grand festin, où il invita tous ses

voisins et ses amis. Il pria ensuite Tobie de demeurer quelque temps avec lui. Tobie ne put le lui refuser : mais la crainte où il était que ce retardement ne causât de l'inquiétude à son père, l'obligea de prier l'ange qui l'accompagnait, d'aller chez Gabelus, pour lui demander les dix talens qu'il devait. L'ange voulut bien se charger de ce soin, rendit à Gabelus son obligation, et reçut de lui tout l'argent qu'il devait à Tobie. Il lui raconta aussi tout ce qui était arrivé au jeune Tobie ; et il le fit venir avec lui à ses noces où l'écriture sainte remarque qu'on se conduisit avec la crainte du Seigneur. Enfin Raguel, après beaucoup d'instances, permit à Tobie de s'en retourner : il lui mit sa fille entre les mains, et la moitié de tout ce qu'il possédait. Alors le père et la mère embrassant leur fille, la laissèrent aller, l'avertissant d'honorer son beau-père et sa belle-mère, d'aimer son mari, de bien régler sa famille, de gouverner sagement sa maison, et de se conserver irrépréhensible en toutes choses.

XCIX. *Tobie recouvre la vue.*

Cependant le père et la mère du jeune Tobie, voyant qu'il ne revenait point, étaient dans une profonde tristesse : sa mère sur-tout, ne pouvant se consoler, allait tous les jours sur le haut de la montagne pour voir si elle

ne le découvrirait pas de loin. Elle l'aperçut enfin, et le chien de Tobie le dévança et annonça au père, en le caressant la venue de son cher fils. Le bon vieillard s'empressa d'aller au-devant de lui avec sa mère : ils s'embrassèrent tendrement, et répandirent des larmes de joie. Dès que le jeune Tobie fut entré, son premier soin fut d'adorer Dieu ; ensuite, selon l'avis de l'ange, il oignit les yeux de son père avec le fiel du poisson qu'il avait pris, et aussitôt ce saint vieillard recouvra la vue. Sara, la femme de Tobie, étant ensuite arrivée avec ses troupeaux et une grande somme d'argent, les deux Tobie voyant qu'ils ne pouvait assez reconnaître les services que l'ange (qu'ils croyaient un homme) venait de leur rendre, le prièrent instamment de vouloir bien accepter la moitié de tout ce qu'on avait apporté : mais l'ange leur répondit : " Bénis-
" sez le Dieu du ciel, et rendez-lui gloire de-
" vant tous les hommes, parce qu'il vous a
" fait ressentir les effets de sa miséricorde.
" La prière accompagnée du jeûne et de
" l'aumône, vaut mieux que tous les trésors
" que l'on peut amasser : car l'aumône dé-
" livre de la mort ; elle efface les péchés, et
" elle fait trouver la miséricorde et la vie
" éternelle. Mais ceux qui commettent l'ini-
" quité, sont les ennemis de leur âme. Je
" vous découvrirai donc la vérité, et je ne

" vous cacherai point une chose qui vous
" était inconnue. Lorsque vous priez Dieu
" avec larmes, et que vous ensevelissiez les
" morts ; que vous quittiez pour cela votre
" dîner, et que vous cachiez leurs corps dans
" votre maison durant le jour, pour les ense-
" velir pendant la nuit, c'était moi qui pré-
" sentais vos prières au Seigneur ; et parce
" que vous étiez agréable à Dieu, il a été
" nécessaire que l'affliction vous éprouvât.
" Maintenant donc, le Seigneur m'a envoyé
" pour vous guérir, et pour délivrer du dé-
" mon, Sara, la femme de votre fils : car je
" suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui sont
" toujours présens devant le Seigneur." A
ces paroles, ils furent saisis de frayeur, et ils
tombèrent le visage contre terre : mais l'ange
leur dit : " La paix soit avec vous, ne crai-
" gnez point ; car lorsque j'étais avec vous,
" j'y étais par la volonté de Dieu, bénissez le
" donc et chantez ses louanges. Il vous a
" paru que je buvais et que je mangeais avec
" vous ; mais pour moi, je me nourris d'une
" viande invisible, et je me sers d'un breu-
" vage qui ne peut être vu des hommes. Il
" est donc temps que je retourne vers celui
" qui m'a envoyé. Pour vous, bénissez Dieu,
" et publiez toutes ses merveilles." Après
ces paroles, il disparut. Alors les deux Tobie
s'étant prosternés contre terre pendant trois

heures, bénirent Dieu ; et s'étant levés ensuite, il racontèrent avec reconnaissance les miracles qu'il avait fait en leur faveur. Tobie avait été aveugle durant quarante ans ; il vécut depuis quarante-deux ans dans une très-heureuse vieillesse, et il mourut âgé de plus de cent ans, laissant pour imitateur de sa piété le jeune Tobie, qui, après la mort de sa mère, s'en retourna chez son beaupère et sa belle-mère : il les trouva encore en santé dans une heureuse vieillesse ; il eut soin d'eux et il leur ferma les yeux. Il vit les enfans de ses enfans jusqu'à la cinquième génération ; et après avoir vécu quatre-vingt-dix-neuf ans, il mourut dans la crainte du Seigneur. L'Ecriture ajoute que tous ses alliés et tous ses enfans persévérèrent avec tant de fidélité dans une vie sainte, qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes.

C. *Histoire de Judith.*

Nabuchodonosor, roi des Assyriens, (différent de celui qui prit Jérusalem) ayant formé le dessein, aussi ridicule qu'ambitieux, d'assujetir toute la terre à son empire, choisit Holopherne pour commander ses armées. Ce général passa comme un feu dans les provinces, couvrit la terre de ses soldats et de ses chariots, jeta l'épouvante dans tous les pays qu'il attaqua, détruisit les murs des villes qui

se rendirent, et fit passer au fil de l'épée les habitans de celles qui osèrent lui résister. Les Juifs appréhendèrent pour eux et pour le temple ; et l'exemple de tant de nations ravagées leur fit juger combien était grand le péril qui les menaçait. Quelque préparatifs qu'ils eussent faits, ils en reconnurent la faiblesse ; et leur refuge fut la prière, le jeûne et les larmes. Lorsqu'Holopherne eut appris que les Juifs ne pensaient point à se rendre, et qu'ils semblaient même se disposer à la guerre, il entra dans une colère étrange : il voulut savoir quel était ce peuple ; et alors Achior, général des Amonites, qui s'était venu rendre à lui, fit un excellent discours pour lui faire connaître la grandeur du Dieu des Juifs, et les merveilles qui avaient signalé sa puissance dans tous les siècles. Il l'assura que tant que ce peuple servait fidèlement son Dieu, il était toujours invincible ; et qu'à moins qu'il ne l'eût irrité par quelqu'offense, on s'efforcerait inutilement de le vaincre. A ce discours, Holopherne ne pût retenir sa fureur ; et, étonné qu'il y eût un homme assez insolent pour croire que personne ne pût résister au roi son maître, il commanda à ses gens de prendre Achior, de le mener à Béthulie, et de le mettre entre les mains des Juifs, afin qu'après la prise de cette ville, il fut puni avec eux, d'avoir osé préférer la

puissance de leur Dieu à celle de Nabuchodonosor. Achior fut donc lié à un arbre auprès de Béthulie, où les Juifs l'étant venu prendre, le conduisirent dans la ville. Il leur dit en présence de tout le peuple ces nouvelles effrayantes, mais ils le consolèrent en lui disant qu'au lieu qu'Holopherne l'avait menacé de le faire mourir cruellement après avoir pris leur ville, ils espéraient au contraire que Dieu lui ferait voir la protection qu'il donnerait à son peuple, la ruine d'Holopherne et de son armée.

Nonobstant la confiance que ce peuple avait en Dieu, il ne laissa pas d'être consterné l'orsqu'il vit Holopherne s'approcher de plus en plus avec une armée de six-vingt mille hommes de pied, et de vingt-deux mille chevaux. Ils se prosternèrent contre terre pour prier, reconnaisant que le secours, en cette extrémité, ne leur pouvait venir que du ciel. Holopherne ayant investi Béthulie, et considéré tous ses dehors, vit qu'elle n'avait de l'eau que par un aqueduc, qu'il fit couper, afin d'obliger par la soif les habitans de se rendre. L'eau manqua en peu de jours dans toute la ville ; et ses habitans pensaient déjà à finir le tourment d'une longue soif, en se rendant à Holopherne, lorsque Judith entreprit de les délivrer. C'était une veuve d'excellente vertu, qui depuis la mort de son mari, passait sa

vie dans la retraite et dans le jeûne, et portant le cilice. S'étant depuis long-temps fortifiée par ces saints exercices, elle se sentit, dans cette extrémité de son peuple, poussée d'un dessein qui ne pouvait venir que de Dieu. Elle fit appeler les prêtres; et, après leur avoir reproché leur peu de confiance en Dieu, elle leur déclara qu'elle avait un dessein, mais qu'elle ne leur dirait pas, et qu'elle leur recommandait seulement de prier pour elle pendant qu'elle serait hors de la ville. Lorsque ces prêtres se furent retirés, elle entra dans son oratoire ; elle soupira longtemps devant Dieu, prosterné en terre ; et, s'étant relevée ensuite, elle se para de tous ses ornemens, et sortit ainsi de Béthulie, tous le monde la regardant avec admiration, mais ne lui osant parler. Les soldats d'Holopherne l'ayant bientôt saisie, la menèrent à leur général, qui, étant charmé de sa beauté et de la sagesse de ses discours, donna ordre qu'on la traitât magnifiquement : mais Judith lui déclara qu'elle ne pouvait toucher à toutes les viandes défendues par sa loi, et qu'elle s'était fait apporter par sa servante celles dont elle pouvait manger : elle observa ainsi exactement la loi de Dieu, lors même qu'elle était seule au milieu de ses ennemis.

CI. *Suite de l'Histoire de Judith.*

Peu de jours après que Judith fut arrivée au camp d'Holopherne, ce général la fit inviter à souper : comme elle avait une ferme confiance en Dieu, elle y alla sans craindre. Holopherne but avec excès, et le sommeil de l'ivresse le saisit. Ses officiers s'étant retirés, Judith, qui était restée seule, ne pensa plus qu'à exécuter son dessein. Elle commença par invoquer Dieu dans son cœur ; elle le conjura de la fortifier en ce moment, afin qu'elle achevât ce qu'elle avait cru pouvoir faire par son assistance. Elle s'approcha ensuite de la colonne du lit où pendait le sabre d'Holopherne, le tira du fourreau, et tenant Holopherne par les cheveux, elle s'adressa encore une fois à Dieu, et lui dit : *Seigneur mon Dieu, fortifiez-moi à cette heure.* Aussitôt elle frappa deux fois sur le cou d'Holopherne, lui coupa la tête, la prit et la donna à sa servante, qu'elle avait mise en sentinelle à la porte. Elles s'en allèrent ensuite toutes deux au travers des gardes, comme pour aller prier dans la campagne, selon la coutume qu'elle avait observée les jours précédens. Judith étant arrivée près des portes de la ville cria qu'on lui ouvrit. On la reçut au flambeau ; et toute la ville étant venue au-devant d'elle, elle fit faire un grand silence ; elle exhorta

tous ceux qui y étaient, de rendre grâces à Dieu, et leur montra cette tête qu'elle portait. Ils jetèrent tous de grands cris de joie pour bénir Dieu d'un évènement si inespéré, et pour relever la gloire de celle qui s'était si courageusement exposée pour leur salut. Judith fit venir Achior, lui montra la tête de celui qui avait si fièrement juré sa perte. Achior, saisi d'effroi, tomba par terre en la voyant; et étant revenu à lui il se jeta aux pieds de Judith ; il protesta de vouloir croire au Dieu qu'elle adorait, et de le servir selon la loi des Juifs. Dès que le jour fut venu, et que l'armée d'Holopherne connu ce qui s'était passé, elle fut saisie d'une extrême frayeur. Ceux de Béthulie sortirent aussitôt avec hardiesse, et mirent en déroute les assiégeans, les poursuivirent vivement ; et après en avoir tué un grand nombre, ils partagèrent les riches dépouilles des Assyriens. Tout le peuple vint ensuite à Jérusalem pour remercier Dieu, lui offrir des sacrifices, et s'acquitter des vœux qu'il avait faits. Ils honorèrent cette victoire par une réjouissance publique qui dura trois mois, et ils établirent une fête pour en conserver la mémoire Judith ayant offert à Dieu les dépouilles d'Holopherne, se renferma dans son silence et dans sa retraite ordinaire, et ne parut plus qu'aux jours de fêtes. L'histoire de Judith contient plusieurs

de ces actions extraordinaires que le Saint-Esprit nous propose quelquefois dans l'Ecriture, non comme des exemples que nous devons imiter, mais comme des sujets d'admirer la puissance et la sagesse de Dieu, qui sait, quand il lui plaît, confondre les superbes, et délivrer, par des moyens qui sont au-dessus de la prudence humaine, ceux qui ont recours à lui.

CII. *Histoire d'Esther.*

Assuérus, roi de Perse, ayant élevé Aman son favori au plus haut comble de gloire, Mardochée, qui était Juif, et l'un de ceux qui avaient été transportés de Judée en Babylone par le roi Nabuchodonosor, ne voulut point rendre à cet homme ambitieux des marques d'honneur qu'il croyait défendues par la loi de Dieu. Ce refus, qui n'était pas un refus d'orgueil, comme le crut Aman, mais un effet de la fidélité que Mardochée gardait à la loi de Dieu, attira non seulement sur lui, mais encore sur tous les Juifs un cruel arrêt de mort: car ce ministre irrité, ne se contentant pas de sacrifier à sa colère le seul Mardochée, dont il se croyait offensé, mais la faisant passer sur tout le peuple de Dieu, il le déchira auprès du roi comme un peuple séditieux, qui, ayant des lois et une religion particulières, méprisait ses ordonnances. Le

roi, sans rien examiner, crut cet imposteur, et lui permit, sur ce rapport, de dresser une déclaration telle qu'il lui plairait, et d'ordonner qu'en tout son royaume, en un jour qu'il marqua, tous les Juifs fussent tués, hommes, femmes, vieillards et enfans, sans qu on en épargnât un seul. Esther, nièce de Mardochée, qui, par une conduite toute particulière de Dieu, était devenu femme d'Assuérus, sentit vivement le malheur de tout son peuple, quoiqu'elle n'y fût point comprise, parce que le roi ne savait pas qu'elle fût Juive. Mardochée donc l'avertit de s'aller présenter devant le roi, et de demander grâce pour son peuple. Esther représenta d'abord à Mardochée que c'était s'exposer visiblement à la mort, qui était inévitable à ceux qui entraient chez le roi sans y être appelés. Mais Mardochée lui répondit, *qu'elle ne crût pas que, dans cette perte commune des Juifs, elle seule pût sauver sa vie, parce qu'elle était dans le palais d'Assuérus: que si la crainte la tenait dans le silence, Dieu trouverait bien un autre moyen de délivrer son peuple, et qu'elle et la maison de son père périraient ; et que ce n'était peut être que pour être une ressource à son peuple dans cette occasion unique, que Dieu l'avait fait monter sur le trône.* Cette sainte femme, après cet avis, n'hésita plus, et résolut au moment même de se sacrifier pour tout son peuple :

et s'étant préparée par les larmes, par les prières et par les jeûnes, elle alla jusques dans la chambre du roi, et parut en sa présence. L'éclat qui environnait son trône, la magnificence de ses ornemens, mais plus que tout cela, la fureur qui paraissait déjà dans les yeux de ce roi, firent qu'Esther tomba en défaillance : mais Dieu ayant changé en même temps le cœur de ce roi, il alla lui-même la relever ; il lui demanda ce qu'elle désirait de lui, et lui dit qu'il était prêt de lui donner jusqu'à la moitié de son royaume. Esther le pria seulement qu'il lui fît la grâce de venir le lendemain dîner chez elle avec Aman, et le roi le lui promit.

CIII. *Triomphe de Mardochée.*

Assuérus ne pouvant reposer durant la nuit suivante, se fit lire les annales de son royaume : on tomba sur l'endroit qui marquait une conspiration que firent autrefois contre lui deux de ses officiers, et que Mardochée avait découverts. Le roi demanda à celui qui lisait, quelle récompense avait reçu Mardochée pour ce service : il répondit qu'il n'en avait reçu aucune. Assuérus demanda s'il y avait quelqu'un dans son antichambre. Aman y était venu de grand matin pour prier le roi de lui permettre de faire pendre Mardochée. Etant donc entré dans la chambre

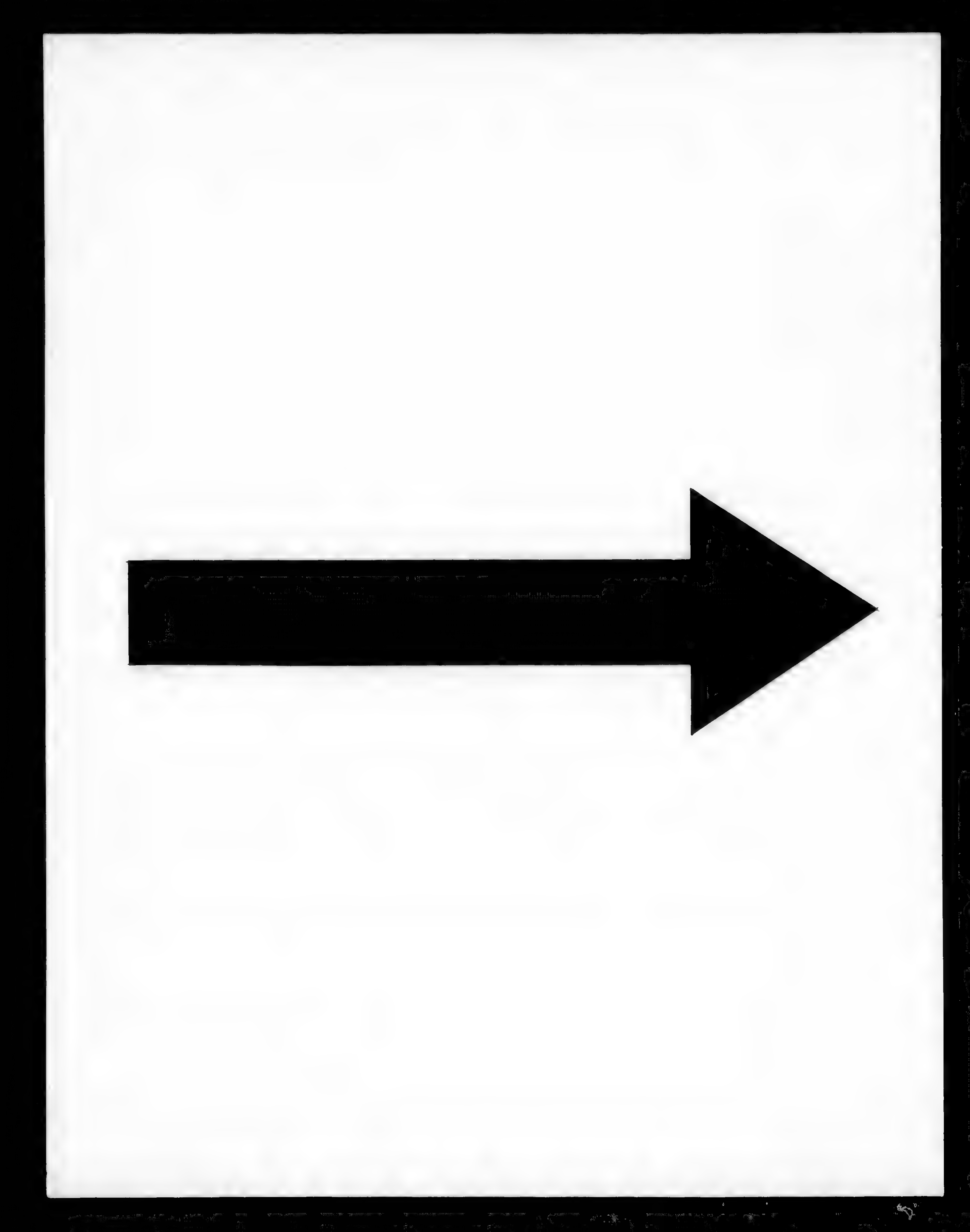
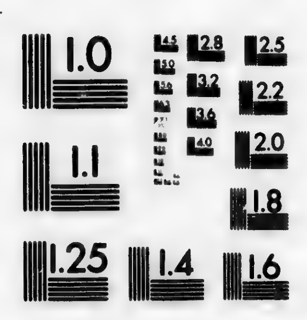


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

d'Assuérus, ce prince lui demanda ce qu'on pourrait faire à un homme que le roi désirait d'honorer beaucoup. Aman, s'imaginant qu'il était celui-là même que le roi pensait honorer de la sorte, lui dit qu'il fallait que cet homme fût revêtu de la pourpre royale ; qu'il montât sur le cheval du roi même ; qu'il eût son diadême sur la tête ; qu'il fût conduit dans cet état par toute la ville par le plus grand du royaume, qui tiendrait les rênes de son cheval, et qui dirait *que c'était ainsi que serait honoré celui que le roi voudrait honorer*. Le roi lui ordonna de faire ponctuellement tout ce qu'il venait de dire, et de conduire ainsi Mardochée par toute la ville. On vit donc alors l'humble Mardochée recevoir les plus grands honneurs, par le conseil même et par le ministère d'Aman son plus grand ennemi ; et on vit le superbe Aman forcé de publier de sa propre bouche les louanges de cet ennemi qu'il détestait dans son cœur, et de ramper devant lui. C'est ainsi que Dieu se plait souvent à élever, dès ce monde, les humbles, et à humilier les orgueilleux.

CIV. *Punition d'Aman.*

Assuérus étant allé dîner chez la reine Esther avec Aman, pressa cette princesse de lui déclarer ce qu'elle désirait de lui. Esther alors se prosterna à ses pieds, et lui demanda

avec beaucoup de larmes, pour toute grâce, qu'il lui accordât la vie et à toute sa nation. Elle lui dévoila la malignité d'Aman, et par quelle imposture il avait surpris sa sagesse, et comme, abusant de son nom et de son autorité, il avait fait condamner tous les Juifs à mort. Ce prince, qui avait naturellement de la bonté et de la justice, fut surpris, quand on lui représenta jusqu'où sa crédulité et la cruauté de son ministre avaient pu aller ; et le regrèt qu'il en eut, fit qu'il quitta le lieu du festin, et se retira plein de fureur dans un petit bois qui était proche. Pendant que le roi était sorti, Aman, voyant l'extrême péril où il était, s'approcha du lit sur lequel la reine, selon la coutume des anciens, était couchée pour manger, et il la conjurait d'obtenir sa grâce. Mais, dans ce moment le roi étant rentré dans la chambre, et le voyant en cet état, entra dans une grande colère, et ordonna qu'on le fît mourir. Alors, un des officiers qui étaient présens, dit au roi qu'Aman avait préparé une potence haute de cinquante coudées pour y pendre Mardochée. Le roi commanda aussitôt qu'on l'y attachât lui-même ; et il établit ensuite Mardochée en la place d'Aman, et envoya par toutes les provinces de son empire un nouvel édit qui non-seulement empêchait que les Juifs ne fussent exterminés, mais qui leur donna même l'autorité de punir leurs

persécuteurs. C'est ainsi que la fermeté d'un serviteur de Dieu, qui ne voulait point, au dépens de sa conscience, se rendre agréable aux méchans ; que la générosité d'une reine lui exposa à perdre la couronne et la vie pour sauver son peuple, triomphèrent de la fausse et cruelle politique d'Aman ; et que cet homme superbe trouva sa perte dans les mêmes moyens dont il avait résolu de se servir pour perdre ceux qu'il haïssait.

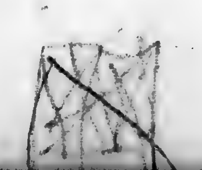
CV. *Job sur le fumier.*

Le saint homme Job, qui est devenu si fameux par son humble patience, avait, durant toute la vie, allié deux choses bien difficiles ; une grande vertu avec de grandes richesses. Il était, dit l'Ecriture, juste, simple et craignant Dieu. Il ne se contentait pas de se retirer du mal, mais il ne se lassait point d'instruire aussi ses enfans dans la crainte de Dieu, et lui offrait souvent des sacrifices pour les péchés secrets qu'ils auraient pu commettre. Le démon ne put souffrir une si grande vertu sans entreprendre de l'ébranler. Il osa porter ses calomnies jusqu'à Dieu même, et ne trouvant rien dans la vie de Job qu'il pût blâmer, il accusa ses intentions cachées, prétendant qu'il ne servait Dieu qu'à cause des avantages temporels qu'il en recevait. Dieu, pour confondre ce calomniateur, lui donna la

puissance de ravir au saint homme tout son bien. Le démon usa de ce pouvoir avec toute sa fureur et sa malice ; et pour mieux accabler Job par une multitude de malheurs subits, il fit en même temps piller ses troupeaux par des voleurs, périr ses brebis par le feu du ciel, emmener ses chameaux par les ennemis, et mourir tous ses enfans sous les ruines d'une maison qu'il fit tomber pendant qu'ils étaient à table. Job reçut tout-à-la-fois ces tristes nouvelles, sans que sa vertu en fût ébranlée. Il se prosterna en terre, il bénit Dieu, et dit ces paroles, qui depuis sont devenues si célèbres : *Dieu me l'a donné : Dieu me l'a ôté : il en est arrivé comme il a plû au Seigneur ; que son saint nom soit béni.* L'innocence que ce saint homme conserva en cette rencontre, qui ne servit qu'à rendre sa vertu plus pure, plus ferme et plus éclatante, augmenta la fureur du démon. Il demanda encore à Dieu le pouvoir de le frapper dans sa chair ; parce qu'il ne peut rien contre les saints, qu'autant que Dieu le lui permet. Dieu lui accorda sa demande, pour confondre encore plus sa malignité, et pour faire voir qu'il n'y avait rien que de très-sincère dans la vertu de son serviteur ; mais il lui ordonna de conserver sa vie. Alors le démon frappa Job d'un ulcère épouvantable qui couvrit tout son corps. Privé de tous ses biens, il fut réduit à s'asseoir

sur un fumier et à râcler avec un morceau de pot de terre la pourriture qui sortait de ses plaies, et les vers qui s'y formaient. Il ne lui restait alors de tout ce qu'il possédait autrefois dans le monde, que sa femme seule, qui lui fut un nouveau sujet d'affliction : car, cette femme s'étant persuadée, à la vue des malheurs qui arrivaient à son mari, que la piété de ce saint homme était inutile, tâcha, par ses discours et ses reproches, de le porter au désespoir, et au blasphême contre Dieu : mais Job se contenta de lui dire : *Vous parlez comme une femme insensée : puisque nous avons reçu le bien de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux ?* Cependant trois amis de Job ayant appris les malheurs qui lui étaient arrivés, partirent chacun de leur pays, ayant pris jour pour le venir voir ensemble et le consoler. Dès qu'ils l'eurent aperçu de loin, ils commencèrent à verser des larmes, et à témoigner, par toutes les marques les plus sensibles, la part qu'ils prenaient à son affliction. Mais, lorqu'ils virent de plus près l'état pitoyable où ce saint homme était réduit, ils demeurèrent comme interdits ; ensorte qu'ils restèrent assis auprès de lui sur la terre pendant sept jours et sept nuits, sans pouvoir lui dire une parole. Ils ne rompirent enfin ce long silence que pour lui causer un nouveau surcroît d'affliction ; car Job ayant commencé

à parler, et à représenter par de fortes expressions l'excès de sa douleur, ses amis qui ne jugeaient de l'état où ils le voyaient que par des vues purement humaines, s'efforcèrent de lui prouver par de longs discours, qu'il fallait qu'il eût commis de grands crimes ; et que les maux dont il était accablé, ne peuvent être que des effets de la colère de Dieu justement irrité contre lui. Job fut extrêmement sensible à ces reproches : il avoua qu'à la vérité personne n'était entièrement exempt de péché devant Dieu ; que quand il reconnaîtrait en soi quelque trace de justice, il n'oseroit pas répondre à un juge si éclairé et qu'il le conjurerait humblement de lui pardonner : mais il ajouta que, quand Dieu même lui ôterait la vie, il ne laisserait pas d'espérer en lui : qu'il savait que son Rédempteur était vivant ; que son corps, malgré toute la pourriture dont il était couvert, ressusciterait au dernier jour, et serait rétabli dans sa première vigueur ; qu'en cet état il aurait le bonheur de voir son Dieu, et que cette espérance, qui faisait toute sa consolation demeurerait toujours dans son cœur. Il crut cependant devoir justifier son innocence attaquée par les jugements téméraires de ses amis : mais il se serait inutilement efforcé de persuader ces esprits prévenus, si Dieu même n'eût parlé en sa faveur. Dieu déclara donc qu'il était en colère contre les



amis de Job, à cause des discours qu'ils avaient tenus ; il justifia son serviteur des reproches qu'on lui avait faits ; et il nous apprit par là qu'il envoie quelquefois des afflictions aux justes, non pour punir leurs péchés, mais pour exercer leur vertu, et donner lieu à leur mérite. Il déclara encore qu'il ne pardonnerait aux amis de Job, qu'à la prière de son serviteur. Ensuite Dieu rendit au saint homme, avec la santé du corps, le double de toutes les richesses que le démon lui avait enlevés ; il lui donna un nombre d'enfans égal à celui qu'il avait perdu, et il y ajouta une longue et heureuse vieillesse : en sorte que ce saint homme vécut encore jusqu'à cent quarante ans, et qu'il eut la consolation de voir les enfans de ses enfans jusqu'à la quatrième génération. Mais comme il n'avait pas souffert en vue de ces avantages temporels, nous ne devons aussi les regarder que comme une faible image de la gloire dont Dieu couronne la patience dans le ciel ; gloire ineffable, que Jésus-Christ a proposée à ses disciples comme le vrai prix de leur travaux et de leurs souffrances.

CVI. *Histoire de Daniel élevé à la Cour de Nabuchodonosor.*

Le prophète Daniel étant de la race des princes de Juda, et fut emmené dès son bas

âge, à Babylone par le roi Nabuchodonosor. Tout jeune qu'il était, et captif, il fut toujours très-exact à observer la loi de Dieu. On l'avait choisi avec Ananie, Mizaël et Azarie, de sa nation, pour être du nombre des jeunes enfans qui servaient le roi tour-à-tour. Ils prirent avec Daniel la résolution de jeûner, plutôt que d'user des viandes de la table du roi, qui leur étaient destinées, parce que selon la loi des Juifs, ces viandes leur étaient défendues. L'officier qui avait soin d'eux, eut peur que, s'il ne leur donnait que des légumes, comme ils l'en suppliaient, ils ne devînssent plus maigres que les autres jeunes captifs, et qu'il n'irritât ainsi le roi contre lui : mais en ayant fait l'essai durant dix jours, à la prière de Daniel, leurs visages se trouvèrent plus beaux et plus gras que ceux des autres qui se nourrissaient de viandes plus délicates. Dieu fit voir ainsi combien il aime l'abstinence, et que ce ne sont pas proprement les viandes qui nourrissent, mais la bénédiction qu'il y donne. Dieu, pour faire connaître le mérite de son saint prophète, commença à le signaler, comme il fit autrefois de Joseph, par l'interprétation d'un songe qui avait épouvanté le roi : mais il fit plus que Joseph, en ce qu'il découvrit non-seulement l'interprétation du songe, mais le songe même, que Nabuchodonosor avait oublié. Le roi avait inutilement consulté

tous les sages de son royaume ; ils lui avaient tous déclaré qu'il était impossible aux hommes de deviner ce qu'un autre homme avait songé, quand il ne le racontait pas lui-même ; c'est pourquoi ce prince les condamna tous à la mort. Daniel ayant su ce cruel arrêt, pria qu'on le suspendit : et après avoir invoqué Dieu durant quelque temps avec Ananie, Mizaël et Azarie, il vint se présenter devant le roi, et lui déclara quel avait été son songe, et ce qu'il signifiait. Il lui prédit les différens empiresqui devaientsuivre, et enfin le royaume spirituel de Jésus-Christ, devant lequel tous les autres disparaîtraient successivement, tandis que celui-là serait éternel. Nabuchodonosor admira Daniel : il voulut lui rendre des honneurs presque divins, et il lui donna un grand pouvoir dans son empire. Daniel fit connaître au roi, que c'était du roi du ciel qu'il avait reçu les lumières que ce prince admirait ; que c'était à Dieu seul qu'il fallait en rapporter la gloire ; et il fit connaître au monarque idolâtre, que le Dieu d'Israël était le seul vrai Dieu et le maître des empires : il le pria aussi de partager les faveurs dont il le comblait, avec ses trois compagnons, qui, par leurs prières, l'avaient aidé à obtenir de Dieu la manifestation du songe et des choses admirables qu'il signifiait.

CVII. *Ananie, Mizaël et Azarie dans la fournaise.*

Nabuchodonosor, après avoir adoré le Dieu du ciel, ne cessa pas d'être idolâtre. Il fit faire une statue d'or d'une grandeur prodigieuse, et il commanda à tous ses sujets d'adorer cette statue. Quelque-uns, jaloux de la fortune d'Ananie, Mizaël et Azarie, prirent occasion de ce qu'ils ne se prosternaient pas devant la statue, pour les perdre ; ils les accusèrent donc devant le roi. Ce prince ayant ouï de la bouche même de ces trois jeunes hommes, qu'ils ne voulaient pas adorer sa statue, et qu'ils n'adoraient que le Dieu du ciel, en fut irrité : il les menaça de les faire jeter dans une fournaise ardente ; mais ils lui répondirent généreusement que le Dieu qu'ils adoraient, pourrait bien, s'il le voulait, les tirer d'entre ses mains ; mais que, quand il ne lui plairait pas de le faire, ils n'adoraient pas néanmoins sa statue ni ses faux Dieux. Nabuchodonosor ne put souffrir cette fermeté si sainte : et se croyant méprisé par ces jeunes hommes, il les fit jeter dans une fournaise ardente. Alors un ange du Seigneur parut visiblement dans la fournaise avec ces trois jeunes hommes, et il arrêta la violence du feu, qui épargna même leurs habits, et ne consuma que leurs liens. Pendant qu'ils

étaient ainsi libres au milieu des flammes ; ils chantaient ensemble les louanges de Dieu, et ils invitaient toutes les créatures à le bénir avec eux. Le roi, surpris de ce prodige, les fit sortir de la fournaise, et il bénit Dieu qui avait fait ce grand miracle ; et par un édit solennel il défendit à tous ses sujets, sous peine de la vie, de proférer aucun blasphême contre le Tout-puissant Les saints Pères remarquent que ces jeunes hommes dans la fournaise sont l'image des saints dans l'affliction. Le feu ne brûle que leurs liens ; l'affliction de même ne consume que ce qu'il y a de faible et de moins pur dans les serviteurs de Dieu. Un ange descend avec eux dans la fournaise : Dieu est lui-même dans le cœur de ceux qui souffrent pour lui. Et comme le feu dans la fournaise devint une rosée pour ces serviteurs, et consuma ceux qui les y avaient jetés ; ainsi les maux des justes les consolent et les sanctifient, et ils retombent même souvent en ce monde, et certainement dans l'autre, sur ceux qui les ont fait souffrir.

CVIII. *Nabuchodonosor changé en bête.*

Le roi Nabuchodonosor, après la conquête de l'Egypte et les victoires remportées sur ses ennemis, s'oubliant dans les prospérités de son royaume, et laissant de jour en jour croître son orgueil, Dieu voulut le punir et

l'humilier, pour apprendre aux hommes par son malheur, à ne se pas enfler de leur prospérité, et à se souvenir toujours qu'ils ne sont qu'un néant devant lui. Et effet, lorsque ce roi admirait la grandeur de la ville de Babylone, qu'il avait bâtie pour être la capitale de son royaume, il fut tout d'un coup frappé de la main de Dieu, suivant la prédiction qui lui avait été faite un an auparavant par Daniel. Il avait négligé d'en détourner l'effet ce qu'il aurait pu, en s'humiliant, en cessant de pécher, et en rachetant ses crimes par des aumônes, ainsi que le prophète le lui avait conseillé. Ayant donc éte frappé de la main de Dieu, il perdit le sens, il s'enfuit de la compagnie des hommes, et se retira dans les forêts, où il habita avec les bêtes féroces, et se nourrit avec elles de l'herbe des champs : comme elles, il demeura exposé aux injures de l'air, et il leur devint en quelque façon semblable ; car ses cheveux crurent d'une manière extraordinaire, et ses ongles devinrent comme les griffes des oiseaux. Il demeura sept ans dans ce déplorable état, jusqu'à ce qu'étant revenu au bon sens, Dieu toucha son cœur. Il s'humilia devant lui, il reconnut son orgueil, et le néant des grandeurs humaines, et il se tourna vers Dieu pour en obtenir miséricorde. Alors les grands du royaume le vinrent chercher, et le rétablirent

sur son trône. Nabuchodonosor est l'image de l'homme pécheur : s'élevant contre Dieu par son péché, non-seulement il perd la grâce et le droit qu'il avait au royaume du ciel, mais il devient encore semblable aux bêtes, qui ne s'occupent que des choses de la terre. Il faut, pour sortir d'un état si funeste, qu'il ait recours à Dieu avec une humilité sincère et un vrai esprit de pénitence.

CIX. *Balthazar condamné.*

Balthazar, roi de Babylone, ayant fait un magnifique festin à tous les grands de son royaume, voulut joindre à son luxe l'impiété et la profanation des choses saintes ; car ayant fait apporter les vases sacrés que Nabuchodonosor avait emportés de Jérusalem, il but dedans avec toutes ses femmes et les grands de sa cour. Au même instant, Dieu, irrité de ce sacrilège, fit paraître comme une main qui écrivait sur la muraille. A cette vue Balthazar, saisi d'effroi, fit assembler touts les sages de Babylone : mais comme ils ne pouvaient pas même lire cette écriture, la reine lui persuada de faire venir Daniel. Ce saint prophète dit au roi avec une liberté toute sainte, que puisque loin de profiter de l'exemple de son aïeul Nabuchodonosor, dont l'orgueil avait été si sévèrement puni, il avait encore irrité Dieu par un nouveau sacrilége,

Dieu lui marquait l'arrêt de sa condamnation dans les trois mots qu'il voyait écrits sur sa muraille : que le premier signifiait que Dieu avait compté les jours de son règne, et qu'ils étaient enfin accomplis ; que, par le second, Dieu marquait qu'il l'avait pesé dans sa juste balance, et qu'il l'avait trouvé trop léger ; qu'enfin le troisième mot signifiait que son royaume serait divisé, et partagé entre les Mèdes et les Perses. Ces prédictions ne furent pas long-temps sans être accomplies ; car cette même nuit, pendant que les Babyloniens, se confiant trop dans les fortifications de leur ville, ne songaient qu'à se divertir, les ennemis y entrèrent par adresse, et Balthazar fut tué, laissant un terrible exemple de la sévérité des jugemens de Dieu contre ceux qui sont assez impies pour profaner les choses saintes.

DX. *Daniel dans la fosse aux lions.*

Darius étant devenu maître des états de Balthazar, honora le prophète Daniel, et il eut même la pensée de l'établir sur tout son royaume : mais les seigneurs de la cour jaloux de l'élévation de ce prophète, résolurent de le faire périr. Comme sa vie était irréprochable, ils tâchèrent de le surprendre en un point où la loi de Dieu l'empêcherait d'obéir à celle du prince. Ils persuadèrent donc

au roi de faire publier un édit par lequel il condamnât ceux qui, durant l'espace de trente jours, adresseraient quelque prière ou feraient quelque demande à Dieu ou aux hommes, outres que lui, à être jetés dans la caverne des lions pour en être dévorés. Daniel ne crut pas devoir obéir à un ordre aussi manifestement insensé et impie. Ainsi, sans craindre la mort, il continua d'adorer Dieu et de le prier à son ordinaire trois fois, chaque jour. Ses ennemis l'observaient : ils le déférèrent au roi ; et ce prince faible se vit obligé malgré lui de faire jeter le prophète dans la fosse aux lions, sous le faux prétexte que la loi du souverain devait être exécutée. Daniel, par un miracle, fut préservé de la fureur des lions, et il resta tout un jour avec ces bêtes carnassières et affamées, sans en recevoir aucun mal. Le roi avait espérance que le Dieu de Daniel le préserverait ; et dès le lendemain matin il fut lui-même à l'ouverture de la fosse aux lions, et il trouva (non sans admiration) que le prophète était en vie et sans aucune blessure. Alors reconnaissant à ce prodige l'innocence de Daniel et la méchanceté de ses accusateurs, il commanda qu'ils fussent jetés eux-mêmes aux lions avec leurs femmes et leurs enfans. A peine furent-ils précipités, que les lions furieux les saisirent, les dévorèrent, brisèrent leurs os en pièces. Ter-

rible exemple de ce que peut la flatterie des méchans auprès d'un roi faible et crédule ; et aussi de la punition que Dieu exerce quelquefois dès cette vie, contre ceux qui persécutent et calomnient les saints.

Dieu avait déjà, plusieurs années auparavant, et sous un autre roi, préservé Daniel de la gueule des lions : car ce prophète ayant fait connaître au roi les fourberies des prêtres de Bel, renversé l'idole et le temple de ce faux dieu, et fait mourir un grand dragon que les Babyloniens adoraient, ces peuples vinrent séditieusement trouver le roi, et le contraignirent de leur abandonner Daniel, qu'ils jetèrent aussitôt dans la fosse aux lions, où il demeura sept jours, sans que ses animaux lui fissent aucun mal, quoiqu'on ne leur donnât point alors ce qu'on avait accoutumé de leur jeter pour leur nourriture. Cependant un ange du Seigneur enleva le prophète Habacuc, qui était dans la Judée, et le transporta jusqu'à Babylone, où il le mit à l'entré de la fosse aux lions, afin qu'il donnat à Daniel le diner qu'il avait préparé pour ses moissonneurs. Daniel le reçut en rendant grâces à Dieu avec une profonde reconnaissance, et l'ange remit aussitôt Habacuc dans le même lieu où il l'avait pris. Enfin le septième jour le roi étant venu pour pleurer Daniel, et l'ayant trouvé plein de vie, il admira la puissance de

Dieu ; et ayant fait retirer Daniel de la fosse, il y fit jeter, en même temps, ceux qui avaient voulu perdre ce saint prophète, et les lions les dévorèrent en un moment.

Ceux qui ont les yeux de la foi se regardent à tous momens comme étant environnés de lions cruels qui ne cherchent qu'à les dévorer. Saint Pierre nous avertit que ces lions sont les démons ennemis de notre salut, qui rôdent sans cesse autour de nous. Mais si, à l'exemple de Daniel, nous préférons Dieu à toutes choses, si nous avons recours à la mortification et à la prière, Dieu qui a préservé ce saint prophète de la fureur des lions auxquels il fut exposé, nous protégera contre la fureur des autres lions bien plus redoutables, qui cherchent à nous ôter la vie de l'âme.

CIX. *Histoire de Susanne.*

Susanne était femme de Joachim, le plus considérable de tous les Juifs qui demeuraient à Babylone. Elle était parfaitement belle, mais elle n'était pas moins vertueuse. Deux vieillards que l'on avait établis pour être les juges du peuple, l'ayant vue chez son mari, où ils allaient d'ordinaire pour rendre justice, conçurent pour elle une passion criminelle. Après avoir long-temps nourri cette plaie honteuse dans leur cœur, ils concertèrent en-

tr'eux le détestable dessein de la séduire lorsqu'elle serait seule. S'étant donc un jour cachés dans le jardin, et ayant pris le moment qu'elle s'allait baigner, et que les filles qui l'accompagnaient étaient sorties, ils coururent à elle, et après lui avoir fait connaître leur désir infâme, ils la menacèrent que si elle n'y consentait, ils déposeraient publiquement qu'ils l'avaient trouvée seule avec un jeune homme. Susanne jeta un grand soupir et leur dit : *Je ne vois de toutes parts que de grandes extrémités : car, si je consens à ce que vous désirez, je me rends coupable d'un crime dont je n'ai pas moins d'horreur que de la mort ; et si je n'y consens point, je n'échapperai point de vos mains : mais j'aime mieux tomber entre vos mains étant innocente, que de commettre un péché devant Dieu, qui me voit.* Aussitôt elle jeta un grand cri ; et les vieillards s'étant aussi écriés, l'un deux ouvrit la porte du jardin, et il dirent aux serviteurs de la maison, qui accoururent au bruit, qu'ils avaient surpris Susanne dans l'adultère. Le lendemain, lorsque le peuple fut assemblé dans la maison de Joachim, ils demandèrent qu'on envoyât quérir Suzanne ; elle vint accompagnée de toute sa famille, qui fondait en larmes. Ces deux vieillards la voyant devant eux, lui firent ôter son voile de dessus le visage ; et ayant mis la main sur sa tête, ils témoignè-

rent devant tout le peuple, qu'ils l'avaient surprise avec un jeune homme, qui s'était sauvé, parce qu'ils n'avaient pas été assez forts pour le retenir. Toute l'assemblée les crut, parce qu'ils étaient les anciens et les juges du peuple, et on condamna Susanne à mort. Pendant qu'on l'accusait, elle leva en pleurant les yeux au ciel, parce qu'elle avait une ferme confiance en Dieu, et lorsqu'elle se vit condamnée, elle jeta un grand cri, et elle dit : " Dieu éternel, qui pénétrez ce qui est " de plus caché, et qui connaissez toutes " choses avant même qu'elles soient faites, " vous savez qu'ils ont porté contre moi un " faut témoignage, et cependant je meurs " sans avoir rien fait de tout ce qu'ils ont in- " venté si malicieusement contre moi." Le Seigneur exauça sa prière ; et comme on la conduisait au supplice, il suscita le jeune Daniel, qui n'était alors âgé que de douze ans. Il cria à haute voix : *Je suis innocent de la mort de cette femme.* Tout le peuple se tourna vers lui ; et comme on crut qu'il pouvait être inspiré de Dieu, on l'écouta. Il engagea alors le peuple à revenir, et examiner de nouveau cette affaire. Ensuite il fit séparer les deux vieillards, et les ayant interrogés séparément, il vérifia qu'ils étaient des calomniateurs, par la contradiction où ils tombèrent dans leur déposition. Le peuple ayant re-

connu l'innocence de Susanne, condamna ces calomniateurs au même supplice qu'ils avaient voulu lui faire souffrir. Alors Joachim son mari, et toute sa famille, rendirent grâce à Dieu, qui avait donné à Susanne la force de ne point succomber à une si violente tentation : et nous devons aussi, en lisant cette histoire, adorer et louer Dieu, comme le véritable protecteur de la chasteté et de l'innocence.

CXII. *Jonas dans la baleine.*

Dieu ayant commandé à Jonas d'aller à Ninive, pour prédire à cette grande ville qu'il l'allait détruire à cause des crimes de ses habitans, le prophète, au lieu de le faire, s'enfuit, et s'embarqua pour aller à Tharsis: mais Dieu, voulant montrer que ce qui est contre ses ordres ne peut réussir, et qu'il accomplit souvent ses desseins par la résistance même que les hommes y apportent, excita sur la mer une grande tempête, qui contraignit les mariniers de jeter tout ce qui était dans le vaisseau. Jonas reconnut dans cette tempête la main de Dieu; il avoua aux mariniers qu'il était la cause de ce malheur, et il leur dit qu'ils le prissent et le jetassent dans la mer, afin que sa mort fût le salut de tous les autres. Le danger présent et les paroles de Jonas persuadèrent les mariniers, ils le je-

tèrent dans la mer, qui reprit aussitôt son calme. Dieu en même temps, commanda à une baleine de recevoir ce prophète dans ses entrailles; et Jonas reconnaissant que Dieu, par une miséricorde inouïe, le conservait en sûreté au milieu d'un grand péril, lui chanta un cantique d'action de grâces. Il demeura ainsi trois jours et trois nuits dans le ventre de cette baleine, après lesquels elle le revomit sur la terre. Cette histoire figurait, huit cents ans auparavant, ce qui devait arriver à Jésus-Christ, qui, après s'être livré à la mort pour le salut de tous les hommes, devait demeurer trois jours dans le tombeau, pour en sortir aussi plein de vie par sa résurrection glorieuse. Concevons donc à ce sujet, comme disent les saints Pères, combien sont admirables les vérités dont les figures mêmes sont de si grands miracles.

CXIII. *Pénitence des Ninivites.*

Après que Jonas eut échappé à un si grand péril, Dieu lui fit un second commandement d'aller prêcher à Ninive. Ce prophète fit voir alors, par sa prompte obéissance, que l'affliction lui avait été utile, et lui avait appris à ne plus résister aux ordres de Dieu, quelque pénibles qu'ils puissent être. Ninive était une forte grande ville, et il fallait trois jours pour aller d'un bout à l'autre. Quand Jonas

y eut marché durant un jour, il éleva sa voix, et prédit que dans quarante jours Ninive serait détruite. Les Ninivites, étonnés de cette menace, crurent à la parole du Seigneur et de son prophète ; il jeunèrent et se revêtirent de cilice, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits ; afin que, comme la corruption était générale, la satisfaction le fût aussi. Le roi même descendit de son trône et quitta ses habits royaux pour se revêtir d'un sac, et se coucher sur la cendre. Il ne se contenta pas d'exciter ses sujets à la pénitence par son exemple, il le fit encore par ses édits. Il ordonna que non-seulement les hommes, mais même les bêtes, observassent un jeûne rigoureux ; que tous les habitans de cette grande ville se revêtissent de sacs, et implorassent, avec les cris et les larmes, la miséricorde de Dieu, et se convertissent de leurs péchés. *Qui sait*, disaient-ils, *si Dieu n'aura point pitié de nous, et ne nous pardonnera point ?* Leur espérance ne fut pas trompée. Dieu, qui ne veut point la mort mais la conversion du pécheur, voyant ce peuple changé, révoqua la sentence prononcée par le prophète, et qu'il ne leur avait fait annoncer qu'afin de les porter à prévenir, par la pénitence, la peine dont sa justice les menaçait. Cet exemple doit confondre tous ceux qui n'écoutent pas les ministres de Dieu qui leur

prêchent la conversion et la pénitence; puisque les menaces que Jésus-Christ fait dans son évangile à ceux qui ne les écoutent pas, doivent être d'autant plus redoutables, qu'il est sans comparaison plus grand que Jonas, et que nous sommes plus instruits que les Ninivites.

CXIV. *Persécution d'Antiochus.—Mort d'Eléazar.*

Après la mort d'Alexandre-le-grand, à qui les Juifs avaient été contraints de se soumettre, ses états ayant été partagés entre plusieurs de ses officiers, la Judée demeura assez long-temps paisible. Elle était dans le voisinage des rois de Syrie. Un d'entr'eux, nommé Antiochus, fut le fléau dont Dieu se servit pour punir les fautes dont les Juifs se trouvaient alors coupables. Il vint à Jérusalem, la prit par force, et ne se contenta pas de profaner le temple de Dieu, qu'il voulut consacrer aux idoles, il remplit encore cette grande ville de sang et de carnage, et voulut forcer tout le monde à renoncer à la loi de Dieu. Il entreprit ce dessein avec tant de fureur, que deux femmes ayant été accusées d'avoir circoncis leurs enfans suivant la loi de Moïse, furent menées publiquement dans toute la ville, ayant ces enfans pendus à leur cou, et elles furent ensuite précipitées du haut des murailles.

Plusieurs s'étant assemblés dans des cavernes pour y célébrer secrètement le jour du sabbat, furent consumés par le feu n'ayant osé se défendre à cause du grand respect qu'ils avaient pour l'observation de ce saint jour. Mais pendant que la cruauté des supplices jetait l'épouvante dans tous les cœurs, Dieu fit voir un exemple de courage capable d'animer les plus timides. Eléazar, qui était un vénérable vieillard, et un des premiers entre les docteurs de la loi fut pressé de manger de la chair de pourceau, dont l'usage était défendu aux Juifs par la loi de Dieu : on voulut même l'y contraindre, en lui ouvrant la bouche par force : mais ce saint homme, préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, alla volontairement au supplice. Ceux qui l'accompagnait touchés d'une fausse compassion, à cause de l'ancienne amitié qu'ils avaient pour lui, le prirent à part, et le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui était permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes défendues, selon le commandement du roi, et qu'on le sauvât ainsi de la mort. Mais Eléazar, considérant que ce que demandaient de lui sa vieillesse si vénérable, le courage que Dieu avait mis dans son cœur, et la vie innocente et sans tache qu'il avait menée depuis son enfance, répondit aussitôt qu'il aimait

mieux mourir que de consentir à ce qu'on lui proposait : " car il n'est pas digne, *ajouta-*
" *t-il*, de l'âge où je suis, d'user de cette
" feinte, qui serait cause que plusieurs jeunes
" hommes, s'imaginant qu'Eléazar, âgé de
" quatre-vingt-dix ans, aurait passé de la vie
" des Juifs à celle des païens, seraient eux-
" mêmes trompés par ce déguisement dont
" j'aurais usé pour conserver un petit reste
" de cette vie corruptible ; et ainsi j'attire-
" rais une tache honteuse sur moi, et l'exé-
" cration de tous les hommes sur ma vieil-
" lesse ; car quand je me délivrerais présen-
" tement des supplices des hommes, je ne
" pourrais néanmoins fuir la main du Tout-
" puissant, ni pendant ma vie, ni après ma
" mort. C'est pourquoi, mourant coura-
" geusement, je paraîtrai digne de la vieillesse
" où je suis, et je laisserai aux jeunes gens
" un exemple de fermeté, en souffrant avec
" constance et avec joie une mort honorable
" pour nos saintes lois." Aussitôt qu'il eut achevé ces paroles, on le traîna au supplice. Ceux qui le conduisaient, attribuant à l'orgueil une réponse si sainte et si généreuse, changèrent leur pitié en colère. Enfin, lorsque ce saint vieillard fut près d'expirer sous les coups dont on l'accablait, il jeta un grand soupir, et il dit : Seigneur, vous con-
" naissez qu'ayant pu me délivrer de la mort,

" je souffre dans mon corps de très-sensibles " douleurs, mais que dans l'âme je sens de " la joie de les souffrir pour votre crainte." Il mourut ainsi, en nous instruisant par son exemple, à éviter avec soin tout ce qui peut être un sujet de scandale au prochain, et à ne point user de déguisement lorsque nous sommes obligés d'observer la loi de Dieu et de confesser son saint nom.

CXV. *Martyre des sept frères Machabées.*

Au martyre d'Eléazar, l'Ecriture joint celui des sept frères qu'on nomme ordinairement les Machabées. Ils avaient été arrêtés avec leur mère : et le roi, pour les contraindre à abandonner la loi de Dieu, les fit d'abord déchirer à coup de fouet. L'ainé d'entr'eux lui dit généreusement qu'ils étaient tous prèts de mourir, plutôt que de violer la loi de Dieu. Le roi, entrant en colère, commanda qu'on fît chauffer des poêles et des chaudières d'airain ; et lorsqu'elles furent toutes brûlantes, il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avait parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête, et qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds, à la vue de ses frères et de sa mère. Après qu'il l'eut fait ainsi mutiler par tout le corps, il commanda qu'on l'approchât du feu et qu'on le fit rôtir dans la poêle, tandis qu'il respirait

encore. Pendant qu'on le tourmentait, ses autres frères s'encourageaient l'un l'autre, avec leur mère, à mourir constamment. Le premier étant mort, les bourreaux tourmentèrent le second; et après qu'on lui eut arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui présenta les viandes défendues, et on lui demanda s'il en voulait manger, plutôt que d'être tourmenté dans tous les membres de son corps; mais il répondit avec fermeté qu'il n'en ferait rien. Il souffrit donc les mêmes tourmens que le premier; et lorsqu'il fut près de rendre l'esprit, il dit au roi: "Vous nous faites perdre la vie présente; " mais le roi du monde nous ressuscitera un " jour pour la vie éternelle, après que nous " serons morts pour la défense de ses lois." On vint ensuite au troisième. On lui demanda sa langue, qu'il présenta aussitôt, et il étendit de même ses mains, en disant avec confiance: "Dieu m'a donné ces membres, " mais je les méprise maintenant pour la dé- " fense de sa loi, parce que j'espère qu'il me " les rendra un jour." Le tyran même, et ceux qui l'accompagnaient, ne purent s'empêcher d'admirer le courage de ce jeune homme, qui méprisait les plus horribles tourmens. Après qu'il fut mort, on tourmenta de même le quatrième; et lorsqu'il fut près de mourir, il dit: "Il nous est avantageux

" d'être tués pour les hommes, dans l'espé-
" rance que Dieu nous rendra la vie en nous
" ressuscitant: car pour vous, votre résur-
" rection ne sera point pour la vie." Le cinquième fut ensuite traité comme les autres. Celui-ci regardant le roi, lui dit: " Vous
" faites ce que vous voulez, parce que vous
" commandez aux hommes, quoique vous
" soyiez vous-même un homme mortel, mais ne
" vous imaginez pas que Dieu ait entièrement
" abandonné notre nation : vous verrez bien-
" tôt quelle est la grandeur de sa puissance
" et de quelle manière il vous punira, vous
" et votre race." Après lui on mena le sixième au supplice. Il dit au tyran : " Ne
" vous trompez pas vous-même : car si nous
" souffrons ainsi, c'est parce que nos péchés
" nous ont attiré ces fléaux épouvantables :
" mais ne vous imaginez pas que vous de-
" meurerez impuni après avoir entrepris de
" combattre contre Dieu même." Cependant leur mère, (qu'on ne peut assez admirer, mère digne de vivre éternellement dans la mémoire de ceux qui aiment la vertu,) voyant périr en un jour ses sept enfans, souffrait constamment leur mort, soutenue par l'espérance qu'elle avait en Dieu. Elle exhortait chacun en particulier par des discours pleins de force et de sagesse. " Ce n'est point
" moi, *leur disait-elle*, qui vous ai donné l'âme,

" l'esprit et la vie, ni qui ai joint vos membres " pour en composer votre corps ; c'est le " Créateur du monde qui vous a formés, et " qui vous rendra encore l'esprit et la vie, par " sa miséricorde, en récompense de ce que " vous vous méprisez maintenant vous-" mêmes." Antiochus, voyant qu'il ne restait que le plus jeune, se flatta de pouvoir le séduire par de belles paroles ; il l'assura même avec serment qu'il le rendrait riche et heureux ; et qu'il le mettrait au rang de ses favoris, s'il voulait abandonner la loi de ses pères. De si grandes promesses n'ayant pu ébranler la fermeté de cet enfant, le roi, pour faire un dernier effort, appela sa mère pour l'engager à se conserver du moins le seul fils qui lui restait en lui faisant changer de résolution : mais cette généreuse femme adressant la parole à son fils, lui dit, en se moquant de la fureur du tyran : " Mon fils, ayez pitié de " moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon " sein, qui vous ai nourri de mon lait pen-" dant trois ans, et qui vous ai élevé jusqu'à " l'âge où vous êtes. Je vous conjure, mon " fils, de regarder le ciel et la terre, avec " toutes les choses qui y sont renfermées, et " de comprendre que Dieu les a créés de " rien, aussi-bien que tous les hommes. " Ainsi, vous ne craindrez point ce cruel " bourreau ; mais vous vous rendrez digne

" d'avoir part aux souffrances de vos frères ; " vous recevrez la mort de bon cœur afin " que vous me soyez rendu avec vos frères " dans cette vie bienheureuse que nous at- " tendons de la miséricorde de Dieu." Elle parlait encore, lorsque ce jeune homme dit tout haut qu'il n'obéirait point au roi, mais à la loi de Moïse : et adressant la parole au tyran, il le menaça des jugemens de Dieu et de la punition terrible qui lui était reservée. Il prédit que Dieu, qui n'affligeait son peuple que pour le corriger, se reconcilierait de nouveau avec ses serviteurs, et que les effets de cette juste colère finiraient par sa mort et par celle de ses frères. Antiochus, irrité de ces reproches, le fit traiter avec plus de cruauté que tous les autres. Enfin cette généreuse mère, qui avait souffert sept fois le martyre dans la mort de ses enfans, consomma après eux son sacrifice par une mort glorieuse. Imitons la vertu de ces saints martyrs, si nous prétendons avoir part à leurs couronnes. Autant qu'ils ont fait paraître de sagesse et de constance dans leurs tourmens, autant soyons fermes pour résister à toutes les passions déréglées, à la colère, à l'avarice, à l'impureté, à la vaine gloire, comme aussi aux menaces de ceux qui voudraient nous détourner du service de Dieu. Car si nous avons la force de surmonter toutes ces tentations, comme ils ont

surmonté les feux qui brûlaient dans leurs corps, nous devons espérer d'avoir une place avec eux dans le ciel.

CXVI. *Judas Machabée rétablit le culte de Dieu.*

Mathathias, qui était de la race d'Aaron, touché jusqu'au fond du cœur de l'état misérable où la cruauté d'Antiochus avait réduit Jérusalem, se retira dans la ville de Modin. Les officiers de ce prince le pressèrent de sacrifier aux idoles; ils lui firent même de grandes promesses mais il leur répondit courageusement: "Quand tous obéiraient à " Antiochus, nous n'obéirons, ni moi, ni mes " enfans, ni mes frères, qu'à la loi de Dieu." Comme il cessait de parler, un Juif s'avança pour sacrifier aux idoles devant tout le monde. Ce saint homme, animé d'un zèle que la qualité de prêtre, le rang qu'il tenait dans la ville, la loi de Moïse, et un mouvement particulier de l'esprit de Dieu, autorisaient en cette occasion, tua sur l'heure le Juif idolâtre, et l'officier d'Antiochus qui contraignait le peuple de sacrifier. Après cette action il se retira avec ses enfans dans les lieux écartés, où les Juifs les plus courageux et les plus attachés à la loi de Dieu, s'étant joints à lui, ils chassèrent les idolâtres, et détruisirent les autels profanes. Mathathias étant mort, son fils Judas Machabée,

qu'il avait nommé pour commander après lui, ayant ramassé de toutes parts ceux qui étaient fidèles à Dieu, il en composa une petite armée à laquelle il tâcha d'inspirer la même confiance en Dieu, dont il était rempli, en représentant à ses soldats que leur premier soin devait être de se rendre favorables par les jeûnes, par les prières et par les larmes; qu'après cela ils ne devaient plus craindre les armées nombreuses de leurs ennemis, parce que Dieu est le maître de la victoire. En effet, Dieu les rendit plusieurs fois victorieux, quoique les armées ennemies fussent sans comparaison plus fortes et plus nombreuses que la sienne. On vit même paraître, dans une occasion, des anges, dont quelques uns l'accompagnaient, et les autres lançaient des traits sur les ennemis, afin que les Juifs connussent visiblement que leurs victoires étaient en effet de la protection du ciel. Aussi Judas Machabée n'en usa que pour rétablir le culte de Dieu. Dès qu'il en eut la liberté, il alla à Jérusalem où il eut soin de purifier et de rétablir le temple, qui avait été profané et ravagé par les idolâtres. On rétablit l'autel, le sanctuaire; on fit de nouveaux vases sacrés; on recommença à offrir des sacrifices selon la loi; et on célébra solennellement la dédicace de l'autel, avec une joie incroyable de tout le peuple. On fortifia en même temps la montagne de Sion, pour mettre le temple à couvert des insultes des idolâtres.

CXVII. *Mort d'Antiochus.*

Ce fut alors que la justice divine commença à éclater par la punition d'Antiochus. Ce prince retournait de la Perse, où il avait été mis en fuite, lorsqu'il apprit que Judas Machabée avait défait ses troupes, renversé l'idole qu'il avait fait élever dans le temple de Jérusalem, et rétabli ses fortifications. Il jura qu'il irait à Jérusalem, et qu'il en ferait le tombeau de tous les Juifs. Dès qu'il eut proféré cette parole, il fut attaqué d'une douleur effroyable dans les entrailles. Cette maladie ne l'arrêta point ; au contraire, se laissant aller aux transports de sa fureur, et ne respirant que le carnage des Juifs, il voulut hâter son voyage : mais comme son chariot allait avec impétuosité, il tomba d'une chûte violente qui lui meurtrit tout le corps, et le réduisit à la mort. L'humiliation de ce prince superbe fut un témoignage évident de la puissance de Dieu. Il sortait de son corps comme une fourmilière de vers ; toutes ses chairs tombaient par pièces, et jetaient une odeur insupportable à lui-même, à ses domestiques, et à toute son armée. Tant de maux joints ensemble arrachèrent cette confession de sa bouche : *Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu, et qu'un mortel ne s'égale point à lui.* Le souvenir des excès qu'il avait commis dans Jérusalem, joignit aux douleurs de son corps les remords de sa conscience, et il reconnut que c'était pour l'en punir que Dieu le frappait d'une plaie si violente dans une

terre étrangère : c'est pourquoi, il promit de mieux traiter les Juifs à l'avenir, de faire des dons précieux au temple, et de fournir les dépenses nécessaires pour les sacrifices. Il promit même de se faire Juif, de parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. Enfin, il écrivit aux Juifs une lettre pleine de témoignages d'estime et d'affection. Mais Dieu, qui voit le fond des cœurs, ne lui fit pas miséricorde ; parce que ce n'était pas le regret de l'avoir offensé, mais le seul désir d'être délivré d'une maladie si cruelle, qui engageait cet impie à donner toutes ces marques extérieures de pénitence. Ainsi ce prince cruel et blasphémateur finit une vie criminelle par une mort misérable, laissant aux hommes un exemple redoutable, afin qu'ils n'attendent pas à l'extrémité à demander pardon à Dieu, et qu'ils vivent de telle sorte, que leurs bonnes œuvres leur obtiennent la grâce de bien mourir. Car cette parole de St. Augustin est bien remarquable : " Voulez-vous bien mourir ? vivez bien. Celui " qui vit bien, ne peut mourir mal. La " bonne mort est la récompense de la bonne " vie."

X CXVIII. *Suite de l'Histoire de Judas Machabée et de ses frères.*

Judas Machabée continua de vaincre en plusieurs occasions les ennemis du peuple de Dieu : il défit, entr'autres, une armée formidable, à la suite d'une vision dans laquelle le saint pontife Onias lui apparut,

et lui montra Jérémie, en l'assurant que ce saint prophète ne cessait point d'offrir ses prières à Dieu pour tout le peuple. Il donna des marques de sa piété envers les morts, par les sacrifices, qu'il fit offrir à Jérusalem pour les péchés des Juifs qui avaient été tués dans les combats ; et il combattit généreusement jusqu'à la mort pour le salut de sa patrie. Jonathas son frère fut choisi pour lui succéder, et remplit dignement, par sa piété et par son courage, la qualité de chef du peuple de Dieu. Après sa mort, Simon eut le bonheur d'achever ce que ses frères avaient entrepris, et d'affranchir entièrement la Judée du joug des princes voisins qui l'opprimaient. Comme il ne cherchait que le bien de son peuple, sa conduite fut si agréable aux Juifs, qu'ils firent une loi par laquelle il lui donnèrent, et à ses descendans, la qualité de prince et de souverain sacrificateur de leur nation : ce qui dura jusqu'à ce qu'Hérode, qui était Iduméen, ayant usurpé le royaume à la faveur des Romains, qui s'étaient emparés de la Judée, le peuple Juif cessa d'avoir un chef de sa nation. Alors s'accomplit la prophétie de Jacob, qui avait prédit que le Messie viendrait lorsque le sceptre sortirait de sa maison pour passer en des mains étrangères. En effet, ce fut sous le règne d'Hérode que s'éteignit la suite des princes de la maison d'Israël, et que Jésus-Christ vint au monde, pour faire succéder la loi de grâce aux figures de l'Ancien Testament dont il était l'accomplissement et la fin.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE LA

VIE DE N. S. JÉSUS-CHRIST,

OU SONT CONTENUES

SES PRINCIPALES ACTIONS.

PREMIERE PARTIE,

Qui comprend ce qui s'est passé depuis la Conception de N. S. Jésus-Christ, jusqu'à la fin de la seconde année de sa prédication.

I. *Etat du monde à la naissance de Jésus-Christ.*

DIEU avait créé l'homme dans un état heureux, dont il ne pouvait déchoir que par le péché. Il ne persévéra pas long-tems dans cet état : le démon l'ayant tenté, il mangea du fruit dont Dieu lui avait défendu de manger, et il s'engagea, par cette désobéissance, dans la damnation éternelle : toute sa postérité fut enveloppée dans le même malheur.

Dieu fut touché de miséricorde envers les hommes: dès qu'il les vit ainsi précipités dans la mort, il menaça le démon qu'il naîtrait un jour de la femme un fils qui lui ferait la guerre, et qui détruirait son empire: que cette femme même écraserait la tête du serpent. C'était de son propre Fils que Dieu parlait, et de la sainte Vierge, sa mère. Il résolut d'envoyer ce Fils bien-aimé dans le monde, pour être le Rédempteur de tous les hommes. Il disposa toutes choses pour sa naissance. Il choisit un peuple parmi lequel il voulut qu'il naquit. C'était le peuple Juif. Il le promit plusieurs fois aux premiers pères et aux plus grands rois de ce peuple, Abraham et David. Il leur suscita de tems en tems des prophètes, c'est-à-dire, des hommes remplis de son esprit, pour leur annoncer que le Sauveur viendrait bientôt les délivrer; et afin qu'ils pussent aisément le reconnaître, il leur fit prédire le tems auquel il devait naître, et toutes les circonstances de sa vie et de sa mort.

Ce peuple, excité par des promesses si précieuses et tant de fois réitérées, attendait avec impatience l'arrivée de ce Rédempteur. Enfin, après quatre mille ans, le tems prescrit par l'ordre de Dieu arriva. L'empire Romain jouissait d'une profonde paix sous le règne d'Auguste, et les Juifs étaient gouver-

nés par Hérode, qui leur avait été donné pour roi par les Romains, sous la domination desquels ils étaient tombés depuis quelques années. Ce fut dans ce tems qu'il fit naître, chez les Juifs, Jésus-Christ, le libérateur des Juifs et des Gentils; et il accomplit par lui le grand ouvrage du salut des hommes en la manière que l'évangile nous apprend, et qui va être rapporté dans cette histoire.

II. *L'ange Gabriel annonce la naissance de saint Jean.*

Il y avait parmi les Juifs un saint prêtre nommé Zacharie, qui gardait avec sa femme Elizabeth tous les commandemens de Dieu d'une manière irréprochable. Ils étaient tous deux avancés en âge; et Dieu qui voulait éprouver leur vertu, pour la récompenser ensuite d'une manière éclatante, ne leur avait point donné d'enfans. Un jour que Zacharie servait dans le temple, selon son rang, l'ange Gabriel lui apparut, et lui annonça de la part de Dieu, qu'il aurait un fils qu'il appellerait Jean; que ce fils serait grand devant Dieu; qu'il serait rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère; qu'il convertirait plusieurs d'entre les enfans d'Israël; et qu'il marcherait devant le Seigneur avec l'esprit et la vertu d'Elie, pour lui préparer les voies et disposer les hommes à le recevoir.

Zacharie douta de la vérité de ces promesses, et répondit à l'ange: “ A quoi connaîtrai-je “ que ce que vous me dites est vrai? car je “ suis vieux, et ma femme est avancée en “ âge.” L'ange lui reprocha son incrédulité, et l'assura qu'il allait devenir muet à l'heure même, et qu'il ne parlerait plus jusqu'à ce que les choses qu'il lui annonçait fussent arrivées. Il perdit au même moment l'usage de la parole; et le peuple, à qui il ne put plus se faire entendre que par signes, lorsqu'il sortait du sanctuaire, reconnut, par son silence, qu'il avait eu une vision.

Le tems de son ministère étant accompli, il s'en retourna en sa maison, qui était dans une ville de la tribu de Juda, et Dieu accomplit ce qu'il lui avait fait prédire par l'ange: car Elizabeth conçut, et elle se tint cachée pendant cinq mois, s'occupant à remercier Dieu de la grâce qu'il lui avait faite.

III. *Conception de Jésus-Christ.*

Il y avait six mois qu'Elizabeth était enceinte, lorsque l'ange qui avait annoncé à Zacharie la naissance de saint Jean, fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée, appelée Nazareth, pour annoncer la naissance de Jésus-Christ à celle qui avait été choisie de toute éternité pour être sa mère. C'était une sainte Vierge de la postérité de David, nom-

mée Marie, qu'un homme de la même famille, appelé Joseph, avait épousée: vivant avec lui dans une parfaite continence, elle avait trouvé dans son époux un témoin et un gardien fidèle de sa pureté. L'ange étant entré où elle était, lui dit: " Je vous salue, " ô pleine de grâce! le Seigneur est avec " vous, vous êtes bénie entre les femmes." Marie fut surprise de se voir saluée de la sorte: mais l'ange lui dit de ne point craindre, et qu'elle aurait un fils qui serait grand, qu'on appellerait le fils du Très-Haut, à qui Dieu donnerait un empire qui n'aurait point de fin; et qu'elle nommerait ce fils du nom de JESUS, qui signifie *Sauveur*. La sainte Vierge croyant qu'elle ne pourrait devenir mère sans perdre le précieux trésor de sa virginité, et préférant ce trésor à l'honneur que l'ange lui annonçait, elle lui dit:— " Comment cela se fera-t-il? car je ne con- " nais point d'homme." L'ange lui répondit que ce fruit saint qui devait être appelé le Fils de Dieu, naîtrait d'elle par l'opération invisible du Saint-Esprit; et pour lui marquer que Dieu, à qui rien n'est impossible, ferait en elle ce grand miracle de sa toute-puissance, il lui apprit ce qui était arrivé à sa cousine Elizabeth, laquelle, après une stérilité de plusieurs années, était devenue enceinte depuis six mois. Après cet éclaircisse-

ment qui fit comprendre à Marie qu'elle serait mère sans cesser d'être vierge, elle se rendit humblement à l'ordre de Dieu, et elle dit à l'ange : " Voici la servante du Seigneur, " qu'il me soit fait selon votre parole." L'ange la quitta : mais le Saint-Esprit opéra en elle le grand mystère auquel il l'avait préparée depuis si long-tems par une abondante effusion de ses grâces. Elle conçut le fils de Dieu, la seconde personne de la Sainte Trinité, qui s'incarna, c'est-à-dire, se fit homme, en prenant un corps et une âme comme nous, dans le sein de cette chaste et humble Vierge.

IV. *La sainte Vierge visite sainte Elizabeth.*

A peine Marie eut-elle appris la grossesse de sa cousine, qu'elle partit avec promptitude pour l'aller voir : elle la salua dès qu'elle fut entrée en sa maison; et aussitôt qu'Elizabeth eut entendu sa voix, elle sentit son enfant tressaillir de joie dans son sein. En effet cet enfant, qui depuis fut nommé Jean, fut dès lors sanctifié dans le sein de sa mère, par la présence de Jésus-Christ et par la parole de la sainte Vierge. Elizabeth fut elle-même remplie du Saint-Esprit, et elle s'écria : " Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit " de vos entrailles est béni. Et d'où me vient " ce bonheur, que la mère de mon Sauveur " vienne chez moi ?" Elle apprit à la sainte

Vierge le tressaillement de son enfant, et elle ajouta : " Vous êtes bienheureuse d'avoir " cru, parce que ce qui vous a été dit de la " part du Seigneur sera accompli." Ces louanges n'enflèrent point le cœur de la sainte Vierge. Elle ne put pas méconnaître les grâces que Dieu lui avait faites ; mais elle voulut lui en rapporter toute la gloire ; et loin d'attribuer à sa foi ce que le Seigneur devait accomplir en elle, elle l'attribua à la pure miséricorde du Créateur, en disant, " Mon âme glorifie le Seigneur, et mon " esprit est ravi de joie en Dieu mon Sau- " veur, parce qu'il a regardé la bassesse de " sa servante." Elle ajouta que Dieu se plaît quand il veut, à faire de grandes choses par les plus petites créatures ; qu'il aime à élever les humbles, et à terrasser les orgueilleux ; et qu'afin il est fidèle dans ses promesses, puisqu'il ne la rendait mère de son Fils qu'afin d'accomplir la miséricorde qu'il avait promise à Abraham et aux autres patriarches.

X V. *Naissance de St. Jean.*

Marie demeura trois mois avec sa cousine, et s'en retourna ensuite dans sa maison. Cependant le tems des couches d'Elizabeth arriva, et ses parens et voisins vinrent se réjouir avec elle de la naissance de son

fils. Le huitième jour, auquel il fallait le circoncire et le nommer, ils lui voulaient donner tous le nom de Zacharie, qui était celui de son père ; il n'y eut qu'Elizabeth qui voulut qu'il fut nommé Jean, comme Dieu l'avait ordonné par la parole de l'ange. On lui représenta qu'il n'y avait personne dans sa famille qui portât ce nom, et on fit signe au père de déclarer sa volonté sur ce sujet. Il demanda des tablettes, et il écrivit dessus : *Jean est le nom qu'il doit avoir*. Au même instant sa langue se délia, et la parole lui ayant été rendue, il s'en servit pour bénir Dieu. Ceux qui furent témoins de ces merveilles, et tous ceux qui l'entendirent parler, furent saisis d'étonnement, et ils se disaient les uns aux autres : *Que pensez-vous que sera un jour cet enfant ?*

Mais ce qu'ils ne savaient pas fut révélé à Zacharie, qui, étant rempli du Saint-Esprit, conçut le mystère de l'Incarnation, et la fonction que son fils devait avoir par rapport à ce mystère, en qualité de précurseur du Messie. Il prophétisa aussitôt, et il dit : *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple.* Il ajouta, comme la sainte Vierge avait fait dans son cantique, que Dieu faisait naître de la maison de David le Sauveur du monde, pour accomplir les promesses qu'il avait faites à

Abraham, et qu'il avait souvent renouvelées par la bouche des prophètes ; et il ramassa tous les fruits de l'Incarnation en ce peu de mots : " Il nous a promis qu'étant délivrés de la puissance de nos ennemis, nous le servirions en marchant devant lui, dans la sainteté de sa justice." Adressant ensuite à son fils ces paroles, il dit : " Et vous, petit enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut ; car vous marcherez devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies, et pour donner la connaissance du salut à son peuple." Dieu accomplit ce que Zacharie prédisait ; et pour préparer Jean aux fonctions du grand ministère auquel il le destinait, il le fit croître en vertus, et il voulut qu'il demeurât dans les déserts jusqu'au jour qu'il devait paraître devant le peuple d'Israël.

VI. *Dieu révèle à saint Joseph la naissance de Jésus-Christ.*

Pendant que le bruit des merveilles qui étaient arrivées à la naissance de saint Jean, se répandait dans tout le pays des montagnes de Judée, la sainte Vierge, qui était retournée à Nazareth, méditait dans un profond silence le mystère que Dieu opérait en elle : elle n'avait rien dit à son époux de ce qui lui était arrivé ; mais la grossesse la découvrit,

et il s'aperçut qu'elle était enceinte. Comme c'était un homme juste, il ne voulut pas la diffâmer ; mais il se résolut de la quitter secrètement ; et il était dans cette pensée, lorsqu'un ange qu'il vit en songe, lui dit : " Joseph, fils de David, ne craignez point " de prendre avec vous Marie votre femme : " car le fruit qu'elle porte dans son sein, est " l'ouvrage du Saint-Esprit : elle enfantera " un fils que vous nommerez Jesus, par- " ce que ce sera lui qui sauvera son peuple " de ses péchés." Joseph obéit à cet ordre, et il demeura avec son épouse, vivant tous deux dans une parfaite continence. C'est ainsi que s'accomplissait ce que Dieu avait prédit autrefois par le prophète Isaïe en ces termes : " Une Vierge concevra et enfan- " tera un fils à qui on donnera le nom d'Emmanuel, *qui signifie*, Dieu avec nous."

VII. *Naissance de Jésus-Christ.*

Cependant le tems auquel la sainte Vierge devait accoucher, arriva, et elle enfanta Jésus. Mais avant que de rapporter l'histoire de cette naissance, il est juste de faire connaître celui qui est né ainsi. Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, et il rassemble dans une seule personne la nature divine et la nature humaine. Comme homme, il est le fils de la sainte Vierge ;

comme Dieu, il n'a que Dieu pour père; comme homme, il naît dans le tems; comme Dieu, il est de toute éternité. Voici donc quelles furent les circonstances de sa naissance temporelle.

Auguste qui gouvernait l'empire Romain, voulant avoir le dénombrement de tous ses sujets, fit publier un édit qui obligeait chacun de se faire enrégistrer dans la ville dont il tirait son origine. Pour obéir à cet ordre, saint Joseph partit de Galilée avec la sainte Vierge, et alla à Bethléem, ville de Judée, y faire écrire son nom, parce qu'il était de la famille de David, et que ce prince était né à Bethléem, qui, pour ce sujet, est appelé dans l'évangile ville de David. Quand ils y furent, le moment des couches de la sainte Vierge arriva. Elle enfanta donc Jésus, surnommé le Christ; elle l'enveloppa de langes; et parce qu'il n'y avait pas eu pour elle de place dans les hôtelleries, elle le coucha dans une crêche. Des bergers qui gardaient leurs troupeaux durant la nuit près de ce lieu, furent environnés tout d'un coup d'une grande lumière, et virent un ange qui leur dit: "Ne craignez point, car je vous " annonce une heureuse nouvelle qui com- " blera tout le peuple d'une grande joie; " c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de Da- " vid, il vous est né un Sauveur, qui est le

" Christ, le Seigneur ; et voici la marque à " laquelle vous le connaîtrez : vous trou- " verez un enfant enveloppé de langes et " couché dans une crêche." Ils entendirent aussitôt une grande troupe de ces esprits bienheureux qui louaient Dieu, et qui disaient: " Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et " paix sur la terre aux hommes de bonne " volonté." Les anges s'étant retirés, les bergers se hâtèrent d'aller à Bethléem, où ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant, qui était couché dans une crêche, et ils reconnurent la vérité de ce que l'ange leur avait dit. Ils s'en retournèrent glorifiant Dieu, publiant les merveilles qu'ils avaient vues, et ravirent d'admiration tous ceux qui les entendirent, pendant que la sainte Vierge repassait dans son cœur toutes ces choses, et les y conservait fidèlement.

VIII. *Circoncision de Jésus-Christ, et adoration des Mages.*

Jésus-Christ voulut bien se soumettre à la loi, pour nous apprendre par son exemple à être fidèle à accomplir celle de Dieu en toutes choses. C'est pourquoi l'évangile nous marque qu'il fut circoncis le huitième jour, et qu'il fut nommé Jesus, c'est-à-dire Sauveur, qui est le nom dont l'ange avait dit, dès avant sa conception, qu'il le fallait nom-

mer, parce qu'il devait délivrer son peuple de ses péchés.

La sainte Vierge et saint Joseph étaient encore à Bethléem, lorsqu'on vit entrer dans Jérusalem des Mages. C'étaient de grands seigneurs qui venaient du côté de l'Orient, et qui demandaient où était le roi des Juifs nouvellement né, disant qu'ils avaient vu son étoile en Orient, et qu'ils étaient venus l'adorer. Cette demande surprit ceux de Jérusalem, et troubla Hérode, qui avait usurpé le royaume de la Judée. Il assembla aussitôt les princes des prêtres et les docteurs de la loi pour s'informer d'eux où devait naître le Messie qu'ils attendaient : car il conçut bien que c'était le Messie que les Mages cherchaient sous le nom de roi des Juifs. Ils lui répondirent que c'était à Bethléem, selon les paroles du prophète Michée : " Et vous, " Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas " la moins considérable entre les principales " villes de cette tribu, puisque c'est de vous " que doit sortir le chef qui conduira mon " peuple d'Israël."

Après cette instruction, Hérode fit venir secrètement les Mages, leur demanda en quel tems ils avaient vu l'étoile dont ils parlaient, et les envoya à Bethléem : il leur dit : " Allez, et informez-vous avec soin de " l'Enfant que vous cherchez ; et quand

" vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, " afin que j'aille aussi l'adorer." A peine s'étaient-ils mis en chemin pour aller à Bethléem, qu'ils aperçurent l'étoile qui leur était apparue en Orient ; et l'évangile remarque qu'en la voyant ils furent transportés d'une grande joie : elle marcha devant eux pour les conduire, et elle s'arrêta sur le lieu où était Jésus-Christ. Ils entrèrent dans la maison, où ils trouvèrent l'enfant avec la sainte Vierge sa mère, et se prosternèrent devant lui, l'adorèrent, et lui offrirent pour présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Après lui avoir rendu leurs adorations, ils s'en retournèrent en leur pays, mais sans repasser par Jérusalem, parce qu'ils furent avertis en songe de n'aller point trouver Hérode.

IX. *Purification de la sainte Vierge.*

Quarante jours s'étant écoulés depuis la naissance de Jésus-Christ, la sainte Vierge alla avec saint Joseph à Jérusalem, offrir pour sa purification le sacrifice prescrit par la loi ; et l'évangile remarque qu'elle offrit le sacrifice des pauvres. Ils portèrent Jésus-Christ avec eux pour le présenter à Dieu.

Pendant qu'ils étaient au temple, un saint vieillard nommé Siméon y vint par le mouvement du Saint-Esprit. C'était un homme

juste et craignant Dieu, rempli du Saint-Esprit, et qui soupirait sans cesse après ta venue du Rédempteur par qui Dieu avail promis de consoler son peuple. L'esprit de Dieu, qui lui avait inspiré le désir et l'attente du Sauveur, lui avait aussi promis qu'il ne mourrait point sans l'avoir vu. C'est pourquoi, lorsque la sainte Vierge et saint Joseph apportèrent Jésus-Christ au temple, ce saint vieillard, poussé par une inspiration divine, y entra, prit l'enfant entre ses bras, et bénit Dieu, qui accomplissait ce qu'il lui avait promis: puisque ses yeux voyaient le Sauveur que Dieu devait exposer à la vue de tous les peuples, pour être la lumière des nations, et la gloire d'Israël.

Joseph et Marie étaient dans une admiration profonde de ce qu'ils voyaient et entendaient, lorsque Siméon s'adressant à eux les bénit, et dit à la sainte Vierge, que cet enfant qu'elle venait présenter à Dieu, était pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, qu'il serait en butte à la contradiction des hommes ; et que ces contradictions, qui découvriraient les pensées et les dispositions secrètes de plusieurs personnes,seraient pour elle un fer tranchant qui lui percerait l'âme de douleur. Il survint au même instant une sainte veuve nommée Anne, âgée de quatre-vingt-quatre ans, qui

avait le don de prophétie, et qui demeurait sans cesse dans le temple, servant Dieu jour et nuit par les prières et par les jeûnes. Elle vit Jésus-Christ, et elle le connut par la même lumière qui l'avait fait connaître à Siméon. Elle loua Dieu de la grâce qu'il faisait au monde en lui donnant un Sauveur, et elle parla de ce Sauveur à tous ceux qui attendaient son avénement.

X. *Fuite de Jésus-Christ en Egypte.*

La sainte Vierge et saint Joseph se retirèrent de Jérusalem après y avoir accompli tout ce qui était ordonné par la loi. Cependant Hérode, qui attendait le retour des Mages pour savoir d'eux où était le nouveau roi qu'il appréhendait, se voyant frustré dans son attente, parce que comme il a été dit ci-devant, les Mages s'en étaient retournés par un autre chemin, entra dans une extrême colère, et résolut de faire égorger tous les enfans de Bethléem et d'alentour, qui étaient nés depuis deux ans. Il exécuta en effet ce dessein barbare,et il pensait bien envelopper dans ce carnage celui dont il avait résolu la perte : mais Dieu trompa la cruauté de ce prince : et de tant d'enfans dont il répandit le sang, le seul qu'il cherchait fut le seul qu'il ne put faire mourir ; car un ange avait averti en songe saint Joseph des projets que

ferait Hérode pour ôter la vie à Jésus-Christ, et lui avait ordonné de prendre l'enfant et sa mère et de s'enfuir en Egypte, où il demeurerait jusqu'à ce qu'il reçût un nouvel ordre. Joseph avait obéi aussitôt à ce commandement, et avait fui en Egypte, où, après la mort d'Hérode, le même ange lui apparut encore, et lui dit de retourner en Judée, parce que celui qui voulait faire mourir le Sauveur était mort lui-même. Il revint aussitôt dans la terre d'Israël avec Jésus-Christ et la sainte Vierge: mais ayant appris qu'Archélaüs régnait en Judée en la place d'Hérode son père, il appréhenda d'y aller; et ayant été averti en songe de se retirer dans la Galilée, il établit sa demeure dans la ville de Nazareth.

XI. *Jésus est trouvé parmi les Docteurs.*

Cependant l'enfant Jésus croissait et se fortifiait, étant plein de sagesse et de grâces. Lorsqu'il eut environ l'âge de douze ans, il fut à Jérusalem avec la sainte Vierge et saint Joseph, qui y allaient tous les ans à la fête de Pâque, et il y demeura après la fête, sans qu'il s'en aperçussent; en sorte qu'ils s'en retournaient sans lui, s'imaginant qu'il marchait devant ou après eux avec quelqu'un de leur compagnie; mais lorsqu'après avoir marché un jour, ils ne le trouvèrent point,

ni avec eux, ni parmi leurs parens, ils retournèrent le chercher à Jérusalem ; et trois jours après ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant, les questionnant comme pour s'instruire, et faisant admirer en sa personne la sagesse des réponses qu'il faisait lui-même à ceux qui l'interrogeaient. C'est ainsi que Jésus nous donnait dans sa conduite le modèle du désir que nous devons avoir d'être instruits de la loi de Dieu, et celui de la docilité avec laquelle nous devons écouter les pasteurs de son église, soumettant volontiers nos lumières à leur autorité. La sainte Vierge et saint Joseph furent remplis d'étonnement, lorsqu'ils le virent en cet état : et sa mère, lui représentant la douleur qu'ils avaient ressentie, lorsqu'ils l'avaient perdu, et la peine qu'ils avaient eue à le chercher, lui dit : "Mon " fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec " nous ?" Il leur répondit : "Pourquoi est-ce " que vous me cherchiez ? Ne saviez-vous " pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui " regarde le service de mon Père ?" Ils ne comprirent point cette réponse : ce qui n'empêcha pas la sainte Vierge d'en conserver toutes les paroles dans son cœur. Il s'en retourna à Nazareth avec eux, et il y resta jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de trente ans. Tout ce que l'évangile nous apprend

de la vie de Jésus-Christ pendant tout ce tems-là, c'est qu'il *était soumis à Joseph et à Marie*, pour nous faire comprendre, par son exemple, que la vertu la plus importante pour nous, c'est l'humilité, la docilité et la soumission à ceux qui sont audessus de nous ; et qu'il est plus important d'apprendre à être docile et humble, qu'à faire des choses admirables pour la gloire de Dieu.

XII. *Prédication de saint Jean.*

Saint Jean dans le désert, se préparait, par la retraite à l'emploi auquel Dieu l'avait destiné. Mais parce que Jésus-Christ ne devait paraître qu'après que saint Jean l'aurait annoncé, Dieu le fit sortir enfin de la solitude. Ce saint précurseur vint donc dans le désert de Judée et dans tout le pays du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence. Ce baptême ne donnait pas la rémission des péchés, mais il disposait les hommes à la recevoir, et il était la figure du baptême que Jésus-Christ devait instituer dans la suite. Deux prophètes rapportés par les évangélistes, avaient prédit, long-tems auparavant, l'emploi et le ministère de saint Jean ; l'un l'appelant l'ange de Dieu, qui devait marcher devant Jésus-Christ pour lui préparer les voies; et l'autre disant qu'on entendrait dans le désert la voie de celui qui crierait : *Pré-*

parez la voie du Seigneur; rendez droits les sentiers de notre Dieu.

Il commença à prêcher, en disant: *Faites pénitence, car le Royaume du ciel est proche.* Ce qui donnait plus de poids à ses discours, c'est qu'il prêchait la pénitence par son exemple encore plus que par ses paroles. Il n'avait pour habit qu'un sac tissu de poil de chameau, avec une ceinture de cuir, et il ne mangeait que des sauterelles et du miel sauvage. Tout Jérusalem, tous les pays des environs du Jourdain, et toute la Judée allaient le trouver; ils confessaient leurs péchés, et il les baptisait dans le Jourdain.

Il vit entre autres des Pharisiens et des Saducéens qui s'adressaient à lui pour recevoir son baptême. Les Pharisiens étaient des Juifs qui se piquaient d'une parfaite connaissance et d'une observation exacte de la loi: ils avaient acquis une grande estime et autorité parmi le peuple; mais nous verrons dans la suite de cette histoire, qu'ils étaient de grands hypocrites, qui, sous l'écorce d'une vertu extérieure, cachaient un orgueil insupportable. Les Saducéens ne croyaient point à l'immortalité de l'âme, et ils étaient en petit nombre. Voici comme saint Jean parla aux personnes de ces deux sectes, qui vinrent à lui pour être baptisées: « Race de vipères, « qui vous a averti de fuir la colère qui doit

" tomber sur vos têtes? Faites donc de
" dignes fruits de pénitence, et ne pensez
" pas dire en vous-mêmes que vous êtes les
" enfans d'Abraham; car je vous déclare
" que Dieu peut faire naître de ces pierres
" mêmes des enfans d'Abraham. La cognée
" est déjà à la racine de l'arbre. Tout arbre
" qui ne produit point de bon fruit, sera
" coupé, et jeté au feu."

Le peuple, les publicains, c'est-à-dire les fermiers et receveurs des impôts, et les soldats, lui demandèrent ce qu'ils devaient faire; il répondit au peuple: *Que celui qui a deux vêtemens, et qui a de quoi manger, en donne à celui qui n'en a point.* Il avertissait les publicains de ne rien exiger au delà de ce qui leur était ordonné; et les soldats, de se contenter de leur paye, et de n'user ni de violence ni de tromperie envers personne.

XIII. *Jésus-Christ est baptisé par St. Jean.*

Tandis que toute la Judée allait se faire baptiser par saint Jean dans le Jourdain, Jésus-Christ, ayant alors environ trente ans, sortit de Nazareth, où il avait attendu dans la retraite et le silence le tems d'exercer le ministère pour lequel il était venu au monde: il vint sur les bords du Jourdain pour recevoir avec les autres le baptême de son précurseur. Saint Jean admirant ce profond

abaissement du Fils de Dieu, s'opposa autant qu'il put à ce que Jésus voulait faire, en lui disant : " C'est moi qui dois être baptisé " par vous, et cependant vous venez à moi !" Mais Jésus lui répondit : " Laissez-moi faire " présentement ce que je veux ; car c'est " ainsi qu'il faut que nous accomplissions " toute justice." Saint Jean se rendit à ce commandement et baptisa Jésus-Christ, qui après avoir été baptisé, sortit hors de l'eau, et se mit en prière. Pendant qu'il priait, le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, descendit et demeura sur lui, et une voix qui venait du ciel fit entendre ces paroles : *Vous êtes mon fils bien-aimé, en qui je mets mes complaisances.* Il quitta ensuite les bords du Jourdain ; et le Saint- Esprit le conduisit aussitôt dans le désert.

XIV. *Jésus-Christ jeûne et est tenté.*

Jésus passa quarante jours dans le désert sans boire ni manger. Comme il y avait été conduit par le Saint-Esprit, afin qu'il y fût tenté, il voulut bien, après ce jeûne rigoureux, sentir les atteintes de la faim. Le démon en prit occasion de le tenter : en effet, il s'approcha de lui, et lui dit : " Si vous " êtes le Fils de Dieu, commandez que ces " pierres deviennent des pains." Jésus lui répondit : " L'homme ne vit pas seulement

“ de pain, mais de toute parole qui sort de “ la bouche de Dieu.”

Alors le démon le transporta sur le haut du temple de Jérusalem, et lui proposa de se jeter en bas, pour faire voir qu'il était le Fils de Dieu : “ Car il est écrit, lui disait-il, que “ Dieu ordonnera à ses anges de vous gar- “ der ; et ils vous soutiendront de leurs “ mains, afin que vous ne vous blessiez “ point ” Jésus répliqua à ce passage de l'Ecriture par un autre, où il est dit : “ Vous “ ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.”

Après cela, le démon le transporta sur une haute montagne, d'où il lui fit voir en un moment tous les royaumes du monde, avec l'éclat et la pompe qui les accompagnent, et lui promit toutes ces choses s'il voulait se prosterner devant lui et l'adorer : “ Car elles “ m'ont été données, lui disait-il fausse- “ ment, et je les donne à qui il me plaît.” Alors Jésus lui répondit : “ Retire-toi, Sa- “ tan ; car il est écrit : vous adorerez le “ Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez “ que lui seul.” Le démon ayant ainsi achevé inutilement toutes ses tentations, se retira pour un tems, et les anges s'approchèrent de Jésus-Christ, et se mirent à le servir.

X **XV.** *Saint Jean rend témoignage à Jésus.*

Jésus sortit du désert, et retourna au lieu

où saint Jean prêchait et baptisait. Ce fidèle précurseur ne cessait de parler de Jésus-Christ a ceux qui l'écoutaient. Pendant qu'il en parlait si avantageusement, on le prenait lui-même pour le Messie ; et on lui envoya de Jérusalem des prêtres et des lévites, qui étaient tous Pharisiens, et par conséquent fort considérés du peuple, pour savoir de lui ce qu'il était. Ce fut alors qu'il confessa qu'il n'était point le Christ. Ils lui demandèrent s'il était Elie, ou quelqu'autre prophète : et comme il leur dit que non, ils lui dirent : " Qui êtes-vous donc, afin " que nous rendions quelque réponse à ceux " qui nous ont envoyés ?" " Que dites-vous " de vous-même ? " Je suis, répondit-il, " la voix de celui qui crie dans le désert : " Rendez droites les voies du Seigneur." Ils insistèrent : " Pourquoi donc baptisez-" vous, si vous n'êtes ni le Messie, ni un " prophète." A quoi il repartit : " Il est " vrai que je baptise dans l'eau. Il y en a " un au milieu de vous que vous ne con-" naissez point ; c'est lui qui doit venir après " moi, mais qui était avant moi, et je ne suis " pas digne de dénouer les cordons de ses " souliers."

Le lendemain il vit venir à lui Jésus-Christ, et voulant le faire connaître, il dit à ceux qui étaient présens : " Voici l'agneau de Dieu,

"voici celui qui efface les péchés du monde." Et il assura avoir vu le Saint-Esprit descendre et demeurer sur lui sous la figure d'une colombe, et que c'était celui-là qui donnerait le baptême du Saint-Esprit.

XVI. *Jésus-Christ commence à avoir des disciples.*

Un autre jour, Jésus passant près du Jourdain, saint Jean, qui était là avec deux de ses disciples, dit, dès qu'il le vit: *Voici l'Agneau de Dieu.* Ces deux disciples de Jean ayant ouï ces paroles, suivirent Jésus, qui, s'étant retourné, leur demanda qui ils cherchaient. Ils lui répondirent: *Maître, où demeurez-vous? Venez,* leur dit-il, *et voyez.* Ils y allèrent, et demeurèrent avec lui. Un de ces deux disciples, nommé André, avait un frère appelé Simon, à qui il dit: *Nous avons trouvé le Messie:* et il l'amena à Jésus, qui l'ayant regardé, lui dit: *Vous êtes Simon, fils de Jean, vous serez appelé Pierre:* le Sauveur lui donnant ce nom pour le préparer à la dignité où il voulait l'élever.

Le jour d'après, le Fils de Dieu voulant s'en aller en Galilée, trouva un nommé Philippe, qui était de Bethsaïde, d'où étaient aussi André et Pierre, et il lui dit: *Suivez-moi.* Philippe rencontra Nathanaël, et lui apprit qu'ils avaient trouvé le Messie promis

par la loi et prédit par les prophètes, et que ce Messie était Jésus de Nazareth.

XVII. *Premier miracle de Jésus-Christ.*

Jésus étant parti des bords du Jourdain, se trouva le troisième jour à des noces qui se faisaient à Cana en Galilée, où la sainte Vierge était, et où il avait été convié avec ses disciples. Le vin venant à manquer, Marie dit à son Fils, *Ils n'ont point de vin.* Mais Jésus nous voulant apprendre qu'il ne faut avoir aucuns égards humains dans les fonctions où il y va du service et de la gloire de Dieu, et qu'on doit alors regarder ses propres parens comme des étrangers, répondit à sa mère: "Femme, qu'avons-nous de com- " mun ensemble ? mon heure n'est pas en- " core venue." La sainte Vierge ne fut point troublée de cette réponse; elle espéra que son fils accorderait à sa prière le miracle qu'elle lui avait demandé. Elle dit donc à ceux qui servaient, de faire tout ce qu'il leur ordonnerait. Il y avait là six grandes urnes de pierre qui servaient aux purifications, dont l'usage était fréquent parmi les Juifs. Le Fils de Dieu les fit remplir d'eau, quand elles furent pleines, il dit aux serviteurs: "Puisez " maintenant, et portez-en au maître d'hô- " tel." Le maitre d'hôtel en goûta, et trouva que c'était d'excellent vin. Ce change-

ment d'eau en vin fut le premier miracle de Jésus-Christ. Les Saints Pères ont remarqué que ce n'est pas sans mystère qu'il fut accordé à la demande de la sainte Vierge : il servit à manifester la gloire de la mission de Jésus-Christ, et à faire que ses disciples crussent en lui.

XVIII. *Il chasse du temple les marchands.*

De Cana, Jésus alla avec sa sainte Mère, ses parens et ses disciples à Capharnaüm, ville de la même province de Galilée, où il demeura peu, parce que la solennité de Pâque était proche ; il alla à Jérusalem. Il y trouva dans le temple des marchands qui y vendaient des bœufs, des moutons et des colombes ; et des changeurs qui étaient assis à leurs bureaux : il fit aussitôt un fouet avec des cordes, et les chassa tous du temple, jeta par terre l'argent des changeurs et renversa leurs bureaux, en disant à ces profanateurs : " Otez tout cela " d'ici, et ne faites pas de la maison de mon " Père une maison de trafic."

Il fit plusieurs miracles à Jérusalem pendant la fête de Pâque qui durait sept jours ; et beaucoup de personnes crurent en son nom. Mais il ne se fia pas à tous ceux que ces miracles attiraient à lui : parce qu'il pénétrait le fond de tous les cœurs, et qu'il connais-

sait parfaitement ce qu'il y avait de solide et d'imparfait dans leur foi.

XIX. *Entretien de Jésus-Christ avec Nicodème.*

Pendant qu'il était à Jérusalem, un Sénateur Juif, nommé Nicodème, de la secte des Pharisiens, le vint trouver la nuit, et lui dit: " Maître, nous savons que vous êtes un Doc- " teur venu de la part de Dieu: car personne " ne saurait faire les miracles que vous faites, " si Dieu n'est avec lui."

Jésus prit de là occasion d'apprendre à ce Pharisien la nécessité du baptême pour entrer dans le ciel; en lui disant que si on ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, on ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

Il lui découvrit ensuite ces grands mystères de notre religion; que le serpent d'airain qui fut élevé par Moïse dans le désert, pour que ceux qui étaient mordus par des serpens de feu, fussent guéris de leurs blessures en le regardant, étant la figure du Messie, " qui " devait être aussi élevé *sur la croix*, afin que " quiconque croirait en lui ne pérît point: " car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il " lui a donné son Fils unique, afin que qui " conque croira en lui, ne périsse pas, mais " qu'il ait la vie éternelle. Dieu, *ajouta-t-il*, " n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour " le juger, mais pour le sauver. Celui qui

" croit en lui n'est point jugé ; mais celui-là " est déjà jugé, qui refuse de croire. Or, " voici ce qui le condamne : la lumière est " venue au monde, et les hommes ont plus " aimé leurs ténèbres que la lumière, par- " ce que leurs œuvres étaient mauvaises ; car " celui qui fait le mal, hait la lumière, parce " qu'elle manifeste le défaut de ses œuvres." Tels furent les principaux enseignemens que Jésus donna à Nicodème.

XX. *Emprisonnement de saint Jean.*

Saint Jean ne se borna pas à prêcher la pénitence sur les bords du Jourdain ; il alla jusque dans la Cour du Prince rendre témoignage à la justice. Hérode Antipas, fils du grand Hérode, sous lequel Jésus-Christ était né, avait épousé, contre toutes les lois, Hérodiade, qu'il avait enlevée à son frère. Jean alla le reprendre de ce crime, et de tous les autres maux qu'il avait faits, et lui dit hardiment qu'il ne lui était pas permis d'avoir, pour femme, la femme de son frère. Hérode ne s'irrita pas tout d'un coup contre le saint au contraire, comme il le tenait pour u homme juste, il avait pour lui du respect, de la crainte et de l'estime : il était même bien aise de l'entendre quelquefois, et il suivait ses avis avec beaucoup de zèle.

Hérodiade n'était pas dans la même dispo-

tion à l'égard de saint Jean ; car elle le haïssait mortellement, et elle cherchait toutes les occasions de le perdre. Elle corrompit enfin l'esprit d'Hérode ; et ce prince, pour lui complaire, envoya prendre le saint, et le fit mettre en prison ; il l'eut même fait mourir, s'il n'eût appréhendé le peuple, de qui saint Jean était regardé comme un prophète. Jésus ayant su l'emprisonnement de son précurseur, et que les Pharisiens s'offensaient de ce qu'il avait plus de disciples et qu'il baptisait plus de personnes que Jean, se retira de la Judée, et s'en retourna en Galilée par la Samarie.

XXI. *La Samaritaine.*

Jésus arriva sur l'heure du midi auprès d'une ville des Samaritains, nommée Sichar ; et comme il était fatigué, il s'assit sur le bord d'un puits, qu'on appelait la fontaine de Jacob. Une femme du pays vint quérir de l'eau à ce puits, et il lui demanda à boire. Cette femme, qui le reconnut pour Juif, s'étonna de ce qu'il voulait bien recevoir d'une Samaritaine le service qu'il lui demandait : car les Juifs avaient en horreur les Samaritains, parce qu'ils possédaient une partie de leur pays, et qu'ils avaient altéré la loi de Moïse par plusieurs superstitions païennes qu'ils y avaient mêlées. Elle témoigna donc sa sur-

prise à Jésus; mais il lui dit: "Si vous "connaissiez le don de Dieu, et qui est ce- "lui qui vous demande à boire, vous lui en "auriez demandé vous-même, et il vous "aurait donné une eau vive."

Elle prit ces paroles à la lettre; et ne sachant s'il voulait puiser cette eau vive dans le puits qui était là, ou ailleurs, elle lui répondit: "Seigneur, vous n'avez pas de quoi "en puiser, et ce puits est profond. Etes-"vous plus grand que notre Père Jacob, "qui nous a donné ce puits, dont il a bu "lui-même avec toute sa famille?" "Qui-"conque boit de cette eau, *repartit Jésus*, "aura encore soif; au lieu que celui qui "boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura "jamais soif; mais elle deviendra en lui "une fontaine qui rejaillira jusque dans la "vie éternelle." Ce que Jésus disait ou de la grâce, qui éteint en l'homme la soif des choses de la terre, ou de la gloire qui rassasiera parfaitement tous nos désirs, fut encore entendu par la Samaritaine, d'une eau matérielle, ce qui lui fit dire à Jésus-Christ avec bien de l'empressement: "Seigneur, "donnez-moi de cette eau, afin que je ne "sois plus obligée d'en venir puiser ici." Jésus lui dit: "Allez quérir votre mari;" et sur ce qu'elle dit qu'elle n'en avait point, il lui répliqua: "Vous avez raison; car vous

" en avez eu cinq, et celui que vous avez " maintenant n'est pas votre mari."

Elle vit bien par ces paroles, que celui qui lui parlait, connaissait toute sa vie ; et elle lui dit, soit pour détourner un discours qui ne lui était point favorable, soit pour profiter de la rencontre d'une personne si éclairée, et s'instruire de ce qu'elle ne savait pas : " Seigneur, je vois bien que vous êtes " un prophète. Nos pères ont adoré sur cette " montagne, et vous autres, vous dites que " le lieu où il faut adorer est à Jérusalem." Jésus prit de là occasion d'apprendre à cette femme que Dieu étant en esprit et en vérité, il veut être adoré en esprit et en vérité, et avec connaissance de ce que l'on adore ; que cette adoration ne dépend point des lieux, et que le tems était venu que Dieu serait adoré de la sorte. " Je sais, repartit-elle, " que le Messie doit venir ; lorsqu'il sera " venu, il nous instruira de tout." Sur quoi Jésus lui dit qu'il était lui-même le Messie dont elle parlait.

En même tems ses disciples, qui étaient allés à la ville pour acheter à manger, arrivèrent, et furent bien étonnés de le voir en conversation avec une femme ; mais le respect qu'ils avaient pour lui, les empêcha de lui faire aucune question là-dessus. Elle cependant, toute étonnée, laissa sa cruche,

courut à la ville, et dit aux habitans : " Ve-" nez voir un homme qui m'a dit tout ce " que j'ai fait : ne serait-ce point le Christ ?" Jésus était demeuré au bord du puits ; et comme ses disciples le pressaient de manger, il leur dit : " Ma nourriture est de faire la " volonté de celui qui m'a envoyé, et d'ac-" complir son œuvre." Cette œuvre était le salut des hommes ; et sa nourriture était la foi de ceux qu'il convertissait.

Cependant la femme à qui il avait parlé revint avec les habitants de Sichar, qui, croyant déjà en lui sur ce qu'elle leur avait dit, le vinrent prier de demeurer chez eux. Il y passa deux jours, et par ses discours, il fortifia leur foi, et accrut le nombre de ceux qui crurent en son nom ; de sorte qu'ils disaient à cette femme : " Ce n'est plus sur " ce que vous nous avez dit que nous " croyons ; car nous l'avons ouï nous-" mêmes, et nous savons qu'il est vraiment " le Sauveur du monde."

XXII. *Jésus-Christ prêche dans la Galilée.*

Jésus étant parti de Sichar, continua son voyage en Galilée, rempli de la vertu du Saint-Esprit, et fut bien reçu par les Galiléens, parce qu'ils avaient vu les miracles qn'il avait faits à Jérusalem pendant la solennité de Pâque. Là il commença à prêcher l'évan-

gile, c'est-à-dire l'heureuse nouvelle du royaume de Dieu, qui allait être ouvert aux hommes, et il disait : « le tems est venu, « le royaume de Dieu est proche ; faites « pénitence, et croyez à l'évangile." C'est ce qu'il enseignait dans les synagogues de la province avec un grand succès ; car tout le monde l'estimait, et sa réputation se répandait dans tout le pays.

Un jour qu'il était à Cana, ce lieu où il avait changé l'eau en vin, un officier alla le trouver, et le pria de venir avec lui à Capharnaüm pour guérir son fils qui se mourait. Jésus, qui pénétrait le fond des cœurs, et qui connaissait ce qu'il y avait d'imparfait dans la foi de celui qui venait le prier, lui dit : « Si vous ne voyez des prodiges et des « miracles, vous ne croyez point." Mais ce seigneur le pressant de venir avant que son fils mourût, il lui répondit : « Allez, « votre fils se porte bien." Il crut ce que Jésus lui disait : et comme il s'en allait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui et lui apprirent la guérison de son fils. Il s'informa de l'heure qu'il s'était mieux porté : il lui dirent que la fièvre l'avait quitté le jour précédent, à une heure après-midi ; or, c'était la même heure à laquelle Jésus lui avait dit, *Votre fils se porte bien.* Ce miracle le convertit avec toute sa famille, et il crut en Jésus-Christ.

XXIII. *Vocation de quatre Apôtres.*

Il y avait à l'orient de la Galilée un grand lac auquel l'évangile donne le nom de mer, et qui est appelé tantôt la mer de Galilée, à cause de cette province, dont une partie est sur le bord de ce lac, et tantôt la mer de Génézareth ou de Tibériade, à cause d'une ville qui portait ces deux noms, et qui était située sur le même rivage. Un jour que Jésus marchait le long de ce lac, il vit deux pêcheurs qui jetaient leurs filets dans l'eau ; l'un était Simon, et l'autre André son frère, qui ayant ouï dire à saint Jean, dont ils étaient disciples, que Jésus était l'Agneau de Dieu, l'avaient suivi. Il ne s'étaient point attachés pour lors entièrement à sa suite, et ils étaient retournés chez eux exercer leur emploi. Un peu au-delà du lieu où il les vit pêcher, il y avait deux autres frères, nommés Jacques et Jean, qui étaient avec Zébédée leur père dans une barque où ils raccommodaient leurs filets. Ces quatre pêcheurs étaient de Bethsaïde, ville de Galilée, Il les appela tous quatre à lui, et il leur fit tout quitter pour le suivre ; mais il accompagna probablement cette vocation de la pêche miraculeuse qui est ainsi rapportée par saint Luc.

Cet évangéliste dit que Jésus étant sur le

bord du lac de Génézareth, et se trouvant accablé par la foule du peuple qui se pressait pour entendre la parole de Dieu, il vit deux barques, dont les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets : il entra dans celle de Simon, et l'ayant fait un peu éloigner du bord, il s'y assit, et de là se mit à enseigner le peuple. Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit, à Simon : " Avancez en pleine " eau, et jetez vos filets pour pêcher." Simon lui dit : " Maître, nous avons travaillé " toute la nuit sans rien prendre ; néan- " moins je jetterai le filet sur votre pa- " role." L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leurs filets se rompant, ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans une autre barque, de venir les aider. Ils vinrent, et remplirent tellement les deux barques, qu'il s'en fallait peu qu'elles ne coulassent à fond. Simon-Pierre épouvanté de ce miracle, aussi bien que ses compagnons, se jeta aux pieds de Jésus, en disant : " Seigneur, retirez-vous " de moi, parce que je suis un pécheur." Jésus lui dit : " Ne craignez point, vous serez désormais un pêcheur d'hommes."

Ce fut donc apparemment après ce prodige qu'il dit à Simon et à André : *Suivez-moi.* Il appela en même tems Jacques et Jean, qui laissèrent dans la barque Zébédée

leur père avec ceux qui travaillaient pour lui, et tous quatre abandonnèrent leurs filets, et renoncèrent à tout pour le suivre, et pour s'attacher désormais entièrement à lui. C'est ainsi que quand Dieu nous a appelés à son service par une vocation particulière, on doit obéir à sa voix sans balancer, et s'estimer heureux de tout quitter pour le suivre.

XXIV. *Jésus délivre un possédé à Capharnaüm.*

X

Jésus alla ensuite demeurer à Capharnaüm, ville de Galilée. Il prêcha dans cette ville, et il y fit admirer sa doctrine de tout le monde, parce qu'il parlait comme ayant puissance et autorité. Les jours du sabbat, il faisait des instructions dans la synagogue. Un jour il s'y trouva un possédé qui se mit à crier : " Laissez-nous, qu'avons-nous à dé-
" mêler avec vous, Jésus de Nazareth ?
" Etes-vous venu pour nous perdre ? Je
" sais qui vous êtes ; vous êtes le Saint de
" Dieu." Mais Jésus parlant au démon avec menaces lui dit : *Tais-toi, et sors de cet homme.* Le démon se voyant ainsi forcé de lâcher sa proie, agita par de violentes convulsions celui qu'il était obligé de quitter, le jeta par terre, lui fit pousser un grand cri, et le laissa aussitôt sain et entier. Tous ceux qui furent témoins de ce prodige, étaient

dans un si grand étonnement, qu'ils se demandaient les uns aux autres : "Qu'est-ce "que ceci ? et quelle est cette nouvelle "doctrine ? Celui qui l'enseigne com-"mande avec empire et autorité aux démons, "et ils obéissent."

X XXV. *Jésus-Christ guérit la belle-mère de Simon, et plusieurs autres malades.*

Le Sauveur étant sorti de la synagogue, alla avec les fils de Zébédée dans la maison des deux frères, Simon et André, où il trouva la belle-mère de Simon malade d'une grosse fièvre. Ses disciples le prièrent pour elle ; et lui s'approchant du lit, la prit par la main, la fit lever, commanda à la fièvre de la quitter. La fièvre la quitta au même instant ; et la malade fut si parfaitement guérie, que s'étant levée aussitôt, elle se mit à leur préparer à manger.

Cependant le bruit du miracle que Jésus avait fait dans la synagogue, se répandit de tous côtés dans Capharnaüm, et peut-être qu'on y sut aussi la guérison de la belle-mère de Simon : de sorte que le soir après le soleil couché, toute la ville s'assembla devant la porte du logis où il était : car tous ceux qui avaient des personnes affligées de quelque maladie que ce fût, les lui amenèrent, et il les guérit tous en imposant les mains sur

chacune d'elles. Il délivra aussi par sa parole plusieurs possédés ; et les démons, en les quittant, criaient à haute voix : *Vous êtes le Fils de Dieu.* Mais lui les menaçait, en les empêchant de dire qu'il était le Christ, soit qu'il ne voulût point recevoir de louanges de la bouche des esprits impurs, ni que la vérité fût annoncée par le père du mensonge, soit qu'il voulût faire voir qu'il n'avait aucun commerce avec les démons ; prévoyant que la calomnie inventerait quelque jour contre lui qu'il ne chassait les démons, qu'au nom et par la vertu du prince des démons.

XXVI. *Jésus-Christ parcourt toute la Galilée.*

Jésus sortit seul de grand matin de Capharnaüm, et s'en alla faire sa prière dans un lieu désert. Simon-Pierre et ceux qui étaient avec lui le suivirent ; et l'ayant trouvé, ils lui dirent que tout le monde le cherchait. Il leur répondit qu'il fallait qu'il allât prêcher dans les villages et autres lieux voisins, puisque c'était pour exercer ce ministère qu'il était venu. Cependant tout le peuple, qui le cherchait, arriva au même lieu, et le voulait obliger à demeurer avec eux ; mais il leur dit ce qu'il venait de dire à ses disciples : " Il faut que je prêche aussi " aux autres villes l'évangile du royaume de

" Dieu; car c'est pour cela que j'ai été " envoyé."

Il alla donc par toute la Galilée, prêchant dans les synagogues, et guérissant tous les malades: en sorte que sa réputation s'étant répandue par toute la Syrie, on lui amenait de tous côtés les possédés et des personnes affligées de différens maux, et il était suivi d'une grande foule de peuple.

Un jour qu'il s'en vit presque accablé, il ordonna à ses disciples de passer de là à l'autre bord du lac de Génézareth. Un docteur de la loi, qui vit que Jésus les allait quitter, s'approcha, et lui dit: " Maître, je " vous suivrai en quelque lieu que vous al- " liez." Le Sauveur lui répondit: " Les " renards ont des tannières, les oiseaux ont " des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas " où reposer sa tête:" comme s'il eût voulu lui dire qu'il fallait un plus grand désintéressement et un plus grand courage qu'il ne pensait, pour suivre un homme qui, loin d'enrichir les siens, n'avait pas sur la terre la moindre chose qui fût à lui.

Saint Luc parle d'une autre personne qui, voulant suivre Jésus, souhaitait d'aller auparavant dire adieu à ceux de sa maison, ou disposer de ce qui lui appartenait. Jésus lui dit: " Quiconque, ayant mis la main à la " charrue, regarde derrière soi, n'est point

" propre au royaume de Dieu :" nous apprenant par cette réponse, que celui qui veut travailler solidement à l'affaire de son salut, ne doit penser qu'à cela, sans s'embarasser d'autre chose ; et qu'il ne doit pas différer sous prétexte des affaires temporelles, puisque les biens de ce monde ne doivent point être mis en parallèle avec l'importance de l'affaire du salut.

XXVII. *Jésus appaise une tempête.*

Jésus entra sur le soir dans une barque, pour passer, comme nous l'avons dit, à l'autre bord du lac de Génézareth : il avait avec lui ses disciples, qui renvoyèrent le peuple : ce qui n'empêcha pas qu'il n'entrât du monde dans quelques barques qui se trouvèrent là, pour le suivre. Comme ils passaient, il s'éleva une telle tempête, que les vagues entraient avec violence dans la barque où était Jésus, laquelle s'emplissait d'eau ; pour lui, il s'était laissé aller exprès au sommeil, afin d'exercer la foi de ses disciples ; et il dormait à la poupe du vaisseau, lorsque ceux qu'il voulait éprouver, se voyant dans le péril, s'approchèrent de lui, et l'éveillèrent en lui disant : " Maître, ne vous " mettez-vous point en peine de ce que nous " périssons ? Seigneur, sauvez-nous." Il leur dit : " Pourquoi êtes-vous si timides,

" hommes de peu de foi ?" Il se leva aussitôt, imposa silence aux vents et à la tempête et commanda aux eaux de se calmer. Le vent cessa aussitôt, et il se fit un grand calme sur le lac ; Jésus reprit de nouveau le peu de foi de ses disciples, en leur disant : *Où est votre foi ?* Eux cependant, et ceux qui étaient dans les autres barques, étaient surpris d'étonnement et de crainte, et il se disaient l'un à l'autre ; " Qui est celui-ci, " qui commande ainsi aux vents et à la mer, " et qui se fait obéir par ces élémens ?" Ce sera avec le même succès que Jésus viendra à notre secours, si nous recourons à lui avec amour et confiance, dans nos malheurs et dans nos tentations.

XXVIII. *Jésus-Christ délivre deux possédés.*

Les barques arrivèrent au pays des Géraséniens, qui est à l'orient du lac qu'elles venaient de passer ; et dès que Jésus fut descendu de sa barque, il vit venir à lui deux possédés, qui se mirent à crier : " Jésus, Fils " de David, qu'y a-t-il entre vous et nous ? " Etes-vous venu ici pour nous tourmenter " avant le tems ?" Ces deux hommes faisaient leur demeure dans des tombeaux, et ils étaient si furieux, que personne n'osait passer par ce chemin-là.

Il y en avait un surtout qui était agité du

démon depuis fort long-tems; il n'avait ni habit, ni maison, mais il demeurait nuit et jour sur les montagnes et dans les sépulcres, criant et se meurtrissant lui-même à coups de pierre; on l'avait souvent chargé de chaînes, et on lui avait mis les fers aux pieds, mais il avait toujours brisé ses fers, et le démon alors le transportait dans les déserts; en sorte que personne n'avait jamais pu le dompter.

Il vit de loin Jésus-Christ, et il courut à lui avec son compagnon; et le démon qui parlait par sa bouche, pria le Fils de Dieu de ne le point tourmenter, en lui ordonnant de quitter ce possédé; cependant Jésus lui commanda de sortir de cet homme, et lui demanda en même tems son nom. Il répondit qu'il s'appelait *Légion*, parce qu'il était entré plusieurs démons dans ce malheureux; et comme un de leurs plus grands supplices est d'être réduits à ne pouvoir faire de mal aux hommes, ils conjuraient Jésus-Christ de ne leur point commander de s'en aller dans l'abîme, mais de permettre au moins qu'en sortant du corps de ces deux possédés, pussent-ils entrer dans un troupeau de pourceaux qui paissaient près de ce lieu-là le long des montagnes. Le Fils de Dieu leur accorda ce qu'ils demandaient, et en leur abandonnant ces pourceaux, il nous apprit, 1º Qu'il

peut disposer, comme il lui plaît, de tout ce qui est à nous, puisque nous n'avons rien qui ne vienne de lui ; 2 º Que le démon ne peut rien sur nous, ni sur ce qui nous appartient, qu'autant que Dieu veut le lui permettre ; 3 º Quelle est la haine et la rage du démon contre les hommes qu'il voudrait tourmenter en toute manière, soit en leur personne, en leurs biens, et ce qu'il serait capable de faire, pour assouvir cette haine, si Dieu ne donnait à sa fureur les bornes qu'il lui plaît.

C'est ce qu'on peut voir par ce qui arriva à ces pourceaux ; car dès que Jésus eut permis aux démons d'y entrer, ils les firent tous courir avec impétuosité sur les rochers, et les précipitèrent de là dans le lac, où il y en eut environ deux mille de noyés. Ceux qui les gardaient coururent en porter la nouvelle dans les villes et dans les villages d'alentour, et attirèrent au lieu où était Jésus une grande quantité de personnes, qui voulurent savoir la vérité de ce qu'on leur venait de dire. Ils trouvèrent cet homme qu'il avait délivré d'une légion de démons, assis à ses pieds, habillé, en son bon sens, et aussi doux et aussi tranquille qu'il était furieux et terrible auparavant. Ils apprirent toutes les circonstances de sa délivrance, de ceux qui en avaient été les témoins, et ils en furent saisis de frayeur.

Toute la ville de Gérasa vint trouver Jésus, et ne le regarda qu'avec tremblement. Ils eurent du respect pour celui qui commandait ainsi aux démons; mais ils eurent peur d'un homme qui précipitait leurs pourceaux dans la mer; et soit qu'ils ne se crussent pas dignes de la présence de Jésus-Christ, soit qu'ils craignissent de plus grandes pertes que celle qu'ils venaient de faire, ils le supplièrent de se retirer de leur pays. Celui qui avait été délivré, pria son libérateur de lui permettre d'aller avec lui; mais Jésus lui dit: " Retournez à votre maison, et racontez les grandes choses que Dieu a faites en votre faveur." Il obéit à cet ordre, et il s'en alla par toute la ville et dans tout le pays publier les grâces que Jésus lui avait faites.

XXIX. *Jésus guérit un paralytique à Capharnaüm.*

Le Fils de Dieu voulant sortir du pays des Géraséniens, comme ils l'en avaient prié, remonta dans la barque et trouva à l'autre bord du lac une grande foule de peuple qui l'attendait, et qui le reçut avec beaucoup de joie. Il retourna à Capharnaüm. Là, un jour il assembla autour de lui un si grand nombre de personnes, que tout le logis et tout l'espace de devant la porte ne les pou-

vaient contenir. Il y avait auprès de lui des Pharisiens et des docteurs de la loi, qui étaient venus de tous les villages de la Galilée, du pays de la Judée, et de la ville de Jérusalem. Il leur prêchait à tous la parole de Dieu, et il faisait paraître par les effets le pouvoir que Dieu lui avait donné pour la guérison des malades.

On lui voulut présenter un paralytique; mais on ne savait par où le faire entrer, à cause de la foule du peuple: ceux qui le portaient s'avisèrent de monter sur le haut de la maison, et d'en découvrir le toit; et ayant fait une ouverture, ils descendirent par là le lit où était couché le malade, qu'ils placèrent devant le Fils de Dieu. Jésus voyant leur foi, dit au paralytique: "Mon " fils, ayez confiance, vos péchés vous sont " remis."

Ces paroles déplurent aux Pharisiens et aux docteurs qui étaient là, et ils pensaient en eux-mêmes que Dieu seul ayant le pouvoir de remettre les péchés, il fallait que Jésus, qui s'attribuait ce pouvoir, fût un blasphémateur. Mais lui, qui pénétrait le fond de leurs cœurs, leur dit: "Pourquoi vous " entretenez-vous l'esprit de ces mauvaises " pensées? Lequel est le plus aisé, ou de " dire à ce paralytique, vos péchés vous " sont remis; ou de lui dire, levez-vous,

" emportez votre lit, et marchez? Or, afin " que vous sachiez que le fils de l'homme a " le pouvoir sur la terre de remettre les pé- " chés: Levez-vous, *dit-il au paralytique*, " emportez votre lit, et allez en votre mai- " son." Le malade se leva au même instant devant tout le monde, emporta le lit où il était couché, et s'en alla chez lui rendant gloire à Dieu.

Les assistans furent touchés de ce miracle, et quoique le pouvoir de guérir soit moindre que celui de remettre les péchés, néanmoins, parce qu'il est plus malaisé de faire croire faussement une guérison dont il faut que les sens soient témoins, qu'une rémission qui est secrète et invisible; tout le peuple, qui fut convaincu par ses propres yeux de l'efficacité de ces paroles de Jésus-Christ, *Levez-vous et emportez votre lit*, fut pleinement persuadé de la vérité de ces autres paroles, *Vos péchés vous sont remis.* Ils glorifièrent le Seigneur de ce pouvoir qu'il avait donné aux hommes, et ils se disaient, dans la frayeur où ce prodige les avait jetés: " Nous " avons vu aujourd'hui des choses surpre- " nantes, et jamais nous n'avons rien vu de " semblable."

XXX. *Jésus appelle un Publicain à sa suite.*

Jésus étant sorti de cette maison pour

aller du côté du lac, vit en passant un Publicain qui était assis au bureau des impôts, et il lui dit : *Suivez-moi*. Cet homme qui se nommait Lévi ou Matthieu, se leva aussitôt, quitta tout pour suivre celui qui l'appelait. Il fit ensuite à Jésus un grand festin dans sa maison, où il vint plusieurs Publicains et des gens de mauvaise vie, qui se mirent à table avec Jésus et ses disciples. Les docteurs et les Pharisiens ne pouvaient souffrir que le Sauveur eût commerce avec des pécheurs ou avec des Publicains, pour qui les Juifs n'avaient pas moins d'horreur que pour les pécheurs les plus décriés. Ils en murmurèrent, et demandèrent à ses disciples, pourquoi leur maître et eux mangeaient et buvaient avec ces sortes de gens. Jésus entendit leurs plaintes, et il leur dit : " Ce ne " sont pas les sains, mais les malades qui " ont besoin de médecin ; je ne suis pas " venu appeler les justes, mais les pécheurs." Allez, et apprenez ce que veulent dire ces paroles de l'Ecriture : " Ce n'est pas tant " le sacrifice que je veux, que la miséri- " corde." C'est ainsi que Jésus inspirait à ses ministres cet esprit de miséricorde et de charité avec lequel ils doivent recevoir les pécheurs, les chercher même pour les gagner à Dieu.

XXXI. *Jésus guérit une femme du flux de sang, et ressuscite une fille.*

Pendant que Jésus continuait de parler, Jaïre, chef de la synagogue, vint se prosterner à ses pieds, et le supplia de venir chez lui, imposer les mains à sa fille unique, âgée d'environ douze ans, qui était à l'extrémité. Jésus s'en alla aussitôt avec lui, et fut suivi de ses disciples et d'une grande multitude de peuple.

Il arriva, au même tems, qu'une femme malade depuis douze ans, d'une perte de sang, qui avait dépensé tout son bien à se faire traiter, sans recevoir aucun soulagement, ayant ouï parler de Jésus, vint derrière lui au travers de la foule, et toucha le bord de son vêtement : car elle avait une si grande foi, qu'elle disait en elle-même : " Si " je puis seulement toucher sa robe, je se- " rai guérie." Elle le fut en effet, et elle sentit au même instant qu'elle était délivrée de son mal.

Cependant Jésus, qui connut ce miracle, se mit à regarder autour de lui pour voir celle qui l'avait touché avec tant de foi, qu'elle avait reçu par cet attouchement la guérison de sa maladie. Se voyant ainsi découverte, elle se jetta toute tremblante aux pieds de Jésus, et elle raconta en présence

de tout le monde ce qui lui était arrivé. Le Fils de Dieu la rassura, et lui dit : "Ma fille, " ayez confiance, votre foi vous a sauvée ; " allez en paix, et soyez entièrement guérie " de votre mal."

Il parlait encore à cette femme, lorsqu'un homme vint dire à Jaïre que sa fille était morte, et qu'il était inutile de donner a Jésus la peine d'aller plus loin. Le Sauveur entendit ce que disait cet homme, et il dit au chef de la synagogue : " Ne craignez point, " croyez seulement, et votre fille sera gué- " rie." Quand ils furent arrivés à la maison, ils y trouvèrent des joueurs de flûte, et une troupe de personnes qui pleuraient et jetaient de grands cris. Jésus leur dit en entrant : " Pourquoi faites-vous tant de bruit, et " pourquoi pleurez-vous ? Cette fille n'est " pas morte, elle n'est qu'endormie." A ces paroles, ils se moquèrent de lui, sachant bien qu'elle était morte, mais ne sachant pas qu'il était aussi facile à Jésus de ressusciter les morts, qu'il est facile aux hommes d'éveiller les personnes qui dorment. Il fit sortir tout le monde de sa chambre, et il n'y laissa entrer que trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, avec le père et la mère de la fille. Il s'approcha du lit où elle était, la prit par la main, et lui cria : "Ma fille, " levez-vous, je vous le commande." Il lui

rendit la vie par ces paroles : elle se leva, et lui fit donner à manger, et elle se mit à marcher, au grand étonnement de son père et de sa mère. Il leur commanda très-expressément de ne rien dire de ce qui s'était passé ; mais le bruit de ce miracle ne laissa pas de se répandre dans tout le pays.

XXXII. *Jésus guérit deux aveugles et un muet.*

Le Fils de Dieu sortant de la maison de Jaïre, fut suivi par deux aveugles qui criaient après lui : " Fils de David, ayez pitié de " nous." Lorsqu'il fut arrivé au lieu où il allait, ils s'approchèrent de lui, et il leur dit : " Croyez-vous que je puisse faire ce que " vous me demandez ?" Ils répondirent : " Oui, Seigneur." Et aussitôt il toucha leurs yeux en disant : " Qu'il vous soit fait " selon votre foi ;" et leurs yeux furent ouverts au même instant. Il leur défendit de parler à personne de leur guérison, pour enseigner aux hommes à désirer par une humilité sincère que le bien qu'ils font demeure caché. Ces aveugles, pleins de reconnaissance, ne déférèrent point à cette parole ; ils répandirent par tout la gloire du Fils de Dieu ; et ils nous apprennent par leur exemple, à ne point ensevelir dans un silence d'ingratitude les grâces que Dieu nous fait, quand il n'y a point de péril, de vanité

ou d'indiscrétion, et à les publier sans crainte des discours des hommes, pour que Dieu soit loué et glorifié par notre reconnaissance.

Après qu'ils furent sortis, on présenta à Jésus un homme muet, possédé du démon. Dès que cet esprit impur fut chassé, le muet parla bien ; le peuple ravi en admiration, disait : " On n'a jamais rien vu de semblable " en Israël."

XXXIII. *Le Sauveur guérit un homme malade depuis trente-huit ans.*

Jésus alla à Jérusalem pour la solennité d'une grande fête, qui était apparemment celle de Pâque. Il y avait à Jérusalem un lavoir qu'on appelait la piscine probatique, c'est-à-dire, la piscine aux brebis, parce qu'elle était proche d'une porte de la ville qui portait ce nom. Un ange venait en un certain tems remuer l'eau de cette piscine ; et celui qui entrait le premier dans l'eau après qu'elle avait été troublée par l'ange, était guéri de quelque maladie qu'il eût. C'est pourquoi, les cinq galeries qui entouraient cette piscine, étaient pleines de malades qui attendaient que l'eau fut remuée. Il y en avait un qui portait son mal depuis trente-huit ans ; ce que Jésus ayant su, il lui dit : " Voulez-vous être guéri ?" " Seigneur," lui répondit cet homme, " Je

" n'ai personne pour m'y jeter après que " l'eau aura été remuée: car, avant que je " puisse y arriver, un autre y descend " avant moi." Jésus lui dit: " Levez-vous, " emportez votre lit, et marchez." Le malade fut guéri à l'instant; et prenant son lit, il se mit à marcher.

Les Juifs le voyant chargé de son lit, lui demandèrent qui était celui qui l'avait guéri, mais il n'en savait rien lui-même, parce que Jésus s'était retiré aussitôt de la foule qui était là. Depuis, Jésus trouva cet homme dans le temple, et lui dit: " Vous voilà " guéri, ne péchez plus à l'avenir, de peur " qu'il ne vous arrive encore pis." Cet homme alla trouver les Juifs, et leur dit que c'était Jésus qui l'avait guéri.

Ils prirent de là occasion de persécuter le Fils de Dieu; et parce qu'il leur dit qu'il fallait qu'il travaillât sans cesse avec son Père, ils connurent qu'il leur faisait entendre que Dieu était son Père, et qu'il se disait égal à lui; et ils conçurent contre lui une plus grande haine. Sur cela, Jésus leur fit un excellent discours pour leur prouver sa divinité; et il leur fit voir qu'il avait reçu de son Père tout pouvoir d'agir, de juger et de ressusciter; qu'il ne se rendait pas témoignage à lui-même; qu'il avait le témoignage de Jean; qu'il avait celui des œuvres et des

miracles ; qu'il avait enfin celui de son Père même, dans les écritures ; mais qu'ils ne se rendaient à aucune de toutes ces preuves, parce qu'ils n'aimaient point Dieu, et qu'au lieu de rechercher la gloire qui vient de lui, ils ne recherchaient que la gloire humaine, telle que la vanité la fait ambitionner.

XXXIV. *Jésus-Christ choisit douze apôtres, et il prêche sur une montagne.*

Après que Jésus eut guéri à Jérusalem tous les malades qui lui furent présentés, il en sortit, et se retira sur une montagne, où il passa toute la nuit en prière. Quand le jour fut venu, il appela ses disciples, et parmi eux il en choisit douze, auxquels il donna le nom d'apôtres, c'est-à-dire *Envoyés*, parce qu'il voulait les envoyer prêcher son évangile, avec pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons. Les douze qu'il éleva à cette dignité, furent Simon qu'il avait déjà surnommé Pierre, et qui dans l'evangile est honoré du titre de *premier ;* André son frère ; les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean ; Philippe, le premier à qui il avait dit : *Suivez-moi ;* Barthélemi ; Matthieu, qu'il avait tiré du bureau des impôts ; Thomas ; un autre Jacques, fils d'Alphée, et son frère nommé Jude ou Thadée ; Simon et Judas Iscariote.

Ensuite, s'arrêtant dans une plaine à la descente de la montagne, il trouva une multitude de peuple qui était venue pour l'entendre, et pour être guérie de ses infirmités, en lui touchant; parce qu'il sortait de lui, dit l'évangile, une vertu qui guérissait tous les malades. Il y en avait aussi parmi eux qui étaient possédés des démons, et il les délivra tous. Après quoi, Jésus fit en présence de tout ce peuple un discours qui comprend toutes les maximes de la vie chrétienne. Il l'adressa à ses disciples, et il commença par leur apprendre en quoi consiste le véritable bonheur.

" Bienheureux, leur dit-il, les pauvres " d'esprit, (c'est-à-dire, ceux qui ne sont " point attachés aux bien de la terre), parce " que le royaume du ciel est à eux. Bien- " heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils " possèderont la terre," (c'est-à-dire le paradis, qui est la terre qui nous est promise, et l'héritage de ceux qui souffrent avec douleur qu'on leur ravisse ce qu'ils ont ici bas, lorsqu'ils ne peuvent le conserver sans offenser Dieu). " Bienheureux ceux qui pleurent, " parce qu'ils seront consolés. Bienheureux " ceux qui ont faim et soif de la justice, " parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux " les miséricordieux, parce qu'on leur fera " miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le

" cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Bien-
" heureux sont les pacifiques, parce qu'ils
" seront appelés enfans de Dieu. Bien-
" heureux ceux qui souffrent persécution
" pour la justice, parce que le royaume du
" ciel est à eux. Vous serez bienheureux,
" ajouta-t-il, lorsque les hommes vous haï-
" ront et vous persécuteront à cause de
" moi, et qu'ils vous chargeront d'injures
" et de calomnies. Réjouissez-vous alors
" parce qu'une grande récompense vous est
" réservée dans le ciel." Après avoir ainsi fait voir qu'on n'est heureux en cette vie qu'autant que par le mépris des biens, des honneurs et des plaisirs, par l'amour de la justice et de la paix, par les œuvres de miséricorde, par la pureté du cœur et par la patience, on se rend digne de la félicité éternelle ; il prononça malheur sur les riches, sur ceux qui sont dans l'abondance et dans la joie, sur ceux qui sont honorés par les hommes ; parce que ceux qui mettent leur bonheur dans toutes ces choses, verront leurs plaisirs, leur gloire, leurs consolations et leur abondance faire place à des peines et à des larmes éternelles.

XXXV. *Suite du discours de Jésus sur la montagne.*

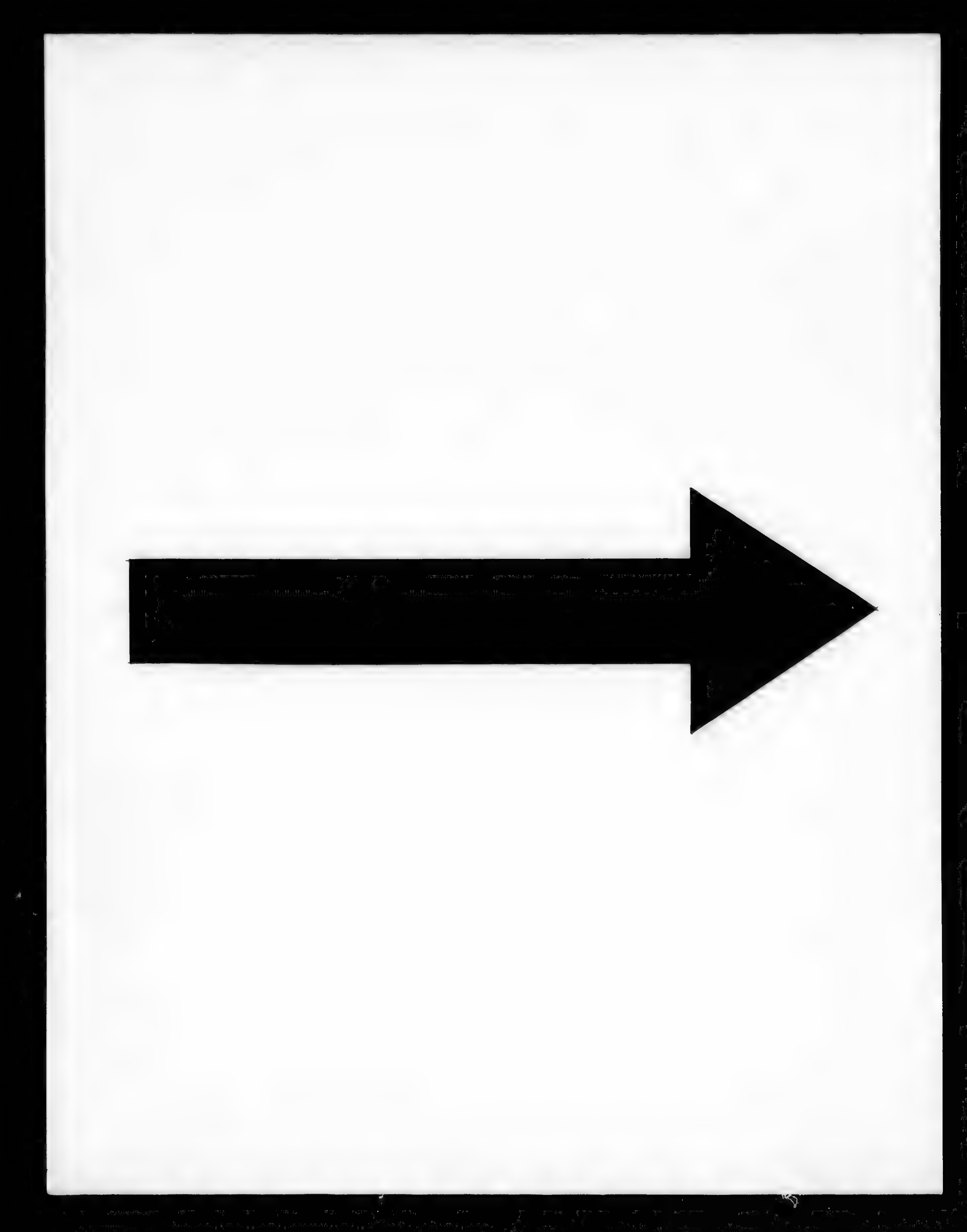
X Jésus apprit encore à ses disciples qu'il

était venu, non pour détruire la loi de Moïse, mais pour l'accomplir et lui donner la dernière perfection, en enseignant à ses disciples une justice plus parfaite que celle des Scribes et des Pharisiens, et sans laquelle on n'entrerait pas dans le ciel. En effet, la loi ancienne défendait les crimes, et consistait spécialement dans une multitude d'observances extérieures; mais la loi que Jésus-Christ a donnée va jusqu'au fond du cœur pour le réformer, et elle combat le péché dans sa source même, en étouffant en nous tout ce qui peut altérer la charité. Il était dit aux Juifs, *Vous ne tuerez point*. Jésus-Christ veut qu'on réprime sa colère, qu'on s'abstienne de faire aucune injure à son prochain, qu'on aille même se réconcilier avec lui avant que d'offrir à Dieu les présens qu'on apporte sur son autel. La loi défendait les adultères. Jésus-Christ défend même les regards impudiques: il veut que l'on s'arrache l'œil, c'est-à-dire, qu'on se prive du plaisir de voir, lorsque cette vue est capable d'exciter dans le cœur, des passions déréglées. La loi défendait le parjure et le faux serment: Jésus-Christ condamne les plus légers mensonges; il blâme les sermens inutiles, et il veut qu'on n'en use point dans ses paroles; ce qui n'empêche pas qu'on ne doive prêter les sermens ordonnés par la justice ou par

les lois civiles ou ecclésiastiques ; alors le serment est un acte de religion ; il ne faut le faire que selon la vérité. La loi réglait les vengeances, et ne voulait point que la peine surpassât l'offense qu'on punissait. Jésus-Christ, loin de permettre qu'on se venge, nous apprend, au contraire, à ne point résister au mal ; à ne point plaider ; à donner ce qu'on nous demande ; et à tendre la joue à celui qui veut nous frapper ; c'est-à-dire, à tout souffrir plutôt que de perdre la charité. Les Juifs croyaient que l'obligation d'aimer leur prochain ne leur défendait pas de haïr leurs ennemis : Jésus-Christ veut que nous aimions ceux qui nous haïssent, que nous fassions du bien à ceux qui nous persécutent, afin d'imiter Dieu même, qui fait luire son soleil sur les méchans aussi bien que sur les bons, et mériter ainsi la qualité glorieuse de ses enfans.

Des péchés il passe aux bonnes actions ; et pour les rendre pures, il apprend à en purifier le motif, nous faisant connaître que l'intention est aux actions extérieures, ce que l'œil est à tout le corps, et qu'elles sont pures ou impures, selon que l'intention est bonne ou mauvaise ; comme le corps est dans la lumière ou dans les ténèbres, selon que l'œil est éclairé ou aveugle. Il enseigne donc qu'il ne faut point faire ses bonnes

œuvres, telles que sont les aumones, les prières et les jeûnes, afin d'en être loué par les hommes, mais afin de plaire à Dieu, qui les doit récompenser. Il donne des règles pour la prière, voulant qu'elle soit faite avec confiance en la bonté de Dieu, avec persévérance, et avec un esprit de paix et de charité pour ses frères; celui qui ne veut ni donner, ni pardonner, ne mérite pas qu'on lui accorde les grâces et le pardon qu'il demande. Il ne veut pas qu'on fasse consister la force et le mérite de la prière précisément dans le nombre de paroles; il veut qu'elle consiste principalement dans la disposition et l'affection du cœur. Afin que nous sûssions ce que nous devons demander à Dieu, et comment nous le devons demander, il dit à ses disciples: "Voici comment vous prie-
" rez :—"NOTRE PERE, QUI ETES DANS LES
" CIEUX, QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIE';
" QUE VOTRE REGNE ARRIVE; QUE VOTRE
" VOLONTE' SOIT FAITE EN LA TERRE COMME
" AU CIEL; DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI
" NOTRE PAIN DE CHAQUE JOUR; ET PAR-
" DONNEZ-NOUS NOS OFFENSES, COMME
" NOUS PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT
" OFFENSE'S; ET NE NOUS LAISSEZ PAS
" SUCCOMBER A LA TENTATION, MAIS DE-
" LIVREZ-NOUS DU MAL. AINSI-SOIT-IL."



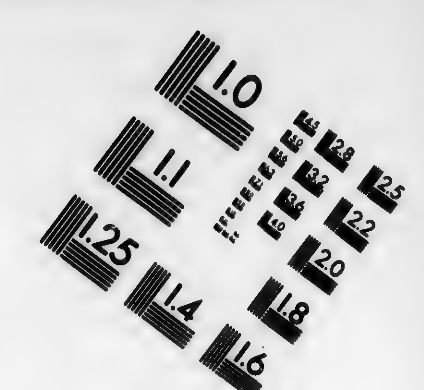
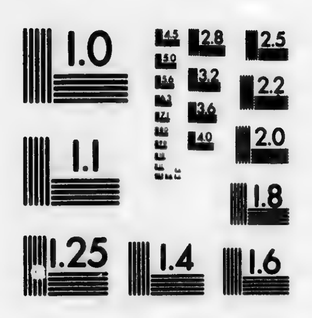


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

XXXVI. *Suite des préceptes de Jésus-Christ.*

Pour dégager l'âme de ses disciples de l'amour des biens de ce monde, Jésus leur apprit qu'on ne doit point amasser de trésors sur la terre, où les voleurs et d'autres accidens peuvent nous en dépouiller ; mais bien s'amasser, par l'aumône et par les bonnes œuvres, un trésor dans le ciel, que les malheurs de la vie ne peuvent faire perdre. Il leur dit qu'on ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent. Il leur prescrivit de ne point s'inquiéter pour les besoins de la vie, puisque Dieu, qui nourrit les oiseaux du ciel, et qui pare de tant de beautés les fleurs des campagnes, n'abandonnera pas l'homme, qui lui est infiniment plus cher que les animaux et les fleurs. Enfin, il leur enseigna qu'il faut, en toutes choses, chercher premièrement, et pardessus tout, le royaume de Dieu et la justice, et s'attendre qu'il accordera le reste comme par surcroît, autant qu'il sera utile pour notre salut.

Il défend encore les jugemens téméraires, et condamne ces hypocrites qui, ne voyant pas la poutre qui leur crève les yeux, veulent ôter une paille de l'œil de leur frère. Il apprend à distribuer avec prudence les choses saintes, en disant qu'il ne faut point jeter les perles devant les pourceaux. Il réduit

tous les préceptes qui regardent le prochain, à traiter les autres de la même manière qu'on voudrait en être traité soi-même. Il assura que la voie qui mène à la vie est étroite, que celle qui mène à la mort est large, et que beaucoup de personnes marchent par cette dernière. Il assure qu'il rejettera ceux qui se contentent de dire, Seigneur, Seigneur, sans faire ce qu'il ordonne ; que ceux-là seuls entreront dans son royaume, qui auront fait sa volonté.

Comme il prévoyait tous les artifices que le démon emploierait pour tromper ses disciples, il leur prédit qu'il viendrait de faux prophètes qui se présenteraient sous la peau de brebis, et cependant seraient de vrais loups, et des loups ravissans ; c'est-à-dire, qu'ils se déguiseraient sous des apparences de vertu, de charité et de bonnes œuvres. Il avertit même qu'il y en aurait qui feraient des prodiges de diverses sortes et des miracles éclatans ; mais il avertit en même tems de n'y pas croire, et de ne s'y pas laisser tromper, parce qu'en effet ce n'est pas par les miracles, ni par les apparences de la piété qu'il faut toujours juger de ceux qui se donnent pour maîtres, mais par l'autorité de ceux que Dieu nous a donnés pour nous conduire en son nom. Aussi, le Fils de Dieu ajoutait-il : *Là où sera le corps, là les aigles*

se rassembleront : parce qu'en effet le corps de l'Eglise, son épouse, est préférable à ces petits partis de novateurs qui veulent s'accréditer par des prodiges prétendus et par une austérité éclatante ; mais Jésus-Christ nous apprend au même lieu, qu'on les connaîtra pour ce qu'ils sont, par leurs œuvres ; et la plus remarquable c'est l'orgueil, l'indocilité et le mépris des pasteurs ; ce qui a toujours fait le propre caractère de ces faux prophètes.

Jésus-Christ conclut enfin tout son discours par une comparaison qu'il fait de ses auditeurs avec des gens qui bâtissent, disant que celui qui l'écoute, et qui pratique ce qu'il enseigne, est semblable à un homme qui bâtit sur la pierre ferme une maison que nulle tempête ne peut abattre ; et que celui, au contraire, qui ne pratique point ce qu'il entend, ressemble à un fou qui bâtit sur le sable unc maison que les vents et les pluies ne manqueront point de renverser.

XXXVII. *Jésus guérit un lépreux.*

Après ce discours, Jésus descendit de la montagne, suivi de tout ce peuple qui l'avait écouté, et qui était ravi en admiration. Un homme couvert de lèpre vint se prosterner à ses pieds, l'adorer et lui dire : *Seigneur vous pouvez me guérir, si vous voulez.* Une prière si humble et si pleine de foi toucha Jésus,

qui étendant sa main sur lui, lui dit : *Je le veux, soyez guéri ;* et il fut guéri au même instant. Alors, Jésus lui défendit fortement de ne rien dire à personne de ce miracle et lui ordonna d'aller se montrer au prêtre afin qu'il le déclarât nettoyé de sa lèpre. Cet homme, malgré cette défense, publia par tout ce qui lui était arrivé. Cependant, la réputation du Fils de Dieu s'augmentant de toute part, il se cachait et se retirait dans les déserts, où il s'occupait à la prière : mais les peuples ne laissaient pas de venir en foule de tous côtés pour l'entendre, et pour être guéris de leurs maladies.

X

XXXVIII. *Jésus guérit un paralytique.*

Un jour, Jésus étant entré à Capharnaüm, fut prié par les principaux d'entre les Juifs d'aller dans la maison d'un centenier ou capitaine de cent hommes, pour guérir un serviteur qu'il aimait beaucoup, et qui était malade d'une paralysie, et réduit à l'extrémité. Cet officier avait ouï parler de Jésus, et avait prié ses amis d'aller demander cette grâce pour lui. Ils conjurèrent donc Jésus avec instance, et lui représentèrent non-seulement le danger du serviteur, mais encore le mérite du maître. et les obligations que lui avait tout le peuple Juif: car il aime,

lui disaient-ils, notre nation, et il nous a même bâti une synagogue.

Jésus s'en alla avec eux ; et comme il était proche de la maison, le centenier envoya d'autres personnes au-devant de lui pour le prier de ne se point tant donner de peine, et pour lui dire de sa part : " Seigneur, je ne " suis pas digne que vous entriez dans ma " maison, mais dites seulement une parole " et mon serviteur sera guéri." Il ajouta qu'il ne s'était pas cru plus digne de l'aller trouver que de le recevoir, et qu'il ne doutait pas de l'efficacité de ses paroles, s'il voulait commander à la maladie de quitter son serviteur.

Jésus admira la foi de cet homme, qui était païen ; et se tournant vers ceux qui le suivaient, il leur dit : " Je vous le dis en " vérité, je n'ai point encore tant trouvé de " foi parmi les Israélites mêmes." A quoi il ajouta qu'il viendrait plusieurs personnes d'Orient et d'Occident, prendre leur place dans le royaume de Dieu avec Abraham, Isaac et Jacob, pendant que les Juifs, qui faisaient gloire de descendre de ces patriarches, et qui, en cette qualité, étaient les enfans et les héritiers du royaume, en seraient exclus, et précipités dans les ténèbres éternelles. C'est ce qui, en effet, est arrivé aux Juifs, à la place desquels les Gentils ont

été appelés à l'héritage du ciel. Jésus-Christ accorda à cette foi, qu'il estimait tant, la guérison du malade, qui se porta mieux dès l'heure même ; et ceux que le centenier avait envoyés, s'en étant retournés chez lui, trouvèrent son serviteur dans une parfaite santé.

XXXIX. *Jésus ressuscite un mort.*

Le Sauveur s'en alla à Naïm, ville de la Province de Galilée, étant toujours suivi de ses disciples et d'une grande foule de peuple. Lorsqu'il fut près de la porte de la ville, il vit qu'on portait en terre le fils unique d'une veuve qui suivait le cercueil, accompagnée d'un grand nombre de personnes. Se sentant ému de compassion à la vue de cette mère affligée, il lui dit : *Ne pleurez point :* puis s'approchant du cercueil, et faisant arrêter ceux qui le portaient, il le toucha, et il parla au mort en ces termes : *Jeune homme, levez-vous, je vous le commande.* Au même instant, le mort s'étant levé sur son séant, commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présens, furent saisis de frayeur, et ils glorifièrent Dieu, en disant : " Un grand prophète a paru parmi " nous, et Dieu a visité son peuple."

XL. *Saint Jean envoie deux de ses disciples à Jésus-Christ. Réponse qu'il leur fait.*

Le bruit de la résurrection opérée à Naïm

se répandit dans toute la Judée et dans tout le pays d'alentour, et vint jusqu'aux oreilles de saint Jean, qui était alors en prison, comme nous l'avons dit. Ce saint précurseur apprit de la bouche de ses disciples les grands miracles que faisait Jésus : il ne voulut pas perdre une occasion si favorable de le leur faire reconnaître pour le Messie ; il voulut leur donner lieu d'apprendre cette vérité par eux-mêmes. C'est pourquoi, il en choisit deux d'entre eux, qu'il envoya lui faire cette question : " Etes-vous celui qui doit " venir, ou devons-nous en attendre un " autre ?" Jésus au lieu de répondre précisément à cette demande, fit plusieurs guérisons miraculeuses en leur présence ; après quoi il leur dit : " Allez rapporter à Jean ce " que vous venez de voir et d'entendre ; " dites-lui que les aveugles voient, les boi- " teux marchent, les lépreux sont guéris, " les sourds entendent, les morts ressus- " citent, et que l'évangile est annoncée aux " pauvres." Voilà les preuves sensibles qu'il leur donna de ce qu'il était ; et il ajouta. " Que bienheureux seraient ceux à " qui il ne serait pas un sujet de scandale : *comme s'il eut voulu dire :* Il est aisé de me " prendre pour le Messie, quand on me voit " faire des miracles : mais heureux ceux qui " croiront encore la même chose lorsqu'ils

" me verront souffrir une mort ignominieuse " sur une croix."

Ces deux députés étant retournés vers leur maître, Jésus s'adressa au peuple, et lui parla de Jean en cette sorte : " Qu'êtes-" vous allé voir dans le désert ? Est-ce un " roseau agité du vent, ou un homme vêtu " avec luxe et mollesse ?" Après leur avoir fait ainsi remarquer la fermeté, le courage et la vie austère et pénitente de ce saint précurseur, il les assura qu'il était prophète, et plus que prophète, puisqu'il avait été prédit lui-même par les prophéties, et qu'il n'avait pas seulement annoncé de loin, comme les autres prophètes, l'avénement du Messie, mais qu'il avait été envoyé pour marcher devant lui, et lui préparer la voie. Il ajouta pour achever l'éloge de Jean, qu'entre tous les enfans des hommes il était le plus grand ; que la loi et les prophètes finissaient en lui, et que l'évangile commançait par lui, parce que c'était lui qui avait le premier annoncé le royaume de Dieu ; enfin, qu'il était un véritable Elie, puisque, comme il a déjà été dit ailleurs, il avait l'esprit et la vertu aussi bien que le ministère de ce prophète.

XLI. *Reproches que Jésus fait aux Juifs.*

Toutes ces grandes qualités de saint Jean devaient l'avoir rendu vénérable à toute la

Judée; cependant, il n'y avait eu qu'un certain nombre de gens qui avaient profité de ses prédications et reçu son baptême. Les Pharisiens et les docteurs de la loi l'avaient méprisé, et par ce mépris, ils avaient mis le comble à leur endurcissement. Jésus le leur reprocha avec force; et considérant ensuite le peu de fruit que les villes de Galilée où il avait fait plus de prédications et de miracles, tiraient de tous ces secours que la miséricorde de Dieu leur présentait pour leur salut, il leur reprocha avec menaces leur obstination et leur impertinence, et il prononça sur elles ces malédictions terribles: "Malheur " à toi, Corosaïn; malheur à toi, Bethsaïde, " parce que, si les miracles qui ont été faits " parmi vous, avaient été faits dans Tyr et " dans Sidon, (qui étaient deux villes païennes), elles auraient fait pénitence avec " le cilice et la cendre." Et, adressant la parole à la ville de Capharnaüm, où il avait fait plus de séjour que dans toutes les autres, il lui reprocha son orgueil et son endurcissement en ces termes: " Et toi, Capharnaüm, " en vain tu t'élèves jusqu'au ciel, tu seras " abaissée jusqu'au fond des enfers; parce " que, si les prodiges qui ont été faits à " ta vue avaient été faits dans Sodome," (ville que le feu du ciel avait consumée pour ses abominations), " elle subsisterait encore

aujourd'hui." Il ajouta enfin qu'au jour du jugement les habitans de cette malheureuse ville, et ceux de Tyr et de Sidon, qui ne connaissaient point Dieu, seront traités avec moins de rigueur que les habitans de ces villes impénitentes de Galilée.

XLII. *Conversion de la Magdeleine.*

Il se trouva dans une ville une femme de mauvaise vie, dont la conversion fut bien éclatante; car dès qu'elle sut que Jésus mangeait chez un Pharisien nommé Simon, elle l'y vint chercher, se mit derrière lui, arrosa ses pieds de ses larmes, les essuya avec ses cheveux, les baisa, et y répandit un parfum qu'elle avait apporté dans un vase d'albâtre. Le Pharisien qui avait invité Jésus, considérant ce que faisait cette femme dont il connaissait la mauvaise vie, disait en lui-même: "Si cette homme était pro-" phète, il saurait qui est celle qui le touche." Car il ne pouvait pas s'imaginer que Jésus-Christ eût permis à une pécheresse de l'approcher ainsi. Mais Jésus qui connaissait sa pensée, lui proposa l'exemple de deux hommes qui devant à un même créancier, l'un une grande somme d'argent, et l'autre une somme assez légère, mais n'ayant ni l'un ni l'autre de quoi payer, obtiennent chacun la rémission de leur dette; et il leur demanda

lequel de ces deux débiteurs devait le plus aimer son créancier. Simon répondit que c'était celui à qui le créancier avait remis le plus. Le Fils de Dieu approuvant cette réponse, lui dit : " Je vous déclare que beaucoup de péchés sont remis à cette femme, " parce qu'elle a beaucoup aimé : mais celui " à qui on remet moins, aime moins." Comme s'il eût voulu dire : Vous aimez peu, parce que, vous croyant justes, vous vous croyez peu redevables à Dieu. Cette femme, au contraire, qui se reconnait pour fort criminelle, a beaucoup aimé celui dont elle espérait la rémision de tant de péchés, et par cet amour, elle l'a obtenue. Aussi dit-il à cette femme : *Vos péchés vous sont remis.* Ceux qui étaient à table murmurèrent de ces paroles, disant en eux-mêmes : *Qui est celui-ci, qui prétend même remettre les péchés?* Mais Jésus méprisant ces murmures, renvoya cette pécheresse qu'il avait justifiée, et lui dit : *Votre foi vous a sauvée, allez en paix.*

XLIII. *Jésus délivre un possédé aveugle et muet.*

Le Fils de Dieu s'en retourna chez Pierre, où s'assembla une si grande foule de peuple, que ni lui, ni ses disciples ne pouvaient pas même prendre leur repas. On lui présenta alors un possédé qui était aveugle et muet ;

il en chassa le démon : cet homme vit et parla, avec l'admiration de tout le peuple, qui disait, en parlant de Jésus-Christ : *N'est-ce pas le fils de David ?* c'est-à-dire, le Messie, que les écritures assuraient devoir être de la race de David. Les Pharisiens, au contraire, et les docteurs de la loi, qui étaient venus de Jérusalem, le prenaient lui-même pour un homme qui avait commerce avec les démons, et disaient qu'il les chassait au nom et par la vertu du prince des démons. Mais Jésus confondit la malice de leurs pensées, en leur représentant, devant tout le monde, que, si les démons se chassaient ainsi l'un l'autre, cette division était une marque évidente que leur règne ne subsisterait pas ; qu'un fort armé ne saurait être chassé de sa maison que par un plus fort que lui ; et que ainsi il ne chassait satan que par un esprit plus fort que satan, c'est-à-dire, par l'esprit de Dieu ; ce qui leur devait faire croire que le règne de Dieu était venu ; que s'opposer, comme ils faisaient à ces effets visibles du Saint-Esprit, c'était se rendre coupables d'un blasphème qui ne méritait point de pardon ; que puisqu'on juge d'un arbre par les fruits, ils devaient juger de lui par ses œuvres, et ne le point condamner comme un méchant, lorsqu'il ne faisait que de bonnes actions ; que ces calomnies par lesquelles ils tâchaient

de le noircir, partaient d'un mauvais cœur, et qu'elles ne seraient pas impunies, puisqu'au jour du jugement il faudra rendre compte même des paroles inutiles. Cette conduite des Pharisiens envers Jésus-Christ, doit consoler ses disciples qui, comme lui, se trouvent contredits et calomniés même dans leurs bonnes œuvres. Car, telle est la malignité des hommes ; ils n'épargnent pas même les œuvres les plus pieuses, et ils attribuent à des vues criminelles les actions saintes que font les gens de bien.

XLIV. *Les Pharisiens demandent à Jésus-Christ un prodige.*

Quelques-uns d'entre les Docteurs et les Pharisiens dirent à Jésus : " Maître, nous " voudrions bien que vous nous fissiez voir " quelque prodige." Ils étaient témoins d'une infinité de miracles, qu'ils tâchaient de décrier par leurs impostures ; et comme si ces miracles ne suffisaient pas pour les convaincre qu'ils agissent par l'esprit de Dieu, ils voulaient voir quelque nouveau prodige. Mais, voici quelle fut la réponse de Jésus : " Cette race corrompue et adul-" tère demande un prodige, et on ne lui en " donnera point d'autre que celui du pro-" phète Jonas :" c'est-à-dire, que comme ce prophète avait été trois jours dans le ventre

du poisson qui l'avait englouti, de même le Fils de l'homme serait trois jours dans le sein de la terre; par où il marquait qu'il serait enseveli dans le tombeau, et qu'il en sortirait vivant au troisième jour.

Pendant que Jésus confondait ainsi la malice de ses ennemis, une femme éleva sa voix au milieu de l'assemblée, et lui dit: "Heureuses sont les entrailles qui vous ont "porté, et les mamelles qui vous ont nour-"ri." Ces paroles inspirées à cette femme, regardent la Sainte Vierge: l'Eglise les répète souvent dans son office, afin d'exciter, dans ses enfans, les sentimens de respect et d'admiration qui sont dus à la Mère de Dieu. Mais comme l'excellence de cette sainte créature venait aussi de sa fidélité à répondre aux grâces dont Dieu l'avait prévenue, Jésus répondit: "Bien plus heureux ceux qui "écoutent la parole de Dieu, et qui sont "fidèles à la pratiquer." C'est dans le même esprit que, comme un jour on lui proposait de faire entrer sa mère et ses frères, qui ne pouvaient approcher à cause de la foule, il dit: "Ma mère et mes frères sont ceux "qui font la volonté de mon Père céleste."

XLV. *Jésus propose plusieurs paraboles.*

Jésus sortit, le même jour, de la maison, et s'en alla sur le bord du lac de Génézareth;

mais, comme il vit une foule de gens qui venaient des villes d'alentour, et qui s'assemblaient autour de lui, il entra dans une barque, et cette barque était celle de Pierre ; de là, il se mit à instruire tout ce peuple, qui l'écoutait du rivage : il leur annonça beaucoup de vérités en paraboles ; c'était sa manière ordinaire d'enseigner. Les paraboles dans l'évangile sont des histoires saintes, ou des comparaisons tirées des choses naturelles, dont l'application, lorsqu'elle est difficile à trouver, exerce l'attention de l'esprit, et lui découvre, lorsqu'elle est trouvée, quelque mystère de la religion, ou quelque maxime importante pour la conduite et le règlement des mœurs.

Voici donc la première parabole que le Fils de Dieu proposa au peuple, de dessus la barque où il était assis. Un homme, dit-il, alla semer ; et une partie du grain qu'il semait étant tombée le long du chemin, y fut foulée aux pieds, et mangée des oiseaux ; une autre partie étant tombée dans les pierres, fut brulée par la chaleur du soleil, parce que, faute d'humidité, elle n'avait point de racine : la troisième rencontra des épines qui l'étouffèrent ; et la quatrième tomba sur une bonne terre, où elle porta du fruit en abondance.

Comme l'application que Jésus voulait

faire de cette parabole, n'était [illegible] à trouver, les apôtres lui demandèrent ce qu'elle signifiait; et il leur apprit que, par le grain dont il venait de parler, il entendait la parole de Dieu; que ceux qui, après l'avoir écoutée, n'y font plus d'attention, et se dissipent aussitôt, [illegible] les terres qui sont le long du chemin, et que le démon, figuré par les oiseaux, leur enlève promptement du cœur cette parole, qui pourrait les sauver; qu'il y en a qui la reçoivent avec joie; mais la première tentation leur en fait perdre le fruit, parce qu'elle n'a point jeté d'assez profondes racines dans leurs âmes; que d'autres l'étouffent par l'avarice, l'amour des plaisirs, toutes les autres passions qui sont autant d'épines qu'il fallait arracher, pour profiter de cette divine semence; enfin, que la bonne terre marque ces âmes bien disposées qui reçoivent et conservent fidèlement la parole de Dieu, et qui, par leur patience et leur fermeté, lui font porter tout le fruit dont il sont capables.

XLVI. *Autres paraboles.*

Jésus proposa encore plusieurs autres paraboles. Il compara le monde à un champ où le maître fait semer de bon grain, et le voit ensuite mêlé avec l'ivraie que son ennemi y a semée pendant la nuit. Ses gens,

dès [illegible]t cette ivraie, la veulent arracher ; mais il les en empêche, de peur qu'ils n'arrachent le bon grain avec le mauvais ; il veut qu'on attende jusqu'à la moisson, pour séparer l'ivraie, que l'on jette au feu, et pour ramasser le bled dans le grenier.

Il dit [illegible] disciples qui lui demandèrent l'explication de cette parabole, qu'elle nous marquait que dans ce monde les bons doivent supporter les méchans avec qui ils sont mêlés, jusqu'à ce qu'à la fin des siècles il se fasse une séparation entière des uns et des autres ; car, alors les méchans seront précipités dans le feu éternel de l'enfer, et les bons brilleront comme le soleil dans le royaume de Dieu.

Il leur apprit encore la même vérité sous la figure des pêcheurs qui prennent dans leurs filets indifféremment toutes sortes de poissons, mais qui étant assis sur le rivage, mettent à part les bons qu'ils veulent emporter, et rejettent les mauvais. Enfin, il leur fit comprendre qu'il n'y a rien qu'on ne doive être prêt à donner pour acquérir le ciel, par la comparaison d'un homme qui vend tout ce qu'il a pour acheter une perle d'un grand prix, ou un champ dans lequel il sait qu'il y a un grand trésor.

L'évangile ne nous rapporte point l'explication des autres paraboles. Ceux qui

n'ont pas assez de pénétration d'esprit pour découvrir ce que signifient ces énigmes que le Fils de Dieu n'a point développées, et qui peuvent craindre avec raison de s'égarer en suivant leur propre sens, doivent consulter leurs pasteurs sur ces endroits difficiles; et en attendant l'éclaircissement qu'ils demandent, se nourrir des vérités qui sont claires, et que tout esprit humble et docile peut entendre aisément.

X XLVII. *Jésus va prêcher à Nazareth.*

Le Filsde Dieu s'en alla avec ses disciples dans la ville de Nazareth, où il avait été élevé dans son enfance. Il entra selon sa coutume un jour de samedi dans la synagogue, où s'étant levé pour lire, on lui présenta le livre d'Isaïe. Il l'ouvrit, et il trouva l'endroit où le prophète, en parlant du Messie, dit qu'il était consacré et envoyé par l'esprit de Dieu pour prêcherl'évangile aux pauvres, pour guérir les malades, pour publier le tems des missèricordes du Seigneur, et pour annoncer le jour de son jugement. Après avoir lu tout ce passage, il ferma le livre et le rendit; puis s'étant assis, il expliqua cette prophétie, et il fit voir qu'elle était accomplie en sa personne.

Tout le monde avait les yeux arrêtés sur lui lorsqu'il parlait; et les paroles pleines de

grâce qui sortaient de sa bouche, jetèrent les auditeurs dans un tel étonnement, qu'ils se demandaient les uns aux autres: « D'où « est venu à cet homme la grande sagesse « qu'il fait paraître? N'est-ce pas là le fils « de cet artisan nommé Joseph, le fils de « Marie, et le frère, (c'est-à-dire le cousin) « de Jacques, Joseph, Simon et Jude; et « n'avons-nous pas ses parens parmi nous? « Où a-t-il donc pris la science que nous lui « voyons?" Au lieu d'admirer la puissance et la sagesse de Dieu en lui, et de profiter de ses paroles, la jalousie leur fit concevoir le cruel dessein de le tuer. Ils le menèrent donc sur le haut de leur montagne, dans le dessein de le surprendre et de le précipiter; mais Jésus se déroba à leur fureur; il passa au milieu d'eux sans qu'il pussent le saisir, et il se retira de Nazareth. L'évangile remarque qu'il n'y avait fait que très peu de miracles et guéri qu'un petit nombre de malades; l'incrédulité de cette ville endurcie la rendant indigne de sa présence et de ses bienfaits.

XLVIII. *Jésus parcourt encore la Galilée et fait prêcher ses apôtres.*

Jésus-Christ sortant de Nazareth, parcourut de nouveau la Galilée, allant de tous côtés dans les villes et dans les synagogues, prêchant l'évangile, et guérissant toutes sortes

de maladies. Il considéra dans ce voyage cette grande multitude de peuple à qui il devait annoncer l'évangile, comme autant de brebis languissantes et dispersées qui n'ont point de pasteur; et en étant ému de compassion, il disait à ses disciples : " La moisson " est grande, mais il y a bien peu d'ouvriers ; " priez donc le maître de la moisson qu'il " en envoie."

Comme il était lui-même le maître de cette moisson, et que ses apôtres étaient ceux qu'il avait déjà destinés pour y travailler, il les appela, leur donna le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons, et les envoya deux à deux annoncer le royaume de Dieu, après leur avoir prescrit les règles qu'ils devaient suivre dans l'exercice de leur ministère. Il leur ordonna d'annoncer que le royaume de Dieu était proche ; d'user gratuitement des pouvoirs qu'ils avaient reçus gratuitement ; de ne se point embarrasser d'argent ni d'habits, afin d'être plus libres pour s'acquitter de leurs fonctions, parce qu'ils recevraient de ceux qui seraient convertis par leurs paroles, les choses qui leur seraient nécessaires ; de choisir pour hôtes dans chaque lieu ou ils iraient, les plus honnêtes gens ; de dire en entrant chez eux, *Que la paix soit dans cette maison,* et d'y demeurer autant de tems qu'on les y retien-

drait; et de secouer la poussière de leurs pieds contre ceux qui ne voudraient ni les recevoir ni les écouter.

Il les avertit ensuite qu'il les envoyait comme des brebis au milieu des loups; que c'était avec la simplicité et la douceur des brebis qu'ils devaient vivre au milieu de ces loups même. Il leur prescrit de joindre la prudence à cette simplicité, de sorte qu'étant persécutés dans une villes, ils pussent s'enfuir dans une autre, mais que s'ils y étaient arrêtés, et menés devant les tribunaux, ils ne se missent point en peine de ce qu'ils répondraient aux juges, parce que le Saint-Esprit leur suggèrerait alors tout ce qu'ils devaient dire; qu'ils prissent seulement garde de ne point perdre courage, et qu'ils ne craignissent point les hommes, qui ne peuvent rien, que sur le corps; mais qu'ils craignissent Dieu, qui peut perdre éternellement le corps et l'âme: que s'ils le renonçaient devant les hommes, il les renoncerait devant Dieu au jour du jugement; comme, au contraire, il les reconnaîtrait pour siens, s'ils n'avaient point de honte de confesser son nom. Enfin, pour les animer à souffrir tout, plutôt que de manquer à leur devoir, il les assura qu'il ne leur arriverait rien que par l'ordre de Dieu, qui avait compté tous les cheveux de leur tête; qu'en perdant leur

vie pour lui dans le tems, ils la conserveraient pour l'éternité ; qu'on ne pouvait être son disciple qu'en portant sa croix ; et qu'ils ne devaient pas refuser d'être traités comme leur maître, qu'ils voyaient eux-mêmes être appelé un démoniaque par ceux qu'il était venu sauver.

Il conclut son discours par les avantages de ceux qui écouteraient leur parole, et qui leur fourniraient les choses nécessaires ; disant que, quand ils ne leur donneraient qu'un verre d'eau froide en son nom, ils ne perdraient point leur récompense. Les apôtres ayant reçu toutes ces instructions, allèrent par tout le pays prêcher aux peuples la pénitence. Dieu confirma leurs discours par les miracles ; car il chassèrent beaucoup de démons, et oignirent d'huile plusieurs malades qui furent guéris.

XLIX. *Hérode fait trancher la tête à saint Jean.*

Cependant le bruit des grandes actions de Jésus se répandait de plus en plus dans la Galilée, et passa jusque dans la cour d'Hérode. Chacun voulait deviner qui était cet homme qui faisait des choses si prodigieuses. Les uns disaient que c'était Elie ou quelqu'un des anciens prophètes, qui paraissait de nouveau. D'autres, et Hérode lui-même,

doutaient si ce n'était point Jean-Baptiste qui fût ressuscité d'entre les morts : car il y avait déjà quelque tems qu'Hérodiade, qui avait fait mettre en prison ce saint précurseur, avait enfin trouvé le moyen de satisfaire, par sa mort, la haine qu'elle avait conçue contre lui.

Elle avait pris occasion du jour de la naissance d'Hérode, auquel ce prince faisait un festin magnifique à toute sa cour. La fille d'Hérodiade y dansa, et plut tellement à toute la compagnie, que le roi lui dit de demander ce qu'elle voulait, et l'assura avec serment qu'il le lui accorderait, quand ce serait même la moitié de son royaume. Elle alla aussitôt consulter sa mère sur ce qu'elle devait demander, et sa mère lui ordonna de demander la tête de Jean. Elle retourna en grande hâte trouver le roi, et elle le pria de lui faire donner à l'instant dans un bassin la tête de Jean-Baptiste. Hérode fut fâché de sa demande, mais un faux respect humain l'empêcha de la refuser : car ne voulant pas être accusé de manquer a sa parole par ceux qui étaient témoins de son serment, il envoya dans la prison trancher la tête du saint, et la fit donner à cette fille, qui la porta aussitôt à sa mère.

SECONDE PARTIE

Qui comprend ce que Jesus-Christ *a fait dans la troisième année de sa prédication.*

1. *Jésus-Christ nourrit dans le désert cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons.*

Jesus ayant appris ce qu'on disait de lui à la cour d'Hérode, et ses apôtres s'étant rassemblés en même tems auprès de lui pour lui rendre compte de ce qu'ils avaient fait dans les lieux où il les avait envoyés prêcher, il leur dit : *Venez vous retirer avec moi dans quelque lieu désert, et reposez-vous un peu.* Ils montèrent donc dans une barque pour éviter la foule, et ils abordèrent dans un lieu solitaire : mais en descendant de la barque, ils trouvèrent une grande multitude de gens qui y étaient accourus. Jésus monta sur une montagne, où il fut suivi de tout ce peuple ; et s'étant assis, il se mit à lui enseigner beaucoup de choses touchant le royaume de Dieu, et il guérit tous les malades qui lui furent présentés.

Le jour étant fort avancé, les apôtres le prièrent de renvoyer le peuple, parce qu'ils étaient dans un lieu désert où ils ne pourraient pas trouver de nourriture. Jésus leva donc les yeux sur ce peuple, et voyant cette grande

multitude, il dit à Philippe : *Où pourrons-nous acheter assez de pain pour donner à manger à tant de monde ?* Ce qu'il disait, comme le remarque l'évangile, pour l'éprouver ; car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit que quand on en aurait pour deux cents deniers (c'est-à-dire, pour plus de cent écus,) cela ne suffirait pas pour que chacun en eût tant soit peu. Jésus demanda combien ils avaient de pains ; et André, frère de Pierre, lui dit qu'il y avait là un jeune garçon qui avait cinq pains d'orge et deux poissons : " Mais qu'est-ce que cela, (ajouta-t-il) pour tant de gens ? " Jésus se les fit apporter, et commanda à ses apôtres de faire asseoir tout le monde.

Ils les firent donc tous reposer sur l'herbe par troupes en divers rangs, chacun de cent ou cinquante personnes ; et il se trouva environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfans. Quand il furent tous rangés, Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et levant les yeux au ciel, rendant grâce à Dieu, il les bénit, puis rompit les pains, et les fit distribuer au peuple par ses disciples, et fit partager de même les deux poissons ; et ces pains et ces poissons suffirent pour rassasier cette multitude. Lorsque tous eurent mangé, Jésus ordonna de ramasser les morceaux qui étaient restés, et on en remplit douze paniers.

II. *Jésus-Christ marche sur l'eau, et y fait marcher saint Pierre.*

Le peuple ayant vu la multiplication miraculeuse des pains qui s'était faite entre les mains de Jésus, le regarda comme le Messie, et ils se disaient les uns aux autres: "C'est là vraiment le prophète qui doit "venir dans le monde." Ils se résolurent même à le déclarer roi: mais, Jésus sachant leur dessein, obligea ses disciples d'entrer promptement dans la barque pour passer avant lui à l'autre bord vers Betsaïde; pour lui, il s'enfuit, et il remonta sur la montagne, où il demeura seul en prière jusqu'à la nuit.

Cependant la barque où les disciples étaient entrés par son ordre, était battue de l'orage au milieu du lac; les vagues s'enflaient de plus en plus, et le vent, qui leur était contraire, les empêchait d'avancer; en sorte que sur la fin de la nuit, ils n'étaient encore éloignés du bord d'où ils étaient partis, que de vingt-cinq ou trente stades, c'est-à-dire, d'un peu plus d'une lieue. Ils virent alors Jésus qui marchait sur l'eau proche d'eux, et ils s'écrièrent tous de frayeur, parce qu'ils le prenaient pour un fantôme; il leur dit: "Rassurez-vous, c'est "moi, ne craignez point." Pierre lui répon-

dit; "Seigneur, si c'est vous, commandez "que j'aille à vous en marchant sur les "eaux." Jésus lui dit: "Venez." Pierre descendit aussitôt de la barque, et marcha sur l'eau pour l'aller trouver; mais un grand vent s'étant élevé, il eut peur; et commençant déjà à enfoncer, il cria: "Seigneur, sauvez-moi." Jésus le prit par la main, en lui disant: "Homme de peu de foi, pour-"quoi avez-vous douté?" et ils montèrent tous deux dans la barque. Dès qu'ils y furent entrés, le vent cessa, et ils abordèrent au même instant au lieu où ils allaient.

Tous ces prodiges ouvrirent les yeux aux disciples, qui n'avaient pas fait assez de réflexion sur le miracle des cinq pains. Ils furent épouvantés de tant de merveilles: ils reconnurent pour Fils de Dieu celui qui en était l'auteur, et ils s'approchèrent de lui, et l'adorèrent en cette qualité.

Dès qu'ils furent hors de la barque, ceux du lieu où ils abordèrent reconnurent Jésus, et coururent le dire par tout le pays; ce qui fit que partout où il allait on lui amenait de tous côtés des malades dans des lits; on les exposait hors des maisons, et on le priait de permettre qu'ils touchassent seulement le bord de sa robe; et tous ceux qui le touchaient étaient guéris.

III. *Jésus fait voir qu'il est lui-même le pain vivant et la nourriture des âmes.*

Cependant, tout le peuple que Jésus avait rassasié miraculeusement, était bien en peine de ce qu'il était devenu: ils avaient vu les apôtres entrer dans la barque pour passer l'eau, mais ils n'y avaient point vu entrer Jésus; et il n'y avait point là d'autre barque. Il y en arriva le lendemain, dans lesquelles ils montèrent, dès qu'ils surent qu'il n'était plus de ce côté-là; et ils allèrent à Capharnaüm le chercher. Lorsqu'ils l'eurent trouvé, ils lui dirent: "Maître, quand êtes-"vous venu ici?" Car ils ne pouvaient comprendre comment il avait passé l'eau. Il leur répondit: "Vous me cherchez, parce "que je vous ai rassasiés de pain; tra-"vaillez pour avoir une autre nourriture "qui ne périsse point, mais qui demeure "pour la vie éternelle, et que le Fils de "l'homme vous donnera."

Après quelques autres paraboles, il ajouta: "Je suis le pain de vie; celui qui vient à "moi, n'aura jamais soif:" nous appre-"nant par ces expressions, qu'il est la nourriture divine des âmes qui, par une soif vivante et animée de la charité, méritent cette vie bienheureuse où elles seront pleinement et éternellement rassasiées.

Quoique les Juifs murmurassent de ses discours, il ne laissa pas de leur expliquer comment il voulait être pour eux le pain de vie, et il leur annonça le mystère de l'eucharistie, en leur disant: " Que sa chair " serait leur seule nourriture, et son sang " serait leur breuvage; et que quiconque " refuserait de manger son corps, n'aurait " pas la vie en lui; mais que celui qui se " nourrirait de sa chair et de son sang, au- " rait la vie éternelle, et qu'il les ressuscite- " rait au dernier jour." Et pour exciter en eux et dans tous les fidèles le désir de participer à ce saint sacrement qu'il voulait instituer, il ajouta encore: " Celui qui man- " gera ma chair et boira mon sang, de- " meurera en moi, et je demeurerai en lui; " il vivra pour moi, de même que je vis pour " mon Père." Ces paroles devraient bien réveiller dans le cœur des fidèles leur amour pour Jésus au Très-Saint Sacrement, et leur ardeur pour la sainte communion. C'est manquer d'amour pour Jésus-Christ, c'est en quelque façon manquer de foi à ses promesses, que d'être si indifférent pour l'usage d'un sacrement par la vertu duquel Jésus vit en nous, et nous vivons en lui.

Mais ces paroles de Jésus, si intéressantes pour les fidèles qui en ont l'intelligence, offensèrent les Juifs, qui n'en pénétraient pas le mystère: elles scandalisèrent même quel-

ques-uns de ses disciples, qui se mirent à dire: "Ces paroles sont bien dures; qui "peut les écouter?" Ils prenaient trop à la lettre ce qui devait s'exécuter en mystère. Ils s'imaginaient que pour manger son corps, il faudrait le mettre en pièces comme la chair qu'on vend à la boucherie, et ils ne savaient pas qu'outre la manière de se nourrir de Jésus-Christ par la foi, on le mangerait encore réellement dans l'eucharistie sous la figure du pain, d'une manière qui ne ferait point d'horreur. Mais au lieu de croire avec respect tout ce que leur disait celui qui était la vérité, en attendant qu'il leur éclaircît ce qu'ils ne comprenaient pas encore, ils se choquèrent de ses paroles; ils se retirèrent de sa suite, et ne voulurent plus être de ses disciples.

Les apôtres furent plus sages que ces déserteurs; car, Jésus leur ayant dit: "Et "vous, ne voulez-vous point aussi me "quitter? Pierre lui répondit au nom de "tous: Eh, Seigneur! à qui irions-nous? "Vous avez les paroles de la vie éternelle: "nous croyons et nous savons que vous êtes "le Christ, le Fils de Dieu." Cependant parmi ces douze qui demeuraient ainsi fermes avec lui, il ne laissait pas d'y en avoir un qui devait le trahir: c'était Judas Iscariote: et Jésus qui le savait, prédit dès lors l'infi-

délité de ce misérable, en disant: « Ne vous
« ai-je pas choisis, vous douze ? et, néan-
« moins, un de vous est un démon. »

IV. *Jésus délivre une fille possédée.*

Le Fils de Dieu s'en alla sur les confins de Tyr et de Sidon, et entra dans une maison où il voulait être caché: mais une femme païenne, que l'évangile appelle Cananée, parce qu'elle était sortie de la Phénicie, ancien pays des Cananéens, ayant su où il était, vint le trouver, en criant: « Seigneur, Fils « de David, ayez pitié de moi; ma fille est « misérablement tourmentée par le démon. » Il ne lui répondit pas un mot; et lorsque ses disciples l'eurent prié de les délivrer de l'importunité de cette femme, en lui accordant ce qu'elle demandait, il leur dit: « qu'il « était envoyé pour les brebis perdues de la « maison d'Israël; » c'est-à-dire pour les Juifs. Mais elle ne se rebuta point pour ce refus; au contraire, comme si elle fut devenue plus hardie, elle s'approcha de lui, se jeta à ses pieds, et l'adora, en lui disant: « Seigneur, assistez-moi. » Il lui dit: « Lais- « sez premièrement rassasier les enfans; « car il n'est pas bon de prendre le pain des « enfans pour le jeter aux chiens. » « Il est « vrai, Seigneur, répliqua-t-elle, mais en- « core les petits chiens ne laissent-ils pas

" de manger sous la table les miettes du " pain des enfans." Alors il lui dit: " O " femme, votre foi est grande; qu'il vous " soit fait comme vous le souhaitez; allez; " car à cause de cette parole, le démon est " sorti de votre fille." Elle s'en alla chez elle, et elle trouva sa fille couchée sur son lit et entièrement délivrée du démon.

V. *Il nourrit quatre mille hommes de sept pains.*

Jésus monta sur une montagne, où de grandes troupes de peuples l'allèrent trouver, et lui amenèrent plusieurs malades de toutes sortes de maladies, qu'ils mirent à ses pieds, et il les guérit tous. Ils rendaient gloire à Dieu de ces prodiges qu'ils voyaient, et ils ne pouvaient se lasser de suivre celui qui accompagnait de tant de miracles la doctrine salutaire qu'il leur enseignait. Il semblait qu'ils avaient oublié le soin de manger; et Jésus, qui connaissait leurs besoins, dit à ses disciples: " J'ai grande compassion de " ce peuple, parce qu'il y a déjà trois jours " qu'ils sont avec moi, et ils n'ont rien à " manger. Je ne veux pas les renvoyer à " jeûn, de peur qu'ils ne tombent en dé" faillance sur les chemins; car il y en a " parmi eux qui sont venus de loin." Ses disciples lui dirent: " Comment pourrons" nous trouver dans ce lieu désert assez de

" pain pour rassasier une si grande multi-" tude ?" Il leur demanda combien ils avaient de pains ; ils lui dirent qu'ils en avaient sept, avec quelques petits poissons. Il fit asseoir tout le peuple, bénit et fit distribuer les sept pains et les poissons, et il en nourrit et rassasia quatre mille personnes ; en sorte qu'on remporta encore sept corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés.

VI. *Saint Pierre confesse que Jésus est le Christ et le Fils de Dieu.*

Quelque tems après, il s'en alla dans les villages proches de Césarée et de Philippes. Il leur demanda en chemin ce que les hommes disaient de lui. Ils lui répondirent que les uns le prenaient pour Jean-Baptiste, et les autres pour Elie ; d'autres pour Jérémie, et d'autres enfin pour quelqu'un des anciens prophètes qui était ressuscité. " Mais vous, " leur dit-il, que dites-vous de moi ?" Pierre prit la parole, et lui répondit : " Vous êtes " le Christ, et le Fils du Dieu vivant." Sur quoi Jésus lui dit : " Vous êtes bienheu-" reux, Simon, fils de Jean, parce que ce " n'est point la chair et le sang qui vous " ont révélé ce que vous venez de dire, mais " mon Père qui est dans le ciel. Et moi je " vous dis QUE VOUS ETES PIERRE, ET SUR " CETTE PIERRE JE BATIRAI MON EGLISE,

" ET LES PORTES DE L'ENFER NE PREVAU-
" DRONT POINT CONTRE ELLE." C'est ainsi que Jésus, pour récompenser la foi et la ferveur de saint Pierre, l'établit la pierre fondamentale sur laquelle il voulait appuyer l'unité de son Eglise; en sorte que cette Eglise conserverait cette unité dans l'unité de son chef visible, et que ce qui ne serait pas appuyé sur cette PIERRE SOLIDE, tomberait en ruine. Il ajouta, pour confirmer ce ministère principal et fondamental qu'il destinait à saint Pierre: " Je vous donnerai
" les clefs du royaume du ciel, et tout ce
" que vous lierez sur la terre, sera lié dans
" le ciel; et tout ce que vous délierez sur
" la terre, sera délié dans le ciel." Ces promesses faites à saint Pierre, et les pouvoirs qui lui furent donnés, nous apprennent à respecter notre saint Père le Pape qui lui a succédé dans la qualité de chef visible de l'Eglise; comme aussi la sainte Eglise Romaine, où il préside, et qui est le centre nécessaire qui réunit toutes les autres Eglises particulières; lesquelles, comme dit saint Irénée, " ne seraient pas de vraies Eglises,
" si elles n'étaient unies à celle où préside
" saint Pierre dans ses successeurs."

VII. *Jésus prédit sa mort.*

Après que saint Pierre eut déclaré au nom

de tous, qu'ils regardaient leur maître comme le Fils de Dieu, Jésus commença à leur prédire ce qu'il devait bientôt souffrir comme homme. Il leur annonça donc qu'il allait à Jérusalem; qu'il y serait rejeté par les magistrats, par les prêtres, par les docteurs; qu'il y souffrirait beaucoup ; qu'il serait mis à mort, et qu'il ressusciterait le troisième jour. Pierre, qui aimait tendrement Jésus-Christ, ne put souffrir ce discours; il tira son maître à part, et il se mit à le reprendre, en lui disant: " Ah, Seigneur! à Dieu ne " plaise! cela ne vous arrivera point." Mais, Jésus reprit à son tour celui qui se mêlait de lui donner des conseils, et qui ne l'aimant pas d'une affection assez pure, n'était pas encore capable de pénétrer les desseins de Dieu; c'est pourquoi, il lui dit avec indignation: " Retirez-vous de moi, Satan; vous " m'êtes un sujet de scandale, vous ne goû-" tez pas les choses de Dieu." Alors il appela le peuple, et il annonça à tous ces saintes vérités que Pierre n'avait pas comprises, quand il avait voulu le détourner de mourir. Il déclara que, pour le suivre, il faut renoncer à soi-même, et porter sa croix tous les jours; que de se perdre pour l'amour de lui et de l'évangile, c'est se sauver; que vouloir se sauver autrement, c'est se perdre; qu'il ne sert de rien de gagner tout le monde,

si l'on perd son âme ; qu'il viendra un jour dans sa gloire rendre à chacun selon ses œuvres ; et qu'alors il rougira devant son Père de ceux qui auront rougi de lui et de sa parole devant les hommes.

VIII. *Jésus-Christ est transfiguré sur une montagne.*

Le Fils de Dieu ayant pris en particulier Pierre, Jacques et Jean, il les mena avec lui sur une haute montagne, où il se mit en prière. Pendant qu'il priait, son visage devint brillant comme le soleil ; et ses vêtemens, tous éclatans de lumière, parurent plus blancs que la neige ; et les trois apôtres le virent dans cet état de gloire, bien différent de l'état simple et humble dans lequel ils l'avaient vu jusqu'alors. Ils aperçurent avec lui deux hommes pleins de majesté, qui lui parlaient de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem. Ils conçurent que ces deux hommes étaient Moïse et Elie. Pierre s'écria : « Seigneur, nous sommes bien ici ; « faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes ; une « pour vous, une pour Moïse et une pour « Elie. » Mais comme il parlait encore sans savoir ce qu'il disait dans son transport, une nuée éclatante couvrit ceux qu'il voulait retenir, et il sortit de cette nuée une voix qui fit entendre ces paroles : « C'est mon Fils

" bien-aimé, dans lequel j'ai mis mon affec-
" tion ; écoutez-le." La nuée et la voix avaient rempli ces trois disciples d'une telle frayeur, qu'ils tombèrent le visage contre terre. Jésus s'approcha d'eux, les rassura, et les fit relever : et alors levant les yeux, et regardant de tous côtés, ils ne virent plus que lui.

IX. *Jésus guérit un possédé lunatique et muet.*

Jésus, après sa transfiguration, étant arrivé au lieu où étaient les autres apôtres, trouva une grande multitude de personnes et de docteurs de la loi qui disputaient avec eux. Pour le peuple, dès qu'il eut aperçu le Fils de Dieu, il courut à lui, tout ravi d'admiration et de joie. Jésus demanda aux docteurs quel était le sujet de leur dispute, et au même instant un homme fendant la presse, vint se jeter à ses pieds, et le pria d'avoir pitié de son fils unique qu'il lui amenait, et que ses disciples n'avaient pu guérir. Cet enfant était lunatique et possédé d'un démon qui le rendait muet, et qui le tourmentait misérablement ; car, quand il se saisissait de lui, il le renversait par terre, le jetait souvent dans le feu et dans l'eau, et l'agitait de violentes convulsions.

L'infidélité des Juifs, qui ne croyaient pas encore en Jésus-Christ après avoir vu tant

de prodiges, était une maladie plus grande et plus dangereuse que celle de ce possédé. “ O race incrédule et dépravée ! leur dit-il, “ jusqu'à quand serai-je avec vous, et jusqu'à “ quand vous souffrirai-je ? Amenez-moi “ cet enfant.” L'enfant ne l'eut pas plus tôt vu que le démon commença à l'agiter de violentes secousses, et à le jeter par terre, où il se roulait en écumant. Jésus demanda au père depuis quand son fils était tourmenté de la sorte ; le père lui répondit que c'était dès son enfance ; et il ajouta en pleurant : “ Hélas ! si vous le pouvez, ayez pitié de “ nous, et nous secourez.” Jésus lui dit : “ Si vous pouvez croire, tout est possible à “ celui qui croit.” Aussitôt le père de l'enfant s'écria : “ Seigneur, je crois : aidez-“ moi dans mon incrédulité ;” c'est-à-dire, suppléez à ce qui manque à ma foi, pour la rendre digne d'obtenir la guérison de mon fils. Alors Jésus parla au démon avec menaces, et lui dit : “ Esprit sourd et muet, “ sors de cet enfant, je te le commande.” Le possédé jeta un grand cri, et après de fortes convulsions dont il fut tourmenté, le démon sortit, et le laissa comme mort : mais Jésus l'ayant pris par la main, il se leva, et fut rendu parfaitement guéri à son père, avec l'admiration des assistans, étonnés de la puissance de Dieu.

Lorsque Jésus fut rentré dans la maison, ses disciples lui demandèrent pourquoi ils n'avaient pu chasser ce démon ; et il leur répondit que c'était à cause de leur incrédulité ; ajoutant que s'ils avaient un grain d'une foi pleine et parfaite, ils pourraient d'une seule parole transplanter les arbres et transporter les montagnes ; et qu'enfin cette sorte de démon ne se chassait que par la prière et par le jeûne. Les apôtres profitèrent de ces instructions. Saint Luc nous apprend qu'ils s'adressèrent à leur maître, et lui dirent : " Seigneur, augmentez-nous la foi."

X. *Jésus prédit sa mort et paie le tribut.*

Pendant que tout le monde était en admiration des grandes choses que Jésus faisait dans tous les lieux où il allait, il ne pensait qu'à préparer ses disciples aux humiliations et aux ignominies de sa mort. Il la leur annonça encore une seconde fois, et il voulut qu'ils écoutassent avec attention et qu'ils gravassent bien avant dans leur cœur ces paroles : " Le Fils de l'Homme sera livré " entre les mains des hommes, qui le feront " mourir, et il ressuscitera le troisième jour." Mais ils n'entendirent point ce langage, dont le sens ne leur fut bien développé que quand ils en virent l'accomplissement.

Ils traversèrent ensuite la Galilée, et re-

vinrent à Capharnaüm. Les receveurs d'un certain tribut demandèrent à Pierre si son maître ne le payait pas; à quoi cet apôtre répondit qu'il le payait. Dès qu'il fut entré dans la maison, Jésus le prévint, en lui demandant si les rois de la terre se faisaient payer le tribut par leurs propres enfans ou par des étrangers; Pierre répondit que c'était par des étrangers; et Jésus en conclut que les enfans en étaient donc exempts; laissant à inférer de là, que lui, qui était le Fils unique de Dieu, était encore moins obligé de payer le tribut aux hommes. "Néanmoins, ajou-" ta-t-il, afin que nous ne les scandalisions " point, allez jeter votre ligne dans l'eau, " et le premier poisson qui s'y prendra, re-" tirez-le, et ouvrez-lui la bouche; vous y " trouverez une pièce d'argent de quatre " dragmes, que vous leur donnerez pour " moi et pour vous."

XI. *Jésus réprime l'ambition de ses disciples.*

Vers ce même tems-là, il vint une pensée dans l'esprit des disciples de Jésus, lequel d'entre eux était le plus grand, et ils disputaient ensemble sur cela dans le chemin. Lorsqu'ils furent à la maison, Jésus, qui voyait toutes les pensées de leurs cœurs, leur demanda de quoi ils avaient disputé entre eux. Ils n'osèrent lui répondre: mais, lors-

qu'il les eut fait approcher tous, ils lui demandèrent en général qui était le plus grand dans le royaume du ciel. Il leur répondit : " Si quelqu'un veut être le premier, il sera " le dernier, et le serviteur de tous." Et ayant appelé un petit enfant, il le plaça au milieu d'eux, en leur disant que s'ils ne devenaient semblables aux petits enfans, ils n'entreraient point dans le royaume du ciel ; que celui-là y serait plus grand, qui, en s'humiliant, se rendrait petit comme l'enfant qu'ils voyaient : et il ajouta, que recevoir en son nom un de ces petits enfans dont il parlait, c'était le recevoir lui-même ; comme le recevoir lui-même, c'était recevoir son Père qui l'avait envoyé. Ensuite il donna sa malédiction à ceux qui seraient une occasion de scandale, c'est-à-dire de péché, à ces petits enfans ; en déclarant qu'il vaudrait mieux être jeté au fond de la mer avec une meule au cou, que d'en scandaliser, c'est-à-dire, d'induire au péché un seul de ces petits enfans : " Car, ajouta-t-il, leurs anges voient " sans cesse la face de Dieu dans le ciel." Ce qui a fait comprendre, ainsi que l'enseigne la sainte Eglise, que chaque fidèle a, dès son enfance, un ange qui est destiné de Dieu pour être son gardien et son conducteur.

Ce fut à l'occasion de scandales, que le Fils de Dieu donna encore plusieurs instruc-

tions. Il dit que le monde serait plein de scandales, mais que malheureux serait celui par qui le scandale arriverait. Il exposa la punition des scandaleux dans les enfers, *où le ver qui déchire intérieurement les damnés, ne meurt jamais ; et où le feu qui brûle ne s'éteint point.* Il prescrivit la vigilance et le courage, pour retrancher tout ce qui peut nous être une occasion de chute, quand même ce serait des choses qui nous seraient infiniment utiles. C'est ce qu'il exprimait par ces paroles figurées : " Si votre œil vous " scandalise, arrachez-le ; si c'est votre pied, " coupez-le ; car il vaut mieux entrer au " royaume des cieux, privé de ces membres, " que d'être jeté dans les flammes éternelles, " ayant deux yeux et deux pieds."

XII. *Jésus-Christ donne des règles pour corriger et pour pardonner.*

L'horreur des scandales ne doit pas étouffer dans le cœur la charité qu'on doit avoir pour les personnes qui les causent. C'est pourquoi le Fils de Dieu donna, dans le même discours qu'il fit à ses apôtres, d'excellentes règles pour corriger celui qui fait mal, et pour lui pardonner l'offense qu'on en reçoit : car il veut premièrement qu'on reprenne en particulier celui par qui on est offensé, afin de le gagner, s'il se peut, par cette conduite :

que si la correction secrète ne sert de rien, il faut réitérer devant deux ou trois témoins ; et si celle-là est inutile encore, il faut déférer le coupable à l'Eglise, c'est-à-dire, aux pasteurs qui y président au nom de Jésus-Christ. Il ajoute que si ce coupable s'endurcit jusqu'à ne vouloir pas les écouter et leur obéir, *on le doit regarder comme un païen et un publicain ;* c'est-à-dire, éviter sa société, de peur d'être entraîné par ses murmures et son exemple, dans la même révolte. Afin d'autoriser les pasteurs à exercer cette autorité dans l'Eglise, en retranchant, par l'excommunication, ceux qui sont rebelles à leurs jugemens, et qui scandalisent les fidèles par leur conduite, Jésus-Christ ajoute aussitôt, parlant à ses apôtres, et en leurs personnes à leurs successeurs : " Je vous le dis en vé-" rité, tout ce que vous lierez sur la terre, " sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous " délierez sur la terre, sera délié dans le " ciel :" paroles qui apprennent à tous les disciples de Jésus-Christ, quel respect ils doivent avoir pour les évêques, successeurs des apôtres, et l'obéissance qu'ils leur doivent en tout ce qui est de leur ministère, d'autant que Jésus-Christ leur dit ailleurs : " Celui " qui vous écoute, m'écoute moi-même, et " celui qui vous méprise, me méprise." Et parlant même des pontifes de la loi ancienne,

il disait aux Juifs, " Qu'on devait faire tout " ce qu'ils ordonnaient, parce qu'ils étaient " assis sur la chair de Moïse." Tel est l'esprit de charité envers ses frères, et d'obéissance envers les supérieurs, que Jésus-Christ inspirait à ses apôtres, et par eux à toute son Eglise.

A l'occasion du pardon que Jésus-Christ voulait qu'on accordât volontiers, saint Pierre lui demanda combien de fois il devait pardonner à son frère, et s'il le devait faire jusqu'à sept fois. Jésus lui répondit : " Je ne " vous dis pas, sept fois, mais jusqu'à soi- " xante et dix fois sept fois ;" c'est-à-dire qu'il ne faut jamais se lasser de pardonner.

Et pour lui faire voir la nécessité et les avantages de cette disposition continuelle à pardonner, il lui proposa la parabole d'un roi qui faisait rendre compte à ses serviteurs. Il en trouva un qui lui devait plusieurs millions, qu'il ne pouvait payer. Il commanda qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfans, et tout ce qui était à lui : mais ce serviteur s'étant jeté à ses pieds pour le prier d'avoir patience, il lui remit généreusement sa dette. Ce malheureux ne fut pas plustôt sorti, que trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le prit à la gorge, ne voulut point écouter la prière qu'il lui fit de lui donner du tems, et le fit mettre en prison. Le

roi ayant su cela, fit venir ce serviteur ingrat, lui reprocha son inhumanité, et le livra entre les mains des bourreaux, jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il lui devait. Jésus fit lui-même l'application de cette parabole, en disant : " C'est ainsi que vous serez traités " par mon Père qui est dans le ciel, si cha-" cun de vous ne remet à son frère, du fond " de son cœur, les offenses qu'il en aura " reçues."

XIII. *Jésus guérit dix lépreux.*

En passant par un village pour aller à Jérusalem, Jésus vit dix lépreux qui s'arrêtèrent loin de lui, et élevant la voix, lui dirent : " Jésus, notre maître, ayez pitié de nous." Il leur ordonna de s'aller montrer aux prêtres; ils obéirent, et en y allant ils furent guéris. Un d'eux, qui était Samaritain, et par conséquent étranger à l'égard des Juifs, comme nous l'avons déjà remarqué, revint aussitôt sur ses pas en glorifiant Dieu, et se jeta aux pieds de Jésus, le visage contre terre pour lui rendre grâce de la santé qu'il lui avait rendue. Jésus, pour faire éclater davantage l'humble reconnaissance de cet homme, se mit à dire comme par un esprit d'étonnement: " Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? où " sont donc les neuf autres? Il ne s'est trou-" vé parmi eux que cet étranger qui soit ve-

" nu rendre gloire à Dieu." Et il lui dit : " Levez-vous, allez ; votre foi vous a sauvé."

XIV. *Jésus enseigne dans le temple.*

Cependant les Juifs cherchaient Jésus à Jérusalem, pendant les premiers jours de la fête des tabernacles, et l'on ne parlait que de lui : les uns disaient que c'était un homme de bien ; d'autres, que ce n'était qu'un imposteur. Il arriva vers le milieu de l'octave, et se mit à enseigner dans le temple, au grand étonnement des Juifs, qui ne pouvaient comprendre comment il savait si parfaitement l'Ecriture, lui qu'ils n'avaient point vu étudier. Il leur dit, sur cela, qu'il ne parlait pas de lui-même, et que s'ils eussent voulu faire la volonté de Dieu, ils auraient facilement reconnu que sa doctrine venait de celui qui l'avait envoyé, et dont il cherchait uniquement la gloire ; mais que, parce qu'ils n'accomplissaient point la loi, au lieu de se rendre à la vérité qu'il enseignait, ils cherchaient à le faire mourir.

Cependant plusieurs d'entre le peuple crurent en lui ; mais les sacrificateurs et les Pharisiens envoyèrent des archers pour le prendre. Jésus, qui ne devait souffrir que dans le tems prescrit par son Père, dit à ces archers : " Je suis avec vous encore un peu " de tems, puis, je m'en retourne à celui

" qui m'a envoyé." Les prêtres et les Pharisiens demandèrent aux archers qu'ils avaient envoyés pour se saisir de lui, pourquoi ils ne l'avaient pas amené ; mais ils répondirent : " Jamais homme n'a parlé comme celui-là."

XV. *Jésus-Christ sauve la vie à une femme adultère.*

Jésus s'en alla sur une montagne appelée la montagne des Oliviers, qui était proche de Jérusalem, et il en partit dès la pointe du jour pour retourner au temple, ou s'étant assis, il commença à instruire tout le peuple qui s'amassait autour de lui. Alors les docteurs et les Pharisiens lui amenèrent une femme qui avait été surprise en adultère, et ils lui dirent : " Maître, cette femme vient " d'être surprise en adultère, et Moïse nous " a ordonné dans la loi de lapider les per- " sonnes qui sont convaincues de ce crime. " Que dites-vous sur cela ?" Ils lui faisaient cette question, afin d'avoir sujet de l'accuser, ou d'être trop cruel envers les pécheurs, s'il était d'avis qu'on lapidât cette femme, ou de vouloir détruire la loi, s'il voulait qu'on lui pardonnât. Mais Jésus, au lieu de leur répondre, se baissa, et se mit à écrire avec son doigt sur la terre : et comme ils continuaient à l'interroger, il se releva, et leur dit : " Que celui d'entre vous qui est sans

" péché lui jette la première pierre:" puis, se baissant encore, il se remit à écrire sur la terre comme auparavant. Ils se retirèrent tous, les uns après les autres, étourdis par cette réponse qu'ils n'attendaient pas, et pressés par les remords de leur conscience. Jésus étant demeuré seul avec cette ſemme, lui demanda : " Où sont ceux qui vous ac-" cusaient? Personne ne vous a-t-il con-" damnée?" Elle lui répondit: " Non, " Seigneur." Il lui dit : " Je ne vous con-" damnerai pas non plus : allez-vous-en, et " ne péchez plus à l'avenir."

XVI. *Jésus rend la vue à un aveugle.*

Le Fils de Dieu vit en passant un homme qui était aveugle dès sa naissance; et ses disciples lui demandèrent si c'était le péché de cet homme, ou celui de ceux qui l'avaient mis au monde, qui était la cause de son malheur. Il leur répondit que cet homme n'était point aveugle, parce que lui ou ses père et mère eussent péché, mais pour faire éclater davantage la puissance de Dieu.

Alors il cracha à terre, et ayant fait de la boue avec sa salive, il en frotta les yeux de l'aveugle, et l'envoya se laver dans un lavoir public nommé *la piscine de Siloé.* L'aveugle fut guéri, dès qu'il s'y fut lavé. Ses voisins et tous ceux qui l'avaient vu aveugle

demandant l'aumône ne pouvaient croire ce qu'ils voyaient, et ils doutaient si c'était lui-même, ou un autre qui lui ressemblât ; mais il leur disait à tous, *c'est moi ;* et leur racontait comment un homme, appelé Jésus, lui avait rendu la vue. Ils lui demandèrent où était cet homme ; et leur ayant répondu qu'il n'en savait rien, ils le menèrent aux Pharisiens, qui l'interrogèrent aussi eux-mêmes ; et il leur raconta comment la chose s'était passée.

Ce miracle éclatant confondait leur incrédulité ; mais au lieu de se rendre à l'évidence, ils firent venir le père et la mère de l'aveugle, à qui ils demandèrent : " Est-ce " là votre fils que vous dites être né aveugle ? " Comment voit-il donc clair présentement ? Eux qui craignaient les Juifs, et qui savaient la résolution qu'ils avaient prise de chasser de la synagogue quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ, répondirent simplement : " Nous savons que c'est là notre fils, et qu'il " est né aveugle ; mais nous ne savons ni " comment il voit, ni qui lui a ouvert les " yeux ; il est en âge de répondre, interro- " gez-le ; qu'il réponde lui-même."

Les Pharisiens appelèrent une seconde fois celui qui avait été aveugle, et lui dirent : " Rends gloire à Dieu : nous savons que cet " homme est un pécheur et un méchant."

Il leur répondit: " Je ne sais s'il est mé-
" chant; mais je sais seulement que j'étais
" aveugle, et qu'à présent je vois clair." Ils
lui demandèrent de nouveau comment il lui
avait rendu la vue; et il leur répondit: " Je
" vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu;
" pourquoi voulez-vous l'entendre encore
" une fois? Est-ce que vous voulez deve-
" nir aussi ses disciples?" Ils s'empor-
" tèrent alors contre lui; et en le maudis-
" sant, ils lui dirent: " Sois, si tu veux,
" un de ses disciples; mais pour nous, nous
" sommes les disciples de Moïse: nous sa-
" vons que Dieu a parlé à Moïse; mais nous
" ne savons pas d'où est celui-ci." Cet
homme répliqua que c'était une chose éton-
nante, qu'ils ne sussent pas d'où venait un
homme qui avait le pouvoir de guérir un
aveugle-né. Il ajouta: " Dieu exaucera-t-il
" un pécheur jusqu'à faire pour lui de tels
" prodiges? C'est une chose inouïe qu'un
" homme ait rendu la vue à un aveugle-né:
" il faut bien que celui qui fait de tels pro-
" diges vienne de Dieu." Les Pharisiens
irrités de cette leçon, au lieu de se rendre à
la vérité connue, chassèrent l'aveugle, en
lui disant: "Tu n'es que péché dès le ventre
" de ta mère, et tu te mêles de nous en-
" seigner!"

Jésus apprit qu'ils l'avaient ainsi chassé

de la synagogue; et l'ayant rencontré, il lui dit: " Croyez-vous au Fils de Dieu?" Il lui répondit: "Qui est-il, Seigneur, afin " que je croie en lui?" Jésus lui dit: " Vous l'avez vu, et c'est celui-là même qui " vous parle." Il lui répondit: " Je crois, " Seigneur;" et aussitôt il se prosterna à ses pieds, et l'adora.

XVII. *Jésus choisit soixante et douze disciples.*

Quelques tems après, Jésus choisit encore soixante et douze disciples, outre ses douze apôtres, pour les envoyer devant lui, deux à deux, dans tous les lieux où il devait aller. Il leur donna les mêmes instructions qu'il avait données à ses apôtres, et le même pouvoir sur les démons. Ils s'en revinrent le trouver tout joyeux, et lui dirent: " Sei- " gneur, les démons mêmes nous sont as- " sujettis par votre nom." Mais il leur apprit à ne se pas tant réjouir de cet empire qu'il leur donnait sur les esprits malins, que de ce que leurs noms étaient écrits dans le ciel.

Au même moment il se sentit transporté par un mouvement soudain du Saint-Esprit, et s'adressant à Dieu son Père, lui rendit grâces de ce qu'il avait révélé aux petits, c'est-à-dire, aux simples, les mystères qu'il cachait aux sages et aux prudens de ce siècle. Il ajouta que son Père lui avait donné toutes

choses, et que nul ne pouvait connaître Dieu, que le Fils unique de Dieu, et celui à qui le Fils de Dieu le ferait connaître. Enfin, se sentant emporté par sa charité pour les hommes, il s'écria : "Venez à moi, vous "tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, "et je vous soulagerai; prenez mon joug "sur vous: apprenez de moi que je suis "doux et humble de cœur, et vous trou-"verez le repos de vos âmes: car mon joug "est doux, et mon fardeau est léger."

XVIII. *Jésus enseigne comment on doit aimer son prochain.*

Un docteur de la loi dit un jour au Fils de Dieu, pour le tenter: "Maître, que faut-"il que je fasse pour posséder la vie éter-"nelle?" Jésus lui fit à son tour cette demande: "Qu'est-ce qu'ordonne la loi, et "qu'y lisez-vous?" Il répondit : "Vous "aimerez le Seigneur votre Dieu de tout "votre cœur, et votre prochain comme "vous-même." "Vous avez fort bien ré-"pondu, répliqua Jésus: faites cela, et vous "vivrez."

Le docteur lui demanda alors qui était celui qu'il devait prendre pour son prochain; et Jésus lui répondit par la parabole d'un Juif qui fut dépouillé et blessé en chemin par des voleurs, qui le laissèrent demi-mort. Un

prêtre et un lévite passèrent l'un après l'autre auprès de cet homme, sans lui donner aucune assistance. Un Samaritain, au contraire, c'est-à-dire, un étranger à l'égard des Juifs, le vit en passant, et fut ému de compassion. Il s'approche de lui, il verse de l'huile et du vin dans ses plaies, il les bande, et il met le blessé sur son cheval, et l'emmène à l'hôtellerie : là, il le recommande à l'hôte, auquel il laisse même de l'argent pour avoir soin de lui. Jésus, voulant que le docteur se fit lui-même l'application de cette parabole, lui demanda lequel de ces trois passans avait été le prochain de celui que les voleur avaient blessé. Il répondit que c'était celui qui avait exercé la miséricorde envers lui. Et Jésus approuvant sa réponse, lui dit : " Allez, et faites de même."

XIX. *Jésus loge chez Marthe.*

Le Sauveur continuant son chemin avec ses disciples, entra dans un bourg, où une femme nommée Marthe le reçut avec joie dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie, et un frère appelé Lazare : c'est celui qu'il ressuscita, comme il sera dit dans la suite de cette histoire. Pendant que Marthe s'occupait du soin de préparer tout ce qu'il fallait pour son divin hôte, sa sœur se tenait assise aux pieds de Jésus, et

écoutait sa parole. Marthe se plaignait à lui de ce que Marie la laissait ainsi toute seule dans l'embarras, et le pria d'ordonner à sa sœur de lui venir aider. Mais Jésus lui répondit : " Marthe, Marthe, vous vous em-" pressez, et vous vous troublez du soin de " beaucoup de choses ; cependant il n'y en a " qu'une de nécessaire ; Marie a choisi la " meilleure part, qui ne lui sera point ôtée."

Par ces paroles Jésus-Christ ne condamnait pas les soins charitables de Marthe pour exercer envers lui l'hospitalité, mais, 1º Il lui enseignait à exercer les fonctions de la charité, sans inquiétude et sans trouble ; 2º Il lui apprenait que quelques saintes que soient les fonctions extérieures de la charité envers le prochain, il y avait une autre occupation plus sainte, plus respectable et plus parfaite aux yeux de Dieu, qui est la prière et l'union à lui dans la méditation, par la ferveur de l'amour : et de cette leçon nous devons apprendre, 1º A ne pas mépriser l'état de ceux qui sont adonnés uniquement à chanter les louanges de Dieu, et à vaquer à l'oraison dans le silence et la retraite, et à ne pas les regarder comme des gens oisifs et inutiles ; 2º Que même dans les fonctions de la charité, on doit conserver cet esprit intérieur qui nous unit à Dieu par la prière ; autrement on vivra dans une dissipation conti-

nuelle, qui nous fera perdre souvent le mérite de nos bonnes œuvres.

XX. *Diverses instructions que Jésus donne à ses disciples.*

Un autre jour, Jésus reprocha aux pharisiens le soin qu'ils avaient de se laver le corps, pendant que leur âme était souillée de crimes: " Car le dedans de vos cœurs, leur " dit-il, est plein de rapines, d'iniquités et " d'injustices." Il prononça malheur sur eux, parce qu'ils faisaient de grands scrupules des moindres fautes, sans en faire aucun des plus grandes; semblables à des gens qui ont peur d'avaler un moucheron, et qui avaleraient un chameau. Tels étaient ces pharisiens: car, en même temps qu'ils donnaient exactement la dîme, même des herbes de leur jardin, ils ne craignaient point de négliger ce qu'il y avait de plus important dans la loi, comme la justice, la miséricorde, la foi et l'amour de Dieu.

Il avertit ses disciples de ne point appréhender les persécutions des hommes, mais de craindre Dieu seul, et d'avoir une ferme confiance en lui. Alors un homme lui dit du milieu de la foule: " Maître, dites à " mon frère qu'il partage avec moi la suc- " cession qui nous est échue." Mais Jésus qui était venu au monde pour appeler les

hommes à la possession d'un héritage céleste, et qui voulait nous apprendre à nous renfermer chacun dans les fonctions de notre état, lui répondit: " Mon ami, qui m'a établi pour " vous juger ou pour faire vos partages?" Puis il ajouta: " Ayez soin de vous bien " garder de toute avarice." Et pour mieux insinuer cette vérité dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient, il leur proposa cette parabole: Un homme riche, étant en peine du lieu où il serrerait la récolte abondante qu'il avait faite, s'avisa d'abattre ses greniers et d'en faire de plus grands; et lorsqu'il y eut amassé tout ce qu'il avait recueilli, il se dit à lui-même: " J'ai du bien pour plusieurs " années; je n'ai plus qu'à me reposer et à " faire bonne chair." Mais Dieu dit à cet homme: " Insensé que tu es, on s'en va te " redemander ton âme cette nuit même; et " pour qui sera ce que tu as amassé?"

C'est pourquoi, il apprit à ses disciples à ne se point mettre en peine des choses de cette vie, mais à chercher premièrement le royaume et la justice de Dieu, qui leur donnerait toutes les choses nécessaires; que loin d'amasser des richesses, ils devaient vendre ce qu'ils avaient, pour le donner en aumône, et se faire un trésor dans le ciel.

Il leur dit encore qu'ils se tinssent toujours prêts à paraître devant Dieu, qui viendrait à

l'heure qu'on y penserait le moins, comme des serviteurs qui veillent toute la nuit, attendant le retour de leur maître ; que puisque le Fils de l'homme viendrait sans les avertir du jour et de l'heure, ils veillassent toujours, comme un père de famille veillerait s'il savait qu'à une certaine heure on dût venir pour voler sa maison. Il leur donna encore cette instruction importante, qu'après avoir fait tout ce qui leur serait commandé, loin de s'en élever, ils se regardassent comme des serviteurs inutiles, et reconnussent qu'ils n'avaient fait que ce qu'ils étaient obligés de faire.

Il leur apprit enfin à ne pas s'attendre qu'en s'acquittant fidèlement de leurs devoirs, ils seraient bien avec tout le monde, puisqu'au contraire ce serait leur ministère même qui leur attirerait des ennemis et des contradicteurs : et il prédit que toujours, parmi ceux qui feraient profession de croire en lui, les uns s'efforceraient de l'imiter et de le suivre, les autres persécuteraient ceux qui voudraient être entièrement à lui.

XXI. *Jésus apprend à entrer par la porte étroite, et il prédit la ruine de Jérusalem.*

Quelque temps après, Jésus reprit le chemin de Jérusalem. Un homme vint lui faire cette question : « Seigneur, y en aura-t-il « peu de sauvés ?» Jésus prit de là occa-

sion de dire à ceux qui l'écoutaient : " Faites " effort pour entrer par la porte étroite." Il ajouta que la voie qui conduit à la perdition est une voie large et commode ; et que celle qui conduit à la vie éternelle exige des efforts et de la peine ; pour nous faire comprendre que, si nous voulons jouir des plaisirs et des douceurs de la vie, nous sommes par cela même hors de la route qui conduit au ciel. Il disait encore, que quand le terme sera venu et que la porte sera fermée, on aura beau dire, *Seigneur, ouvrez-nous ;* le père de famille répondra alors : *Je ne vous connais point ;* parce qu'en effet Jésus ne connaîtra pour ses disciples que ceux qui auront marché comme lui dans la souffrance et la pénitence.

Le même jour, des pharisiens lui vinrent dire : " Retirez-vous de ce lieu, car Hérode " veut vous faire mourir." Jésus, qui savait le tems de sa mort, puisqu'il ne devait mourir que quand il voudrait, leur ordonna de lui dire qu'il avait quelques jours à chasser les démons et à guérir les malades ; après quoi il consommerait son sacrifice par la mort qu'il endurerait à Jérusalem.

Sur quoi il fit ce reproche à cette malheureuse ville : " Jérusalem, Jérusalem, qui " tues les prophètes, et qui lapides ceux qui " te sont envoyés, combien de fois ai-je

" voulu rassembler tes enfans, comme une " poule rassemble ses petits sous ses ailes, " et que tu ne l'as pas voulu !" Il remarquait par ces paroles la bonne volonté qu'il avait pour leur conversion et pour leur salut ; comme aussi les obstacles qu'ils mettraient, par leur résistance criminelle aux grâces dont il les avait prévenus.

XXII. *Jésus guérit un hydropique. Il donne divers enseignemens.*

X

Jésus entra un jour dans la maison d'un des principaux pharisiens, pour y prendre son repas. Là, il vit devant lui un homme hydropique : il le prit par la main, et le guérit. Après avoir considéré de quelle manière ceux qui avaient été conviés à ce repas, choisissaient les premières places, il leur dit, pour confondre leur vanité, qu'un homme ne doit pas se mettre de lui-même à la première place, de peur d'avoir la honte d'être obligé de descendre plus bas, pour faire place à quelqu'autre plus considérable : que s'il se place au contraire au dernier rang, celui qui l'a convié le fera monter plus haut ; ce qui lui sera un sujet de gloire devant toute l'assemblée ; parce que " quiconque s'élève, sera " abaissé ; et quiconque s'abaisse, sera élevé."

Il ajouta une autre instruction, en leur apprenant à ne point appeler à leur table les

riches qui les pourraient traiter à leur tour, mais à y convier les pauvres et les infirmes; parce que Dieu les récompensera lui-même, au jour de la résurrection, de ce qu'ils auront fait sans aucun intérêt, et par le seul motif de leur charité envers le prochain.

Il leur fit voir ensuite, par une parabole, qu'il venait appeler les hommes au grand festin du ciel; et que cependant, quelque bonheur qu'il y eut d'être de ce festin, tous ceux qui y étaient appelés n'y viendrait pas, parce qu'ils aimeraient mieux les biens de la terre, qui finissent, que ceux du ciel qui demeurent éternellement. Voici quelle fut cette parabole:—Un roi ayant invité plusieurs personnes à un grand souper, les envoya quérir lorsque tout fut prêt; mais ils s'en excusèrent tous; l'un, sur ce qu'il devait aller voir une maison de campagne qu'il avait acquise; l'autre, sur ce qu'il fallait qu'il éprouvât des bœufs qu'il avait achetés; un troisième, sur ce qu'il s'était marié; et d'autres, enfin, sur d'autres prétextes. Les serviteurs ayant rapporté tout ceci à leur maître, il en fut irrité, et il jura qu'aucun de ceux qu'il avait conviés, ne goûterait de son souper. Il fit venir à leur place les pauvres et les infirmes qu'on rencontra dans les rues et dans les carrefours de la ville. Lorsqu'ils furent assemblés, il se trouva en-

core des places vides; et le roi envoya ses serviteurs dans les chemins et le long des haies, avec ordre de forcer ceux qu'ils trouveraient à venir remplir sa maison. C'est ainsi que les Gentils ont été appelés au ciel à la place des Juifs; c'est aussi de même, que plusieurs que Dieu appelle, par des grâces spéciales, à la conversion, s'en rendent indignes par leur résistance, et que d'autres leur sont substitués et remplissent les places qui leur étaient destinées. Entre ceux-ci, il y en a qui ne viennent que comme par force : ce sont ceux qui ne penseraient point à leur salut, si Dieu ne les y forçait, pour ainsi dire, en les mettant, par la perte de ce qu'ils aiment sur la terre, dans une heureuse nécessité d'avoir recours à lui, et de ne penser plus qu'au ciel.

XXIII. *Jésus-Christ enseigne ce qu'il faut faire pour être sauvé.*

Jésus continuait toujours de parcourir les lieux qui étaient au delà du Jourdain, et il était partout accompagné d'une grande foule de peuple. Un jour, il se retourna vers ceux qui le suivaient, et leur dit : "Celui qui vient avec moi et qui ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfans, même sa propre vie, (c'est-à-dire, celui qui les aime plus que moi) n'est point à

" moi." Il ajouta ces paroles, que les chrétiens doivent avoir sans cesse devant les yeux : " Celui qui ne porte pas sa croix, et " qui ne marche pas après moi, ne peut être " mon disciple." Ou comme il le disait une autre fois : " Si quelqu'un veut être mon " disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il " prenne sa croix, (c'est-à-dire, qu'il la " porte avec courage et amour,) et qu'il me " suive."

C'est ainsi que Jésus établissait le fondement de notre salut dans le renoncement général à toutes choses et à soi-même, qu'il inspirait à ses disciples ; et dans la préférence qu'on doit donner à son amour sur toutes les choses de la terre, jusqu'à s'y sacrifier soi-même. C'est dans le même sens qu'il disait encore : " Quiconque d'entre " vous ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne " peut être mon disciple ;" pour faire entendre que c'est en vain qu'on s'engage à le suivre, si on ne dégage son cœur de l'amour des choses de la terre, et si on n'est disposé à se priver de tout ce qui peut servir d'obstacle à la grande et unique affaire du salut.

XXIV. *Jésus reçoit les pécheurs à la pénitence.*

Parmi ce grand nombre de personnes qui étaient ordinairement auprès de Jésus, il y avait des publicains et des gens de mauvaise

vie qui aimaient à entendre sa parole. Les Scribes et les Pharisiens ne pouvaient souffrir la bonté qu'il avait de se laisser approcher par ces sortes de personnes; et ils murmuraient de ce qu'il les recevait si facilement, et de ce qu'il mangeait même avec eux. Pour les convaincre de l'injustice de leurs plaintes, il leur demanda si un homme qui a cent brebis, n'en laisse pas quatre vingt dix-neuf, pour courir après la centième qui s'est égarée; et, si l'ayant trouvée, il ne la rapporte pas tout joyeux sur ses épaules, invitant tous ses amis de prendre part à sa joie. Comme aussi une femme qui ayant plusieurs pièces d'argent, en perd une seule, ne remue-t-elle pas tout dans sa maison pour la chercher? Et quand elle l'a retrouvée, elle le dit à ses voisines pour s'en réjouir avec elles. Sur quoi Jésus ajouta, que de même que la brebis et la pièce d'argent retrouvées causent un plaisir plus sensible que celles qui n'avaient point été perdues; de même il y a une grande joie dans le ciel pour la conversion d'un pécheur.

X

XXV. *Parabole de l'enfant prodigue.*

Jésus expliqua encore la miséricorde dont Dieu use envers les pécheurs pénitens. Un homme, dit-il, avait deux enfans, dont le plus jeune, s'étant fait donner par son père ce qui lui pouvait revenir de légitime, alla

le dissiper en débauche dans un pays éloigné. Après avoir tout mangé, il fut réduit à garder les pourceaux pourgagner sa vie ; et dans cet état, faisant réflexion sur sa misère, il résolut de s'en retourner chez son père, de lui avouer humblement sa faute, et de lui demander pour toute grâce, d'être traité comme les serviteurs de sa maison. Dès que son père le vit, il fut touché de compassion et de joie tout ensemble ; il courut à lui, se jeta à son cou, et le baisa. Cependant, son fils fondant en larmes, lui disait : "Mon- "père, j'ai péché contre le ciel et contre "vous, et je ne suis pas digne d'être appelé "votre fils ; mettez-moi au nombre des va- "lets de votre maison." Ce bon père appela tous ses domestiques, en leur disant : "Réjouissons-nous : mon fils était mort, et "il est ressuscité ; il était perdu, et je l'ai "retrouvé." Il le fit aussitôt revêtir de ses premiers habits ; il fit tuer le veau gras, et il fit un festin magnifique, pour se réjouir avec ses amis de cet heureux retour.

Cette conduite déplut à son aîné, qui revenant des champs, ne voulut point entrer dans la maison, disant qu'il était étrange qu'on fît pour son frère, qui avait été un débauché, ce qu'on n'avait jamais fait pour lui, quoiqu'il eut toujours été très-fidèle à son devoir. Son père, à qui il fit ces reproches,

lui dit: " Mon fils, vous êtes toujours avec " moi, et tout ce que j'ai est à vous; mais il " fallait nous réjouir, parce que votre frère " était mort, et il est ressuscité." Il est aisé de faire l'application de cette parabole, et de reconnaître dans la jalousie de ce fils aîné, les murmures injustes des Pharisiens, qui étaient en colère de ce que Jésus recevait bien les pécheurs, lui qui n'était venu au monde que pour leur salut. Il est aisé aussi d'y reconnaître une image de la bonté de Dieu, qui, comme un père plein de tendresse, nous reçoit à la pénitence, quand c'est de bonne foi et de tout notre cœur que nous retournons à lui, et que nous confessons nos péchés.

XXVI. *Le père de famille qui envoie des ouvriers à sa vigne.*

Pour faire comprendre la libéralité avec laquelle Dieu récompense ses serviteurs, Jésus dit encore cette parabole: Un père de famille sortit de grand matin pour louer des ouvriers; il convint de prix avec eux, et les envoya à sa vigne. Vers les neuf heures il en rencontra d'autres qui ne faisaient rien, et il les y envoya encore. Il fit la même chose à midi et à trois heures, disant à ceux qu'il envoyait à sa vigne: " Je vous don- " nerai ce qui sera juste." Sur le soir, il

trouva encore dans la place d'autres journaliers : il leur demanda pourquoi ils étaient ainsi oisifs tout le jour. " Personne, répon-" dirent-ils, ne nous a employés." Il leur dit encore comme aux autres : " Allez à ma " vigne, et ce qui sera juste vous sera payé." A la fin du jour, il commanda à son intendant de payer tous ses ouvriers, en commençant par les derniers venus, et de donner à chacun la même paie convenue avec les premiers. Ceux-ci voyant payer si libéralement ceux qui n'avaient travaillé qu'une heure, s'attendaient à une récompense plus forte ; mais ils ne reçurent que ce qui leur avait été promis. Ils en murmurèrent, disant qu'il n'était pas juste d'égaler dans la récompense ceux qui n'avaient presque rien fait, avec ceux qui avaient porté le poids du jour. Leur plainte était injuste, et ne venait que d'un fond de jalousie contre le bonheur de leurs camarades : aussi le père de famille dit à un de ces murmurateurs : " Mon " ami, je ne vous fais point de tort ; ne re-" cevez-vous pas le prix dont nous sommes " convenus ? Ne suis-je pas le maître de " mon bien et de mes libéralités ? Et parce " que je suis bon, faut-il que vous soyez " méchant et jaloux ?" Les saints dans le ciel, quoiqu'en différens degrés de gloire, auront tous le même bonheur, quoiqu'ils

l'aient acquis par des travaux fort différens. Le vieillard converti et pénitent sera éternellement heureux, aussi bien que le martyr et l'anachorète. Ils ne seront point jaloux les uns des autres à l'occasion de la magnificence de Dieu sur eux. Les hommes sont donc bien injustes de regarder avec envie et avec murmure le partage inégal que Dieu fait des misérables biens de cette vie, qui, au fond, ne sont pas de vrais biens.

XXVII. *Histoire du mauvais riche.*

Pour apprendre aux Juifs à faire un bon usage de leurs richesses, à aimer l'aumône, et à craindre le luxe et la vie sensuelle, Jésus-Christ leur raconta cette histoire :—Il y avait un homme riche qui vivait à son aise, qui avait tous les jours une bonne table, et qui était vêtu magnifiquement. Il y avait en même tems un pauvre, nommé Lazare, tout couvert d'ulcères, qui était couché à la porte du riche, et qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de sa table ; mais personne ne lui en donnait ; pendant que les chiens, plus pitoyables que ce mauvais riche, venaient lécher les plaies de ce pauvre. Ils moururent tous deux, mais avec un sort bien différent ; car le pauvre fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire, dans le lieu de repos où Abraham

et les autres justes qui étaient morts avant Jésus-Christ étaient retenus jusqu'à ce que le ciel fût ouvert par Jésus-Christ. Tel fut le sort du pauvre Lazare: mais le riche fut aussitôt enseveli dans l'enfer. Là, du milieu de ses tourmens, il vit le bonheur dont jouissait le pauvre qu'il avait autrefois méprisé, et il s'écria: " Père Abraham, ayez " pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin " qu'il trempe le bout de son doigt dans " l'eau, pour me rafraichir la langue, parce " que je souffre de grands tourmens dans " les flammes." Mais Abraham lui répondit, qu'outre la distance infinie qui les séparait tous deux, il était juste que celui qui n'avait eu que du mal pendant sa vie, fût dans la consolation et dans la joie après sa mort: et que celui qui avait été comblé de biens et de délices sur la terre, souffrît la soif et les autres tourmens de l'autre monde. Le riche, n'ayant aucune miséricorde à espérer pour lui-même, pensa à cinq frères qu'il avait, et pria Abraham de les faire avertir par Lazare, de l'état où il était, afin que son exemple les rendît sages; mais il lui fut répondu qu'ils avaient Moïse et les prophètes, et que s'ils ne les écoutaient pas, ils n'auraient pas plus de confiance pour un mort qui serait ressuscité exprès pour les avertir de leur devoir.

XXVIII. *Jésus-Christ enseigne comment il faut prier.*

Jésus apprit encore à ses disciples qu'il ne faut point se lasser de prier ; et pour leur faire voir combien il est avantageux de prier avec persévérance, il leur rapporta la parabole d'une veuve, laquelle ayant pour juge un méchant homme qui ne voulait pas lui faire justice, l'obligea néanmoins, par ses importunités, à la lui faire. Il leur déclara par cet exemple, que Dieu, qui est juste, ne manquera pas d'exaucer ceux qui crient à lui nuit et jour, et de les délivrer bientôt de l'oppression qu'ils souffrent.

Il se servit d'une autre comparaison pour rabaisser l'orgueil de certains superbes qui, se persuadant qu'ils étaient justes, et étant pleins de cette vaine confiance dans leur fausse sainteté, n'avaient que du mépris pour les autres ; et il leur adressa cette parabole : Deux hommes, l'un Pharisien, et l'autre Publicain, allèrent faire leur prière au temple au même tems. Le premier étant debout, priait ainsi en lui-même : " Mon " Dieu, je vous rends grâces de ce que je " ne suis point comme le reste des hommes, " qui sont voleurs, injustes, adultères et " même comme ce Publicain ; je jeûne " deux fois la semaine, et je donne la dîme

" de tout ce que je possède." Le Publicain au contraire, se tenant bien loin, n'osait seulement pas lever les yeux au ciel ; mais il frappait sa poitrine, en disant : " Mon " Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pé- " cheur." " Je vous déclare, ajouta Jésus- " Christ, que celui-ci s'en retourna chez " lui justifié, et non pas l'autre : car qui- " conque s'élève, sera abaissé ; et quiconque " s'abaisse, sera élevé."

XXIX. *Jésus bénit des enfans.*

On présenta alors à Jésus-Christ plusieurs enfans, afin qu'il leur imposât les mains, et qu'il priât pour eux. Ses disciples voulant repousser ceux qui les lui présentaient, leur parlèrent rudement : mais Jésus, fâché de cette conduite, les reprit eux-mêmes, et leur dit de laisser venir à lui ces petits enfans, puisque le royaume de Dieu était pour eux. Il ajouta que quiconque ne recevra pas son évangile avec la simplicité et la docilité d'un enfant, n'entrera point dans le royaume de Dieu. Il a répété plusieurs fois cette leçon qu'il a faite à ses disciples, de cette espèce d'enfance spirituelle qui fait le vrai caractère du chrétien, et qui consiste dans la simplicité, la docilité, la douceur et l'obéissance. Il embrassa ensuite ces petits enfans ; et après les avoir bénis par l'imposition de

ses mains, il partit de là pour aller ailleurs.

XXX. *Jésus enseigne combien il est difficile aux riches de se sauver.*

Lorsque le Fils de Dieu se fut mis en chemin, un jeune homme de qualité fort riche accourut à lui, et se mettant à genoux, lui dit: "Quel bien faut-il que je fasse pour " avoir la vie éternelle?" Jésus lui répondit, qu'afin d'avoir la vie éternelle, il fallait garder les commandemens. Et comme ce jeune homme lui demanda quels étaient ces commandemens qu'il devait garder, il lui dit: "Vous savez les préceptes de la loi: " Vous ne tuerez point; vous ne commet" trez point d'adultère; vous ne déroberez " point; vous ne porterez point de faux té" moignages; vous ne tromperez personne; " honorez votre père et votre mère; et ai" mez votre prochain comme vous-même." Le jeune homme répondit: "J'ai observé " toutes ces choses dès ma jeunesse; que " me reste-t-il encore à faire?" Alors Jésus jeta les yeux sur lui, *et il l'aima,* dit l'évangile! et une marque de cet amour, ce fut le conseil qu'il lui donna. "Il vous manque " une chose, lui dit-il; si vous voulez être " parfait, allez, vendez tout ce que vous " avez, et le donnez aux pauvres, et vous " aurez un trésor dans le ciel: après cela,

" venez, et suivez-moi." Mais ce seigneur, qui avait de grand biens, trouvant le conseil trop dur, s'en alla tout triste.

Alors Jésus regardant autour de lui, dit à ses disciples : " Je vous le dis en vérité, il " est bien difficile qu'un riche entre dans le " royaume du ciel." Et comme ils étaient tous étonnés de ces paroles, il répéta encore la même vérité en ces termes : " Mes en-" fans, qu'il est difficile que ceux qui se fient " en leurs richesses, entrent dans le royaume " de Dieu ! il est plus aisé qu'un chameau " passe par le trou d'une aiguille." Ce discours ne fit qu'augmenter l'étonnement des apôtres, qui se disaient l'un à l'autre : " Eh ! " qui pourra donc être sauvé ?" Mais il les rassura en leur représentant que ce qui est impossible aux hommes, est possible à Dieu. En effet, c'est par la grâce de Dieu que les saints qui possèdent des richesses, n'y sont pas attachés, et n'y mettent pas leur confiance.

Alors Pierre lui dit : " Pour nous, vous " voyez que nous avons tout quitté, et que " nous vous avons suivi : quelle récompense " donc en recevrons-nous ?" Jésus lui répondit, qu'au jour de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, ils seraient assis avec lui sur des trônes, pour juger tout le peuple d'Israël.

Et il ajouta, que non seulement eux, mais quiconque quittera pour lui et pour l'évangile, sa maison, ses parens et ses terres, en recevra, dès ce siècle même, cent fois autant ; et dans le siècle à venir, la vie éternelle.

XXXI. *Jésus ressuscite Lazare.*

Pendant que Jésus instruisait ses disciples au-delà du Jourdain, Marthe et Marie, les deux sœurs dont il a déjà été parlé, lui firent savoir la maladie de Lazare, leur frère, en lui envoyant dire seulement ce peu de paroles : " Seigneur, celui que vous aimez est " malade." Il aimait en effet ces trois personnes ; et lorsqu'il eut appris cette nouvelle, il dit : " Cette maladie ne va point à " la mort ; mais elle n'est que pour la gloire " de Dieu, et afin que le Fils de Dieu soit " glorifié." Il demeura encore deux jours au même lieu, au bout desquels il dit à ses apôtres : " Retournons en Judée ;" car Béthanie, où était la maison de Lazare et de ses deux sœurs, était en Judée, environ à trois quarts de lieue de Jérusalem.

Les apôtres lui dirent : " Maître, il n'y " a qu'un moment que les Juifs voulaient " vous lapider, et vous parler de retourner " parmi eux !" Il leur marqua par sa réponse, qu'il devait s'acquitter de son ministère pendant qu'il était tems, et il ajouta :

" notre ami Lazare dort; mais je m'en vais " l'éveiller." Ses disciples prenant ces mots à la lettre, lui dirent: " Seigneur, s'il dort, " il sera guéri." Alors il leur dit clairement que Lazare était mort, et qu'il se réjouissait pour l'amour d'eux, de ce qu'ils n'avaient point été présens à sa mort; afin que ce qu'il allait faire, servît à fortifier et à augmenter leur foi. Thomas, un des douze apôtres, voyant son maître résolu de retourner en Judée, dit aux autres: " Allons-y " aussi et mourons avec lui."

Ils arrivèrent quatre jours après que Lazare avait été mis dans le tombeau. Il y avait alors à Béthanie quantité de Juifs qui étaient venus consoler les deux sœurs, de la mort de leur frère. Marthe ayant appris que Jésus venait, alla au-devant de lui, et lui dit: " Seigneur, si vous eussiez été ici, mon " frère ne serait pas mort: mais je sais que " Dieu vous accordera tout ce que vous lui " demanderez." Jésus lui répondit: " Votre " frère ressuscitera." " Je sais bien, ré- " pliqua-t-elle, qu'il ressuscitera au dernier " jour." Il lui repartit: " Je suis la ré- " surrection et la vie: celui qui croit en " moi, quand il serait mort, vivra; qui- " conque vit et croit en moi, ne mourra ja- " mais; croyez-vous cela?" Elle lui répondit: " Oui, Seigneur, je crois que vous

" êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui " êtes venu dans ce monde."

Après ces paroles elle s'en alla; et ayant appelé sa sœur, elle lui dit secrètement que le Maître était venu, et qu'il la demandait. Marie se leva aussitôt, et alla trouver Jésus hors du bourg, au lieu même où Marthe l'avait rencontré.

Dès qu'elle fut arrivée auprès de Jésus, elle se jeta à ses pieds, et lui dit en pleurant: " Seigneur, si vous eussiez été ici, " mon frère ne serait pas mort." Ses larmes, accompagnées de celles que répandaient les Juifs qui étaient venus avec elle, touchèrent le Fils de Dieu: il frémit en lui-même, et il se troubla; c'est-à-dire, il excita dans son cœur un mouvement volontaire de compassion et de tendresse, qui paraissait au dehors par les mêmes signes qui font éclater les passions et les troubles involontaires des hommes. Il demanda où l'on avait mis le mort, on lui dit: " Seigneur, venez et vo-" yez." Il y alla en pleurant; et ses pleurs firent dire à quelques Juifs: " Voyez comme " il l'aimait!" *pendant que d'autres disaient:* " Ne pouvait-il pas l'empêcher de mourir, " lui qui avait ouvert les yeux à un aveu-" gle-né?"

Jésus continua à faire paraître les sentimens dont il voulait bien être ému: il arri-

va au sépulcre, qui était une grotte fermée d'une pierre qu'on avait mise par dessus. Il commanda qu'on ôtât la pierre ; sur quoi Marthe lui présenta que le mort devait sentir mauvais, parce qu'il y avait déjà quatre jours qu'il était dans le tombeau. Mais il lui répondit : " Ne vous ai-je pas dit que si vous " croyez, vous verrez la gloire de Dieu?" On ôta donc la pierre, et Jésus levant les yeux en haut, dit ces paroles : " Mon père, " je vous rends grâce de ce que vous m'avez " exaucé. Pour moi, je sais bien que vous " m'exaucez toujours ; mais je dis ceci pour " ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie " que c'est vous qui m'avez envoyé." Ayant dit ces mots, il cria à haute voix : Lazare, " sortez dehors." Le mort sortit aussitôt, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé de linge. Jésus le fit délier par ses apôtres ; et plusieurs des Juifs qui étaient venus voir les deux sœurs, qui furent témoins de ce miracle, crurent en lui.

XXXII. *Les Juifs tiennent conseil contre Jésus.*

Les pharisiens ayant ouï cette merveille, tinrent aussitôt conseil avec les prêtres, et ils disaient : " A quoi nous amusons-nous? " Cet homme fait plusieurs prodiges ; et si " nous le laissons faire, tous croiront en lui, " et les Romains viendront, et ruineront

" notre ville et notre nation." Caïphe, qui était le grand-prêtre de cette année-là, leur dit: " Vous n'y entendez rien, et vous ne " considérez pas qu'il vous est avantageux " qu'un seul homme meure pour tout le " peuple, et que toute la nation ne périsse " point." Ce malheureux exprimait ainsi les cruels mouvemens de sa haine contre Jésus : mais Dieu expliquait par lui, sans qu'il y pensât, les desseins de sa sagesse pour le salut de tous les hommes; et il honorait encore le sacerdoce de l'ancienne loi dans la personne de ce pontife, en lui faisant prophétiser la mort que le Sauveur devait endurer pour le salut du monde.

Cependant les pharisiens et les prêtres ne pensèrent plus, depuis ce jour-là, qu'à trouver les moyens de faire mourir Jésus ; et ils donnèrent ordre que si quelqu'un savait où il était, il le leur découvrît, afin qu'ils le fissent prendre. Mais comme son heure n'était pas encore venue, quoiqu'elle fût fort proche, il se déroba encore pour un peu de tems à leur fureur, en ne se montrant plus en public ; il se retira même auprès du désert, dans une ville nommée Ephrem, où il se tint avec ses disciples.

De là il retourna à Jérusalem, et passa par une ville du pays des Samaritains ; mais les habitans ne voulurent pas le recevoir.

Les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, touchés de l'injure qu'on faisait à leur maître, lui dirent : " Seigneur, voulez-vous que " nous commandions que le feu du ciel des- " cende sur eux, et qu'il les dévore ?" Mais le Fils de Dieu, qui nous voulait apprendre que l'esprit de ses véritables disciples était un esprit de charité, et non pas de vengeance, se retournant vers ses deux frères, leur fit cette réprimande : " Vous ne savez pas en- " core par quel esprit vous devez agir : le " Fils de l'homme n'est pas venu pour " perdre les hommes, mais pour les sauver." Ils s'en allèrent ainsi loger dans un autre bourg.

XXXIII. *Jésus reprend l'ambition de ses apôtres.*

Ce fut dans ce tems-là que Salomé, femme de Zébédée, et mère de Jean et Jacques, apôtres de Notre-Seigneur, s'approcha de lui avec ses deux fils, et l'adora, comme pour lui faire une prière. Il lui demanda ce qu'elle voulait, et elle répondit : " Or- " donnez que mes deux fils que voici, " soient assis dans votre royaume, l'un à " votre droite, et l'autre à votre gauche." Il ne fit point de réponse à cette femme ; mais il s'adressa à ses enfans, qui la faisaient parler, et il leur dit : " Vous ne savez ce

“ que vous demandez ;—Pouvez-vous boire
“ le calice que je dois boire, et être baptisés
“ du baptême dont je dois être baptisé ?”
Par ce calice et ce baptême il entendait sa passion et sa mort ; et il demandait ainsi à ces deux disciples, s'ils pourraient bien les suivre à l'imiter dans ses souffrances. Ils lui répondirent qu'ils le pouvaient : alors il les assura qu'ils auraient effectivement leur part dans son calice : mais que pour les premières places de son royaume, elles étaient pour ceux à qui son Père les avait préparées ; comme s'il eut voulu dire, ainsi que l'expliquent plusieurs pères : ne vous imaginez pas que je donne mon royaume par des respects et des motifs humains ; il n'appartient qu'à ceux à qui mon Père l'a destiné ; et il ne l'a destiné qu'à ceux qui le mériteront par leur amour et par leurs souffrances.

L'ambition de ces deux apôtres déplut aux dix autres, qui en conçurent de l'indignation contre eux. Jésus, qui connaissait le fond de leurs cœurs, et qui voulait guérir cet orgueil, qui rendait les uns ambitieux, les autres jaloux, les appela à lui, et leur apprit qu'il fallait que celui qui voudrait être grand parmi eux, fut le serviteur de tous, à l'exemple du Fils de l'homme, qui n'était pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour racheter les âmes par sa mort.

XXXIV. *Zachée reçoit Jésus.*

La fête de Pâque était proche, et c'était à cette fête que Jésus devait consommer son sacrifice. Continuant sa route, il vint à Jéricho. Il y avait dans cette ville un homme nommé Zachée, chef des publicains, et fort riche, qui avait un grand désir de voir Jésus : mais comme la foule l'en empêchait, parce qu'il était petit, il courut devant, et monta sur un sycomore, en un lieu par où il sut qu'il devait passer. Jésus y passa en effet, et levant les yeux, il vit Zachée, et lui dit : "Zachée, hâtez-vous de descendre ; car "c'est chez vous qu'il faut que je loge au-"jourd'hui." Zachée descendit aussitôt, et le reçut avec joie, pendant que d'autres disaient en murmurant : "Il est allé loger "chez un homme de mauvaise vie."

Mais Jésus fit bien voir par le changement merveilleux qu'il opéra dans le cœur de ce publicain, qu'il était entré comme un médecin dans la maison d'un malade pour le guérir : car Zachée se présentant devant lui, lui dit : "Seigneur, je m'en vais donner la moitié "de mon bien aux pauvres ; et si j'ai fait "tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je "lui en rendrai quatre fois autant." Jésus répondit : "Cette maison a reçu aujourd'hui "le salut :" et il assura alors que Zachée,

qui avait été regardé jusqu'alors par les Juifs comme un étranger et un païen, était devenu par la foi un des enfans d'Abraham, aussi bien qu'eux.

XXXV. *Jésus guérit un aveugle.*

X

Lorsque le Fils de Dieu sortait de Jéricho, suivi d'une grande foule, un aveugle, fils de Timée, qui était assis le long du chemin pour demander l'aumône, s'étant informé de la cause du bruit qu'il entendait, et ayant appris que c'était Jésus qui passait par là, se mit à crier : " Jésus, fils de David, ayez " pitié de moi." Le peuple qui accompagnait Jésus, et principalement ceux qui marchaient devant, lui parlèrent rudement pour le faire taire ; mais il criait encore plus haut : " Fils de David, ayez pitié de moi." Jésus s'arrêta, et commanda qu'on l'appelât ; ce que firent quelques-uns, en lui disant :— " Ayez bonne espérance, levez-vous, il vous " appelle." Il jeta aussitôt son manteau, se leva et alla trouver Jésus, qui lui demanda : " Que voulez-vous que je fasse ?" " Seigneur, lui dit-il, que vous m'ouvriez " les yeux." Jésus donc étant ému de compassion toucha ses yeux, et au même instant il recouvra la vue, et le suivit en rendant gloire à Dieu avec tout le peuple qui avait été témoin de ce miracle.

XXXVI. *Jésus soupe à Béthanie.*

Jésus avançait toujours vers Jérusalem, et six jours avant la fête de Pâque, il arriva à Béthanie, où il avait ressuscité depuis peu Lazare, frère de Marthe et de Marie. On lui apprêta là à souper dans la maison de Simon le lépreux: Marthe y servait, et Lazare était un de ceux qui soupaient avec lui. Lorsqu'il fut à table, Marie s'approcha de lui avec un vase d'albâtre plein d'une livre d'un parfum de grand prix, qu'elle versa sur ses pieds, les essuyant de ses cheveux; et, ayant rompu le vase, elle répandit sur sa tête le reste du parfum, dont l'odeur remplit toute la maison.

Les apôtres, mais principalement Judas Iscariote, murmurèrent de cette profusion; et ce dernier disait qu'on aurait pu vendre ce parfum trois cents deniers, (qui reviennent environ à près de cinq cents livres de notre monnaie,) et en donner l'argent aux pauvres. Ce n'est pas, comme le remarque l'évangile, qu'il se souciât des pauvres, mais c'est qu'il était un larron, et comme il gardait l'argent qui servait à la dépense de Jésus-Christ et à la nourriture des pauvres, il eût bien voulu avoir entre les mains le prix de ce parfum pour en satisfaire son avarice. Mais Jésus prit la défense de Marie, et déclara à ceux

qui la condamnaient, que ce qu'elle venait de faire, était une bonne œuvre; qu'elle avait prévenu le jour de sa sépulture, en embaumant son corps par avance; que pour les pauvres, ils en auraient toujours assez pour exercer envers eux les devoirs de la charité; mais que, pour lui, ils ne l'auraient pas toujours dans cette forme sensible, dans laquelle il pût être l'objet de leur pieuse charité: qu'ainsi l'action de Marie était louable, et que partout où l'évangile serait prêché, elle y serait connue et célébrée.

Cependant on sut à Jérusalem l'arrivée de Jésus à Béthanie, et beaucoup de Juifs vinrent pour le voir, et en même tems Lazare qu'il avait ressuscité. Quant aux princes des prêtres ils résolurent de tuer aussi Lazare, parce que sa résurrection attirait un grand nombre de Juifs au Fils de Dieu; ne considérant pas que celui qui l'avait ressuscité quatre jours après qu'il était dans le tombeau, n'avait pas moins de pouvoir pour lui rendre la vie, lorsqu'on la lui aurait ôtée par une mort violente.

TROISIEME PARTIE.

Où sont contenues les dernières actions de JESUS-CHRIST, *sa Mort, sa Résurrection et son Ascension.*

I. *Jésus entre en triomphe à Jérusalem.*

JESUS partit de Béthanie pour venir à Jérusalem. Lorsqu'il fut proche du bourg de Bethphagé, situé au pied de la montagne des Oliviers, qui n'est éloigné de Jérusalem que de six cents pas, il dit à deux de ses disciples : " Allez à ce village qui est devant " vous ; vous y trouverez une ânesse, et " auprès d'elle un ânon qui n'a encore porté " personne : déliez-la, et me l'amenez ; et " si ceux à qui elle est, vous demandent ce " que vous en voulez faire, vous leur ré- " pondrez que le Seigneur en a besoin, et il " les laisseront emmener." Les disciples obéirent ponctuellement à cet ordre ; et ayant trouvé toutes choses comme Jésus l'avait prédit, ils lui amenèrent l'ânesse et l'ânon.

Cependant le peuple qui était venu à Jérusalem pour la fête, qui avait appris la résurrection de Lazare, de ceux qui avaient été témoins de ce miracle, ayant su que Jésus venait aussi dans cette grande ville, prit des branches de palmier, et s'en alla en foule au-

devant de lui, en criant: “ Hosanna: (c'est-à-dire, salut et gloire,) Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur.” Jésus monta sur l'ânon, que ses disciples couvrirent de leurs vêtemens, et il marcha ainsi en triomphe, pour accomplir cette prophétie de Zacharie: “ Ne craignez point, filles de “ Sion; voici votre roi qui vient à vous “ plein de douceur, monté sur le poulain “ d'une ânesse.” Une grande multitude de peuple étendit aussi ses habits le long du chemin, et les autres coupaient des branches d'arbres, et en jonchaient le chemin par où il passait.

Lorsqu'ils approchèrent de la descente de la montagne des Oliviers, ses disciples poussés d'un transport de joie à la vue de cette gloire que recevait leur maître, se mirent à louer Dieu à haute voix, de toutes les merveilles qu'ils avaient vues, en disant: “ Béni soit le “ Roi qui vient au nom du Seigneur; paix “ et gloire dans le ciel.” Et tout le peuple, tant ceux qui marchaient devant Jésus, que ceux qui le suivaient, joignirent leurs acclamations à celles des disciples; et on entendait retentir de tous côtés: “ Gloire au Fils “ de David; béni soit celui qui vient au nom “ du Seigneur; béni soit le règne de notre “ Père David, que nous voyons arriver: “ Hosanna au plus haut des cieux.”

II. *Jésus pleure sur la ville de Jérusalem.*

Les pharisiens ne purent voir sans dépit les grands honneurs qu'on rendait à un homme qu'ils avaient résolu de faire mourir; et ils s'entre-disaient: "Vous voyez que "nous ne gagnons rien; voilà tout le monde "qui court après lui." Il y eut même quelques-uns d'eux qui étant mêlés parmi le peuple, ne purent cacher leur indignation, et ils dirent à Jésus: "Maître, faites taire "vos disciples." Mais il leur répondit, que les pierres crieraient, si ses disciples gardaient le silence.

Ils arrivèrent enfin proche de Jérusalem; et Jésus jetant les yeux sur cette misérable ville, dont il prévoyait les crimes et les malheurs, laissa couler ses larmes, qui marquaient les sentimens de compassion dont il était touché pour elle. Il s'écria, en la voyant: "Ah! si tu avais reconnu, au "moins en ce jour qui t'est donné, ce qui "te pouvait apporter la paix! mais tout "cela est caché à tes yeux. Or, il viendra "un tems que tes ennemis t'environneront "de tranchées; qu'ils t'investiront et te "serreront de toutes parts; qu'ils te rase- "ront, et qu'ils extermineront tes enfans, "et qu'ils ne te laisseront pas pierre sur "pierre, parce que tu n'as pas connu le

"tems auquel Dieu te visitait." Il fit voir ainsi qu'il était plus touché de la ruine de Jérusalem, qu'il prévoyait, que des acclamations solennelles avec lesquelles il y était reçu. Lorsqu'il y entra précédé et suivi de cette multitude, toute la ville en fut émue, et chacun demandait : "Qui est donc celui-"ci ?" Mais les troupes dont il était accompagné, répondaient : "C'est Jésus, ce "prophète qui est de Nazareth en Galilée."

III. *Jésus chasse les marchands du temple.*

Le soir, Jésus s'en retourna à Béthanie avec ses douze apôtres. Le lendemain, étant venu à Jérusalem, il alla au temple, où il ne put souffrir le trafic par lequel on déshonorait la sainteté de ce lieu ; c'est pourquoi il se mit à chasser ceux qui trafiquaient ; il renversa les tables des banquiers et les chaises de ceux qui y vendaient des colombes, et il ne permit pas que personne transportât aucun vaisseau par le temple : et pour leur apprendre pourquoi il les traitait de la sorte, il leur dit : "N'est-il pas écrit, *Ma maison "sera appelée par toutes les nations la mai-"son de prière ?* et cependant vous en faites "une caverne de voleurs." Il vint en même tems des aveugles et des boiteux qui se présentèrent à lui, et il les guérit.

Le peuple était ravi en admiration de toutes ces choses; mais les prêtres, les scribes et les principaux d'entre les Juifs demeuraient obstinés dans le dessein de le perdre, et ils cherchaient l'occasion de le faire, en sorte qu'ils n'eussent rien à craindre du côté du peuple. Les merveilles qu'il avait faites, et les acclamations des enfans qui criaient dans le temple: "Salut et gloire "au Fils de David," les remplissaient de fureur; et ils ne purent s'empêcher de faire paraître leur indignation, en lui demandant s'il entendait bien ce que disaient ces enfans: mais il les confondit, en leur faisant voir que ce qui les offensait, était l'accomplissement de l'écriture. "N'avez-vous pas "lu, leur dit-il, ces paroles du psaume :— "*Vous avez tiré la louange la plus parfaite* "*de la bouche des petits enfans et de ceux* "*qui sont à la mamelle ?*"

IV. *Discours de Jésus-Christ aux prêtres et aux docteurs.*

Le soir étant venu, Jésus sortit de Jérusalem, et il y retourna dès le matin du jour suivant. Il rentra dans le temple, où, pendant qu'il instruisait le peuple, les prêtres, les docteurs et les magistrats étant survenus, il leurs proposa plusieurs paraboles, et entre autres celle qui suit:—

Un roi envoya ses serviteurs pour appeler aux nôces de son fils ceux qu'il avait conviés; et parce qu'ils refusèrent d'y venir, il leur envoya encore d'autres serviteurs pour les avertir que tout était prêt. Mais ceux-ci ne s'en mirent point en peine; ils s'en allèrent, l'un à sa maison des champs, l'autre à son trafic, et quelques autres se saisirent de ses serviteurs, et les tuèrent, après leur avoir fait plusieurs outrages. Le roi ayant appris ces excès, envoya ses troupes exterminer ces meurtriers et brûler leurs villes; et en leur place, il fit venir à ses nôces tous ceux que l'on trouva dans les rues. Il entra ensuite pour voir ceux qui étaient à table: y ayant aperçu un homme qui n'avait point la robe nuptiale, il lui demanda comment il avait ôsé entrer là sans cette robe; et après lui avoir fait lier les pieds et les mains, il le fit précipiter dans ce lieu de ténèbres, où il n'y aura que des pleurs et des grincemens de dents. Jésus fit l'application de cette parabole, en disant; "Il y en a beaucoup d'ap-" pelés, mais peu d'élus."

Il est aisé de voir que les Juifs ont été les premiers appelés aux nôces du fils du roi, c'est-à-dire, au royaume du ciel, que Jésus-Christ leur a annoncé lui-même; qu'ils ont méprisé sa parole, et qu'ils l'ont fait mourir; que Dieu les a exterminés en punition de ce

crime ; et qu'en leur place il a appelé à son église les Gentils. Il ne nous reste qu'à voir si nous, qui avons été appelés à ce festin, avons l'habit nuptial, c'est-à-dire la charité, qui est cette robe blanche qu'on nous a donnée dans le baptême, afin que si nous ne l'avons plus, nous tâchions de la recouvrer avant que le roi vienne examiner avec toute la rigueur de sa justice, l'état de tous ceux qui sont dans son église, pour condamner aux ténèbres de l'enfer ceux qui s'imaginent qu'il suffit d'être appelés, et qui ne travaillent pas à mériter par leur bonne vie la récompense promise aux élus.

V. *Jésus confond les Pharisiens ; il instruit le peuple.*

Les Pharisiens, qui n'avaient pas moins de part que les autres à l'application de ces paraboles se retirèrent avec un ferme dessein de chercher toutes les occasions de perdre celui qui les confondait de la sorte. Ils crurent avoir trouvé un moyen infaillible de le surprendre dans ses paroles, et ils ne différèrent pas davantage à s'en servir. Ils lui envoyèrent donc quelques-uns de leurs disciples, hypocrites comme eux, et contrefaisant les gens de bien, pour lui tendre un piége, et lui faire dire quelque chose qui leur

donnât lieu de le mettre entre les mains de la justice.

Ces envoyés l'allèrent donc trouver, et lui parlèrent ainsi : " Maître, nous savons que " vous êtes sincère et véritable ; que, sans " avoir égard à qui que ce soit, vous ensei-" gnez la voie de Dieu selon la vérité ; dites-" nous donc votre avis sur ceci : Est-il per-" mis ou non de payer le tribut à César ?" Mais Jésus, qui connaissait leur malice, leur demanda à voir une des pièces d'argent dont on payait le tribut ; quand il en eut une en main, il leur dit : *De qui est cette image et cette inscription ?* Ils lui répondirent qu'elles étaient de César. Il leur répliqua : *Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Ils n'eurent rien à reprendre dans cette réponse ; au contraire ils l'admirèrent et se retirèrent tous confus.

Un docteur qui était Pharisien, et qui avait vu comment Jésus avait fermé la bouche aux autres, s'approcha de lui, et lui demanda encore, pour le tenter, quel était le premier et le plus grand des commandemens de la loi ; Jésus répondit que c'était celui-ci :— " Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de " tout votre cœur, de toute votre âme, de " tout votre esprit et de toutes vos forces." Il ajouta que le second commandement, semblable au premier, était cet autre :—"Vous

" aimerez votre prochain comme vous-
" même ;" et que toute la loi et les prophètes étaient renfermés dans ces deux commandemens. Le Pharisien n'eut rien à répliquer : il loua la réponse de Jésus, et confessa qu'il avait raison de recommander par dessus toutes choses un amour qui est plus que tous les holocaustes et tous les sacrifices.

Jésus adressant alors la parole au peuple, lui enseigna à respecter les docteurs de la loi, et à leur obéir en tout ce qui était de leur ministère, quoique leur conduite fût scandaleuse, et leur cœur corrompu. "Par-
" ce qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse,
" disait-il, vous devez observer et faire gé-
" néralement tout ce qu'ils vous enseignent:
" mais gardez-vous de faire ce qu'ils font,
" et de vous régler sur leur conduite." C'est ainsi que le Fils de Dieu prémunissait les fidèles contre le scandale que donnent quelquefois les mauvaises mœurs des pasteurs ; afin que d'une part on ne fût pas séduit par leur exemple ; et de l'autre, que le mépris qu'ils s'attireraient par leurs mœurs dépravées, ne se répandît par sur leur autorité, et n'affaiblît pas l'obéissance et la confiance qu'on doit avoir en leur enseignement. En effet, si Jésus-Christ voulait qu'on se soumît si fidèlement à la voix de ceux qui n'étaient assis que sur la chaire de Moïse, que

n'exige-t-il pas de notre soummission pour les jugemens et l'enseignement de ceux qui remplissent la chaire, non de Moïse, mais du Fils de Dieu même, et qui parlent en son nom dans toutes les choses qui appartiennent à la foi et à la religion ?—obéissance d'autant plus salutaire, qu'elle est plus assurée ; puisque Jésus-Christ ordonnant dans la suite à ses apôtres d'enseigner toutes les nations, il leur promit, et à leurs successeurs, jusqu'à la consommation des siècles, d'être avec eux tous les jours, sans interruption et sans fin.

VI. *Jésus loue l'aumône d'une pauvre veuve.*

Jésus étant dans le temple, regarda avec attention ceux qui venaient jeter leurs offrandes dans un tronc vis-à-vis duquel il était assis. Ayant vu une pauvre veuve qui y mit deux petites pièces qui valaient peut-être un sou de notre monaie, il appela ses disciples, et leur dit que cette pauvre femme avait plus donné que tous les autres ; parce que ces riches qui avaient mis beaucoup dans le tronc, avaient donnés de leur abondance ; et qu'elle avait, au contraire, en donnant tout ce qu'elle avait, donné de son indigence même.

VII. *Jésus prédit la ruine de Jérusalem.*

Lorsque Jésus fut sorti du temple pour retourner à Béthanie, ses disciples s'entrete-

naient en chemin de la grandeur et de la beauté de cet édifice et des dons magnifiques dont il était enrichi. Ils s'approchèrent de leur maître, pour lui faire remarquer ce qu'ils admiraient ; et un d'entre eux lui dit : " maître, regardez quelles pierres et quel " bâtiment." Mais il leur répondit qu'il viendrait un tems auquel tout ce grand édifice qu'ils voyaient, serait tellement détruit, qu'il n'y aurait pas pierre sur pierre. Quand ils furent arrivés à la montagne des Oliviers, Jésus s'y assit vis-à-vis du temple ; quatre de ses apôtres, Pierre, Jacques, Jean et André, le prièrent de leur dire quand arriverait cette destruction du temple, qu'il venait de prédire ; quand le monde finirait ; quand il reviendrait glorieux ; et quelles seraient les marques de ces grands événemens. Il leur expliqua toutes ces choses, et il commença par les avertir de ne pas se laisser tromper par plusieurs imposteurs qui prendraient le nom de Messie, comme aussi de ne se point troubler de guerres, des séditions, des famines et d'autres signes épouvantables, qui ne seraient que des présages et les commencemens de ces horribles malheurs qui doivent arriver dans la suite. Il leur prédit qu'avant tout cela ils seraient persécutés, présentés aux juges, fouettés dans les synagogues, livrés aux supplices par leurs

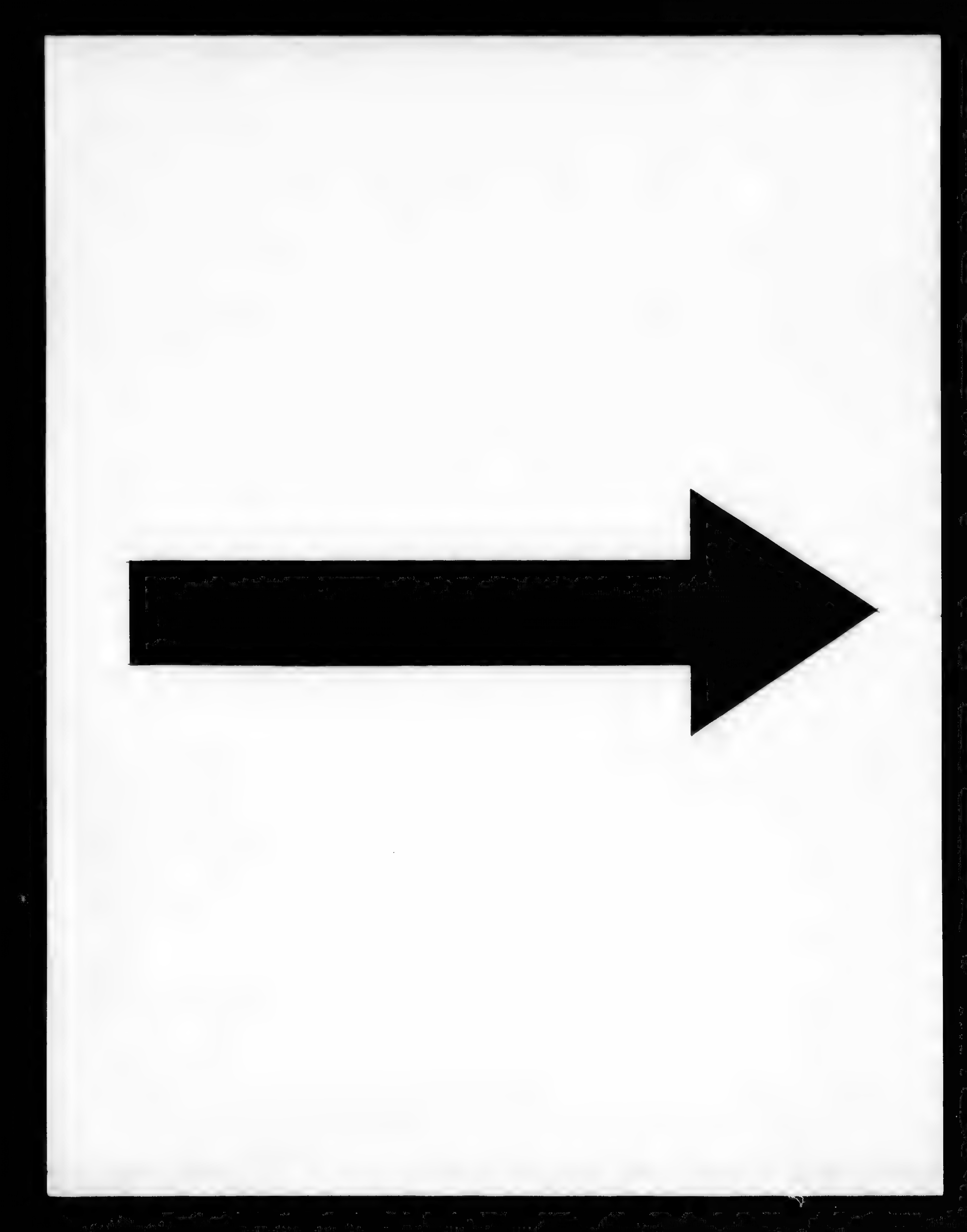
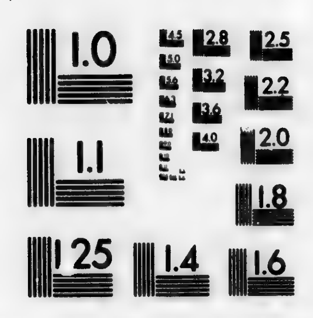
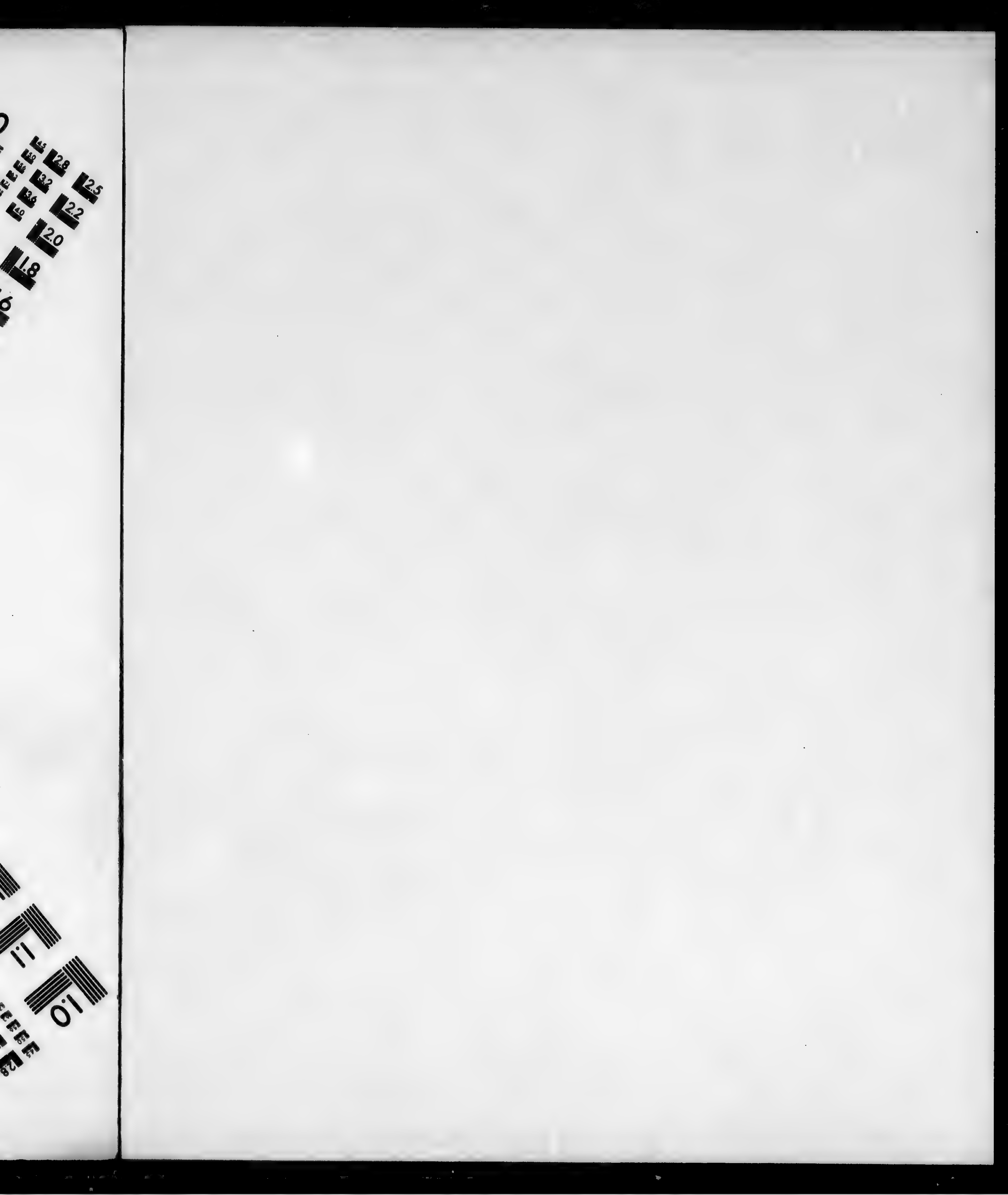


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

propres parens, haïs de tout le monde pour l'amour de lui, et qu'on le ferait mourir. Mais il les consola en même tems, en les assurant qu'il leur donnerait une sagesse pour parler devant les juges, à la quelle tous leurs ennemis ne pourraient résister ; qu'ils posséderaient et sauveraient leurs âmes par leur patience ; que malgré la rage de leurs persécuteurs, il ne se perdrait pas un des cheveux de leur tête ; et que son évangile serait prêché par tout le monde. Il leur déclara enfin qu'il s'élèverait de faux prophètes, qui même feraient de grands prodiges, et qui séduiraient beaucoup de monde ; que beaucoup d'autres seraient ébranlés par les persécutions ; qu'on verrait croître l'iniquité, et la charité se refroidir ; mais que ceux-là seraient sauvés, qui persévèreraient jusqu'à la fin.

Après les avoir instruits de ce qui leur devait arriver à eux-mêmes, il leur apprit ce qui devait arriver à la ville de Jérusalem, et à tout le peuple Juif. Il leur dit donc que, quand ils verraient Jérusalem investie, et son peuple souillé par des abominations éxécrables, ils s'assurassent de sa prochaine désolation : que ce serait alors le tems de la vengeance de Dieu sur les Juifs ; qu'ils verraient leur ville foulée aux pieds par les Gentils ; qu'ils seraient passés au fil de l'épée, ou seraient emmenés captifs daus toutes

les nations ; qu'ils seraient enfin accablés de tous les maux dont Dieu les avait menacés dans son Ecriture, et reduits à une affliction telle qu'il n'y en avait jamais eu, et n'y en aurait jamais de semblable.

Toutes ces choses arrivèrent peu de tems après, en la manière que le Fils de Dieu l'avait prédit à ses apôtres ; et il n'y avait pas plus de quarante ans que Jérusalem avait comblé la mesure de ses crimes par la mort de Jésus-Christ, lorsqu'elle fut prise par les Romains, après une assez longue guerre qui fit périr en diverses parties du monde plus de treize cent mille Juifs ; y en ayant eu jusqu'à onze cent mille de morts dans le seul siége de cette ville, par le glaive, la famine ou la peste ; car tous ces fléaux accablèrent à la fois ce misérable peuple.

VIII. *Jésus predit son second avénement.*

Jésus, après avoir satisfait à la première demande de ses apôtres, passa aux deux autres qui regardaient son avénement glorieux et la fin du monde. Il leur apprit que son second avénement serait semblable à un éclair qui paraît tout d'un coup, et passe en un instant de l'orient à l'occident ; c'est-à-dire, qu'il serait alors manifesté et connu de toute la terre. Que pour rendre son avénement plus glorieux, il serait précédé par

des signes extraordinaires et épouvantables ; comme l'obscurcissement du soleil et de la lune, la chute des étoiles, l'ébranlement des cieux, l'agitation et le bruit effroyable des flots de la mer, l'abattement et la consternation générale de tous les hommes. Qu'après cette altération universelle de toute la nature, on verrait paraître le signe du Fils de l'homme, ce que l'Eglise entend de sa croix ; qu'on le verra lui-même venir sur les nuées avec une puissance et une majesté souveraines ; et qu'il enverra ses anges, qui feront entendre une voix aussi éclatante que le son d'une trompette, et rassembleront tous ses élus des quatre parties du monde. Il ajouta que ce sera pour lors que ses fidèles serviteurs lèveront la tête avec confiance ; parce que, comme on connaît que l'été est proche lorsqu'on voit que le figuier et les autres arbres commencent à pousser leurs fruits, de même ils connaîtront par toutes ces choses, que leur règne éternel est prochain, et que le royaume de Dieu est pour ainsi dire à leur porte.

IX. *Jésus enseigne à veiller.*

Il ne restait plus qu'à apprendre aux apôtres le tems auquel toutes ces choses devaient arriver, et ce que fera le Fils de l'homme sur la terre, lorsqu'il viendra,

comme il le dit lui-même, plein de gloire et de majesté. Pour le premier point, il leur déclara que ce tems était inconnu à toutes les créatures, et connu de Dieu seul; que, cependant, ils prissent garde à eux; qu'ils ne laissassent point appesantir leurs cœurs par l'excès de la bouche et par les inquiétudes de cette vie; et qu'en veillant et priant sans cesse, ils se rendisssent dignes de comparaître avec assurance devant lui. Il leur apprit que, de quelques signes que son second avénement dût être précédé, il ne laisserait pas de surprendre ceux qui ne veilleraient pas sur eux-mêmes: et après avoir rapporté l'exemple des bons serviteurs qui, pendant l'absence de leurs maître, s'acquittent fidèlement de la commission qu'ils ont reçue, et veillent sans cesse en l'attendant, parce qu'ils ne savent point quand il reviendra, il conclut: "Veillez donc de "même, de peur que le Seigneur ne survienne "tout d'un coup, et qu'il ne vous trouve "endormis." Et il ajouta: "Ce que je vous "dis, je vous le dis à tous, veillez."

X. *Parabole des dix vierges.*

Pour imprimer plus fortement dans l'esprit de ses disciples l'obligation de veiller sans cesse, Jésus leur proposa deux paraboles. La première fut celle des dix vierges

qui prirent leurs lampes allumées pour aller au-devant de l'époux et de l'épouse, et être de la nôce. Cinq d'entre elles, que le Fils de Dieu appelle folles, se contentèrent d'avoir leurs lampes allumées: mais les cinq autres, prévoyant sagement que l'époux pourrait tarder à venir, portèrent avec elles de l'huile dans des vaisseaux, afin qu'elles en pussent remettre dans leurs lampes, si ces lampes venaient à s'éteindre. Ce qu'elles avaient prévu, arriva: l'époux tarda à venir, et elles s'endormirent les unes et les autres. Sur le minuit on entendit un grand cri:— " Voici l'époux qui vient; allez au-devant " de lui." Elles se levèrent aussitôt, et préparèrent leurs lampes. Mais les cinq vierges folles, voyant que les leurs commençaient à s'éteindre, demandèrent de l'huile aux vierges sages: celles-ci craignant d'en manquer pour elles-mêmes, leurs conseillèrent d'aller en chercher chez les marchands. Mais, pendant qu'elles y furent, l'époux arriva, et les vierges sages entrèrent avec lui. Leurs compagnes vinrent ensuite; mais la porte était fermée, et elles eurent beau frapper, en disant: " Seigneur, ouvrez-nous;" il leur répondit qu'il ne les connaissait point. Il est aisé de faire l'application de cette parabole, de tirer cette conclusion du Fils de Dieu: " Veillez donc, parce que vous ne

" savez ni le jour ni l'heure que le Fils de
" l'homme doit venir."

XI. *Parabole des serviteurs.*

Une autre parabole que dit le Fils de Dieu, est celle d'un homme qui, devant faire un long voyage, mit son bien entre les mains de ses serviteurs, et leur distribua plusieurs sommes d'argent, selon la capacité différente de chacun, afin qu'ils le fissent profiter. A son retour il en trouva qui avaient fait profiter au double les sommes qu'ils avaient reçues ; et il dit à chacun d'eux : " O bon et " fidèle serviteur ! parce que vous avez été " fidèle en peu de choses, j'en mettrai beau- " coup en votre disposition ; entrez dans la " joie de votre Seigneur." Mais en ayant trouvé un qui avait caché, dans un trou l'argent qu'on lui avait confié, il le lui ôta, et le fit jeter lui-même au fond d'un cachot, comme un serviteur paresseux et inutile ; nous apprenant par cette comparaison, que pour être sauvé il faut faire un bon usage des grâces que Dieu donne à chacun, selon la mesure qu'il lui plaît ; qu'on sera d'autant plus récompensé, qu'on aura plus fait profiter les dons de la miséricorde ; et qu'il n'y a rien de si dangereux que de cacher et de rendre inutile le talent qu'il nous a confié. Cette parabole nous apprend encore que l'inutilité

o 2

de la vie suffit pour nous attirer la réprobation ; et que pour être sauvé, il ne suffit pas d'éviter le péché, et de vivre en honnête homme dans le monde, mais qu'il faut faire de bonnes œuvres, selon notre état, et des œuvres qui soient véritablement chrétiennes.

XII. *Description du jugement dernier.*

Jésus apprit à ses apôtres ce qu'il fera sur la terre lorsqu'il y reviendra dans sa majesté, accompagné de tous ses anges. Il leur dit donc qu'il s'asseyera sur le trône de sa gloire, et que, toutes les nations de la terre étant assemblées devant lui, il séparera les bons d'avec les méchans ; qu'il dira aux bons, qui seront à sa droite : "Venez, vous qui "êtes les bénis de mon Père ; possédez le "royaume qui vous a été préparé dès le "commencement du monde ; car j'ai eu "faim, et vous m'avez donné à manger ; "j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; "j'ai été étranger, et vous m'avez retiré ; "j'ai été nu, et vous m'avez revêtu ; j'ai "été malade et vous m'avez visité : j'ai "été en prison et vous m'êtes venus con- "soler." Les justes étonnés lui demanderont, quand est-ce qu'il a souffert tous ces besoins, et qu'ils lui ont rendu toutes ces assistances ; et il leur répondra : "Je vous "dis en vérité, qu'autant de fois que vous

" les avez rendues aux moindres de mes " frères, c'est à moi-même que vous les avez " rendues." Il dira ensuite aux méchans, qui seront à sa gauche : " Retirez-vous de " moi, maudits, et allez au feu éternel qui " a été préparé pour le diable et pour ses " anges." Et il ajouta que le sujet de leur condamnation est qu'ils ont manqué à lui donner les secours dont il avait besoin, en manquant de les donner à ses frères. Ce n'est pas, disent les pères, que les pécheurs ne soient aussi punis des autres crimes dont ils se sont rendus coupables, et que les bons ne reçoivent la récompense des autresbonnes œuvres qu'ils auront faites ; mais le Fils de Dieu, en nous assurant qu'il jugera es hommes sur les œuvres de miséricorde qu'ils auront faites ou manqué de faire, nous a voulu apprendre que, sans cette vertu, quelque bien qu'on fasse, on ne sera pas sauvé ; et au contraire, comme il n'y a point de crime que l'aumône faite dans l'esprit de Dieu ne puisse effacer, les méchans seront damnés parce qu'ils n'auront pas fait l'aumône ; comme on peut dire qu'un malade meurt par sa propre faute, parce qu'il n'a pas voulu prendre le remède qui le pouvait guérir. Ces deux arrêts si différens seront aussitôt suivis de l'exécution, et les pécheurs iront endurer le supplice éternel qui leur est

préparé, pendant que les justes monteront au ciel pour y prendre possession de la vie et de la gloire éternelles.

XIII. *Les Juifs tiennent conseil contre Jésus.*

Jésus instruisait ainsi ses apôtres, pendant que les prêtres et les docteurs de la loi ne pensaient qu'à trouver le moyen de se saisir adroitement de lui, et de le faire mourir. Il paraissait le jour dans le temple, où le peuple s'assemblait de grand matin pour l'écouter ; et la nuit il se retirait sur la montagne des Oliviers. Le mercredi, ses ennemis s'assemblèrent dans la salle du Grand Prêtre Caïphe, et tinrent conseil ensemble contre Jésus. Comme ils craignaient le peuple, ils voulaient se saisir de lui avec adresse, et ils ne voulait pas le faire durant la fête, de peur de quelque tumulte. Cependant le démon étant entré dans le cœur de Judas Iscariote, lui inspira la détestable résolution de trahir et de vendre son maître. Ce traitre alla donc trouver les prêtres et les magistrats, et leur dit : " Que " voulez-vous me donner, et je vous le " mettrai entre les mains ?" Ils écoutèrent avec joie cette proposition, et ils promirent pour le salaire de sa perfidie, trente pièces d'argent, qui reviennent environ à quarante-cinq livres de notre monnaie. Il accepta

cette somme : il ne chercha plus, depuis, que le moyen de leur livrer Jésus, qui, de son côté, disait à ses disciples : " Vous sa-" vez que la Pâque se fait dans deux jours, " et que le Fils de l'homme sera livré pour " être mis sur la croix."

XIV. *De la Pâque des Juifs.*

La fête de Pâque était la plus grande et la plus solennelle de toutes les fêtes des Juifs ; et Dieu même l'avait instituée pour être un monument éclatant des grâces qu'il avait faites à ce peuple dans sa sortie de l'Egypte, et une image sensible de celle qu'il devait faire à tout le genre humain, par la mort de son Fils. Le mot de Pâque signifie *Passage ;* et pour concevoir pourquoi on avait donné ce nom à cette solennité, il faut se souvenir de la manière dont les Israélites furent délivrés de l'Egypte et de la captivité de Pharaon. Pour obliger ce prince à donner la liberté aux enfans d'Israël, Dieu après plusieurs fléaux dont il l'avait frappé, lui et tout son royaume, fit mourir en une nuit tous les premiers-nés, tant des hommes que des bêtes, dans toute l'Egypte : mais afin que les Juifs ne fussent pas enveloppés dans ce carnage, ils immolèrent chacun dans leur famille un agneau sans tache, suivant l'ordre que Moïse leur en avait donné de la part de

Dieu, et ils teignirent du sang de cet agneau le haut et les côtés des portes de leurs maisons : et parce que l'ange qui exécutait l'ordre de Dieu, passa toutes les maisons qui étaient teintes de ce sang, sans toucher aux Israélites, Dieu voulut qu'en mémoire de cette faveur, l'agneau qu'on immolerait à cette solennité, fût nommé du nom de *Pâque* c'est-à-dire : *Passage*. Les Egyptiens voyant ce carnage, pressèrent eux-mêmes les Juifs de s'en aller. En mémoire de cette délivrance miraculeuse, Dieu leur ordonna de célébrer tous les ans une grande fête, qu'ils appelèrent du nom de *Pâque*, comme leur devant servir de monument de ce passage de l'ange du Seigneur, en immolant et mangeant un agneau qui leur rappelait le souvenir de la manière miraculeuse dont il avait été tirés de l'Egypte. Comme la captivité dont Dieu délivra les Juifs, n'était que la figure de la servitude du péché, dont Jésus devait délivrer les hommes ; aussi cet agneau dont le sang avait sauvé les Israélites, n'était que la figure de Jésus Christ, qui est appelé par saint Paul la véritable Pâque, parce que c'est vraiment par son sang que nous avons été rachetés ; et c'est pour ce sujet que Jésus-Christ voulut mourir dans la fête de Pâque, afin d'accomplir par son sacrifice les grands mystères qui étaient représentés par toutes

les cérémonies des Juifs, et spécialement par l'immolation de l'agneau que l'on offrait à Dieu à cette fête.

XV. *Jésus fait la cène Pascale.*

Le Jeudi, les apôtres demandèrent à Jésus-Christ où il voulait manger l'agneau de la Pâque. Il envoya aussitôt Pierre et Jean à Jérusalem, et leur dit qu'en entrant dans la ville, ils trouveraient un homme portant une cruche d'eau, qu'ils le suivissent, et que là où il irait ils dissent au maître de la maison, qu'il voulait faire la Pâque chez lui avec ses disciples : " Et il vous montrera, ajou-" ta-t-il, une grande chambre haute, toute " meublée et toute prête ; préparez là tout " ce qu'il faut." Pierre et Jean firent ce qu'il leur avait ordonné ; et sur le soir, il se rendit à ce lieu avec ses douze apôtres. Quand l'heure fut venue, ils se mirent tous à table pour manger l'agneau pascal. Il dit alors à ses disciples : " J'ai souhaité avec " ardeur de manger cette Pâque avec vous " avant que de souffrir."

XVI. *Jésus lave les pieds à ses apôtres.*

Jésus savait que le démon avait mis dans le cœur de Judas le dessein de le trahir ; et il voulut, avant que d'être livré entre les mains de ses ennemis, donner à ses disciples,

qu'il avait toujours aimés, et qu'il voulait aimer jusqu'à la fin, un témoignage signalé de son amour. Il se leva donc de table, quitta ses vêtemens, se ceignit d'un linge, versa de l'eau dans un bassin, et se mit à laver les pieds de ses apôtres, et à les essuyer avec un linge qu'il avait autour de lui. Pierre ne put souffrir cette humiliation de son maître, et il lui dit tout surpris : "Quoi, " Seigneur, vous me laveriez les pieds ?" Jésus lui répondit : " Vous ne savez pas " maintenant ce que je fais ; mais vous le " saurez après." Pierre persista à lui résister, et lui dit : " Jamais vous ne me la- " verez les pieds." Mais son Maître lui ayant dit : " Si je ne vous les lave, vous " n'aurez point de part avec moi ;" alors il céda, et il aima mieux souffrir de le voir abaissé à ses pieds, que d'être séparé de lui. Il lui repartit donc : " Seigneur, non-seule- " ment les pieds, mais encore les mains et " la tête." Jésus lui dit, que celui qui a déjà été lavé, n'avait plus besoin que de se laver les pieds ; et qu'ils étaient purs, quoique non pas tous ; voulant marquer par cette exception, le disciple qui le devait trahir. Cette réponse nous donne lieu de croire qu'il lava les pieds à ses apôtres, non-seulement pour leur donner un exemple éclatant d'humilité, mais encore pour leur faire connaître

que, quelque pur qu'on soit devenu par le baptême, on a sans cesse besoin en cette vie de purifier ses affections, parmi lesquelles il se mêle toujours quelque chose d'humain : comme, quelque net qu'on soit pour le reste du corps, les pieds ne laissent pas d'amasser toujours quelque poussière qui les salit. Après qu'il eut lavé les pieds à ses apôtres, il reprit ses vêtemens ; et s'étant mis à table, il leur dit : " Savez-vous ce que je viens de " faire ? Vous me donnez le nom de Maître " et de Seigneur, et vous avec raison : car " je le suis ; si donc je vous ai lavé les " pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre " Maître, vous devez aussi vous laver les " pieds les uns aux autres : car je vous ai " donné l'exemple, afin que vous souvenant " de ce que j'ai fait, vous fassiez aussi de " même."

XVII. *Jésus institue l'eucharistie, et prédit la trahison de Judas.*

Les apôtres continuèrent leur repas ; et sur la fin du souper, Jésus prit du pain, le bénit en rendant grâces à Dieu, le rompit, et le leur donna en disant : " Prenez et man- " gez ; ceci est mon corps, qui est donné " pour vous ; faites ceci en mémoire de " moi." Il prit de même le calice, rendit grâces à son Père, et le leur donna, en disant :

" Buvez-en tous ; car ceci est mon sang, le " sang de la nouvelle alliance, qui sera ré- " pandu pour vous et pour beaucoup d'autres " pour la rémission des péchés." Judas était du nombre de ceux à qui Jésus-Christ adressa ces paroles, et il communia avec eux. C'est un trait admirable de la patience et de la bonté du Sauveur d'avoir bien voulu répandre son sang pour ce malheureux qui le trahissait, et de l'avoir fait participant de son corps sacré, comme les autres disciples.

Il se troubla ensuite volontairement, soit par la vue de la mort qu'il allait souffrir, soit par l'horreur qu'il conçut de la perfidie de Judas ; il dit à ses apôtres qu'un d'entr'eux le devait trahir. Cette parole les attrista, et chacun d'eux commença à lui dire : " Est-ce " moi, Seigneur ?" Il leur répondit : " L'un " de vous douze, qui met la main avec moi " dans le plat, me trahira. Pour le Fils de " l'homme, il va à la mort, selon qu'il a été " déterminé de lui dans les écritures : mais " malheur à celui par qui il sera trahi ! car " il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût ja- " mais né." Ils ne savaient de qui Jésus voulait parler, et ils s'entre-demandaient qui c'était ? Pierre fit signe à Jean, qui était le disciple bien-aimé de Jésus, et qui était couché sur son sein, de s'enquérir de lui, de

qui il parlait. Jésus répondit à Jean : " C'est " celui à qui je donnerai un morceau que " j'aurai trempé." Judas eut l'imprudence de demander lui-même à son maître : *Est-ce moi ?* Et Jésus lui répondit tout bas : *Oui, c'est vous.* Il trempa un morceau, et le lui donna. Quand ce traître l'eut pris, le démon prit possession de lui, pour lui faire exécuter le dessein qu'il lui avait mis dans le cœur depuis quelques jours. Il sortit sans que les apôtres sussent où il allait, croyant que Jésus l'envoyait acheter quelque chose, ou donner quelque argent aux pauvres, parce que c'était lui qui gardait la bourse. Dès qu'il fut sorti, Jésus envisageant la gloire que son Père tirerait de sa mort, et celle qu'il recevrait lui-même pour prix de son humble obéissance, dit à ses disciples : " C'est maintenant " que le Fils de l'homme est glorifié, et que " Dieu est glorifié en lui. Que si Dieu est " glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi en " lui-même, et c'est bientôt qu'il le glori-" fiera." Ils récitèrent ensuite un cantique, et se levèrent de table pour aller sur la montagne des Oliviers, où nous avons déja vu que Jésus se retirait les nuits pour prier.

XVIII. *Jésus prédit le renoncement de Pierre et la fuite des apôtres.*

Il s'excita tout de nouveau parmi les

apôtres une contestation, lequel d'eux tous devait être estimé le plus grand. Jésus la réprima, en leur répétant ce qu'il leur avait dit peu auparavant, qu'il n'en était pas d'eux comme des rois, qui traitent leurs sujets avec empire ; et que le plus grand d'entr'eux devait devenir comme le moindre ; puisque lui qui était leur Maître, était parmi eux, moins comme celui qui est à table, que comme celui qui y sert.

Il leur dit ensuite qu'ils étaient toujours demeurés fermes avec lui dans toutes ses persécutions, et qu'il leur préparait pour cela le royaume que son Père lui avait préparé à lui-même. Mais il ajouta que Satan avait demandé à les cribler comme on crible le froment ; c'est-à-dire, à les tenter pour les faire tomber ; et il dit à Pierre : " J'ai prié " pour vous, afin que votre foi ne défaille " point : lors donc que vous aurez été con- " verti, c'est à vous à affermir vos frères." Puis leur parlant à tous, il leur dit qu'il n'avait plus guère à être avec eux ; qu'il s'en allait où ils ne pouvaient aller avec lui ; mais qu'il leur recommandait de s'aimer les uns les autres, comme il les avait aimés, parce que c'était par cet amour qu'on reconnaîtrait qu'ils seraient ses disciples. Sur cela, Pierre lui demanda où il allait. Jésus lui répondit : " Vous ne pouvez maintenant

" me suivre où je vais ; mais vous me sui-
" vrez après." *Pierre lui répliqua*: " Sei-
" gneur, pourquoi ne puis-je pas vous suivre
" maintenant ?" Alors Jésus s'expliqua
plus clairement, en disant à ses apôtres :
" Je vous serai à tous cette nuit une occa-
" sion de scandale et de chute, mais après
" que je serai ressuscité, j'irai devant vous
" en Galilée." Pierre lui répondit : " Quand
" vous seriez pour tous les autres un sujet
" de scandale, vous ne le serez jamais pour
" moi ; je suis tout prêt d'aller avec vous en
" prison et à la mort, et je donnerai ma vie
" pour vous." Jésus lui repartit : " Vous
" donnerez votre vie pour moi ! En vérité,
" en vérité, je vous le dis, cette même nuit,
" avant que le coq ait chanté deux fois,
" vous me renoncerez trois fois." Pierre
persista à dire que quand il faudrait mourir
pour lui il ne le renoncerait point ; et tous
les autres disciples dirent la même chose,
consultant plutôt les sentimens présens de
leur cœur, que leur faiblesse, qui était par-
faitement connue à Jésus-Christ. De là
vient la présomption de Pierre, laquelle fut
punie par la chute effroyable que Dieu per-
mit qu'il fit, pour l'humilier.

XIX. *Jésus console les apôtres.*

Il était comme impossible que toutes ces

assurances que Jésus donnait de sa mort prochaine, n'affligeassent sensiblement les apôtres. Aussi voulut-il bien les consoler, en leur disant qu'il ne se troublassent point, qu'ils crussent en lui, et qu'ils sussent que s'il s'en allait pour leur préparer à chacun une place dans la maison de son Père, il reviendrait pour les tirer à lui. Il leur promit qu'il obtiendrait de son Père pour eux un consolateur ; que ce serait le Saint-Esprit, l'esprit de vérité, que le monde n'est point capable de recevoir, parce qu'il ne le connaît point : qu'il ne les laisserait point orphelins : mais qu'il reviendrait à eux, et qu'il le verrait lorsque le monde ne le verrait plus (ce qui arriva après sa résurrection ; car alors il ne se fit voir qu'à ses disciples :) qu'il se découvrira à ceux qui l'aimeront, et qui donneront des marques de cet amour, en recevant et en gardant ses commandemens. Jude lui demanda alors pourquoi il se découvrirait à eux, et non pas au monde. Il lui répondit: " Si quelqu'un m'aime, il gardera ma pa-
" role, et mon Père l'aimera, et nous vien-
" drons à lui, et nous ferons en lui notre
" demeure. Celui qui ne m'aime point ne
" garde point mes paroles." Il ne répliqua pas davantage sur la demande de Jude ; et il nous a laissé comprendre par sa réponse, que la raison pour laquelle il ne se découvrait

pas au monde, c'est-à-dire, aux amateurs du monde, c'est parce que le monde ne l'aime point, et ne garde point ses commandemens. Il ajouta que la doctrine qu'il leur avait enseignée, était celle de son Père ; et que le Saint-Esprit leur donnerait l'intelligence et le souvenir de toute les vérités qu'il leur avait enseignées.

Enfin, pour les rassurer de nouveau, il leur dit qu'il leur donnerait sa paix ; qu'ils ne se troublassent point ; que s'ils l'aimaient, ils devaient se réjouir de ce qu'il devait s'en retourner à son Père : qu'il leur prédisait les choses qui devaient arriver, afin que, quand elles seraient arrivées, ils crussent en celui qui les leur avait prédites ; qu'il ne leur parlerait plus guère, parce que le prince du monde, qui est le démon, allait venir, c'est-à-dire, allait le faire mourir par les mains des Juifs, quoiqu'il n'eut aucun droit sur lui, puisqu'il n'était coupable d'aucun péché. " Mais, continua-t-il, afin que le monde " connaisse que j'aime mon Père, et que je " fais ce qu'il m'a ordonné, levez-vous, sor- " tons d'ici."

XX. *Instructions que Jésus-Christ donne à ses apôtres.*

Jésus en allant ainsi à la mort pour obéir à son Père, voulant mettre à profit ce peu

de tems qu'il avait à être encore avec ses apôtres, il l'employa à les instruire, et à jeter dans leur cœur une semence que le Saint-Esprit devait faire profiter en son temps. Il leur dit donc qu'ils étaient purs, parce qu'ils avaient reçu la doctrine de l'évangile ; mais que, pour porter le fruit que cette doctrine exige de ceux qui l'ont reçue, il fallait qu'ils demeurassent en lui, comme les branches de la vigne doivent demeurer attachées au cep, sans quoi elles ne peuvent porter de raisins. Que la gloire de son Père était que ses disciples portassent beaucoup de fruit, et qu'il retrancherait un jour et jeterait au feu ceux qui n'en porteraient point, comme un vigneron retranche et brûle les sarmens secs et stériles. Que ce fruit qu'il leur recommandait, c'était l'amour qu'ils doivent avoir les uns pour les autres, imitant leur Maître, qui donnait sa vie pour ses ennemis mêmes. Il ajouta plusieurs instructions, qu'il finit par ces paroles : " Vous aurez des afflictions " dans ce monde ; mais ayez confiance, j'ai " vaincu le monde."

XXI. *Agonie de Jésus-Christ dans le Jardin des Oliviers.*

Jésus finit les instructions qu'il donna à ses apôtres par une prière fervente qu'il adressa à son Père particulièrement pour

eux et pour tous ceux qui croiraient en lui, afin qu'ils ne fissent qu'un entr'eux, comme lui-même n'est qu'un avec son Père ; et qu'à cette union, et à la charité qui la formerait, on les reconnût pour ses disciples. Ensuite il continua son chemin vers la montagne des Oliviers ; passant le torrent de Cédron, qui coule entre Jérusalem et cette montagne, et entra avec ses disciples dans un jardin qui était en un lieu appelé Gethsémani. Il leur ordonna de s'y tenir pendant qu'il irait faire sa prière près de là, et de prier eux-mêmes, afin d'être délivrés de la tentation. Ayant ensuite pris avec lui Pierre, Jaques et Jean, il commença à être saisi de frayeur, d'ennui et de tristesse, et il leur dit : "Mon âme "est triste jusqu'à la mort : demeurez ici, "et veillez avec moi." Puis s'éloignant d'eux environ d'un jet de pierre, il se prosterna contre terre : et comme il voulut, pour la consolation des siens, sentir alors en lui-même tous les mouvemens que la nature excite ordinairement dans les hommes aux approches de la mort, il voulut bien aussi leur apprendre par son exemple ce qu'ils devaient faire dans cet état. Il se soumit à la volonté de son Père, et il lui dit : "Mon Père ! "mon Père ! tout vous est possible ; éloignez "de moi ce calice : mais néanmoins que "votre volonté s'accomplisse, et non pas la

mienne." Il se leva après cette prière, alla à ses disciples qu'il trouva endormis tant ils étaient accablés de tristesse; et s'adressant à Pierre, il lui fit ce reproche : " Simon, " vous dormez ?" Puis il leur dit à tous trois : " Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure " avec moi ! Veillez et priez, afin que vous " ne tombiez point dans la tentation ; l'esprit " est prompt, mais la chair est faible :" comme s'il eût voulu dire : l'esprit peut braver la mort, et vous croyez avoir assez de force pour la mépriser ; mais la faiblesse de la chair l'emportera sur la force de l'esprit, si vous ne demandez à Dieu, par la prière, qu'il vous secoure contre la crainte de la mort.

Après leur avoir parlé de la sorte, ils s'en retourna faire sa prière, et continua de dire à Dieu : " Mon Père, si ce calice ne " peut passer sans que je le boive, que votre " volonté soit faite." Il revint une seconde fois à ses disciples, et les ayant encore trouvés si endormis, qu'ils ne savaient que lui répondre, il retourna pour la troisième fois à la prière. Alors, il vint un ange du ciel pour le fortifier : car l'agonie où il était, c'est-à-dire, le combat qui se passait au dedans de lui entre la chair, qui craignait de souffrir, et l'esprit, qui voulait obéir à Dieu, causa une agitation si violente dans son

corps, qu'il en sortit une sueur comme des gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre.

Il s'en alla pour la troisième fois trouver ses apôtres ; et après leur avoir dit par une espèce de reproche, qu'ils n'avaient qu'à dormir et à prendre du repos, puisqu'il en était le temps, il les avertit tout de bon que l'heure était venue que le Fils de l'homme serait livré entre les mains des pécheurs : " Levez-vous donc, leur dit-il, allons, celui " qui me doit trahir est bien près d'ici.

XXII. *Prise de Jésus.*

Jésus parlait encore, lorsque Judas Iscariote parut avec une compagnie de soldats et de gens que les prêtres, les scribes, les pharisiens et les magistrats avaient envoyés pour le prendre. Ils étaient armés d'épées et de bâtons, et ils avaient des flambeaux et des lanternes, parce qu'il était nuit. Comme ils ne connaissaient point celui dont ils avaient ordre de se saisir, Judas leur avait dit : " C'est celui que je baiserai ; prenez-le, et " l'amenez sûrement." Il s'approcha donc de Jésus, et lui dit : " Je vous salue, mon " Maître," et lui donna en même temps le baiser qui devait servir de signal pour le faire prendre. Jésus ne lui dit que ce peu de mots. " Mon ami, qu'êtes-vous venu faire

" ici ? Quoi ! vous trahissez le Fils de
" l'homme par un baiser !"

Il s'avança aussitôt vers les soldats que Judas avait amenés, et il leur demanda qui ils cherchaient. Ils lui répondirent qu'ils cherchaient Jésus de Nazareth : il leur dit : *c'est moi.* A ces mots ils furent renversés, et tombèrent tous par terre. Il leur demanda encore une fois : *Qui cherchez-vous ?* Et sur ce qu'ils lui dirent de nouveau, *Jésus de Nazareth ;* il leur répondit : *Je vous ai déjà dit que c'est moi.* Il s'abandonna alors à la puissance de ses ennemis, qui se jetèrent sur lui et le saisirent. Ses disciples lui demandèrent s'ils se serviraient de l'épée pour le défendre, et Pierre tirant la sienne, en frappa Malchus, un des gens du grand-prêtre, et lui coupa l'oreille droite. Mais Jésus ordonna à ses disciples de s'arrêter, toucha l'oreille de Malchus, et le guérit ; puis il dit à Pierre : " Remettez votre épée dans le
" fourreau ; car ceux qui se serviront de
" l'épée périront par l'épée. Est-ce que je
" ne boirai point le calice que mon Père m'a
" donné ? Croyez-vous que je ne puisse pas
" prier mon Père, et qu'il ne m'enverrait pas
" ici plus de douze légions d'anges ? Com-
" ment donc s'accompliraient les Ecritures !"

Il s'adressa ensuite à ceux qui étaient venus pour le prendre, et il leur dit : " Vous

" êtes venus ici armés d'épées et de bâtons " pour vous saisir de moi, comme si j'étais " un voleur ; j'étais tous les jours assis au " milieu de vous, et j'enseignais dans le " temple, sans que vous ne m'ayiez pris ; " mais c'est ici votre heure et la puissance " des ténèbres, et il faut que les Ecritures " s'accomplissent." Alors ses disciples l'abandonnèrent, et s'enfuirent tous.

X XXIII. *Jésus est mené chez Caïphe,*

Ceux qui avaient pris Jésus, le lièrent et le menèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe ; et Anne l'envoya chez son gendre, qui était le grand-prêtre de cette année-là. C'est lui qui avait dit aux Juifs *qu'il fallait qu'un seul homme mourrût pour tout le peuple.* Tous les princes des prêtres et les docteurs de la loi étaient assemblés chez lui. Il interrogea Jésus touchant ses disciples et sa doctrine. Jésus lui répondit : " J'ai parlé publiquement à tout le monde, et " j'ai toujours enseigné dans la synagogue " et dans le temple ; je n'ai rien dit en se" cret ; pourquoi m'interrogez-vous ? Inter" rogez ceux qui m'ont entendu ; ils savent " ce que j'ai enseigné." A ces paroles, un des officiers qui étaient là, lui donna un soufflet, en lui disant : " Est-ce ainsi que vous " répondez au grand-prêtre ?" Jésus lui re-

partit : “ Si j'ai mal parlé, faites voir le “ mal que j'ai dit ; mais si j'ai bien parlé, “ pourquoi est-ce que vous me frappez ?”

Cependant tous ceux du conseil cherchaient quelque faux témoignage contre Jésus pour le faire mourir, et il n'en trouvaient point de suffisant pour cela, quoiqu'il se fût présenté plusieurs témoins qui déposaient beaucoup de choses. Il en vint deux qui l'accusèrent d'avoir dit qu'il détruirait le temple ; et qu'en trois jours il en rebâtirait un autre qui ne serait pas fait comme le premier, par la main des hommes : mais ce témoignage ne leur parut pas encore suffisant. Alors Caïphe se levant au milieu de l'assemblée, dit à Jésus : “ Ne répondez-vous “ rien à ce que ceux-ci déposent contre “ vous ?” Comme il ne répondait point à cette interrogation, on lui en fit une autre, et ils lui dirent tous : “ Si vous êtes le Christ, “ dites-le-nous ?” Il leur répondit : “ Si “ je vous le dis, vous ne me croirez point, “ et si je vous fais quelque demande, vous “ ne me répondrez point, et vous ne me “ laisserez point aller : mais désormais le “ Fils de l'homme sera assis à la droite de la “ puissance de Dieu.” Ils lui répliquèrent sur cela : “ Vous êtes donc le Fils de “ Dieu ?” et il leur repartit : “ Vous l'avez “ dit, je le suis.”

Le grand-prêtre lui fit la même question, et lui commanda par le Dieu vivant, de lui dire s'il était le Christ, le Fils de Dieu. Jésus lui répéta, *Vous l'avez dit, je le suis ;* et ajouta qu'ils le verraient un jour venir sur les nuées du ciel, et assis à la droite de Dieu. Le pontife entendant ceci, déchira ses vêtemens, en disant : « Il a blasphémé, nous « n'avons plus besoin de témoins. Vous « venez vous-mêmes de l'entendre blasphé- « mer, qu'en jugez-vous ?" Ils répondirent qu'il avait mérité la mort, et ils l'y condamnèrent. Aussitôt on lui cracha au visage ; on le frappa en se moquant de lui ; on lui banda les yeux ; les uns lui donnaient des coups de poing, et les autres des soufflets, en lui disant par raillerie : *Christ, prophétise-nous qui t'a frappé ?* Ils ajoutèrent à ces insultes beaucoup d'autres injures et de blasphèmes.

XXIV. *Pierre renie Jésus-Christ.*

Pendant qu'on passait la nuit chez le grand-prêtre à traiter le Sauveur d'une manière si outrageuse, les gens de la maison, et ceux qui l'avaient pris, étaient dans la cour, où ils avaient allumé du feu, et ils se chauffaient. Pierre se chauffait aussi avec eux ; car, ayant suivi de loin son Maître, pour voir ce qui lui arriverait, il avait trouvé un dis-

ciple qui était connu chez Caïphe, et qui avait prié la servante qui gardait la porte, de le laisser entrer dans la cour. Quelque tems après, cette servante étant venue au lieu où tous ces gens se chauffaient, vit Pierre assis devant le feu avec les autres; et après l'avoir considéré attentivement, le reconnut, et dit tout haut: " Celui-ci était aussi avec cet " homme." Elle lui dit ensuite à lui-même: " N'êtes-vous pas un de ses disciples ?" Mais il le nia devant tout le monde, en disant: " Femme, je ne le connais point, je " ne suis point de ses disciples; je ne sais " ce que vous dites." Il sortit après cela de la cour pour aller devant le vestibule, et le coq chanta. Comme il sortait, une autre servante l'ayant vu, dit à ceux qui se trouvèrent là: " Celui-ci était avec Jésus de " Nazareth." Il rentra, et se mit auprès du feu, où quelques-uns lui demandèrent s'il n'était pas des disciples de Jésus. Mais il le nia pour la seconde fois, et il jura qu'il n'en était point, et qu'il ne le connaissait point. Environ une heure après, un autre officier du grand-prêtre, et parent de Malchus, à qui Pierre avait coupé l'oreille, assura tout haut, en montrant Pierre, qu'il était de Galilée, et de la suite de Jésus. S'adressant à lui, il lui dit: " Ne vous ai-je pas vu dans le jar- " din avec cet homme ?" D'autres s'avan-

cèrent aussi, et lui dirent : " Vous êtes cer-" tainement de ces gens-là ; car votre lan-" gage vous fait assez connaître ; vous êtes " de Galilée." Il le nia pour la troisième fois, avec un serment accompagné d'exécration ; et il dit en jurant et en détestant : " Je " ne connais point celui dont vous me par-" lez ; je ne sais ce que vous me dites." Au même instant le coq chanta pour la seconde fois. Alors Jésus regarda Pierre ; et par ce regard de miséricorde, il le fit souvenir de la prédiction qu'il lui avait faite ; il lui inspira de vifs sentimens de douleur et de pénitence. Pierre sortit aussitôt, et il alla pleurer amèrement son péché : et le pleura toute sa vie.

XXV. *Désespoir de Judas.*

Le matin étant venu, tous ceux qui avaient condamné Jésus à la mort, après avoir délibéré des moyens qu'ils pourraient prendre pour le faire mourir, résolurent de le livrer entre les mains de Ponce Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains. Cependant Judas, qui l'avait trahi, voyant qu'il était condamné, se repentit de ce qu'il avait fait, rapportant aux prêtres et aux magistrats les trente pièces d'argent qu'il avait reçues d'eux, et leur dit : " J'ai péché, parce que " j'ai livré le sang innocent." Ils lui répondirent : " Que nous importe? c'est votre

"affaire." Mais lui, après avoir jeté cet argent dans le temple, se retira, et se pendit. Les prêtres crurent ne pouvoir pas mettre dans le trésor du temple un argent qui était le prix du sang et de la vie de l'homme; c'est pourquoi, ils en achetèrent le champ d'un potier, pour y ensevelir les étrangers ; et ce champ fut appelé Haceldama, c'est-à-dire, le champ du sang. On vit en cela l'accomplissement de ce qui avait été prédit expressément par un prophète, que le Messie serait mis à prix, qu'il serait vendu trente pièces d'argent, et que de cet argent, on achèterait le champ d'un potier.

XXVI. *Jésus est accusé devant Pilate.*

Les prêtres et les magistrats menèrent Jésus lié, de la maison de Caïphe au prétoire, c'est-à-dire, au palais du gouverneur. Comme ils craignirent que l'entrée d'une maison qui était occupée par un païen, ne les souillât, et les rendît incapables de manger la Pâque, ils n'y voulurent pas entrer, de sorte que Pilate fut obligé de sortir pour leur demander de quoi ils accusaient celui qu'ils venaient de lui amener. Ils lui répondirent en général, que si ce n'eût été un méchant homme, ils ne l'auraient pas mis entre ses mains. Le gouverneur leur dit qu'ils le jugeassent eux-mêmes selon leur loi : mais

ils lui repartirent qu'il ne leur était pas permis de faire mourir personne. On prétend que les Romains avaient ôté depuis peu aux Juifs le pouvoir de condamner à mort; et tout ceci n'était que l'accomplissement de ce que Jésus avait dit à ses apôtres, qu'il serait livré aux Gentils pour être crucifié.

Cependant le gouverneur ne se contentait pas de ces accusations vagues, qui ne marquaient rien de précis contre celui dont on lui demandait la mort. Les Juifs lui dirent que Jésus, outre qu'il pervertissait toute la nation, empêchait de plus, de payer le tribut à l'empereur, et qu'il prenait la qualité de Roi et de Messie. Pilate rentra donc dans son palais, et ayant fait venir Jésus, lui demanda s'il était Roi des Juifs. Jésus lui répondit: "Dite-svous cela de vous-même, ou si "d'autres vous l'ont dit de moi?" Pilate lui répliqua: "Est-ce que je suis Juif? Ceux "de votre nation et les princes des prêtres "vous ont livré entre mes mains: qu'avez-"vous fait?" Jésus lui répondit: "Mon "royaume n'est pas de ce monde; s'il en "était, mes gens combattraient pour m'em-"pêcher de tomber entre les mains des "Juifs: mais mon royaume n'est pas d'ici." Vous êtes donc roi? repartit le gouverneur. Vous le dites: répondit Jésus, "Je le suis, "je suis venu au monde pour rendre té-

" moignage à la vérité : Quiconque appar-
" tient à la vérité, écoute ma voix." Pilate lui demanda : " Qu'est-ce que la vérité ?" et ayant dit ces mots, il sortit encore pour aller dire aux Juifs qui étaient assemblés devant son palais, qu'il ne trouvait rien de criminel en Jésus. Les prêtres et les sénateurs l'accusèrent alors de plusieurs crimes ; mais Jésus ne répondit rien ; et quoique Pilate lui dit : " N'entendez-vous pas toutes les ac-
" cusations qu'on forme contre vous ?" Il demeura dans un silence qui étonna ce gouverneur.

XXVII. *Jésus est méprisé par Hérode.*

Cependant, les ennemis de Jésus insistant de plus en plus, l'accusèrent d'avoir soulevé tout le peuple par la doctrine qu'il avait répandue par toute la Judée, en commençant par la Galilée. Pilate entendant parler de la Galilée, demanda s'il était de cette province ; ayant appris qu'il en était, et par conséquent du royaume d'Hérode, il le renvoya à ce prince, qui était alors à Jérusalem. Hérode en fut ravi, parce qu'il y avait long-tems qu'il souhaitait de connaître Jésus-Christ, à cause des grandes choses qu'il avait ouï dire de lui, et il espérait lui voir faire quelques miracles. Il lui fit donc plusieurs demandes, auxquelles Jésus ne répondit

rien, non plus qu'aux accusations des prêtres et des docteurs qui étaient là, et qui l'accusaient avec chaleur. Hérode ne voyant rien de ce qu'il avait entendu, méprisa Jésus ; et le traitant avec moquerie, le fit revêtir d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate, ce qui fut cause qu'Hérode et Pilate devinrent ce jour-là même amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant.

XXVIII. *Un voleur préféré à Jésus.*

Pilate ne pouvait se résoudre à faire mourir un homme en qui il ne trouvait rien qui fût digne de mort : c'est pourquoi il fit appeler les prêtres, les magistrats et le peuple, et leur représenta qu'ayant interrogé Jésus en leur présence, il ne l'avait trouvé coupable d'aucun des crimes dont ils l'accusaient ; et qu'Hérode, à qui il les avait renvoyés, en avait porté le même jugement : puis, pour donner quelque chose à leur fureur, parce qu'il savait bien que ce n'était que par envie et par haine qu'ils lui avaient mis Jésus entre les mains, il leur proposa de le renvoyer après l'avoir châtié.

Il s'avisa encore d'un autre moyen pour le sauver. Il était obligé, à cause de la fête, de délivrer un criminel au choix des Juifs ; et tout ce peuple qui lui demandait la mort de Jésus, lui demandait aussi qu'il leur fit la

grâce qu'il avait coutume de leur faire. Il y avait pour lors dans les prisons un insigne voleur, nommé Barabbas, qui avait été arrêté avec d'autres séditieux, parce qu'il avait commis un meurtre dans une sédition. Pilate donc, qui croyait qu'en leur proposant seulement Jésus et Barabbas, pour choisir celui des deux à qui ils voudraient qu'on fit grâce, ils choisiraient plutôt l'innocent, qu'un voleur et un meurtrier, leur dit : " Je " ne trouve aucun crime dans celui que " vous accusez ; mais comme c'est la cou- " tume que je vous délivre un criminel au " jour de Pâque, lequel aimez-vous mieux " que je vous délivre, de Barabbas ou de " Jésus qui est appelé Christ ?"

Il arriva encore au même tems une chose qui ne servit pas peu à confirmer ce gouverneur dans le dessein qu'il avait à sauver la vie à Jésus : car comme il était assis sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : " Ne " vous embarrassez point dans l'affaire de " ce juste, parce que j'ai été aujourd'hui " étrangement tourmentée dans un songe à " cause de lui."

Il fit donc tout son possible pour le délivrer des mains de ses ennemis, et ce fut par ce motif qu'il le proposa au peuple avec Barabbas. Mais les prêtres et les sénateurs émurent le peuple, et le poussèrent à deman-

der la grâce de Barabbas et la mort de Jésus : en sorte que quand Pilate leur demanda, pour la seconde fois, qui des deux ils voulaient qu'on délivrât, ils se mirent tous à crier : " Faites mourir celui-ci, et donnez-nous " Barabbas." Que voulez-vous donc, repliqua Pilate, " que je fasse de Jésus ?" A quoi ils répondirent en criant : " Crucifiez-" le, crucifiez-le." Il leur dit pour la troisième fois : " Mais quel mal a-t-il fait ? Je " ne trouve rien en lui qui mérite la mort ; " je le vais faire châtier, et puis je le renver-" rai." Mais ils le pressèrent de plus en plus, redoublant leurs cris, et demandant à haute voix qu'il fût crucifié.

XXIX. *Jésus est fouetté et couronné d'épines.*

Pilate ordonna donc que Jésus fût fouetté ; mais les soldats ajoutèrent au fouet des insultes, que nous ne voyons pas qu'il eût commandées : car ils amenèrent Jésus dans la cour du prétoire, et ayant assemblé autour de lui toute la cohorte, ils lui ôtèrent ses habits, le revêtirent d'un manteau d'écarlate, firent une couronne d'épines entrelacées, qu'ils lui mirent sur la tête, avec un roseau à la main droite ; après quoi, pour se moquer de lui, ils le saluaient et l'adoraient à genoux, lui disant, *Salut au roi des Juifs* ; et en même tems ils lui donnaient des soufflets, lui frap-

paient la tête avec une canne, et lui crachaient au visage. Pilate crut que les Juifs ne le pourraient voir dans cet état sans compassion, et il se résolut de le leur montrer. Il sortit donc encore une fois de son palais, et leur alla dire qu'il le leur amenait, afin qu'ils sussent qu'il ne trouvait en lui aucun crime. Jésus parut devant eux couronné d'épines, déchiré de toute part, et couvert d'un manteau d'écarlate. Pilate dit aux Juifs : *Voici l'homme.* Mais l'ayant vu, ils se mirent à crier de nouveau : " Crucifiez-" le, crucifiez-le." Pilate leur dit : " Pre-" nez-le donc vous-mêmes, et le crucifiez ; " car je ne le trouve coupable de rien." Ils répondirent : " Nous avons une loi selon " laquelle il doit mourir, parce qu'il s'est " fait le Fils de Dieu."

XXX. *Pilate condamne Jésus.*

Cette dureté et cette fureur opiniâtre des Juifs surprit et épouvanta le gouverneur. Il rentra dans le prétoire : il demanda à Jésus d'où il était ; et sur ce qu'il ne lui répondait rien, il lui dit : " Vous ne me parlez point ? " Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de " vous faire attacher à une croix, et que " j'ai le pouvoir aussi de vous délivrer ?" Jésus lui répondit : " Vous n'auriez aucun " pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été

" donné d'en haut : c'est pourquoi ceux qui " m'ont livré entre vos mains, sont plus cri- " minels que vous." Ce silence et ces réponses de Jésus n'empêchaient point le gouverneur de faire de nouveaux efforts pour sa délivrance ; mais les Juifs triomphèrent enfin de la faiblesse de ce juge, en lui criant, que s'il ne punissait pas un homme qui avait voulu se faire roi, il se rendait lui-même l'ennemi de l'empereur. Quand il eut ouï ce discours, il mena Jésus hors du prétoire, et il s'assit sur son tribunal. Etant là, il dit : " Voici votre roi." Mais ils se mirent à crier : " Otez-le, crucifiez-le." Il leur répliqua : " Crucifierai-je votre roi ?" A quoi les princes et les prêtres répondirent : " Nous n'avons point d'autre roi que César."

Voyant donc qu'il ne gagnait rien, et que tous les efforts qu'il faisait pour sauver Jésus, ne faisaient qu'augmenter le tumulte, il se fit apporter de l'eau, et ayant lavé ses mains devant tout le peuple, il lui dit : " Je " suis innocent du sang de ce juste ; ce sera à " vous d'en répondre." Tout le peuple répondit : " Que son sang tombe sur nous et " sur nos enfans." La ruine de Jérusalem, qui arriva quarante ans après, et les malheurs effroyables qui accompagnèrent cette ruine, furent l'accomplissement funeste de cette malédiction que ces misérables pronon-

cèrent contre eux-mêmes, en souhaitant que le sang de Jésus-Christ retombât sur leur tête. Cependant ils obtinrent ce qu'ils demandaient ; et Pilate, ne pouvant plus résister à leurs cris, leur délivra Barabbas, condamna Jésus, et le leur abandonna, afin qu'ils le fissent crucifier.

XXXI. *Jésus est crucifié.*

Pilate ayant abandonné Jésus aux Juifs, ils lui ôtèrent le manteau d'écarlate dont il avait été revêtu par dérision ; et lui ayant fait reprendre ses habits, ils le firent marcher vers le lieu du supplice ; ils le chargèrent de la croix à laquelle il devait être attaché. Ce lieu était un mont près de Jérusalem, nommé le Calvaire. Sur le chemin ils rencontrèrent un homme de Cyrène, nommé Simon ; et dans la crainte que Jésus ne succombât sous le poids de sa croix, et ne mourût avant d'être crucifié, ils obligèrent cet homme à la porter derrière Jésus. Parmi cette foule d'ennemis qui triomphaient du supplice de celui qu'ils haïssaient si injustement, il y avait une grande multitude d'hommes et de femmes qui le suivaient en pleurant et en se frappant la poitrine. Il se tourna vers ces femmes et leur dit : " Filles de Jérusalem, " ne pleurez point sur moi, mais sur vous " et sur vos enfans ; parce que le tems s'ap-

" proche auquel on nommera heureuses les " entrailles stériles qui n'auront point porté " d'enfans, et les mamelles qui n'en auront " point nourris. Alors ils diront aux monta- " gnes, *tombez sur nous ;* et aux collines, *cou-* " *vrez-nous :* car si le bois vert est ainsi traité, " que sera-ce du bois sec." C'est-à-dire, si l'innocent est châtié avec tant de rigueur, que doivent attendre les coupables? Il est aisé de voir que Jésus prédisait à ces femmes ce qui devait arriver pendant le siége de Jérusalem, où les Juifs eussent voulu être couverts de montagnes pour se dérober à la fureur de leurs ennemis, et où l'on devait estimer heureuses celles qui n'avaient point d'enfans, en comparaison de celles qui avaient la douleur de voir les leurs, ou égorgés, ou mourir de faim devant leurs yeux.

Lorsqu'ils furent arrivés au Calvaire, on présenta à Jésus du vin mêlé avec de la myrrhe et du fiel : mais en ayant goûté, il ne voulut point en boire. On dit que la coutume des Juifs était de faire boire aux criminels qui allaient mourir, un certain vin composé, pour engourdir les sens et leur ôter la douleur. Jésus goûta de cette potion, parce qu'elle était amère ; mais il ne voulut pas la boire, pour avoir lieu de souffrir. On le cloua enfin à sa croix ; et Jésus obéissant jusqu'à la mort pour notre salut, obéit à ses

bourreaux mêmes qui le dépouillèrent de ses habits, l'étendirent sur sa croix, et percèrent ses mains et ses pieds pour les attacher avec de grands clous. On éleva ensuite cette croix où il était suspendu, et on la plaça entre celle de deux voleurs qui furent crucifiés avec lui, selon la prédiction d'Isaïe, qui avait dit que le Messie *serait mis au rang des scélérats.*

Pilate voulut qu'on mît sur la croix un inscription où étaient écrits en Hébreu, en Grec et en Latin, ces mots: *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* Les princes des prêtres s'en choquèrent, et prièrent Pilate de ne pas mettre roi des Juifs, mais qu'il s'était dit roi des Juifs. A quoi Pilate répondit: *Ce que j'ai écrit, est écrit.*

XXXII. *Paroles de Jésus sur la croix.*

Dès que Jésus fut sur la croix, il pria pour ses persécuteurs, et il dit à Dieu: "Mon Père, " pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils " font." Les soldats qui l'avaient crucifié, prirent ses vêtemens, les divisèrent et les partagèrent entr'eux; mais comme sa tunique était sans couture, au lieu de la couper, ils dirent entr'eux: " Jetons au sort à qui " l'aura." Ils accomplirent ainsi cette prophétie du psaume 21: " Ils ont partagé mes vête- " mens, et ils ont jeté le sort sur ma robe."

Cependant les Juifs se tenaient devant la croix pour régarder Jésus, et se moquaient de lui. Les passans joignaient les blasphèmes aux injures, et disaient en branlant la tête: « Toi qui détruis le temple de Dieu, « et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi « donc toi-même: si tu es le Fils de Dieu, « descends de cette croix.» Les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les magistrats le raillaient de même. « Il a sauvé les autres « disaient-ils, et il ne sauraient se sauver lui-« même. S'il est le roi d'Israël, s'il est le « Christ, qu'il descende présentement de la « croix, et nous croirons en lui. Il met sa « confiance en Dieu; qu'il le délivre donc, « puisqu'il a dit qu'il était le Fils de Dieu.» Les soldats qui étaient assis auprès de sa croix pour le garder, l'insultaient comme les autres, en lui disant: « Sauve-toi, si tu es « le roi des Juifs.» Et il n'y eut pas jusqu'à l'un des deux voleurs qui étaient crucifiés avec lui, qui ne tînt le même langage: « Si « tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous avec toi.» Mais l'autre le reprenait en ces termes: « N'avez-vous donc point de « crainte de Dieu, vous qui vous voyez con-« damné au même supplice? Encore pour « nous, c'est avec justice, car nous ne souf-« frons que ce que nous avons mérité: mais « celui-ci n'a fait aucun mal.» Il s'adressa

ensuite à Jésus, et il lui dit: "Seigneur, "souvenez-vous de moi lorsque vous serez "dans votre royaume." Jésus lui répondit: "Je vous le dis en vérité, que vous serez "aujourd'hui avec moi dans le paradis;" c'est-à-dire dans le lieu du repos où étaient les âmes des saints qui étaient morts avant Jésus-Christ.

Parmi cette foule de gens qui étaient autour de la croix, il se trouva quelques femmes, de celles qui étaient venues de Galilée avec Jésus, et qui l'avaient assisté de leurs biens: elles regardaient de loin ce qui se passait; mais la sainte Vierge, Marie-Magdeleine, et une autre Marie, se tenaient proche de la croix, et Jean, fils de Zébédée, était auprès de la sainte Vierge. Le Sauveur donc ayant vu sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, il dit à sa mère: *Femme, voilà votre fils;* et au disciple: il dit: *Voilà votre mère.* Ces paroles s'adressaient à tous les fidèles en la personne de saint Jean; et saint Jean acceptait en leur nom ce don précieux. C'est ainsi que Jésus, après nous avoir donné son corps dans la sainte Eucharistie, et son sang dans sa passion, voulut encore, pour une dernière marque de son amour, nous donner sa mère pour être la nôtre; et par ces mots, *Voilà votre mère*, nous enseigner le culte d'amour et de confiance que nous lui devons; et la tendresse qu'elle à pour nous,

comme pour des enfans qu'elle a reçus de la main même de Jésus, et qu'elle a adoptés par son ordre.

Il n'était pas encore midi lorsque Jésus fut attaché à la croix, et un peu après midi le soleil s'éclipsa, l'air fut tous couvert de ténèbres jusqu'à trois heures. Vers les trois heures, Jésus jeta un grand cri, en disant: "Mon Dieu! mon Dieu! Pourquoi m'avez "vous abandonné? Il exprimait par ces paroles les peines intérieures qu'il voulut éprouver encore dans son âme, afin que rien ne manquât à l'excès de ses souffrances, et aussi pour servir de modèle et de consolation aux âmes qui seraient éprouvées par des peines d'esprit et des désolations intérieures.

XXXIII. *Mort de Jésus.*

Jésus avait fait et enduré tout ce qui avait été prédit dans l'écriture, et il ne lui restait plus à accomplir que cette parole du psaume 68: "Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, "et ils m'ont abreuvé de vinaigre dans ma "soif." Afin donc de ne manquer à rien de ce que son Père lui avait ordonné, il dit: *J'ai soif.* Aussitôt un des soldats courut prendre une éponge, la trempa dans un vase plein de vinaigre qui était là, et l'ayant mise au bout d'un roseau, il lui présenta à boire, en lui disant: "Laissez, voyons si Elie le viendra

"tirer de la croix." Jésus ayant pris le vinaigre, dit: "Tout est accompli." Puis jetant un grand cri, il dit: "Mon père, je "remets mon âme entre vos mains;" et en prononçant ces mots, il baisa la tête, et rendit l'esprit. Au même tems, le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent; et lorsque Jésus fut ressuscité, plusieurs corps des saints étant aussi ressuscités, sortirent de leurs tombeaux, et se montrèrent à plusieurs personnes dans Jérusalem. Tant de prodiges épouvantèrent le capitaine et les soldats qui gardaient Jésus: ils s'écrièrent: "Cet "homme était vraiment le Fils de Dieu." Le peuple qui était présent à ce spectacle, ne fut pas moins touché qu'eux, en sorte qu'ils s'en retournaient en se frappant la poitrine.

Cependant les Juifs ne voulant pas que le corps de Jésus, et ceux des deux voleurs qu'on avait crucifiés avec lui, demeurassent sur la croix pendant le jour du sabbat, prièrent Pilate qu'on leur rompît les jambes, et qu'on les ôtât de là. Il vint donc des soldats qui rompirent les jambes des deux voleurs: mais étant venus à Jésus, comme ils le trouvèrent déjà mort, au lieu de lui rompre les jambes, un d'entr'eux lui perça le côté avec une lance, et il en sortit aussitôt

du sang et de l'eau. Il y eut ainsi deux prophéties accomplies tout à-la-fois, dont l'une porte: "Ils verront celui qu'ils ont percé;" et l'autre dit, en parlant de l'agneau pascal, qui était la figure de Jésus-Christ: "Vous ne briserez aucun de ses os."

XXXIV. *Sépulture de Jésus.*

Il y avait parmi les disciples de Jésus un homme riche et de considération, nommé Joseph, natif d'Arimathie, ville de Judée. Il est vrai qu'il n'avait été disciple du Seigneur qu'en secret, parce qu'il craignait les Juifs; mais il n'avait eu aucune part à leur crime; et quoiqu'il eût rang parmi les magistrats de Jérusalem, il n'avait consenti à rien de tout ce qu'ils avaient fait contre le Fils de Dieu. La mort de son maître l'ayant rendu plus hardi, il alla sans crainte demander à Pilate la permission d'enlever son corps pour l'ensevelir. Pilate eut de la peine à croire qu'il fût mort si promptement; mais en ayant été assuré par le centenier, il accorda le corps à Joseph, et commanda qu'on le lui donnât.

Joseph alla donc acheter un linceul pour ensevelir Jésus, prit son corps, et le descendit de la croix. Nicodème, ce sénateur qui était venu trouver Jésus la nuit, voulut partager avec Joseph la gloire de rendre ses

derniers devoirs à leur maître. Il apporta environ cent livres d'une mixtion de myrthe et d'aloès, et tous deux ensemble enveloppèrent de linge et de parfums le corps du Sauveur, et l'ensevelirent selon la manière ordinaire des Juifs. Il y avait au lieu où Jésus avait été crucifié, un jardin, et dans ce jardin un sépulcre que Joseph avait fait tailler dans le roc, et où personne n'avait encore été mis. Ils y mirent le corps de Jésus, et ils se retirèrent après qu'on eut roulé une grosse pierre à l'entrée du tombeau. Marie-Magdeleine et les autres femmes qui avaient été présentes à la mort du Sauveur, assistèrent aussi à la sépulture, prirent garde où l'on mettrait son corps, et ayant tout considéré, s'en allèrent préparer des parfums, pour le venir embaumer dès que le jour du sabbat, qui était le lendemain, serait passé.

Jésus étant mort, et ayant été enseveli le vendredi, le jour suivant, les princes des prêtres et les Pharisiens s'étant assemblés, allèrent trouver Pilate, et lui dirent : " Seigneur, " nous nous sommes souvenus que cet im- " posteur (c'est ainsi qu'ils nommaient Jé- " sus) a dit, lorsqu'il était encore en vie, qu'il " ressusciterait trois jours après sa mort : " commandez donc que son sépulcre soit " gardé jusqu'au troisième jour, de peur que " ses disciples ne viennent pendant la nuit

" dérober son corps, et ne disent au peuple " qu'il est ressuscité, et qu'on ne tombe ain- " si dans une nouvelle erreur pire que la " première." Pilate leur dit qu'ils le fissent garder comme ils l'entendraient. Ils allèrent donc au sépulcre, le scellèrent et y mirent des gardes.

XXXV. *Résurrection de Jésus.*

Dès le lendemain du sabbat, le premier jour de la semaine, que nous nommons le dimanche, Marie-Magdelaine, et les autres femmes qui avaient préparé des parfums dès le vendredi au soir, partirent de grand matin pour aller embaumer le corps de Jésus, et arrivèrent à son sépulcre au lever du soleil. Comme elles avaient vu boucher l'entrée du sépulcre avec une grosse pierre, elles étaient fort en peine, et s'entre-demandaient en chemin qui leur ôterait cette pierre: mais elle avait été ôtée avant qu'elles arrivassent; car un ange, dont le visage était brillant comme un éclair, et les vêtemens blancs comme la neige, était descendu du ciel, avait renversé la pierre, et s'était assis dessus. Il s'était fait un grand tremblement de terre, qui joint à la présence de l'ange, avait tellement effrayé les soldats qui gardaient le sépulcre, qu'ils étaient tombé évanouis; et étant revenus à eux, ils s'étaient enfuis. Ainsi quand les femmes arrivèrent au tombeau, elles ne virent ni pierre, ni gar-

des qui les empêchassent d'y entrer ; mais elles furent bien surprises, lorsque y étant entrées, elles n'y trouvèrent point le corps de Jésus.

Marie-Magdeleine courut au même temps chercher les apôtres ; et ayant trouvé Pierre et Jean, elle leur dit : " Ils ont enlevé le " Seigneur hors du sépulcre, et nous ne " savons où ils l'ont mis." Ces deux disciples partirent aussitôt, et coururent au tombeau. Jean y arriva le premier, mais par respect pour Pierre, il ne voulut pas entrer qu'il ne fût arrivé. Pierre arriva un peu après Jean. Il entra dans le sépulcre : il y vit les linceuls qui y étaient, et le suaire qu'on avait mis sur la tête de Jésus, qui était plié en un lieu à part. Jean, qui entra aussi à son tour dans le sépulcre, vit la même chose, et ils crurent tous les deux que le corps de leur maître avait été enlevé, comme Marie-Magdeleine le leur avait dit ; car il ne savaient point encore ce que l'écriture enseigne, et ils ne se souvenaient point de ce que Jésus leur avait dit tant de fois, qu'il fallait qu'il resuscitât d'entre les morts. Ainsi ils s'en retournèrent, et en s'en retournant, ils admiraient ce qui était arrivé.

XXXVI. *Apparition de Jésus à Magdeleine.*

Magdeleine qui était revenue au tombeau,

y resta en pleurant; et son amour la rendant inquiète, elle se baissa de nouveau pour regarder dans le sépulcre. Alors elle vit des anges vêtus de blanc, assis au même lieu ou avait été le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Ces anges lui dirent: "Femme, pourquoi pleurez-vous?" "C'est, dit-elle, qu'ils m'ont enlevé mon "Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis." Après qu'elle eut dit ces paroles, elle se retourna, et vit un homme qui lui demanda: "Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui "cherchez-vous?" Comme elle prit cet homme pour celui qui avait le soin du jardin où était le tombeau, elle lui dit; "Seigneur, "si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où "vous l'avez mis; et je l'emporterai." Elle allait le quitter, lorsque l'appelant par son nom il lui dit: *Marie?* Sur quoi s'était tournée aussitôt, elle reconnut Jésus et toute transportée de joie, s'écria: *Rabboni;* c'est-à-dire, mon maître. Jésus lui dit: "Ne me touchez pas, car je ne suis pas "encore monté vers mon Père; mais allez "trouver mes frères, (*c'est ainsi qu'il nom-* "*mait ses apôtres*) et dites-leur de ma part: "Je monte vers mon Père et votre Père, "vers mon Dieu et votre Dieu." Magdeleine courut aussitôt chercher les apôtres; elle leur apprit qu'elle venait de voir le Seigneur, et

leur rapporta ce qu'il lui avait commandé de leur dire ; mais ils ne la crurent point.

XXXVII. *Apparition de Jésus aux femmes.*

Cependant les autres femmes qui étaient demeurées assez près du sépulcre, ne pouvaient revenir du trouble où elles étaient de n'avoir pas trouvé le corps de Jésus : ce trouble fut augmenté par la vue de deux anges qui parurent devant elles avec des robes brillantes. Comme elles étaient saisies de frayeur, et tenaient les yeux baissés contre terre, les anges leur dirent : "Pourquoi "cherchez-vous parmi les morts celui qui "est vivant ? Vous cherchez Jésus de Na- "zareth qui a été crucifié ? Ne craignez "point, il est ressuscité comme il l'avait dit. "Souvenez-vous de ce qu'il vous à dit lors- "qu'il était en Galilée : Il faut que le fils de "l'homme soit livré entre les mains des pé- "cheurs ; qu'il soit crucifié, et qu'il ressus- "cite le troisième jour. Venez voir le lieu "où il avait été mis, et allez promptement "dire à ses disciples et à Pierre qu'il est "ressuscité." Ils ajoutèrent, qu'il serait devant elles en Galilée et que c'était là qu'elles le verraient, selon qu'il l'avait promis.

Elles sortirent aussitôt du tombeau pour aller dire aux apôtres ce qu'elles avaient vu ; mais elles trouvèrent Jésus en chemin, qui

les salua ; et elles, toutes transportées d'admiration et de joie, s'approchèrent de lui, lui embrassèrent les pieds et l'adorèrent. Alors il leur dit : " Ne craignez point : allez " dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée ; " c'est là qu'ils me verront." Elles racontèrent aussitôt aux apôtres tout ce qui leur était arrivé : mais tout ce qu'elles dirent leur parut une rêverie, et ils ne le crurent point.

Pendant que ces saintes femmes exécutaient l'ordre que le Fils de Dieu leur avait donné pour annoncer sa résurrection aux apôtres, les soldats qui avaient en garde son tombeau, et qui étaient tombés comme morts à la vue de l'ange qui en avait renversé la pierre, allèrent à Jérusalem et rapportèrent aux princes des prêtres ce qui s'était passé. Sur cela les prêtres s'assemblèrent avec les magistrats. Après avoir délibéré tous ensemble, ils donnèrent une grande somme d'argent aux gardes, afin qu'ils dissent que la nuit, pendant qu'ils dormaient, les disciples de Jésus avaient enlevé son corps. Les soldats reçurent l'argent, et dirent ce qu'on leur avait suggéré ; mais on n'ignora pas, dans le public, ce qui s'était passé, et l'argent que les soldats avaient reçu pour débiter ce mensonge.

XXXVIII. *Jésus se fait voir à Pierre et à deux disciples.*

Le même jour, deux disciples allaient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné d'environ deux lieues et demie de Jérusalem, et s'entretenaient en chemin de tout ce qui s'était passé depuis trois jours, lorsque Jésus vint les joindre et se mit à marcher avec eux sans qu'ils le reconnussent. Il leur demanda de quoi ils parlaient, et quel était le sujet de leur tristesse. L'un d'eux, nommé Cléophas lui dit: " Etes-vous seul si étranger " dans Jérusalem, que vous ne sachiez pas " ce qui s'est passé ces jours-ci?" " Et " quoi?" leur répliqua-t-il. Ils répondi- " rent: Touchant Jésus de Nazareth, qui " a été un prophète puissant en œuvres et " en paroles, et la manière dont les princes " des prêtres et nos magistrats l'ont livré " pour être condamné à la mort, et l'ont " crucifié. Cependant, ajoutèrent-ils, nous " espérions que ce serait lui qui racheterait " Israël: et après tout cela néanmoins voici " déjà le troisième jour que ces choses se " sont passées. Il est vrai que quelques " femmes, de celles qui étaient avec nous, " nous ont étonnés; car ayant été dès le " grand matin à son sépulcre, et n'y ayant " point trouvé son corps, elles sont revenues

" dire que les anges mêmes leur ont apparu, " et les ont assurées qu'il était vivant. Quel- " ques-uns des nôtres sont allés aussi au " sépulcre, et ont trouvé toutes choses com- " me les femmes les leur avaient rapportées, " mais pour lui, ils ne l'ont point vu." Jésus prit de là occasion de leur reprocher fortement leur incrédulité. " O insensés, " leur dit-il, dont le cœur est pesant, et tardif " à croire tout ce que les prophètes ont pré- " dit ! ne fallait-il pas que le Christ souffrît " tout cela, et qu'il entrât ainsi dans sa " gloire." Il leur expliqua tout ce qui avait été dit de lui dans les écritures, commençant par les livres de Moïse, et continuant par les prophètes.

Lorsqu'ils furent proche du bourg il continua de marcher, comme s'il eût voulu aller plus loin ; mais ces deux disciples le forcèrent de s'arrêter, en lui disant : " Demeurez " avec nous, parce qu'il est déjà tard, et que " le jour est sur son déclin." Il entra donc, et s'étant mis à table avec eux, il prit le pain, le bénit ; et l'ayant rompu, il le leur présenta. Au même instant leurs yeux furent ouverts, pour apercevoir ce qu'ils ne voyaient pas auparavant, c'est-à-dire, pour reconnaître Jésus, qui disparut aussitôt de devant eux. Ils se dirent alors l'un à l'autre : " N'est-il pas vrai que nous avions le cœur

" tout brûlant, lorsqu'il nous parlait durant " le chemin, et qu'il nous expliquait les " écritures?" Ils se levèrent à l'heure même, et retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent les apôtres et les autres disciples assemblés, qui disaient que Jésus était vraiment ressuscité, et qu'il s'était fait voir à Pierre. Ils leur racontèrent aussi ce qui leur était arrivé en chemin, et comment le Seigneur s'était fait connaître à eux en rompant le pain : ce qui n'empêcha pas plusieurs disciples de douter encore de la vérité de sa résurrection.

XXXIX. *Jésus apparaît à ses apôtres assemblés.*

Dans le lieu où les apôtres étaient assemblés de peur des Juifs, ils s'entretenaient de toutes ces apparitions différentes de leur maître, lorsque, sur le soir du même jour, étant à table, et les portes du lieu où ils mangeaient étant fermées, Jésus se présenta au milieu d'eux, et leur dit : " La paix soit avec vous : " c'est moi, n'ayez point de peur." Après les avoir salués de la sorte, il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, de ce qu'ils n'avaient point voulu croire sa résurrection, ni se rendre aux témoignages de ceux qui l'avaient vu ressuscité. Les apôtres fu-

rent frappés d'étonnement et de crainte, et ils s'imaginèrent voir un esprit et un fantôme; mais Jésus, pour les rassurer, leur dit; "Pourquoi vous troublez-vous? Regar-
"dez mes mains et mes pieds; c'est moi-
"même. Touchez-moi, et considérez qu'un
"esprit n'a ni chair, ni os, comme vous
"voyez que j'ai." Il leur montra ensuite les plaies de ses mains, de ses pieds et celle de son côté.

Les apôtres croyaient à peine ce qu'ils voyaient de leurs yeux, tant ils étaient transportés d'admiration, lorsque Jésus leur demanda s'ils n'avaient rien à manger. Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Il en mangea en leur présence, non pour se nourrir; car son corps, ayant changé d'état par sa résurrection, n'avait plus besoin de nourriture, qui n'est nécessaire que dans cette vie mortelle; mais pour lever les doutes de ses disciples, et pour les convaincre par les preuves les plus sensibles, que c'était lui-même, et qu'il était vraiment ressuscité. Après avoir donc mangé devant eux, il leur donna les restes, et il leur dit une seconde fois: "La paix soit
"avec vous." Il ajouta: "Comme mon
"Père m'a envoyé, je vous envoie aussi."
Après quoi il souffla sur eux, et leur dit:
"Recevez le Saint-Esprit: les péchés seront

" remis à ceux à qui vous les remettrez, et " ils resteront retenus à ceux à qui vous " les retiendrez."

Thomas n'était point avec les autres apôtres, lorsque Jésus se fit voir à eux en la manière que nous venons de rapporter : c'est pourquoi, quand il fut revenu, ils racontèrent qu'ils avaient vu le Seigneur ; mais il leur dit " Si je ne vois dans ses mains la " marque des clous, et si je ne mets mon " doigt dans le trou des clous, et ma main " dans la plaie de son côté, je n'en croirai " rien." C'est ainsi que Thomas poussait la défiance à l'excès ; car il devait déférer au témoignage de Pierre et de tous les autres apôtres qui lui racontaient qu'ils avaient vu le Fils de Dieu, qu'ils avaient touché ses plaies et qu'ils l'avaient vu manger. Mais la présomption est le caractère de l'incrédulité. Thomas ne se fiait qu'à lui-même : et il nous représente l'opiniâtreté de ces présomptueux que nulle autorité ne peut convaincre, et qui se rendent incrédules à tout ce qui est au-dessus de leurs lumières, quelque appuyé qu'il soit. Jésus voulut guérir son apôtre de ce défaut, et en sa personne tous ceux qui l'imiteraient dans la suite ; et il voulut, en même temps, faire servir l'incrédulité de Thomas à assurer plus fortement la vérité de sa résurrection, c'est pourquoi : huit jours

après ses disciples étant encore au même lieu, et Thomas avec eux, il y entra les portes fermées, se tint au milieu d'eux, et les salua en disant: " La paix soit avec vous." Puis s'adressant à Thomas, il lui dit : " Por-" tez ici votre doigt et considérez mes " mains ; approchez votre main et la met-" tez dans mon côté ; et ne soyez pas incré-" dule, mais fidèle." Alors Thomas, tout changé, s'écria: " Mon Seigneur et mon " Dieu !" Jésus lui dit : " Thomas, vous " avez cru, parce que vous avez vu. Bien-" heureux ceux qui croiront sans avoir vu.

XL. *Pêche miraculeuse.*

Jésus se fit voir encore, un autre jour à quelques-uns de ses disciples sur le bord du lac de Génésareth, Pierre, Thomas, les deux fils de Zébédée, Nathanaël et deux autres étant ensemble. Pierre leur ayant dit qu'il allait pêcher, ils voulurent y aller avec lui. Ils entrèrent dans une barque, et ils jetèrent le filet dans l'eau ; mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin étant venu, Jésus se présenta sur le rivage, sans que ses disciples sussent que ce fût lui, et il leur demanda : " Enfans, n'avez-vous rien à man-" ger ?" Ils lui répondirent que non. Il leur dit : " Jetez le filet du côté droit de la " barque, et vous en trouverez." Ils le jetèrent

aussitôt, et il s'y prit une si grande quantité de poissons, qu'ils ne pouvaient plus le tirer. Alors Jean, le disciple bienaimé de Jésus, dit à Pierre : *C'est le Seigneur.* Pierre reprit aussitôt ses habits, qu'il avait quittés pour pêcher, et se jetta dans l'eau pour aller trouver promptement son maître sur le rivage. Les autres disciples, qui n'étaient éloignés du bord que de deux coudées, y allèrent avec la barque, traînant avec eux le filet qui était plein de poissons. Lorsqu'ils furent à terre, ils trouvèrent des charbons allumés, du poisson que l'on avait mis dessus, et du pain. Jésus leur dit : "Apportez quelques " poissons, de ceux que vous venez de pren- " dre." Aussitôt Pierre étant monté dans sa barque, tira à terre le filet où il y avait cent cinquante grands poissons ; et l'évangile remarque que quoiqu'il fût chargé d'un si grand nombre de poissons, il ne rompit point. Jésus leur dit ensuite : *Venez dîner*. Ils s'avancèrent, sans oser lui demander qui il était, parce qu'ils voyaient bien que c'était leur maître ; et Jésus ayant pris le pain, leur en donna, et fit la même chose du poisson.

XLI. *Jésus confie ses brebis à St. Pierre.*

Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Pierre : " Simon, fils de Jean, m'aimez-vous " plus que ne font ceux-ci ?" Il lui répon-

dit: "Oui, Seigneur; vous savez bien que "je vous aime." Et Jésus lui dit: "Paissez mes agneaux." Il lui demanda encore une seconde fois: "Simon, fils de Jean, "m'aimez-vous?" "Oui, Seigneur, lui "répondit Pierre; vous savez bien que je "vous aime." Et Jésus répéta: "Paissez "mes agneaux." Il lui fit encore la même demande une troisième fois: et Pierre, touché de ce que son maître semblait douter de son amour, lui répondit: "Seigneur, vous connaissez toutes choses: vous savez que je vous aime." Le Sauveur ayant fait ainsi réparer à son apôtre, par ce triple témoignage de son amour, la faute qu'il avait commise en le renonçant par trois fois, lui confia le soin de ses ouailles, c'est-à-dire, de son Eglise, en lui disant de nouveau: "Paissez mes brebis.

Il ajouta: "En vérité, en vérité, je vous le "dis, lorsque vous étiez plus jeune, vous "vous ceigniez vous-même, et vous alliez où "il vous plaisait: mais lorsque vous serez "vieux, vous étendrez vos mains, et un "autre vous liera et vous mènera où vous "ne voudrez pas." L'évangile dit que Jésus marquait par ces paroles, de quelle mort Pierre devait glorifier Dieu; et elles conviennent en effet très-bien au martyre de ce saint apôtre, que la tradition nous apprend avoir été attaché à la croix, à l'exemple de son maître.

Après cela Jésus ordonna à Pierre de le suivre ; et Pierre s'étant retourné, vit venir après lui Jean, le disciple bienaimé du Seigneur ; et l'ayant vu, il dit à Jésus : Et celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il ?" Mais Jésus réprima sa curiosité, en lui apprenant qu'il ne devait pas se mettre en peine de ce qui arriverait aux autres; et il lui ordonna de ne penser qu'à le suivre ; il dit même, en parlant de Jean : je veux qu'il demeure ainsi " jusqu'à ce que je vienne." Ces paroles firent croire aux apôtres que Jean ne mourait point : mais cet évangéliste, qui rapporte lui-même tout ceci, remarque que Jésus ne dit pas qu'il ne mourrait point ; et l'histoire nous apprend en effet qu'il est mort.

XLII. *Jésus instruit les apôtres.*

Le Fils de Dieu se fit voir en diverses fois à ses apôtres, pendant quarante jours qu'il demeura sur la terre après sa résurrection ; et il leur apparaissait de la sorte, dit saint Luc, pour les assurer par beaucoup de preuves, qu'il était vivant, et pour les entretenir du royaume de Dieu. Comme il les avait destinés pour appeler les hommes, par leur prédication, à la possession de ce royaume, il leur donna les instructions nécessaires pour s'acquitter dignement de cette fonction. Il leur expliqua ce qui avait été dit de lui dans la loi

de Moïse, dans les livres des prophètes, et dans les psaumes ; et il leur ouvrit l'esprit pour entendre le sens des Ecritures. Il leur fit voir qu'il fallait, selon qu'il était écrit, que le Christ souffrît la mort, qu'il ressuscitât le troisième jour ; qu'on prêchât, en son nom, la pénitence et la rémission des péchés dans toutes les nations, en commençant par Jérusalem. Dans une de ces apparitions, et peut-être dans la dernière, il appela les onze apôtres pour leur communiquer l'autorité qu'il avait reçue de son Père, et les envoyer prêcher en son nom toutes les nations. Il leur dit : " Toute puissance m'a été donnée " dans le ciel et sur la terre ; allez donc en- " seigner toutes les nations et les baptiser au " nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, " leur enseignant à observer ce que je vous " ai commandé." Et pour assurer la durée et l'infaillibilité de leur enseignement jusqu'à la fin du monde, dans leurs successeurs, il ajouta : " Voilà que je suis avec vous tous " les jours jusqu'à la consommation des siè- " cles," c'est-à-dire, avec vous enseignant, avec vous baptisant. En sorte que, selon cette promesse, c'est Jésus-Christ qui, jusqu'à la consommation des siècles, enseigne et baptise en la personne des évêques, successeurs des apôtres. Et afin de rendre inébranlable l'obéissance et la confiance des

fidèles envers le ministère durable qu'il établissait pour leur instruction, il finit en disant : " celui qui croira et qui recevra le baptême, " sera sauvé ; mais celui qui ne croira point " sera condamné." Promesses consolantes pour nous, puisque nous sommes assurés que jamais l'Eglise ne manquera de sanctifier ses enfans par les sacremens, et de leur enseigner la vérité, par les évêques, successeurs des apôtres, puisque Jésus-Christ *est avec eux*, qu'il y est *tous les jours*, et qu'il y sera *jusqu'à la consommation des siècles*.

Jésus promit en même temps d'autres miracles qu'il accorderait à la foi vive de ses apôtres, de ceux qui croiraient en lui. " Ils chasseront les démons, dit-il ; ils parle- " ront les langues qu'ils ignoraient, et ils ne " craindront point les bêtes venimeuses, et " le poison ne leur nuira pas ; ils guériront " les malades par l'imposition des mains." C'est ce qui s'est accompli en la personne des apôtres et des premiers disciples, qui, par les miracles qu'ils ont faits, ont étendu la foi par tout le monde : et Dieu accomplit encore assez souvent cette parole dans son Eglise, où l'on voit les miracles qu'il opère à la prière de ses saints qui l'invoquent avec foi, ou en faveur de ceux qui recourent à leur intercession.

travaux et de ses souffrances. Ils partirent, pleins de joie, de la montagne des Oliviers, et s'en retournèrent à Jérusalem, où, dix jours après, ils reçurent le Saint-Esprit. Ils allèrent ensuite prêcher partout, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu de leur maître : et le Seigneur confirma, par les miracles, la parole qu'il avait mise en leur bouche.

XLV. *Conclusion.*

Voilà ce que l'évangile nous apprend de la vie que Jésus-Christ a menée sur la terre. Ce n'est pas qu'il n'ait fait une infinité d'autres actions et de miracles ; mais tout n'a pas été écrit : et ce qui en a été écrit suffit pour notre salut, si, en lisant, nous croyons qu'il est le Fils de Dieu, afin qu'en croyant nous ayons la vie en son nom. La vie qu'il nous promet, est cette vie céleste dans laquelle il est entré par son ascension : car il a averti ses apôtres qu'il allait leur préparer la place : et saint Paul nous assure qu'il est entré pour nous dans le ciel comme notre précurseur, afin que nous le suivions dès à présent par l'espérance, et que cette espérance nous fortifie et nous rassure dans les différentes agitations de cette vie mortelle.

C'est de là que, comme chef invisible de l'Eglise, il la gouverne par les pasteurs qu'il lui donne, et spécialement par le souverain

Pontife, son vicaire, et le chef visible de cette même Eglise : c'est de là qu'il la conduit par ses ministres, qu'il l'éclaire par ses docteurs, qu'il la protége par le secours de sa grâce, qu'il la vivifie par son esprit. C'est là qu'il prie sans cesse pour nous, et qu'il nous sert d'avocat pour défendre notre cause devant son Père ; de médiateur pour lui offrir nos prières et nous obtenir les grâces que nous demandons, et de pontife et de victime, en offrant encore tous les jours ce même sang qu'il a répandu une fois sur la croix pour le salut de tout le monde. C'est là qu'il est sur un trône de grâce et de miséricorde, afin que nous l'allions trouver dans le temps favorable, pour obtenir la rémission de nos fautes, avant qu'il paraisse sur le trône de sa justice pour juger le monde. C'est de là enfin qu'il nous appelle ; et il veut que nous le considérions dans cette gloire qu'il a méritée pour lui et pour nous par l'effusion de son sang ; afin que la vue des biens éternels qu'il nous prépare, nous fasse mépriser toutes les choses de la terre, et nous excite à le suivre, par le chemin qu'il nous a tracé ; c'est-à-dire, à imiter les exemples qu'il nous a donnés dans sa vie mortelle.

FIN.

2 fr

2 f

cette
par
eurs,
âce,
qu'il
sert
vant
nos
nous
, en
sang
pour
l est
afin
avo-
ntes,
tiee
nfin
s le
itée
son
qu'il
les
vre,
lire,
nés